

**REVUE
DES ETUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VIII-1970

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à l'INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES, Bucarest, sectorul 1, str. I. C. Frimu 9, pour la REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES.

Les articles seront remis dactylographiés en trois exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 25—30 pages dactylographiées pour les articles et de 5 à 8 pages pour les comptes rendus.

**REVUE
DES ÉTUDES
SUD-EST
EUROPEENNES**

TOME VIII-1970

N° 2

ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

Comité de la Rédaction

M. BERZA, membre correspondant de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie — *rédacteur en chef*; **EM. CONDURACHI**, **A. ROSETTI**, membres de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **H. MIHĂESCU**, **COSTIN MURGESCU**, **D. M. PIPPIDI**, membres correspondants de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie; **AL. ELIAN**, **VALENTIN GEORGESCU**, **FR. PALL**, **MIHAI POP**, **EUGEN STĂNESCU**; **AL. DUȚU** — *secrétaire de la Rédaction*.

SOMMAIRE

<i>Histoire des idées</i>	<u>Page</u>
VIRGIL CÂNDEA, Les intellectuels du Sud-Est européen au XVII ^e siècle (I) . . .	181
VLAD GEORGESCU, Préoccupations culturelles chez Nicolae Rosetti-Rosnovanu . . .	231
 <i>Livre et culture</i>	
LUDOVIC DEMÉNY, Où en est-on dans la recherche concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine?	241
 <i>Textes, documents et répertoires</i>	
MARIA ALEXANDRESCU-VIANU, Les sarcophages romains de Dobroudja	269
EM. POPESCU Commentaire épigraphique	319
VALENTIN AL. GEORGESCO, Un manuscrit parisien du « Nomikon Procheiron » (Bucarest, 1766) de Michel Fotino (Photinopoulos)	329
N. ISAR, Deux correspondants de N. Rosetti-Rosnovanu: Coray et Guilford. Une lettre de Piccolo	365
 Comptes rendus	
D. M. PIPPIDI, Studii de istorie a religiilor antice. Texte și interpretări (Etudes d'histoire des religions antiques. Textes et interprétations) (Em. Popescu); STEVEN RUNCIMAN, The Great Church in Captivity (Andrei Pippidi); BARBARA VON PALOMBINI, Bündniswerben abendländischer Mächte um Persien (1453—1600) (Șerban Papacostea und Adolf Armbruster); IRÈNE BELDICEANU-STEINHERR, Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I (Cristina Bulgaru)	373
GEORG VÉLOUDIS, Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel (Nicolae-Șerban Tanașoca); Родописки народни песни (Chants populaires des Rhodopes) (Adrian Fochi)	388
Notices bibliographiques	395

LES INTELLECTUELS DU SUD-EST EUROPÉEN AU XVII^e SIÈCLE (I)

VIRGIL CÂNDEA

L'histoire culturelle du Sud-Est européen au XVII^e siècle a été moins étudiée, dans son ensemble, que l'histoire politique de cette même époque et de ce même monde. Des événements qui ont intéressé tout le continent, comme la soumission de la Crète et le siège de Vienne, ont relégué à l'arrière-plan d'autres aspects de l'évolution de la Péninsule Balkanique. La crise de l'Empire ottoman et le regain d'acuité de la question d'Orient ont donné la primauté aux recherches d'ordre politique, diplomatique et social-économique, de sorte qu'une tentative de reconstituer la société du siècle à l'aide des études effectuées jusqu'à ce jour porterait à la scène un bien plus grand nombre d'hommes politiques, de stratèges et de diplomates que de lettrés et laisserait se perdre dans un fond incolore les gens du commun.

Vu ce que toute investigation sur l'histoire de la culture dans les Balkans au XVII^e siècle peut rapporter, cette pauvreté relative des études semble singulière. D'habitude, le XVII^e siècle constitue un objet d'intérêt pour les historiens dont le domaine de recherches se situe entre le Moyen Age et les temps modernes. Mais alors que la connaissance du XVIII^e siècle a représenté une obligation pour les spécialistes d'histoire moderne, désireux d'éclairer les faits antérieurs qui ont imprimé la nouvelle orientation de la société qu'ils étudiaient, le siècle précédent ne fit pas l'objet d'une exigence qui aurait réclamé des recherches complexes. Pour la compréhension des phénomènes modernes et contemporains de l'Europe sud-orientale, un recul de deux siècles a paru suffisant¹.

¹ Nous devons souligner que, en limitant ces préoccupations à certains phénomènes ou à certaines périodes, on a délaissé l'histoire spirituelle du *Levant* au XVII^e siècle. Récemment, R. Clément (*Le Français d'Égypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Le Caire, 1960, p. 5) faisait remarquer que l'expédition de Bonaparte a concentré toutes les études européennes

Or, à notre avis, une position aussi confortable repose sur une illusion et renferme même un danger, car le siècle des Lumières ne peut être vraiment compris que si l'on tient compte aussi de ses antécédents. On pourrait répliquer, assurément, que cette même exigence est valable pour toute période de l'histoire, chacune se définissant à la lumière de son passé immédiat; mais une telle objection ne nous semble pas pleinement justifiée². En effet, dans le processus tradition-innovation qui marque l'évolution de toute la culture de l'Europe du Sud-Est, le XVII^e siècle a un tout autre poids que les siècles antérieurs³. Dans une

sur l'histoire du Levant aux XVIII^e — XIX^e siècles, au détriment de l'époque antérieure; Paul Masson (*Histoire du commerce français dans le Levant au XVIII^e siècle*, Paris, 1911) avait déjà fait la même remarque; on ne peut s'empêcher de déplorer que même des études d'histoire ecclésiastique orientale d'une certaine ampleur, comme celle de P. Dib, *L'Eglise maronite*, vol. I—II, Paris, 1930 — Beyrouth, 1962, passent complètement sous silence les aspects spirituels et intellectuels, pourtant essentiels pour le thème traité. Cette observation est valable pour l'ensemble des cultures de la Méditerranée orientale — appellation par laquelle nous entendons les pays de l'Europe du Sud-Est et du Levant — et des problèmes que soulève leur histoire culturelle au XVII^e siècle. Les seuls domaines mieux éclairés par les recherches sont ceux de la littérature et de l'art, surtout de la Grèce, des Pays Roumains et, partiellement, des cultures sud-slave et melkite. Moins bien connues, pour la même période, sont les cultures turque et albanaise. De même, il faut signaler le peu d'intérêt dont a bénéficié jusqu'ici l'œuvre d'expression slavonne — en grande mesure inédite — d'un nombre considérable d'auteurs grecs, turcs ou balkaniques. Si pour Théophile Corydalée on dispose de la solide monographie de Cléobule Tsourkas (*Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée, 1570—1646*, 2^e éd. rev. et compl., Thessalonique, Institute of Balkan Studies, 1967), l'œuvre même du philosophe est restée jusqu'à ce jour en grande partie inédite (une édition de ses œuvres, par les soins de C. Noica, est actuellement sous presse). En échange, des auteurs aussi prolifiques que Sevastos Kyménites ou Nicolae Milescu, des commentateurs de classiques comme Constantin Doukas ou, pour la littérature islamique européenne, Abdallah Abdî ibn Muhammed al-Bosnawî — nous ne faisons que citer quelques noms au hasard — n'ont bénéficié ni d'éditions scientifiques, ni d'études qui situent leur œuvre à la place qui lui reviendrait dans le contexte du mouvement culturel sud-est européen. *L'étude du développement parallèle et des relations entre les différentes cultures de la Turcocratie, ainsi surtout que celle des échanges d'idées turco-balkaniques au XVII^e siècle, est encore à faire*. Toutes ces lacunes augmentent la difficulté d'une analyse comme celle entreprise par nous ici, de même que, jusqu'à la publication d'une quantité substantielle de textes, de biographies et d'études partielles, elles rendent impossible la rédaction d'une « Histoire comparée des cultures sud-est européennes ».

² « Au risque d'encourir le ridicule du professeur anonyme et célèbre qui enseignait que toute période s'appuie sur la précédente et prépare la suivante — observait récemment Jean-François Revel — je dirai qu'il est trois manières d'envisager le Moyen Age: en se plaçant du point de vue de l'Antiquité; en se plaçant du point de vue de la Renaissance (et de sa suite); enfin, en se plaçant du point de vue du Moyen Age lui-même. » (*Histoire de la philosophie occidentale*, t. I, Paris, 1968, p. 265). Etant donné que la présente étude a pour objet les antécédents de *l'intellectuel d'aujourd'hui* de l'Europe du Sud-Est, notre attitude est celle illustrée, pour des phénomènes comparables, par l'érudit égyptien Taha Hussein, qui « dans son œuvre ne se tourne vers le passé que pour amener le lecteur à réfléchir, non à imiter » (Gaston Wiet, *Introduction à la littérature arabe*, Paris, 1966, p. 290). Dans ce sens, le dossier complet du processus que nous examinons doit, à notre avis, partir du XVII^e et non du XVIII^e siècle, pour pouvoir offrir des résultats valables à ceux qui s'intéressent aux intellectuels sud-est européens contemporains.

³ Mentionnons aussi, à cet égard, les observations pénétrantes de Pierre Chaunu, *Reflexions sur le tournant des années 1630—1650*, dans « Cahiers de l'histoire », 1968, pp. 249—268, au sujet des « mutations profondes qui ont eu lieu alors en Occident sur les plans économique, intellectuel, spirituel et esthétique, mutations qui font de ces deux décennies e tournant d'où est né, pour l'essentiel, le monde moderne ».

division plus large des périodes historiques, ce siècle appartient plutôt à l'époque moderne qu'au Moyen Age. Mentalités, attitudes, idéaux prédominants dans l'histoire de ce coin du continent jusqu'au temps modernes — c'est au XVII^e siècle qu'ils se cristallisent. Nous ferons remarquer, en ce sens, que le programme de libération politique et d'organisation d'un certain nombre de nations sud-est européennes en Etats modernes s'est manifesté pour la première fois au cours de ce siècle. La laïcisation de la pensée, les attitudes humanistes, les nouveaux courants de la politique étrangère datent, comme on le sait, du XVII^e siècle. C'est toujours à cette époque que les peuples balkaniques commencent à occuper une place importante dans la conscience de l'Europe occidentale et à susciter des images véridiques. Il suffit, à cet égard, de souligner que c'est au cours de ce même XVII^e siècle qu'on voit l'orientalisme occidental marquer un intérêt accru pour la Turcocratie⁴, se multiplier et se nuancer les notes de voyage au Levant et que, sur le plan religieux, économique et politique, l'intérêt de l'Europe occidentale pour le monde oriental détermine le développement du commerce dans la Méditerranée ottomane, l'accroissement de l'activité des ambassades des Grandes Puissances auprès de la Porte et celle des missions catholiques en Orient.

Les événements de ce siècle tumultueux se sont reflétés, comme de juste, dans le domaine des idées, tout en influant sur elles et en favorisant l'essor. Parmi les acteurs ou les témoins des transformations qui avaient lieu alors dans l'Europe du Sud-Est, les *intellectuels* occupent une place de choix : tant par leur éducation, leur information et leur rôle social que par l'habitude de la réflexion, ils étaient plus en mesure de comprendre le sens de la marche des événements et, plus d'une fois, de prendre part à ceux-ci ou même d'entreprendre des actions d'une certaine durée dans un esprit qui les rattache étroitement, comme intentions ou comme idéal, à l'époque moderne.

Les modifications profondes qui ont affecté la pensée, les croyances ou les attitudes, ce sont eux les premiers à les avoir perçues et dévoilées. Dans toute tentative de rétablir un contact avec les hommes du XVII^e siècle, les intellectuels sont pour l'instant — soit par leurs écrits, soit par leurs activités, telles qu'elles sont consignées dans les documents — les seuls interlocuteurs. Une enquête à leur sujet peut fournir la ré-

⁴ Orientalisme distinct de la préoccupation pour la Turcocratie du XVI^e siècle, qui a produit des ouvrages — remarquables, du reste — comme ceux de Guillaume Postel ou de Francesco Sansovino, dont le but n'était que « to prove in the long run a better guarantee of Europe's capacity to resist and overcome the Turks than the intolerant fanaticism of propagandists and pamphleteers » (Paul Coles, *The Ottoman impact on Europe*, Londres, 1968, p. 152). En ce qui concerne la turcologie du XVI^e siècle, née d'études de byzantinologie et illustrée par Leunclavius ou Crusius, voir l'étude de Eugen Stănescu, *Die Anfänge der Byzantinistik und die Probleme Südosteuropas im 16. Jahrhundert*, dans « Byzantinische Beiträge », hrsg. von J. Irmscher, Berlin, 1964, pp. 373—397.

ponse à maints problèmes : comment un intellectuel sud-est européen passe-t-il d'une formation théologique à une formation laïque ? Quelle est sa réaction à l'égard des problèmes majeurs du temps ? Comment formule-t-il ces problèmes et quelles solutions essaye-t-il de leur fournir ? Quelles sont ses attitudes profondes et ses manifestations conventionnelles ? Ces intellectuels du Sud-Est sont de fait les derniers hommes du Moyen Age et les derniers humanistes de l'Europe ou, si l'on préfère, les plus récents « modernes » dans la pensée européenne. La nature de leur évolution, qui s'explique par les conditions politiques existantes, a une signification générale : elle est *un exemple de la difficulté que représente pour certaines cultures la transition d'une ère historique à l'autre*. Cet exemple peut, aujourd'hui encore, constituer un sujet de réflexion pour des sociétés dont le développement se heurte à des obstacles similaires.

La présente étude ne prétend pas fournir des réponses définitives aux questions énoncées plus haut : le sujet même est trop vaste pour pouvoir être épuisé dans les limites qu'elle comporte. Mettre en évidence le rôle important de l'intellectualité sud-est européenne du XVII^e siècle dans le cadre général de la société du temps et souligner l'intérêt que de telles connaissances présentent tant pour compléter notre vision de la civilisation européenne, que pour bien comprendre l'intellectualité *moderne* de l'Europe sud-orientale, nous paraissent à l'heure actuelle des objectifs suffisants.

UNE RÉGION DU LEVANT AU XVII^e SIÈCLE : LES BALKANS

Cependant, pour situer correctement notre étude, il convient d'en préciser non seulement le cadre chronologique, mais aussi les limites dans l'espace. Avouons que nous étions tenté au premier moment de l'intituler : « Les intellectuels du *Levant* au XVII^e siècle. » Si nous nous sommes arrêté au titre actuel, c'est pour des raisons théoriques plutôt que de méthode. Il est en effet évident — et nous espérons pouvoir le démontrer dans les pages qui suivent — que l'Europe du Sud-Est au XVII^e siècle peut mieux être comprise dans son contexte encore levantin que dans un contexte européen. Mais, c'est aussi le moment où cette zone manifeste sa volonté de se dégager du système de forces extra-européennes et, en ce qui concerne le cours ultérieur de l'histoire des Balkans, c'est cet aspect-là qui nous intéresse. Il n'en reste pas moins que, *pour écrire sur les intellectuels des Balkans au XVII^e siècle, on doit nécessairement prendre en considération toute l'aire de culture et d'idées de la Méditerranée orientale à laquelle ils appartenaient*. Ainsi pro céderons-nous.

Il convient donc de rapporter les phénomènes qui nous intéressent non seulement au bloc continental auquel ce monde appartient géographiquement, mais aussi, et en premier lieu, à tout l'ensemble de structures, d'institutions et de formes de pensée dont il faisait partie en vertu d'anciennes traditions. Même en laissant de côté, en tant qu'anachroniques, les anciens œcuménismes macédonien, romain et byzantin, qui avaient englobé jadis toute l'Europe du Sud-Est, *l'époque où se situent nos recherches est dominée par des frontières et des réalités dans le cadre desquelles Bucarest, aussi paradoxal que cela puisse paraître, est plus proche de Jérusalem et du Caire que de Vienne ou de Rome.* Quiconque connaît les institutions, les sources et l'atmosphère générale de l'époque devra admettre que pour trouver des termes de comparaison, c'est en premier lieu vers l'Orient, vers l'Empire du Croissant qu'il faut porter ses regards. Ce critère est valable non seulement pour l'histoire des Pays Roumains, mais aussi pour la Serbie et la Grèce. Le fait ne diminue d'ailleurs en rien le mérite des efforts déployés par l'intelligentsia balkanique pour proclamer son appartenance européenne, bien au contraire : *en montrant quelles sont les structures générales dans le cadre desquelles les intellectuels de ces pays ont tâché de modifier le cours du développement de leurs sociétés respectives dans un sens correspondant à leurs anciennes lignes d'orientation et de création, on ne peut que souligner la valeur — et plus d'une fois le dramatisme de ces efforts.*

Pour l'histoire des relations Orient-Occident, l'Europe du Sud-Est représente au XVII^e siècle une aire particulièrement fertile. Au temps où l'école orientaliste de l'Occident ne comptait encore que peu d'adeptes, il existait déjà ici des chrétiens érudits liés, de par leur formation même, à deux spiritualités — la chrétienne et la mahométane ; à deux cultures — l'europpéenne et l'arabe. Dans cette histoire de la civilisation de l'Ancien Monde, on peut citer des érudits slaves musulmans, tel al-Bosnawi, qui sont les derniers commentateurs de penseurs persans de la taille du mystique Muhyi-d-din ibn'Arabi, inspirateur selon certaines opinions de la *Divine Comédie* ; ou des Moldaves comme l'orthodoxe Nicolae Milescu, qui traduisit en roumain une *Septante* protestante et fut le premier ambassadeur du tsar Alexis Mikhaïlovitch en Chine ; ou bien son compatriote Dimitrie Cantemir, fin connaisseur du classicisme gréco-latin et arabo-persan, auteur d'un système de notation de la musique turque, à la fois conseiller intime du tsar Pierre le Grand et membre de l'Académie des Sciences de Berlin ; ou bien encore ce Géorgien, Anthime d'Ivir, classique de la littérature roumaine, promoteur de l'imprimerie dans sa patrie et l'un de ceux qui ont contribué à la création de la première imprimerie pour les Melkites de Syrie et du Liban. Citons enfin des voïvodes de Valachie, tel Constantin Brinco-

veau, prince du Saint-Empire Romain-Germanique et ancêtre d'Anna de Noailles, qui étala sa munificence sur un territoire dix fois plus vaste que sa patrie et déposa en même temps son argent à la Zecca de Venise et son portrait au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinai, sur la rive de la mer Rouge.

Disparates pour nos actuelles facultés de compréhension, de tels éléments étaient intimement liés les uns aux autres il y a trois siècles. Une enquête comme la nôtre ne saurait les ignorer. *Voilà pourquoi la première approche du sujet nous impose d'évoquer les érudits du Levant, sans oublier pour autant, bien sûr, l'Occident séducteur, finalement victorieux dans la vaste confrontation d'idées et d'attitudes qui avait lieu alors.*

L'INTELLECTUEL DU XVII^e SIÈCLE : UNE DÉFINITION BALKANIQUE

Quel est le sens donné dans cette étude au terme d'«intellectuel»? Contrairement à l'acception courante aussi bien qu'à celle savante des spécialistes, nous penchons vers deux sens qui nous semblent plus appropriés aux réalités sud-est européennes : un sens traditionnel et un sens historique local.

Dans un ouvrage récent, Jacques Le Goff adoptait de son côté pour ce terme une acception particulière, valable pour les intellectuels occidentaux. Cet auteur estime que les intellectuels sont apparus avec la naissance des villes au XII^e siècle, en même temps que le développement des structures économiques et sociales qui définissent ces agglomérations. L'intellectuel serait « un homme dont le métier est d'écrire ou d'enseigner — et plutôt les deux à la fois, un homme qui professionnellement a une activité de professeur et de savant »⁵. Ces intellectuels ont une attitude nouvelle, moderne par rapport à leur époque et ils *aiment* se proclamer *modernes*. Hissés sur les épaules des grands auteurs de l'Antiquité, ils se sentent à une « hauteur gigantesque » (Bernard de Chartres) et ont le sentiment de voir plus loin que leurs prochains. Leur attitude comporte des éléments de progrès et d'orgueil. Dès cette époque, ils sont mus par l'esprit de l'intellectuel d'aujourd'hui.

Pour le monde savant de l'Europe du Sud-Est cette acception particulière, qui n'est justifiée que par la sociologie historique de l'intellectuel occidental, s'avérerait trop étroite et n'expliquerait pas les changements d'attitude et dans la façon de penser grâce auxquels les sociétés de cette partie du monde se sont évadées du Moyen Age et ont emprunté des voies modernes. Si nous nous bornions à considérer comme

⁵ *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, 1962, p. 10.

intellectuel, dans cette acception, le « savant et professeur, penseur par métier » des XVI^e — XVIII^e siècles, notre registre de personnalités et de mouvements d'idées serait, en effet, singulièrement restreint. Or, justement, des circonstances historiques déterminantes ont permis, dans la Péninsule Balkanique et au Levant, l'éclosion de professions intellectuelles autonomes. De même que les érudits vénitiens qui — écrivait Benedetto Accolti — « rem suam publicam unice diligunt, proque illa agenda ingenti semper laboraverunt »⁶, nos intellectuels, particulièrement à l'époque qui nous occupe, sont dignitaires, gens d'église, fonctionnaires — toutes personnes pour qui la culture est en premier lieu un instrument ou une arme, ou simplement « une belle volupté ». En parlant de cette circonstance historiquement explicable, qui rapproche le type de l'intellectuel sud-européen de celui de Venise, tel que le décrit Monnier⁷, il nous semble plus juste d'opter pour le sens ancien, traditionnel du terme, celui selon lequel le mot latin *intellectus* se définissait « facultas cognoscitiva quae versatur circa ens, ut verum est percipiendum »⁸. Dans ce sens, l'intellect (« dicitur enim intelligere quasi intus legere », professait saint Thomas d'Aquin) était la faculté supérieure de connaissance (« intellectus enim nomen sumitur ab intima penetratione veritatis »)⁹. Ainsi donc, l'intellectuel était l'homme qui se consacrait à la connaissance de la vérité. C'est dans ce sens que le terme est utilisé en 1265 par Brunetto Latini et c'est à cette catégorie d'hommes que Dante s'adresse dans le tercet suivant :

« O voi ch'avete li'ntelletti sani,
mirate la dottrina che s'asconde
sotto 'l velame de li versi strani »¹⁰.

Telles étant les circonstances, il est difficile de restreindre la qualité d'intellectuel aux professeurs et savants qui commencent à former une catégorie sociale à part dès le XII^e siècle dans les conditions de développement de la ville médiévale¹¹. De même, on ne saurait refuser cette qualité à nombre de personnalités illustres de la pensée européenne des siècles précédents, ni à ceux qui, retirés dans les monastères, s'étaient assigné comme but principal de leur vie la *connaissance* de la vérité et la *pratique* de cette vérité, en dehors de toute ambition d'écrire ou d'enseigner.

⁶ Voir son dialogue *De praestantia virorum sui aevi*, cité par Philippe Monnier, *Le Quattrocento*, nouv. éd., t. I, Paris, 1931, p. 170.

⁷ *Op. cit.*, p. 168 sqq. ; mais l'analyse doit évidemment être nuancée, la culture étant pour l'Européen du sud-est, comme pour l'humaniste vénitien, un luxe.

⁸ Voir J. Zama Mellinius, *Lexicon scholasticorum verborum*, dans S. Thomae Aquinatis *Summa theologica*, t. VI, Impressio X taurinensis, Augustae Taurinorum, 1904, s. v. : Intellectus.

⁹ *Summa theologica*, II, 2, qu. XLIX, 5.

¹⁰ *Divina commedia*, Inf. IX, 61—63.

¹¹ Jacques Le Goff, *op. cit.*, p. 9 sqq.

L'Europe du Sud-Est, comme on le sait très bien, est restée plus longtemps attachée au mode de penser médiéval : d'où l'obligation pour le chercheur de déterminer *quand* le concept d'intellectuel — et les réalités correspondantes — ont, dans cette partie du monde, perdu leur sens traditionnel en faveur des nouvelles significations.

Il convient de souligner encore que, dans les considérations qui suivent, ce qui en dernier ressort nous intéresse chez l'intellectuel, c'est son rôle social. Certes, l'évolution personnelle de tout penseur — sa formation, ses préoccupations, ses conflits, ses triomphes et ses échecs — est d'un intérêt indéniable, mais s'il nous semble justifié de l'évoquer ici, c'est dans la seule mesure où elle contribue à une transformation générale des mentalités et des attitudes.

Les intellectuels sont les yeux, le cerveau et le verbe de leur génération : c'est sous cet angle que nous entendons les considérer. On définit souvent les époques uniquement d'après ce que eux nous ont laissé, au détriment des producteurs anonymes de biens matériels, injustement laissés dans l'ombre par les créateurs de valeurs spirituelles. Si l'on tente de cerner l'aventure de cette Europe du Sud-Est, tendue au XVII^e siècle vers l'Occident riche en tentations novatrices, ceux qui se font remarquer en tout premier lieu sont les intellectuels. C'est chez eux que l'on relèvera les mérites et les responsabilités, les fautes et les réussites capables d'éclairer le pathétique processus de transformation qui se déroule alors. Tout bien pesé, c'est en leur compagnie qu'il est possible d'entreprendre une enquête *à rebours*, susceptible de restituer des faits et des pensées depuis longtemps disparus.

LA TURCOCRATIE CULTURELLE DU XVII^e SIÈCLE, VUE DU DEHORS

Nos intellectuels sont le produit d'une période de crise, celle de l'Empire ottoman. Dans l'évolution séculaire de cette crise, amorcée dès la fin du règne de Soliman le Magnifique (1520—1566), leur présence — par des personnalités marquantes, tel Alexandre Mavrocordat l'Exaporite, par leurs écrits ou par les témoignages des personnes frappées par la « nouveauté » de ceux-ci — ne se fait sentir que vers le milieu du siècle suivant. Mais il existe évidemment des antécédents remontant plus loin. Les manifestations, les attitudes, les comportements et les apparences des sociétés aussi bien que des hommes peuvent longtemps cacher des modifications structurales, bonnes ou mauvaises, déjà consommées et déterminantes pour le sens de l'évolution ultérieure. Ainsi, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, l'Empire ottoman pouvait encore donner à ceux du dehors l'illusion de la puissance par son étendue, sa

population, ou par des actions militaires réussies, telles que la conquête de la Crète, de Kamenitza et de l'Ukraine occidentale, ainsi que par l'éclat de la cour du padischah. Un voyageur européen qui eut, à Constantinople, l'occasion d'assister aux splendides parades du sultan en gardait, tout comme ses ancêtres en présence du faste byzantin, une image de grandeur sans pareille : « Toutes les descriptions d'entrées, des triomphes, de tournois, de carouzels, de mascarades et de jeux faites à plaisir, que je me souviens avoir leues dans les romans, n'ont rien qui doive les faire entrer en comparaison avec la pompe de celle effective que je considéray exactement, avec tous les estrangers chrétiens qui s'y trouvèrent. »¹² Et pourtant, dès cette époque, l'Empire était sapé à la fois par ses vices intérieurs, par les programmes expansionnistes des grandes puissances européennes et par les nouveaux espoirs de libération, formés lentement mais sûrement, des peuples subjugués. Parmi les témoins occidentaux, plus d'un est conscient de cette faiblesse masquée par le faste oriental et par les dehors de la puissance. Robert Mantran constate l'existence de cette conscience dans la seconde moitié du XVII^e siècle : « Le spectacle de l'incapacité des sultans, de la concussion ou de l'incompétence de leur entourage, la dégradation de la valeur militaire ottomane et notamment de la flotte conduisent les Occidentaux à agir avec plus de désinvolture, sinon d'insolence. On ne redoute plus le Turc, on traite avec lui d'égal à l'égal, parfois même de vainqueur à vaincu. C'est une sorte de revanche du chrétien sur le musulman, un rétablissement, fait d'une façon pacifique, d'une situation longtemps favorable aux Turcs, un renouveau de l'influence latine ou franque dans le Proche Orient et à Constantinople même. »¹³

Pour sûr, ce qu'était à même de constater un étranger de passage dans l'Empire était depuis longtemps évident pour l'observateur autochtone. Ainsi que nous verrons plus loin, la conscience d'un nouveau climat autorisant des espoirs et des initiatives de libération se faisait de plus en plus sentir à mesure que l'on approchait de la fin du XVII^e siècle.

L'histoire de ces années compte de plus en plus fréquemment comme acteurs des voïvodes en pourparlers avec les chancelleries de Vienne et de Moscou, les envoyés — laïcs ou religieux — utilisés pour ces pourparlers, des chefs militaires insurgés et des haïdouks recrutés parmi les populations chrétiennes de l'Empire. Mais, tout aussi fréquemment, apparaissent des personnages dont l'œuvre comporte des dimensions et des visées bien plus vastes, puisque le fruit ne devait en être cueilli que

¹² Antoine Galland, *Journal... pendant son séjour à Constantinople (1672-1673)*, publié et adnoté par Charles Schefer, t. I, Paris, 1881, p. 122.

¹³ Robert Mantran, *Istanbul dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris, 1962, p. 621.

deux siècles plus tard : les *intellectuels*. Tâchons de voir dans quels milieux culturels ceux-ci se manifestaient.

Or, s'il n'est pas difficile de reconstituer certains fragments — parfois assez étendus — du tableau culturel de l'Europe du Sud-Est au XVII^e siècle, bien des zones demeurent néanmoins dans l'ombre et le « montage » des parties connues n'est pas toujours chose aisée. Ces difficultés sont explicables pour tout chercheur désireux de contempler l'*ensemble* du tableau, c'est-à-dire la vie des intellectuels turcs à côté de celle des Grecs de Constantinople ; ces mêmes Grecs à côté de leurs compatriotes des régions encore sous domination vénitienne ou de ceux de la Diaspora ; les Roumains des trois principautés oscillant entre la Turcocratie et l'Europe, laquelle se rapprochait à ce moment d'eux par l'intermédiaire des Autrichiens, des Italiens et des Russes ; les Slaves du Sud, chrétiens sous domination ottomane, à côté de leurs frères catholiques qui gravitaient vers Raguse et Rome, ou de ceux de religion musulmane, intégrés à la culture islamique ; les renégats et les convertis, *ulema* et drogmans, théologues conservateurs et humanistes aux idées avancées. Chacune d'entre elles penchée sur son propre passé, les historiographies modernes du Sud-Est européen nous ont accoutumés à des images partielles, utiles certes, mais qui n'acquiescent leur véritable signification qu'intégrées à l'ensemble des formes et des phénomènes culturels de l'époque¹⁴.

¹⁴ Il faut bien le dire ici, une fois pour toutes : la difficulté d'arriver à une vision d'ensemble complète et véridique de la vie culturelle sud-est européenne résulte pour une bonne part des tendances nationalistes et particularistes des écoles historiques qui se sont formées au XIX^e siècle dans les Etats balkaniques. En effet, les facteurs qui ont entravé le développement des cultures nationales balkaniques au Moyen Age — la domination ottomane et les Phanariotes — n'ont pendant longtemps été envisagés par ces écoles que sous un jour strictement négatif. Il convient de souligner que dès les premières années de ce siècle, dans plusieurs de ses ouvrages, Nicolae Iorga a tenté d'imposer une attitude objective à l'égard des deux facteurs susmentionnés, obtenant par là des résultats scientifiques corrects, dont tirent profit jusqu'à ce jour les chercheurs qui s'occupent du passé commun des peuples sud-est européens. Il suffit de citer, à l'appui de ces observations, des ouvrages comme *Geschichte der osmanischen Reiches nach den Quellen dargestellt*, vol. I—V, Gotha, F. A. Perthes, 1908—1913, *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1924*, Paris, J. Gamber, 1925 et *Byzance après Byzance*, Bucarest, 1934, œuvres du grand historien qui gardent non seulement leur incontestable autorité scientifique, mais aussi toute leur valeur morale, hautement irénique par leur esprit objectif. C'est dans ce même esprit et avec les mêmes résultats profitables que sont entreprises les recherches sud-est européennes des écoles anglaise, allemande et américaine (voir à cet égard le recueil d'études *The Balkans in Transition*, éd. par Charles et Barbara Jelavich, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 1963, ainsi que les études approfondies de Ph. Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, Oxford, 1959, D. J. Geanakoplos, *Byzantine East and Latin West*, Oxford, 1966 et Steven Runciman, *The Great Church in Captivity*, Cambridge, 1968). Dernièrement, le prof. Mihai Berza soulignait une fois de plus combien il est nécessaire d'envisager et d'analyser dans leur ensemble les formes de vie et de pensées communes aux nations de la Turcocratie. Au temps de la domination ottomane, « (...) malgré la physionomie propre conservée par chaque peuple et l'expression culturelle originale conservée par chacun d'entre eux, un air de famille s'établit sur toute la région, visible dans les modes de vie et de pensée, dans les formes de la civilisation matérielle et spirituelle. (...) Malgré une certaine imperméabilité culturelle due

En effet, aussi flatteuses que soient les traditions des cultures nationales, la science ne peut négliger le fait que, des siècles durant, ces cultures se sont développées ici, en ce coin de l'Europe, dans une symbiose particulière qui a déterminé des échanges d'idées, des influences littéraires, des formations intellectuelles, toutes participant concomitamment, au-delà de leur fonds traditionnel — islamique pour les unes, byzantin pour les autres —, aux structures et aux styles si différents de l'Orient et de l'Occident.

Comment faire pour reconstituer ce tableau? Avant de recourir aux rares ouvrages de synthèse ou consacrés aux relations culturelles sud-est européennes, interrogeons les témoins du temps.

On ne dispose malheureusement pas, pour l'époque qui nous intéresse, d'une bibliographie complète de la littérature européenne concernant la Turcocratie, comme il en existe pour le siècle précédent¹⁵. On peut utiliser, en échange, d'abord des études partielles, comme celles de Rouillard ou de Billacois, qui nous font connaître l'opinion de l'Europe sur les Turcs telle qu'elle se reflète dans des brochures de « propagande anti-ottomane » et chez les historiens du temps¹⁶. Mais le réa-

à la différence de religion — il ne faut pourtant pas oublier que l'islamisme avait gagné lui-même des adhérents, surtout en Albanie, en Bosnie, en Herzégovine — on constate chez les populations chrétiennes une influence turque ou orientale véhiculée par les Turcs, qui se manifeste dans les arts, dans le théâtre et dans la musique populaires, même dans des œuvres littéraires, et qui n'est pas encore assez étudiée ». Cf. le rapport du prof. Mihai Berza, *Les grandes étapes de l'histoire du Sud-Est européen*, dans *Tradition et innovation dans la culture des pays du Sud-Est européen*, Bucarest, 1969, p. 22.

¹⁵ Carl Göllner, *Turcica. Die europätschen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, vol. I—II, Bucarest—Berlin, 1961—1967; voir vol. I, p. 9 la critique de la bibliographie de I. Hammer, *Verzeichnis der in Europa außer Konstantinopel erschienenen, die osmanischen Geschichte betreffenden Werke*, publiée dans sa *Geschichte des Osmanischen Reiches*, vol. X, Pest, 1835, incomplète et souvent erronée, mais néanmoins bien utile aujourd'hui encore. Pour l'époque qui nous intéresse, on a surtout insisté sur les bibliographies des relations de voyages, telles que : André Leval, *Voyages en Levant pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Essai de bibliographie*, Budapest, Singer et Wolfner, 1897 (extrait de la « Revue d'Orient et de Hongrie »); N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Paris, Gamber et Boivin, 1928 (extrait de la « Revue des cours et conférences », 1926—1927) et *Une vingtaine de voyageurs dans l'Orient européen...*, Paris, Gamber, 1928; J. M. Carré, *Voyageurs et écrivains français en Egypte*, vol. I—II, Le Caire, Institut archéologique oriental, 1932; Shirley Howard Weber, *Voyages and travels in Greece, the Near East and adjacent regions, made previously to year 1801*, Princeton, New Jersey, The American School of Classical Studies at Athens, 1953 (les pages 51—104 comprennent la description de 231 éditions d'œuvres parues au cours de la période 1600—1700); voir également une excellente bibliographie générale des Balkans après la chute de Constantinople chez L. S. Stavrianos, *The Balkans since 1453*, New York, 1958, pp. 873—946; d'autres bibliographies générales ou spéciales chez C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, Annexe, Athènes, 1966, pp. 13—21.

¹⁶ Clarence D. Rouillard, *The Turk in French history, thought and literature (1520—1660)*, Paris, Boivin, 1938; F. Billacois, *Le Turc : Image mentale et mythe politique dans la France du début du XVII^e siècle*, dans « Revue de psychologie des peuples », 21 (1966), n° 2, pp. 233—246. Voir également Pierre Martino, *L'Orient dans la littérature française des XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, 1906; Norman Daniel, *Islam and the West: the making of an image*, Edimbourg, 1960; S. Searight, *The Turkey merchants: life in the Levant Company*, dans « History today », 16 (1966), n° 6, pp. 414—421 et W. Market, *Osteuropa und die Abendländische Welt, Aufsätze und Vorträge*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1966.

sultat n'est guère encourageant : les informations européennes sont dénaturées par les sources, par la politique (de 1600 à 1620, 11 projets de croisade contre les Turcs voient le jour, dont 7 français¹⁷), par les idées préconçues sur les « païens » établis à Byzance. L'image plus ancienne, fruit de deux siècles d'expansion et de danger ottomans, est toujours de mise.

Dans les 53 brochures, anonymes pour la plupart, des années 1561—1683, conservées à la Bibliothèque Inguimbertaine de Carpentras, Billacois distingue tantôt la plume politique des diplomates, tantôt celle hostile des Franciscains — gardiens des Lieux saints — ou des chevaliers de l'ordre de Malte¹⁸ — gardiens de la libre navigation des chrétiens dans la Méditerranée —, tantôt même l'attitude des voisins de l'Empire — Autrichiens, Italiens — transmise par des traductions. L'image que fournissent de tels écrits est tendancieuse et fautive. Les Turcs continuent à être dépeints comme une menace permanente pour l'Europe et la France (au XVII^e siècle !), menace qu'il convient d'éliminer par une « croisade ». Remarquons que par l'ineptie de ces clichés moyenâgeux toute cette littérature va, de manière assez inattendue, à l'encontre de la politique française du temps, favorable — comme on le sait — aux relations avec la Porte et bénéficiaire du commerce dans la Méditerranée ottomane.

Le même XVII^e siècle amène pourtant peu à peu un relâchement de la méfiance et du mépris, produits du fanatisme religieux, de l'ignorance et de la superficialité, en faveur d'un intérêt éclairé, générateur de jugements objectifs et, dans des cas notables, de sentiments de respect pour les civilisations des Balkans et du Proche Orient¹⁹. Alors, aux profits politiques ou commerciaux d'un voyage en Méditerranée Orientale viennent s'ajouter ceux de la connaissance et il ne faut donc pas s'étonner d'un ouvrage comme celui de Baudelot de Dairval, *De l'utilité des voyages, et de l'avantage que la recherche des antiquitez procure aux sçavans*²⁰, paru à la fin du siècle. Ce qu'on peut sélectionner de la riche littérature de notes de voyage du temps représente la partie la plus authentique et la plus vivante de la bibliographie du problème qui nous occupe. On trouve dans de tels écrits des jugements européens objectifs sur la Turcocratie et, par là, des efforts systématiques pour inclure celle-ci parmi les objectifs de la science européenne. C'est l'époque

¹⁷ Cf. Girard Tongas, *Les relations de la France avec l'Empire ottoman durant la première moitié du XVII^e siècle et l'ambassade à Constantinople de Philippe de Harley, comte de Césy, 1619—1640*, Toulouse, 1942, p. 7 sqq.

¹⁸ J. Salrá, *La orden de Malta y las acciones navales españolas contra turcos y berberiscos en los siglos XVI y XVII*, Madrid, 1944.

¹⁹ Les Turcs commencent même à trouver des admirateurs, comme O. G. Buscq, *Exclamatio, sive de re militari contra turcam instituenda consilium*, Leyde, 1633, p. 439.

²⁰ T. I—II, Paris, chez Pierre Aubouin et Pierre Emery, 1686, (XVII) + 732 pp.

à laquelle les sentiments de l'Europe à l'égard de la culture et du peuple turcs sont en voie de transformation, prêts à se muer en estime et sympathie. Du moment où l'Empire ottoman cesse de représenter un péril pour le continent, pour devenir un débouché intéressant pour son commerce et un pion utile dans la politique orientale des Grandes Puissances, les savants trouvent une raison et les moyens de compléter leurs études orientales avec une zone peu ou mal connue jusque là. Cette mutation a lieu vers le dernier quart du XVII^e siècle ²¹.

L'avantage des impressions laissées par les voyageurs étrangers réside dans leur caractère de documents reflétant les contacts entre les civilisations qui s'étaient tenues jusqu'alors à distance. Le défaut de cette littérature est sa valeur inégale due aux difficultés objectives et subjectives rencontrées par les auteurs, comme la difficulté de l'information et l'incapacité de saisir les traits essentiels de sociétés qui leur sont totalement étrangères. Ainsi, un voyageur de 1650, A. Poulet, signale la difficulté qu'il éprouve à s'informer, « après mille relations qui ont été faites d'une infinité de personnes qui ont passé . . . et la plupart desquelles en ont rien décrit que des choses imaginées, récitées ou mal expliquées », car « les voyageurs prennent plus les remarques de nos livres que ce qu'ils ont vu dans les pays étrangers » ²². Le système des « voyages à la plume » est, du reste, fort répandu au cours des XVI^e — XVIII^e siècles et c'est à juste titre que les auteurs plus récents invitent à la prudence ²³. Le fait a été relevé au début du XIX^e

²¹ Pour ce changement d'optique des voyageurs européens, voir les études de R. W. Franz, *The English traveller and the movement of ideas, 1660—1732*, Lincoln, Nebraska, 1934 et de G. Atkinson, *Les relations de voyages du XVII^e siècle et l'évolution des idées*, Paris, 1924. Cette vision avait été précédée de celle nettement élogieuse — mais naturellement peu objective — de certains auteurs du XVI^e siècle (Machiavel, Paolo Giovo ou Jean Bodin), qui louent la bonne administration, la discipline militaire et l'esprit de tolérance qui régnaient dans l'Empire ottoman (cf. Paul Coles, *op. cit.*, pp. 145—153).

²² A. Poulet, *Nouvelles relations du Levant*, t. I, Paris, 1667, pp. I—II ; t. II, Paris, 1668, p. 420.

²³ Democratia Hemmerdingr Iliadou, *La Crète sous la domination vénitienne et lors de la conquête ottomane (1322—1684)*. *Renseignements nouveaux ou peu connus d'après les pèlerins et les voyageurs*, dans « Studi veneziani », 9 (1967), Venise, 1968, p. 535 sqq. Commentant les opinions de Poulet ou de de Tott, l'auteur relève (pp. 536—537) le caractère partiel et souvent inexact des informations des voyageurs, qui en général imaginent les faits ou compilent tout simplement les relations antérieures. Un ouvrage caractéristique à cet égard est « *Le voyageur français* », par l'abbé Joseph Delaporte, que N. Iorga a réédité (Bucarest, 1940) dans la traduction moldave de 1785, en soulignant que « l'auteur n'a voyagé que la plume à la main, que le plus souvent il ne sait pas grand-chose des pays dont il parle et qu'il les fait connaître d'après des voyageurs antérieurs, c'est-à-dire fort mal » (*op. cit.*, pp. 7—8). En 1675, André-Georges Guillet inventa un Sr. de la Guilletière pour son ouvrage *Athènes ancienne et nouvelle, et l'état présent de l'empire des Turcs*, Paris ; le procédé était assez répandu pour fournir la substance de la note de Hans Lewy, *Imaginary journeys from Palestine to France*, dans « Journal of Warburg and Courtaines Institutes » 1 (1937), pp. 251—253. Ajoutons que dans l'autre camp les relations de voyage ne sont pas, plus dignes de confiance : le « reporter » turc par excellence de cette époque, Evliya Tchelebi, n'a guère visité toutes les régions qu'il décrit ; quant à la valeur des données par lui consignées, voir les observations de Fr. Babinger, *Evliya Tschelibi's Reiseuege in Albanien*, dans

siècle, par le baron de Tott, quand il dénonçait les voyageurs qui « ont accrédité une foule d'absurdités, sans avoir d'autre tort que de ne s'être pas assez méfiés d'eux-même ». Dans un ouvrage récent, R. Clément attribue la faiblesse des relations de voyage au fait que les « voyageurs visitent tous les mêmes monuments, s'intéressent aux mêmes curiosités et leurs récits se ressemblent, même quand ils ne se copient pas . . . Sensibles au pittoresque de la vie musulmane, ils nous décrivent l'animation des rues . . ., les grandes, fêtes . . ., plusieurs, aussi, moins superficiels, s'intéressent à la vie même des Musulmans, nous expliquent les cérémonies . . . Mais ce n'est là qu'une exception »²⁴. Même des voyageurs comme Tavernier²⁵ ou Thevenot²⁶ étaient frappés surtout par la religiosité superstitieuse des Turcs et par leur manque de culture européenne.

Pour rencontrer un observateur libre des préjugés de ses prédécesseurs et de ses contemporains, possédant une curiosité scientifique impartiale et un goût authentique pour les études orientales, capable d'observer la culture ottomane avec les yeux d'un savant, il faut attendre Antoine Galland. Celui-ci était venu à Constantinople pour y apprendre les langues orientales, y compris le turc, et acheter des livres, activités qui lui donnent l'occasion — ainsi que nous le verrons — de fréquenter des intellectuels raffinés et des œuvres importantes. Ce qui s'impose dans son *Journal* (pour les années 1672—1673) c'est l'objectivité de ses jugements et son désir sincère de connaître l'Islam par tous les moyens que lui offrait de ce temps la capitale ottomane; d'où ses remarques sur l'érudition des savants turcs, la valeur des écrits qui nourrissent leurs préoccupations intellectuelles; d'où son assiduité à analyser un monde qui, dans ses aspects profonds, commençait à peine alors à s'ouvrir aux érudits européens²⁷.

Avec son habituelle clairvoyance pour les affaires du royaume et la méticulosité qu'il apportait à la réalisation de ses projets, Colbert avait donné à la politique française dans la Méditerranée Orientale — outre la réforme des consulats, dans le secteur diplomatique, et l'encouragement de la Compagnie du Levant, dans le domaine économique — une orientation scientifique: 12 «jeunes de langue» avaient été envoyés à Constantinople pour y apprendre les langues orientales²⁸, cependant

Idem, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und der Levante*, vol. II, Munich, 1966, pp. 51 sqq.

²⁴ Raoul Clément, *Les Français d'Égypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*, Le Caire, 1960, p. 31.

²⁵ *Les six voyages de Jean-Baptiste Tavernier (...) en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans*, vol. I—II, Paris, 1676—1679.

²⁶ *Voyages de M. de Thevenot au Levant (1655—1666)*, vol. I—II, Paris, 1664. Voir surtout vol. I, pp. 250 sqq.

²⁷ Cf. Mohammed Abdel-Halim, *Antoine Galland, sa vie et son œuvre*, Paris, 1964.

²⁸ Il s'agit des «enfants de langues de France», au sujet desquels v. A. Galland, *Journal...*, vol. I, p. 163 et n. 3. Recrutés à l'École des langues orientales de Paris, entre-

que des émissaires spéciaux étaient partis en Orient à la recherche de manuscrits et de livres destinés à enrichir d'une documentation nouvelle la bibliothèque royale ²⁹.

A l'action des érudits laïcs venait s'ajouter celle des missionnaires. Une « mission du Levant » avait été créée en 1609 à Constantinople. En 1622 prenait naissance la Congrégation *De propaganda fide* ³⁰. En ce qui concerne le sens immédiat de l'offensive missionnaire au Levant, il n'y a pas à se tromper : il était moins pro-chrétien qu'anti-islamique. L'élan « fut donné par un homme qui était bien placé pour être très efficace : le célèbre Père Joseph, "l'Eminence Grise", l'ami de Richelieu. Parmi les grands desseins de ce vaste cerveau, il y avait eu celui d'entreprendre une Croisade contre les Turcs. Lorsqu'il se fut rendu compte que son projet était irréalisable et qu'il eut éliminé ses belliqueux complexes dans son interminable poème de la *Turciade*, le Capucin se tourna vers d'autres moyens de faire reculer l'Islam : la mission » ³¹.

Nous verrons plus loin quel fut le rôle des missions dans la formation d'une catégorie particulière d'intellectuels sud-est européens : les convertis. Mais les apôtres du catholicisme au Levant ont également inscrit une page importante dans l'histoire de l'Orientalisme. Par zèle ou par curiosité — ils arrivaient jusqu'en Egypte et en Abyssinie. Ils s'intéressaient aux monuments, aux manuscrits, à la langue, aux mœurs des pays où ils pénétraient ³². L'Europe découvrait ainsi de nouvelles zones de culture qu'elle commençait maintenant à aborder en faisant

tenus à l'Ambassade de France à Constantinople, ces jeunes gens avaient un professeur turc (*hodja*) et étaient destinés à l'appareil français de relations avec l'Orient. Voir également Mohammed Abdel-Halim, *op. cit.*, p. 34, n. 15. Pour les projets de Colbert concernant le Levant, v. notamment *Lettres, instructions et mémoires de Colbert*, éd. par P. Clément, vol. I—X, 1861—1865 ; comte de Saint-Priest, *Mémoire sur l'Ambassade de France et le commerce français dans le Levant*, Paris, 1877 ; C. W. Cole, *Colbert and a century of French mercantilism*, vol. I—II, New York, 1939.

²⁹ H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVII^e et XVIII^e siècles*, vol. I—II, Paris, 1902.

³⁰ R. Clément, *op. cit.*, p. 22.

³¹ Daniel-Rops, *Histoire de l'Eglise du Christ*, vol. V₂ (*L'Eglise des temps classiques. L'ère des grands craquements*), Paris, 1958, p. 137 ; cf. également L. Kilger, *Die ersten fünfzig Jahre Propaganda. Eine Wendezeit der Missionsgeschichte*, dans « *Zeitschrift für Missionswissenschaft* », 12 (1922), pp. 15 sqq. et A. Castellucci, *Il risveglio dell'attività missionaria e le prime origini della S. Congregazione de Propaganda Fide*, dans *Le conferenze al Laterano, marzo-aprile 1923*, Rome, 1923, pp. 117—254.

³² L'exploration de l'Egypte commence dans la seconde moitié du XVII^e siècle par les Capucins François et Portais (R. Clément, *op. cit.*, pp. 101 sqq.), mais dès 1633—1636 l'humaniste et collectionneur de Peiresc demandait des livres éthiopiens à P. Agathange et recevait des manuscrits coptes de P. Minuti (Apollinaire de Valence, *Correspondance de Peiresc et de P. Agathange de Vendôme*, Paris, 1891, pp. 210—269). Pour les recherches égyptiennes de 1647 de P. Elzéar, v. Balthazar de Monconys, *Journal des voyages* . . ., Lyon, 1665, pp. 169—192 ; pour celles de 1672—1673 de P. Vansleb, voir sa *Nouvelle relation en forme de Journal d'un voyage fait en Egypte. . . en 1672—1673*, Paris, 1677.

usage de moyens plus sûrs, d'informations exactes, prises sur les lieux par des personnes instruites et souvent objectives.

INDICES CULTURELS DE LA TURCOCRATIE : LE LIVRE

Le contact avec l'Europe du Sud-Est a dû paraître tout aussi déconcertant aux premiers orientalistes qu'il l'est pour le chercheur d'aujourd'hui. Il s'agissait en effet d'un monde extrêmement varié dans ses manifestations culturelles, où peuples, langues, formations intellectuelles, aspirations, structures mentales, constituaient autant de problèmes qui demandaient, pour être déchiffrés correctement, à la fois de l'expérience, de l'érudition et de la réflexion.

Dans la distribution territoriale des cultures du temps, les points de repère n'étaient pas les frontières, mais les centres d'activité et de rayonnement. L'Europe du Sud-Est possédait au XVII^e siècle un certain nombre de centres pareils, à l'intérieur ou en-dehors de son territoire : Constantinople, Candie, Athènes, Janina, l'Athos, Agrapha, Chios, Corfou, Bucarest, Jassy, Raguse — mais aussi le Caire, Venise et Rome. Quoique située au-delà des bornes de l'Europe sud-orientale, l'Université de Padoue, par exemple, jouait dans la formation des intellectuels de cette zone un plus grand rôle que l'Académie Patriarcale de Phanar.

Ces centres avaient des fonctions multiples. Ainsi, Constantinople était le siège d'une vie intellectuelle turque, mais grecque aussi et, en outre, un lieu de rencontre pour des intellectuels d'autres nationalités : Roumains, Arméniens, renégats magyars ou vénitiens, mais aussi pour des orientalistes d'Occident. Crète ou les îles ioniennes étaient des centres d'éducation pour les Grecs, mais aussi pour les Italiens ; Raguse, pour les Italiens et les Slaves du Sud ; Bucarest et Jassy, pour les Roumains et les Grecs. En dedans ou en dehors des frontières de l'Empire, ces centres favorisaient les contacts entre l'Orient et l'Occident.

A Constantinople, il y avait un incessant contact entre des idées et des hommes appartenant à deux mondes et à deux spiritualités diverses. Sur les rives du Bosphore, la nouvelle capitale coexistait avec l'ancienne cité de tradition byzantine. Dans la société turque soumise au rituel islamique, d'un rigorisme caractéristique pour les structures réfractaires aux changements, l'intellectuel — prêtre, magistrat ou enseignant — occupait nécessairement une position centrale, souvent une position privilégiée. Galland relève avec justesse *la place importante qu'occupe le livre dans la vie ottomane*. Le *Journal* de ce collectionneur passionné de manuscrits orientaux abonde en notes concernant le commerce des livres et ses propres acquisitions — qui étaient fort importantes.

Les contacts assidus du docte français avec les intellectuels européens ou turcs étaient complétés par la fréquentation d'une catégorie spéciale d'auxiliaires de la culture, souvent plus réceptifs que les érudits — esclaves de la tradition — aux nouvelles tendances et aux nouvelles préoccupations intellectuelles : les marchands de livres. « Il y a à Constantinople et aux lieux voisins, note-t-il, plusieurs manuscrits grecs ou entre les mains des Turcs qui les ont pris sur les Chrétiens, ou chez les Grecs, particulièrement les moines ou les prestres et leurs héritiers ; et les uns et les autres s'en soucient à vendre. »³³ Avec leur aide, Galland réussit à acquérir des œuvres remarquables. Quant au profit qu'il a tiré de telles fréquentations, toute son activité d'orientaliste l'atteste. Au cours de celle-ci, il se convainquit de la valeur de la culture orientale, ainsi qu'en témoignent ces paroles : « Tous ces livres si diversifiés donneront lieu de faire réflexion que *les sçavans des nations orientales ont un grand champ pour acquérir chez eux ce que l'on appelle érudition.* »³⁴

Galland avait très bien observé que le manuscrit et le livre sont d'excellents indices de la circulation des idées, de l'intensité et des nuances de la vie intellectuelle³⁵. Dans la formation d'un nouveau type d'intellectuel oriental, aussi bien que dans le renforcement des contacts Orient-Occident, le livre joue un rôle de premier plan. Des lectures abondantes et variées deviennent au XVII^e siècle une pratique et une passion pour l'humaniste sud-est européen. L'« éloge du livre » dû au chroniqueur moldave Miron Costin³⁶ et fréquemment cité, d'une part, les catalogues des bibliothèques roumaines et grecques de la période pré-moderne, d'autre part, attestent le nouveau courant. Il apportait de l'Occident, avec les livres, ce besoin nouveau de lecture, qui visait à satisfaire non seulement des buts strictement *doctrinaux*, mais aussi la simple *curiosité* et le *plaisir*³⁷. Soulignons qu'un *courant semblable de textes avait lieu en sens inverse*. La chasse aux manuscrits orientaux — grecs, arabes, persans, coptes, turcs, caraïtes, arméniens, hébreux, etc. domine toute

³³ A. Galland, *Journal...*, p. 275.

³⁴ A. Galland, dans sa *Préface à la Bibliothèque Orientale ou... Dictionnaire universel contenant généralement tout ce qui regarde la connaissance de l'Orient...*, par M. d'Herbelot, Paris, 1697.

³⁵ Concentration de la pensée, moyen de diffusion rapide des idées, instrument créant de nouvelles habitudes de travail intellectuel — le livre (et non seulement le livre imprimé) a fait l'objet, en tant que facteur de civilisation, des jugements lucides de Lucien Febvre, dans sa *Préface* à L. Febvre et H. J. Martin, *L'apparition du livre*, Paris, 1958, p. XXV.

³⁶ « Il ne saurait y avoir dans toute la vie de l'homme de plus utiles et de plus beaux loisirs que la lecture », écrivait à la fin du XVII^e siècle le vieux chroniqueur moldave : v. *De neamul moldovenilor* (Sur le peuple des Moldaves), dans *Opere* (Œuvres), éd. P. P. Pănaiteșcu, Bucarest, 1958, p. 244.

³⁷ Voir dans ce sens les analyses pertinentes d'Alexandru Duțu, *Peregrinarea cărților de „desfătare” brîncovenesti* (La pérégrination des livres de « distraction » de Constantin Brîncoveanu), dans son ouvrage *Coordonate ale culturii românești în secolul XVIII* (Coordonnées de la culture roumaine au XVIII^e siècle), Bucarest, 1968, pp. 25 sqq., où il s'agit aussi des dernières décennies du siècle précédent.

l'histoire des échanges entre l'Orient et l'Occident au XVII^e et au XVIII^e siècles. Les agents de ce noble trafic sont des plus variés : marchands, ambassadeurs, consuls, voyageurs, prêtres, moines, libraires locaux. Dès le XVI^e siècle, les ambassadeurs de France auprès de la Sublime Porte sont invités à chercher des manuscrits³⁸. L'historien Jacques de Thou, bibliothécaire du roi, écrit en ce sens à l'ambassadeur Harley de Lancy. En 1613, des recherches dans ce même but sont projetées à Alexandrie et dans la Thébaïde. L'intérêt pour les antiquités — tel que le manifestent un Maillet ou un Le Chaire — devient un atout pour une nomination au poste de consul au Caire, ainsi qu'il ressort de ce passage d'une lettre de de Thou à Peiresc au sujet des titres du candidat à ce poste, Santo Seghezzi : « Il est fort homme de bien et capable de faire avoir afforce livres et à bon marché. »³⁹ Les connaisseurs en livres — érudits, libraires ou courtiers, métier en plein essor — sont de plus en plus recherchés. Galland fournit de précieuses informations sur les libraires, il montre les marchandages qui ont lieu à Constantinople pour un livre caraïte⁴⁰. Les bibliothèques impériales, princières ou conventuelles sont fréquentées dans toute l'étendue de la Turcocratie — des Pays Roumains à Constantinople, de Syrie et Jérusalem jusque dans les coins les plus perdus de l'Egypte et de l'Abyssinie. Il existe des témoignages des XVII^e et XVIII^e siècles sur la bibliothèque de Mărgineni (Valachie) des Cantacuzino, qui fut visitée par le patriarche Macaire d'Antioche et, plus tard, par l'épigraphiste anglais Edmund Cishull⁴¹; sur la bibliothèque du monastère de Văcărești, à Bucarest, des princes Mavrocordato et sur celle de la Métropole de Hongro-Vlachie, où se documentait l'historien Sulzer; sur la bibliothèque du boyard Andronachi, fréquentée par Jean-Claude Flachet⁴². Lors de son long séjour à Constantinople, Dimitrie Cantemir utilisait, par l'intermédiaire d'amis, la bibliothèque du Sérail⁴³. A l'occasion des luttes entre Turcs et Impériaux

³⁸ R. Clément, *op. cit.*, pp. 26–27; H. Omont, *op. cit.*

³⁹ Bibliothèque Nationale, Nouv. Acquisitions, 5174, pp. 125 et 129; cf. R. Clément, *op. cit.*, pp. 27, 106–107.

⁴⁰ A. Galland, *Journal...*, pp. 31, 185, 275, etc. Selon Evliya Tchelebi, *Seyahatnamesi...*, éd. Necib Asim, vol. I, Istanbul, 1314 (= 1898), p. 609, il aurait existé à Constantinople en 1631 300 *sahaf* (libraires), avec 50 magasins, pour les corporations religieuses, et 200 autres, avec 60 magasins, pour les autres catégories de lecteurs. A ces chiffres il faut ajouter — d'après la même source — comme auxiliaires de la confection et de la conservation du livre, 300 relieurs travaillant dans 100 ateliers.

⁴¹ C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul* (La bibliothèque d'un humaniste roumain, le « stolnic » Constantin Cantacuzino), Bucarest, 1967, pp. 3 sqq.

⁴² N. Georgescu-Tistu, *Bibliografia literară română* (Bibliographie littéraire roumaine), Bucarest, 1932, pp. 136–139.

⁴³ Demetrius Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. par M. de Joncquières, t. I, Paris, 1743, p. 184.

en Hongrie (1687), auxquelles il prit part, le studieux jeune boyard fréquenta probablement les bibliothèques des monastères, qui lui auront peut-être fourni certaines sources pour son premier ouvrage *Le Divan* (Jassy 1698)⁴⁴. Au cours du même siècle, le Capucin Cassien visite des monastères coptes et établit des listes de manuscrits, mentionnant que « ce sont des livres ecclésiastiques, grand nombre de psautiers, évangiles » et déplorant que « leurs livres sont jettés par terre et tenus en fort peu estime ». Toutefois, dans les quatre monastères coptes de saint Macaire, il ne put accéder qu'à trois bibliothèques, « car au quatrième ils ne purent ou feignirent de ne pouvoir trouver les clefs »⁴⁵. La réserve des moines face à la curiosité des chercheurs occidentaux — qui se manifeste aujourd'hui encore — avait à sa base des motifs anciens et légitimes : en 1717, au monastère Sainte-Catherine du Mont Sinaï, on ne permet à un voyageur ni de faire un inventaire, ni de copier des manuscrits, mais seulement de les voir, « à cause des vols précédents »⁴⁶. Cette réserve devait être encore plus marquée dans les bibliothèques arabes ou turques, nombreuses, importantes et bien organisées, mais accessibles seulement aux fidèles de l'Islam stipulés par l'acte de donation des livres (*waqf*)⁴⁷ ; les informations de Cantemir sur les collections de la bibliothèque du Sérail constituent une grande exception.

INDICES CULTURELS DE LA TURCOCRATIE: LES ÉCOLES

Un réseau étendu de bibliothèques implique certes, un public instruit, à la fois capable et désireux de les fréquenter. La capitale de l'Empire ottoman disposait à ce qu'il semble, de nombreuses institutions d'enseignement pour la formation d'érudits ou de fonctionnaires d'Etat. A en juger par les chiffres, quelque peu optimistes peut-être, d'Evliya Tchelebi⁴⁸, il existait à Constantinople de son temps 1 993 écoles primaires, 78 médressés, dont les plus élevées étaient celles

⁴⁴ Cf. notre étude *Inceputurile literare ale lui Dimitrie Cantemir* (Les débuts littéraires de Dimitrie Cantemir), dans D. Cantemir, *Divanul* (Le Divan), éd. V. Căndea, Bucarest, 1969, p. XXIII.

⁴⁵ R. Clément, *op. cit.*, p. 27.

⁴⁶ Mahfouz Labib, *Pèlerins et voyageurs au Mont Sinaï*, Le Caire, 1961, pp. 103—104.

⁴⁷ Ioussef Esche, *Les Bibliothèques arabes publiques et semi-publiques en Mésopotamie, en Syrie et en Egypte au Moyen Age*, Damas, 1967, p. 374. Pour les bibliothèques turques de l'Europe du Sud-Est, v. l'article de C. Culpan, *Balkanlar' da Osmanlı türk kuluphaneleri* (Les bibliothèques turques aux Balkans à l'époque ottomane), dans « Turk kültürü », 1966, n° 40, pp. 418—425.

⁴⁸ Louis Bazin, *Littérature turque*, dans *Encyclopédie de la Pléiade, Histoire des littératures*, vol. I, Paris, 1955, p. 930, attribue pourtant à Evliya une « valeur documentaire inégalée à l'époque, en dépit d'exagérations que leur invraisemblance rend pratiquement inoffensives ».

fondées par des sultans, 35 écoles coraniques et 135 écoles de traditions (*dar ül-hadis*)⁴⁹. Même en réduisant le nombre par souci d'objectivité, ces chiffres attesteront néanmoins une intense activité d'enseignement — car il s'agit, pour l'instant, seulement de la population de la capitale de l'Empire.

Cependant, pour un Turc à l'âge de la formation intellectuelle, Constantinople n'était pas tout. De même que Padoue pour les jeunes Grecs, le but rêvé pour un Turc assoiffé de culture était Le Caire, avec son université d'immense prestige — al-Azhar. La jeunesse estudiantine ottomane détenait assurément une place importante dans cet ancien centre de culture islamique, puisque, parmi les salles destinées aux différents groupes d'étudiants, l'une était réservée aux Turcs (*al-Atrak*)⁵⁰.

De tous les centres urbains de l'Empire, Constantinople était le siège de la vie intellectuelle grecque la plus intense. La capitale n'avait jamais cessé, depuis la conquête, d'exercer ce rôle, mais au XVII^e siècle sa vie culturelle connaissait une nouvelle orientation. La grande école nationale du Patriarcat était dirigée à partir de 1626 par le philosophe néo-aristotélien Théophile Corydalée et ensuite, à partir de 1646, par le disciple de celui-ci, Jean Caryophyllis⁵¹. Pourtant, en 1655, Alexandre Mavrocordat constatait — ainsi que nous l'apprend son élève Jacques Manou — que « les chrétiens de la ville étaient non seulement privés de toutes notions philosophiques, mais ignorants sur les lettres grecques; aussitôt il organisa une réunion d'hommes intelligents; il améliora d'abord leurs mœurs conformément aux principes de la philosophie morale; puis, comme un bon et diligent père de famille, il leur enseigna la langue grecque et la philosophie »⁵². Il s'agit du soi-disant Παιδαγωγείον créé avec l'aide financière de Manolakis Manou de Castoria, protecteur connu de la culture et de l'enseignement grecs⁵³. Outre la philosophie, on y enseignait la littérature, la rhétorique et les « sciences ». C'est l'école dont Cantemir fait l'éloge et dont il a lui-même suivi les cours.

Des écoles grecques similaires existaient dans différentes régions de la Turcocratie, dans les îles Ioniennes ou dans l'Archipel. A la fin du siècle, Anastase de Nausa rapporte que le nombre de « collèges » fonctionnant dans les villes grecques s'élève à 40⁵⁴. Les plus connus,

⁴⁹ Evliya Tchelebi, *Seyahatnamesi*... , éd. cit., I, pp. 524—525.

⁵⁰ H. A. R. Gibb et J. R. Kramers (hrsg.), *Handwörterbuch des Islams*, Leyde, s. v. al-Azhar.

⁵¹ Cf. Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans*, 2^e éd., Thessalonique, 1967, pp. 54 sqq.

⁵² Cf. G. Chassiotis, *L'instruction publique chez les Grecs depuis la prise de Constantinople par les Turcs jusqu'à nos jours*, Paris, 1881, pp. 27—28.

⁵³ M. I. Gedeon *Ηρονικά τῆς Πατριαρχικῆς Ἀκαδημίας. Ἱστορικαὶ εἰδήσεις περὶ τῆς Μεγάλης τοῦ Γένους Σχολῆς, 1454—1830* (Chronique de l'Académie Patriarcale. Données historiques concernant la Grande Ecole de la Nation, 1454—1830), Constantinople, 1883.

⁵⁴ G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 30.

par leur ancienneté, leur continuité ou le prestige de ses professeurs, étaient : le Petit Collège, ou Collège d'Epiphantos, de Ianina, fondé en 1645 ; le Grand Collège, ou Collège de Giouma, de la même ville (1675) ; le Mouseion d'Agrafa (où enseignèrent Eugène Ianoulis, disciple de Corydalée et ensuite Anastase Gorgios) ; l'École d'Athènes, fondée par Corydalée en 1645, puis celle d'Epiphantos (1667) ; le Collège de Chios, fondé en 1660, avec une importante contribution de Léon Allatius ; l'Hellénomusée de Pathmos, créé du temps d'Alexandre Mavrocordato, l'École de Jérusalem, qui a connu une activité particulière sous la direction des patriarches Nectarios, Dosithée et Chrisanthos ; enfin, l'Académie de Corfou, qui a fonctionné jusqu'en 1732. Ajoutons le collège grec de Venise et le Frontistère Flanginien fondé dans cette même ville en 1664 par Thomas Flanginis de Corfou, l'Hellénomusée Cotounien, créé par la donation de Jean Cotounios de Veria, auprès de l'Université de Padoue⁵⁵.

Enfin, les structures pédagogiques grecques comprenaient encore les écoles élémentaires fonctionnant auprès des paroisses⁵⁶, ou peut-être même dans telle maison d'artisan, comme celle d'Athènes décrite en 1673 par Guillet⁵⁷. Ainsi qu'on peut le voir, le tableau de l'enseignement au XVII^e siècle était relativement riche par rapport aux conditions d'alors de l'hellénisme.

Vers la fin du siècle, il comprendra pour une longue période une nouvelle zone, celle de la Valachie et de la Moldavie, avec les Académies Princières de Bucarest et de Jassy, où l'enseignement avait lieu en grec⁵⁸. Depuis quelques dizaines d'années, des tentatives avaient été faites dans les deux principautés en vue d'organiser un enseignement qui dépasse les habituelles écoles de lecture-écriture et d'initiation catéchistique fonctionnant auprès des églises ou des monastères. Durant les règnes de Matei Basarab et de Vasile Lupu, des écoles d'un échelon « plus élevé » furent créées à Tirgoviște et à Jassy⁵⁹, au monastère des Trois-Hiérarques. Un collège à enseignement en grec et latin, dont le professeur principal

⁵⁵ *Ibidem*, pp. 34—78.

⁵⁶ *Ibidem*, pp. 14—24.

⁵⁷ *Ibidem*, p. 18. Néanmoins, en ce qui concerne la valeur des relations de Guillet, voir plus haut, n. 32.

⁵⁸ Au sujet de l'enseignement roumain au XVII^e siècle, voir Victor Papacostea, *O școală de limbă și cultură slavonă la Tirgoviște în timpul domniei lui Matei Basarab* (Une école de langue et de culture slavonnes à Tirgoviște sous le règne de Matei Basarab), dans « Romanoslavica », 5 (1962), pp. 183—194 ; Idem, *Les origines de l'enseignement supérieur en Valachie*, dans RESEE, 1 (1963), pp. 7—39 ; Idem, *La fondation de l'« Académie grecque » de Bucarest*, *ibidem*, 4 (1966), pp. 115—138 ; Ștefan Pascu, *Collèges et académies dans les Pays Roumains au Moyen Âge*, dans « Revue Roumaine d'histoire », 5 (1966), pp. 925—936 ; Ștefan Bîrsănescu, *Academia domnească din Iași (L'Académie princière de Jassy) 1714—1821*, Bucarest, 1952.

⁵⁹ Suivant Marco Bandinus, administrateur de l'Église catholique de Moldavie en 1644—1649, il aurait existé de son temps à Jassy 20 écoles avec 200 écoliers : V. A. Urechiă, *Codex Bandinus. Memorii asupra scrierii lui Bandinus de la 1646* (Le Codex Bandinus. Mé-

était Pantaleon (Païssios) Ligaridès, fonctionna un certain temps, toujours à Tîrgoviște, après 1646. Ces écoles marquent la répercussion au-delà des Carpates des initiatives pédagogiques de Transylvanie et d'Ukraine où, poussés par l'offensive de la Contre-Réforme, les calvinistes et les orthodoxes se défendaient par des collèges, fondés récemment, à Alba Iulia (1622), Kiev (1632) et Orăștie (fin du XVII^e siècle). Sous le règne de Constantin Brîncoveanu (en 1694), ou peut-être quelques années plus tôt, l'Académie princière du monastère de Saint-Sabbas commençait son activité à Bucarest. Une école de langue grecque fut créée en 1714 à Jassy.

Ces institutions complétaient heureusement les coordonnées culturelles de la Moldavie et de la Valachie, pays destinés, grâce à leur statut politique et économique spécial dans le cadre de la Turcocratie, à jouer un rôle important dans la renaissance culturelle de toute l'Europe du Sud-Est à l'époque moderne. Parce qu'ils jouissaient d'une relative aisance économique et d'une autonomie politique qui leur donnait le droit d'être gouvernés par des princes autochtones ou tout au moins (à l'époque phanariote) chrétiens, étant donné aussi leur contribution matérielle permanente à l'entretien des institutions religieuses de l'Orient orthodoxe⁶⁰ et les rapports actifs qu'ils entretenaient avec les grandes puissances voisines — l'Autriche, la Pologne et la Russie —, les Pays Roumains ont été, depuis le XVII^e siècle jusqu'à la formation des Etats balkaniques, une région idéale de refuge, de secours matériels et de retraite à des fins de création intellectuelle ou d'activité culturelle et politique pour les érudits de toutes les nations balkaniques. Ce rôle était reconnu par les intellectuels du temps. « Que manque-t-il à ce pays pour s'enorgueillir et se réjouir et pour se déclarer le pays le plus heureux et béni entre tous les pays et tous les Etats de la terre? — se demande Sevastos Kyménites dans ses *Paroles d'éloge pour... le prince Constantin (Brâncoveanu) Basarab*. Rien d'autre que la souveraine, la première et la plus élevée de toutes les vertus, qui engendre toutes les bonnes choses parmi les hommes, à savoir la sagesse et l'étude et l'enseignement et la lumière brillante du livre et la civilité et l'ornement de l'esprit et

moires sur l'écrit de Bandinus de 1646), dans « Analele Acad. Rom. », II^e sér., Mém. Hist., 11 (1895), pp. CIV—CVI. En 1653, Paul d'Alep trouve l'Ecole des Trois-Hiérarques logée dans un édifice « unique et magnifique » (*Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, t. XXII, Paris, 1930, p. 182 sqq.). Au sujet du climat culturel de Jassy, ville au commerce bien développé au XVII^e siècle, v. Georgeta Crăciun, *Călători străini despre Iași în secolele XIV—XIX* (Voyageurs étrangers sur Jassy aux XIV^e—XIX^e siècles), dans « Studii și articole de istorie », 8 (1966), pp. 239—254.

⁶⁰ V. pour ces aides Marcu Beza, *Urme românești în Răsăritul Ortodox* (Traces roumaines dans l'Orient Orthodoxe), 2^e éd., Bucarest, 1937; Teodor Bodogae, *Ajutoarele românești la mănăstirile din Sfintul Munte Athos* (L'aide roumaine aux monastères du Saint Mont Athos), Sibiu, 1940.

de toutes les vertus morales.»⁶¹. Ajouté au XVII^e siècle à l'activité artistique et typographique existante depuis longtemps et dont bénéficiait tout l'Orient chrétien — Roumains, Grecs, Arabes, Slaves du Sud, Géorgiens — l'enseignement apporte un nouveau bienfait, amplifiant encore le rôle considérable du facteur roumain dans la culture orientale du temps.

A l'exception de la Dalmatie, les autres zones du Sud-Est européen ne disposaient pas de structures culturelles comparables à celles mentionnées plus haut. Nous ne disposons pas de données suffisantes sur la situation de la Bulgarie durant cette période, mais il est certain qu'au moins l'instruction — dont le niveau devait être des plus modestes — était assurée dans les zones orthodoxes par le système grec (écoles conventuelles et paroissiales) et dans les zones islamisées suivant le système turc. Les communautés catholiques étaient incontestablement plus favorisées dans le domaine de l'enseignement. La propagande était basée en grande mesure sur les écoles, telle que celle de Sofia, qui pouvaient ouvrir aux élèves — fût-ce par la théologie — les horizons occidentaux⁶².

La Bosnie et l'Herzégovine constituaient, avec l'Albanie, la limite ouest de la création culturelle islamique dans la Péninsule. Le réveil national de l'époque moderne a relégué à l'arrière-plan le long effort littéraire, théologique et scientifique des intellectuels bosniaques d'expression orientale, effort non seulement couronné de réussites des plus remarquables, mais pleines d'intérêt aussi pour l'étude des contacts entre l'Orient et l'Occident⁶³. Entre la perte de l'indépendance du royaume de Bosnie (1463) et l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche (1878), la culture des deux provinces a été illustrée par près de trois cents personnalités qui, outre leur langue maternelle, cultivaient aussi soit le turc, soit l'arabe, soit le persan, parfois deux de ces langues ou même toutes les trois.

Pour les nécessités de leurs études, les uns — plus rarement, certes — apprenaient des langues occidentales, tel le chroniqueur Ibrahim

⁶¹ E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XIII, Bucarest, 1909, p. 227.

⁶² Ivan Dujčev, *Il cattolicesimo in Bulgaria nel secolo XVII*, dans « *Orientalia christiana analecta* », 1937, pp. 30 sqq.

⁶³ Cf. Z. Veselá, *O muslimské Bosně* (La Bosnie musulmane), dans « *Novy Orient* », 21 (1966), pp. 216—217. Au sujet de la contribution bosniaque à la culture de l'Islam, v. l'étude de Smail Balić, *Der südslavische Anteil an der Prosaliteratur der Osmanen*, dans « *Österreichische Osthefte* », 8 (1966), cah. 6, pp. 468—477. Ce que l'on connaît de ce chapitre des littératures sud-est européennes est dû à la curiosité des orientalistes occidentaux, mais aussi et surtout au zèle des auteurs bosniaques ou turcs (v. plus loin). Balić tente de reprendre le problème avec des intentions de réhabilitation, convaincu que, bien que « l'ordre féodal ne favorise évidemment pas le progrès de la civilisation, le XVII^e siècle et, en partie, le XVIII^e ont représenté pour la Bosnie, en comparaison de la période pré-turque, une époque de grand essor culturel et social » (p. 470). L'auteur déplore que certains auteurs, influencés par des considérations nationales ou idéologiques, ont négligé les aspects positifs de l'idéal religieux des musulmans bosniaques et ont par là sous-estimé leur œuvre culturelle. Les passages de cette étude qui ont trait à la Bosnie tirent leur information de l'étude de Balić.

ibn Abdillah Pečevi Alaibegović (mort en 1651), qui savait le hongrois, langue par l'intermédiaire de laquelle il pouvait accéder aux sources latines.

On connaît la place importante qu'a tenue le facteur sud-slave — et bosniaque en premier lieu — dans la vie politique de la Porte. Un nombre impressionnant de grands-vizirs, parmi lesquels le renommé Mehmed Pacha Sokolli (Sokolović, en fonction de 1565 à 1579), étaient de cette origine ethnique. Il ne semble pas qu'un jeune musulman de Bosnie, plein d'ardeur intellectuelle rencontrât plus de difficultés qu'un Anato lien pour accéder à de hautes études. Le fait est que, pour cela, il devait prendre le chemin de Stamboul. Une fois en possession des titres convoités, il pouvait revenir dans son pays, comme Hasan ibn Turhan al-Kafi al-Aghisari (Prušćak) professeur et cadi à Prušac (m. 1616), ou comme Mustafa Ejubović, dit Sheikh Jujo, mufti de Mostar (m. 1707); mais beaucoup d'entre eux restaient à poursuivre leurs études ou écrire dans d'autres parties de l'Empire, plus favorisées sous le rapport du climat intellectuel. Si la Bosnie et l'Herzégovine ont participé à la culture ottomane, leur contribution a consisté en un contingent d'intellectuels distingués plutôt qu'en des centres de hautes études.

En dehors des zones de culture islamique et souvent en interférence avec celles-ci, d'autres territoires culturels sont dignes d'être mentionnés chez les Slaves du Sud orthodoxes, chez les Serbes catholiques, en Croatie et en Dalmatie ⁶⁴. Raguse, l'« Athènes sud-slave », connaît justement au XVII^e siècle, jusqu'au terrible tremblement de terre de 1667, un e période de remarquable essor, marquée par les œuvres de Iovan Gundulić, Gjion Palmotić et Ignacij Gjorgjić.

Plus au Sud, l'Albanie, malgré de minces zones de culture occidentale maintenues grâce au catholicisme, était pratiquement noyée dans l'islamisme ⁶⁵. On doit à Evliya Tchelebi la seule description d'une certaine ampleur de ce pays pour l'époque qui nous intéresse ⁶⁶. Vers

⁶⁴ Cf. I. Kukuljević-Salcinski, *Književnici u Hrvatah s ove strane Velebita živivši u prvoj polovini XVII veka* (Ecrivains croates d'en deçà du mont Velebit, dans la 1^{re} moitié du XVII^e s.), dans « Archiv za povjecnicu jugoslav », 9 (1868), pp. 152—342 et 10^e (1869), pp. 1—222; I. Coletti, *Illyrici sacri*, t. VIII, Venise, 1819; J. Jelenić, *Bio-bibliografija franjevača Bosne srebrenicke* (Bio-bibliographie des franciscains de la Bosnie), t. I, Zagreb, 1925; Cyril Wilczkowski, *Littérature dalmate*, dans *Encyclopédie de la Pléiade. Histoire des littératures*, vol. II, Paris, 1956, pp. 1367—1377; I. Šimrak, *De relationibus slavorum meridionalium S.R.E. Apost. saec. XVII et XVIII*, vol. I, Zagreb, 1926.

⁶⁵ Fulvio Cordignano, *Geografia ecclesiastica dell'Albania dagli ultimi decenni del secolo XVI alla metà del secolo XVII*, dans « Orientalia christiana », 36 (1934), n^o 4; E. Rossi, *Saggio sul dominio turco e l'introduzione dell'Islam in Albania*, dans « Albania », 3 (1942), fasc. 4, pp. 1—14.

⁶⁶ Dans *Seyahatnamesi...*, vol. VI; cf. Fr. Babinger, *Evljâ Tchelebi's Reisewege in Albanien*, dans « Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprache », 33 (1930), 2^e part. : Westasiatische Studien, pp. 138—178; l'étude est reprise dans Idem, *Aufsätze und Abhandlungen zur Geschichte Südosteuropas und Levant*, vol. II, Munich, 1966, pp. 51—89. Pour la situation de l'Albanie au début du XVII^e siècle, v. la relation sur le nord du pays de l'archevêque

1661—1662, il note à Scutari onze mosquées, chacune avec sa médressé, il y rencontre des érudits *softa* et *ulema*; à Delvina, il y avait trois médressés, trois écoles élémentaires et trois monastères, de même dans les autres grandes villes, comme Gjinokastrà et Berat, laquelle — outre une *teke* — avait des médressés et des écoles du temps de Bayazid II. A Valone le voyageur turc parle de trois médressés, cinq écoles élémentaires, trois monastères avec cent derviches et une *teke*. Kavaja renfermait deux médressés (sans écoliers), trois écoles élémentaires et deux monastères; Pequin, trois médressés, cinq écoles fréquentées et deux monastères; Elbasan, enfin, n'avait pas moins de dix monastères, 46 mosquées avec leurs médressés, voire un médecin, Muhki Tchelebi, le « Souffle du Méssie », qui « pouvait même ressusciter les morts ». La population parlait l'albanais, mais les gens instruits savaient le grec, le turc, certains même le persan.

Malgré ces implantations sur les rives de l'Adriatique, trois siècles après la conquête la Turcocratie européenne était, du point de vue culturel, tout aussi peu victorieuse dans les Balkans qu'en Perse ou dans les pays arabes. René Grousset a remarqué très justement que seule l'Anatolie grecque avait été radicalement turcisée⁶⁷. En dehors des zones susmentionnées soumises à la domination du Croissant, qui végétaient dans leurs vieilles structures pré-islamiques, mais étaient toujours sensibles aux contacts avec l'Occident, la Méditerranée orientale comprenait encore des territoires soustraits à l'influence directe de l'Islam. D'abord les îles, objet de disputes séculaires entre deux guerres saintes, l'une musulmane et l'autre chrétienne, le *djihad* et les croisades. Rhodes, Chypre — de même que la Hongrie — ne furent occupées que dans la première moitié du XVI^e siècle, aussi l'empreinte de la Romanité vénitienne y est-elle bien plus forte⁶⁸. Soumise à peine en 1669, la Crète représenta pendant longtemps un territoire privilégié où se développaient surtout l'art et la littérature grecs, enrichis de puissants apports vénitiens, dans un climat d'aisance, de luxe et de liberté bien plus grande. Enfin, le Mont Athos, dont la concentration spirituelle chrétienne impressionnait jusqu'au gouvernement des sultans qui lui accorda maints privilèges et actes de propriété, pouvait poursuivre dans une paix rarement troublée, avec l'aide matérielle des voïvodes roumains, l'accomplissement de son ancienne vocation chrétienne.

Marino Bizzi d'Antivari, publiée par Fr. Racki, *Izvestaj barskoga nadbiskupa Marina Bizzia o svojem putovanju g. 1610 po Albanskoj i staroj Srbiji* (Le rapport de l'archevêque de Bar, M. Bizzi sur son voyage de 1610 en Albanie et l'ancienne Serbie), dans « Starine », 20 (1888).

⁶⁷ René Grousset, *Bilan de l'histoire*, Paris, 1946, p. 282.

⁶⁸ Ce qui autorise C. Th. Dimaras à considérer comme *Signes de la fête* les manifestations culturelles chyprio-crétoises du XVII^e siècle, v. *op. cit.*, pp. 74—96.

Ainsi donc, dans le monde de la Méditerranée orientale, on peut cerner plusieurs zones de civilisation. La partie encore sous domination européenne (Péloponnèse, Crète, les Îles) est influencée par l'Occident. Les pays autonomes (Moldavie, Valachie, Raguse) ont préservé leurs structures fondamentales et puisent de l'Europe libre le peu que leur régime politique et leurs structures traditionnelles permettent. Ces territoires accomplissent un rôle de soutien et de refuge pour les régions soumises au Croissant. À leur tour, les nations subjuguées peuvent être réparties suivant leurs activités caractéristiques dans le cadre de l'Empire ; d'une part, les Grecs, engagés sur les plans politique et religieux ; d'autre part, les Albanais, Serbes et Bulgares, dont l'apport militaire, dû à des personnalités marquantes, ne peut néanmoins valoir des avantages du même ordre à leurs compatriotes restés dans leurs foyers.

REMÈDES AU RETARD : 1. LA RESTAURATION DE L'ANCIEN ENSEIGNEMENT

Les coordonnées culturelles révèlent dans ce monde, qui avait représenté à peine quelques siècles auparavant le summum de la pensée et de la civilisation européennes, l'existence d'un anachronique retard. Retard, bien sûr, par rapport à l'Occident, qui jusqu'à la fin du XVII^e siècle, avait cultivé la scolastique, le scepticisme de Montaigne, les doutes de la Réforme, posé les fondements de la science moderne par Galilée et Newton et donné à la pensée de nouvelles lignes de force par un Bacon, un Descartes ou un Locke. Sans doute, ce rythme d'évolution et ces tendances de la pensée pouvaient être contestés au Levant : elles ne représentaient, en somme, que l'aventure spirituelle d'un Occident évadé de la tradition, en minorité par rapport aux anciennes civilisations orientales qui, avec leurs structures immuables, dominaient encore la plus grande partie de l'Ancien Monde. Mais la vérité est que *l'Europe du Sud-Est était en recul par rapport au standard atteint par ses propres civilisations.*

Après la chute de Constantinople, la création culturelle s'était poursuivie durant près d'un siècle, mais seulement dans les régions non occupées effectivement, Roumanie et les Pays Roumains. Ensuite, celles-ci sont entrées à leur tour dans une longue période de stagnation. C'est pourquoi l'effort de ressusciter les traditions d'études et de culture s'avère le problème primordial pour les facteurs du Sud-Est européen capables d'initiatives, à une époque où les transformations politiques et sociales avaient transféré le poids des actions décisives à de nouvelles couches sociales et à d'autres idéaux.

Ainsi que nous le verrons plus loin, les intellectuels sud-est européens étaient unanimes à reconnaître la décadence politique, économique et culturelle de cette partie du monde. S'ils conservaient le sentiment d'une indiscutable supériorité doctrinale sur l'Occident catholique ou protestant⁶⁹, ils étaient tout aussi conscients de leur propre infériorité sur les plans de l'organisation, de la création et de l'efficacité⁷⁰. Avec le temps, dans le conflit tradition-innovation de l'histoire des idées et des institutions sud-est européennes, les divergences s'accuseront entre ceux pour lesquels c'est la pureté de la doctrine qui doit prévaloir, et ceux qui visent à rattraper l'Occident fût-ce en sacrifiant peu à peu la doctrine. Cette divergence d'attitudes en déterminera une autre quant aux moyens et aux programmes. Aussi, lorsque la conjoncture sera favorable à la reprise des activités culturelles en matière d'enseignement, d'art, d'imprimerie, de constructions et d'institutions, les programmes respectifs seront pour un certain temps partagés entre le modèle autoritaire des grandes figures du passé — empereurs byzantins, tsars serbes ou bulgares, voïvodes roumains, Pères de l'Eglise et moines érudits d'autrefois — et celui prestigieux de l'Occidental à mentalité moderne. Le XVII^e siècle roumain est significatif à cet égard et nous avons souligné dans un précédent ouvrage⁷¹ les tendances visiblement antagonistes qui se dessinent à cette époque en Valachie dans les programmes de renaissance culturelle : Matei Basarab s'efforçant de répéter les actes de son prédécesseur Neagoe, dont un siècle et demi le sépare ; son beau-frère Udriște Năsturel, promoteur d'un humanisme de conception occidentale, mais d'expression slavonne anachronique ; un clergé d'extraction paysanne œuvrant en faveur d'une respectable éducation religieuse pour laquelle, réaliste, il commence à recourir à la langue vivante du peuple. Cette confrontation de programmes, qui traduit la recherche des solutions nouvelles, salutaires pour une société infirme à tant de points de vue, trouve son expression dans l'enseignement du temps, dans la formation des intellectuels sud-est européens. *Un des traits caractéristiques de ces intellectuels, bénéficiaires de plusieurs*

⁶⁹ « (...) Les Latins devraient se dire que si nous n'avons pas la science des choses extérieures, nous possédons, par la grâce du Christ, la science intérieure et spirituelle qui arme notre foi orthodoxe et que, sur le chapitre des sacrifices et des tribulations, nous sommes à jamais supérieurs aux Latins. (...) Il y a trois cents ans que les Turcs sont maîtres de la Grèce (...) La religion du Christ et le mystère de la pitié sont dans toute leur splendeur et vous me dites que nous manquons de science ? » (Cyrille Loucaris, *apud* C. Th. Dimaras, *op. cit.*, p. 66).

⁷⁰ Accepter le fait de la supériorité occidentale, tout en la limitant à une supériorité scientifique et technique, est d'ailleurs une attitude commune des sociétés traditionnelles, dépassées par l'Europe en ce qui concerne le progrès matériel. V. dans ce sens les observations justes de H. Butterfield, *The origins of modern science 1300—1800*, Londres, 1957, p. 179.

⁷¹ V. Căndea, *L'humanisme d'Udriște Năsturel et l'agonie des lettres slavonnes en Valachie*, dans *RESEE* 6 (1968), pp. 239—287.

styles de culture, perméables à différents modes de penser, susceptibles de comprendre et même d'adopter, suivant les circonstances, des points de vue plus d'une fois opposés, se dessine et se manifeste dès cette époque.

Dans les institutions mentionnées ci-dessus, l'enseignement — professé à des niveaux fort différents et obéissant à des traditions, des tendances et des inspirations tout aussi variées — pouvait être, en lignes générales, conservateur ou novateur. La première catégorie comprend les écoles théologiques, islamiques ou chrétiennes.

Une attention particulière était, bien entendu, accordée par les chefs du gouvernement ottoman aux futurs fonctionnaires ⁷². Les jeunes gens destinés aux hautes dignités (*ichoghlans*), recrutés par le système du *devchirmé* (le tribut du sang), étaient choisis parmi les enfants bien faits et beaux. Tout d'abord on les présentait au sultan, qui les envoyait à l'un de ses sérails de Péra, Andrinople ou Constantinople. Placés sous la direction d'un *kapu agasi* (chef des eunuques blancs), qui recevait une pension de 4 à 5 aspres par jour, ils commençaient par apprendre dans une des écoles (*Boyuk* ou *Küçük oda*) les principes de la religion islamique, ainsi que le turc, l'arabe et le persan. Devenus adolescents, ils pratiquaient des exercices militaires et apprenaient certains métiers liés à l'armurerie et à l'équipement, ainsi que la musique, après quoi ils faisaient leur apprentissage dans différents départements du Sérail et étaient ensuite promus à de plus hautes fonctions. Mais, affirme Ricaut — « pour les autres sciences, comme la Logique, la Physique, les Mathématiques et choses semblables, ils les ignorent absolument, aussi bien que la Géographie, quoi qu'ils possèdent une bonne partie de l'Univers » ⁷³.

Bien que tout à fait étrangers à ce qu'entendait par éducation un intellectuel européen, ces jeunes gens n'en étaient pas moins favorisés par rapport à la masse des sujets ottomans, qui ne pouvaient aspirer aux bienfaits de la culture que par les écoles coraniques (*maktab, kuttāb*). Ces institutions élémentaires, qui fonctionnaient auprès des mosquées, comme les « écoles de slavon » auprès des églises et des monastères chrétiens, n'inculquaient aux élèves que des éléments de lecture-écriture et d'interprétation du *Coran* ou des « dires du Prophète » (*hadīth*). A la *madrasah* (mosquée-école), le fruit des études était un peu moins pauvre, car outre l'enseignement théologique (*kalām* ou « spéculation », *hadīth*

⁷² Paul Ricaut, *Tableau de l'Empire Ottoman...*, traduit de l'anglais..., 1^{ère} partie, La Haye, 1709, chap. IV : *De l'éducation des jeunes gens qu'on élève dans le Sérail pour être appelez aux grandes charges de l'Empire* (pp. 6—9) et chap. V : *De la méthode que les Turcs observent dans le Sérail pour instruire les jeunes gens dans les Sciences* (pp. 9—11). Cf. également Thevenot, *op. cit.*, chap. XXVI : *De la langue turque, des sciences des Turcs et de leurs manières de deviner* (pp. 111—114).

⁷³ Paul Ricaut, *op. cit.*, p. 10.

ou « tradition prophétique », les élèves avaient l'avantage d'y apprendre la grammaire (*nahw*), la lexicologie (*bughah*), la rhétorique (*balāgagh*) et la littérature ('*ilm al-adab*)⁷⁴.

À l'Université d'al-Azhar du Caire, on enseignait les disciplines « traditionnelles » (*al-ūlūm al-naklyā*) — théologie, jurisprudence, traditions et soufisme (*mystique*) — ou spirituelles (*al-ūlūm al-paklyā*) — philologie, métrique, rhétorique, logique et astronomie (y compris la chronologie et les « temps des prières »). On enseignait également à cette classe — mais sans leur accorder grande importance — la littérature, l'histoire, la géographie, les sciences naturelles et les mathématiques. Dans la première catégorie ou insistait surtout sur la dogmatique (*al-kalām al-tawhīd*) dans la seconde sur la jurisprudence. L'étudiant, qui à son entrée à l'Université n'avait que des connaissances sommaires de lecture, d'écriture et de calcul, commençait par apprendre pendant toute une année la grammaire de l'arabe classique, qu'il devait savoir par cœur en vers (*ajrūmiya*). L'année suivante était consacrée à la dogmatique (toujours par cœur), assez peu étendue dans la théologie musulmane ; c'était ensuite le tour du droit (*al-fiqh*), enseigné sur la base du *Coran*, de la tradition et d'une vingtaine de livres de jurisprudence, conformément au rite *hanifit* (pur, orthodoxe), officiel dans l'Empire ottoman. La rhétorique, la logique, la prosodie et l'art de réciter correctement le *Coran* étaient étudiés après les trois sciences principales, au choix de l'étudiant. L'enseignement consistait surtout en leçons apprises par cœur. Les professeurs commentaient les textes, afin d'en faciliter la compréhension et l'assimilation, tout en prenant garde de ne rien ajouter aux exégèses classiques dont ils se servaient⁷⁵.

De retour chez eux après avoir franchi avec succès les échelons de la consécration scientifique (*danichmend, mulazim, muderris*) que pouvaient offrir, en fait d'activité intellectuelle, à ces jeunes gens, devenus *molla* ou *kadi*, Constantinople ou d'autres centres de l'Empire ? Tout d'abord, des lectures : les manuscrits qui ont circulé et qui ont été copiés, étudiés et commentés attestent l'assiduité qu'ils y apportaient. Ensuite, la prêche, l'orientation des plus jeunes, le commerce d'idées dans les limites rigoureuses de la doctrine ; enfin, écrire : reprendre, en visant à y dévoiler de nouvelles valeurs, les œuvres fondamentales de la tradition islamique. La majorité des érudits ottomans se maintiennent en effet strictement dans les bornes de leur propre culture, sans incursions étran-

⁷⁴ P. Wustenfeld, *Die Akademien der Araber und ihre Lehrer*, Göttingen, 1837 ; Hanneberg, *Abhandlung über das Schul- und Lehrwesen der Mohammedaner im Mittelalter*, 1850 ; *Handwörterbuch des Islams*, éd. cit., s. v. *Madrassa* (pp. 383—393) et *Maktab* (pp. 403—405).

⁷⁵ *Handwörterbuch des Islams*, s. v. *al-Azhar* (col. 63—69) ; cf. aussi A. Müller et R. A. Nicholson, *Sunnites*, dans *Encyclopaedia Britannica*, 11^e éd., vol. XXVI, New York, 1911, pp. 103—106.

gères. On reconnaît là l'attitude d'une société traditionnelle par excellence, dont tous les moments sont réglementés et toutes les préoccupations rigoureusement tracées. C'est justement cette attitude qui frappe l'esprit libéral des voyageurs européens au contact d'un modèle de vie qu'ils avaient de la peine à concevoir.

La conception traditionnelle de l'éducation n'était du reste pas différente dans le camp chrétien, où elle s'appuyait sur des convictions analogues quant à l'impact de la doctrine — métaphysique — sur la vie tant individuelle que sociale. Chaque fois que le Patriarcat œcuménique a pu exercer ses charges éducatives, il a veillé à ce que l'instruction, tant des laïcs que des ecclésiastiques, restât subordonnée à la tradition de l'Eglise. Un acte patriarcal de 1593 fait savoir : « Le Saint-Synode ordonne à l'évêque de chaque diocèse de veiller sur l'instruction publique et de faire les dépenses nécessaires, afin que les lettres divines et sacrées ne cessent pas d'être enseignées ; Il viendra au secours de ceux qui voudront bien enseigner, et de ceux qui désirent apprendre et qui n'ont pas de ressources. »⁷⁶

Le siège de l'éducation orthodoxe élémentaire était l'église et le monastère. Si on compare ces écoles aux institutions d'enseignement modernes, on ne peut les considérer que du premier degré : tout ce qu'on y apprenait, c'était à lire et à écrire, plus des notions de catéchisme et de pratique liturgique. Un examen minutieux mène à la conclusion que ces gymnases traditionnels ne peuvent soutenir la comparaison avec les institutions d'aujourd'hui. Certains d'entre eux existent du reste encore et continuent à produire une catégorie anachronique d'intellectuels moyenâgeux, qui peuplent les monastères orthodoxes des Carpates au Mont Athos, peu au courant de la culture contemporaine, mais fort versés, en échange, dans les subtilités d'une série de disciplines désuètes, comme la musique byzantine, la théologie liturgique et la théologie pastorale.

À l'exception des éléments d'écriture et de catéchisme, enseignés suivant une conception éducative dont fait état, un siècle plus tard, la *Pédagogie chrétienne* de Grégoire de Moldavie — le dernier et peut-être l'unique manuel d'éducation hésychaste que nous connaissions⁷⁷ — ces établissements perpétuaient la méthode traditionnelle de l'enseignement oral, pratique, ne comportant ni règles, ni méthode.

C'est de pratique liturgique qu'il s'agit. On s'est assez peu préoccupé jusqu'à ce jour du rôle didactique important que la théologie liturgique orientale joue pour les participants, laïcs ou ecclésiastiques.

⁷⁶ Art. 7 de l'acte, publié par C. Sathas, Βιογραφικὸν σχεδιάσμα περὶ Ἰερραμίου Β' (Esquisse bibliographique sur Jérémie II), Athènes, 1870, pp. 82—92 ; cf. G. Chassiotis, *op. cit.*, p. 27.

⁷⁷ Eutychie Nesiotes, *La pédagogie chrétienne de Grégoire de Moldavie*, dans « Echos d'Orient », 9 (1906), pp. 99—108.

Sévérin Salaville a souligné à juste titre « la richesse du contenu dogmatique et moral des liturgies orientales », l'importance de leur rôle doctrinal et éducatif « méritant d'être mieux exploité qu'il ne l'a encore été jusqu'à présent »⁷⁸.

Le liturgiste catholique a, de même, attiré l'attention sur la richesse de l'*enseignement ascétique* et, notamment, sur la *large utilisation de la Bible et des écrits patristiques dans la liturgie orientale*, qui met ainsi en lumière les qualités de *synthèse théologique de cette liturgie*, capable de fournir à ceux disposés à cultiver ces textes non seulement *une excellente introduction à la doctrine chrétienne, mais aussi le moyen de réaliser cette doctrine en eux-mêmes*. Il convient de souligner encore le lyrisme poétique des textes liturgiques, qui représentent, comme on le sait, le produit d'une immense littérature à laquelle ont contribué, de Romain le Mélode jusqu'à saint Jean Damascène, Casia et Joseph, noms célèbres de la poésie byzantine. *Le caractère populaire de l'hymnographie liturgique mettait celle-ci à la portée des moines issus du milieu rural*. Le cardinal Dom Pitra a souligné avec pertinence la variété et le caractère accessible de cette littérature qui, à côté de la création folklorique, a représenté des siècles durant la seule nourriture poétique pour toute les couches sociales de la chrétienté orientale⁷⁹. *La circulation des manuscrits démontre qu'au siècle qui nous intéresse les textes ascétiques étaient encore lus dans les monastères*. Au Mont Athos, la tradition hésychaste était encore vivante. En principe donc, *les moines disposaient des moyens nécessaires pour se former dans l'esprit de la doctrine traditionnelle de l'Eglise d'Orient*.

Dans quelle mesure utilisaient-ils ces possibilités ? Il y a lieu de croire que, le plus souvent, ils se contentaient d'assimiler formellement les rites, les règles de pénitence et les prescriptions du droit canonique. Si certains moines studieux, une fois parvenus à des degrés hiérarchiques plus élevés, réussissaient à trouver les loisirs nécessaires pour traduire les écrits des Pères de l'Eglise, tel Varlaam, métropolitain de Moldavie, traducteur de l'œuvre de saint Jean Clymax, les soucis matériels ne permettaient guère à la masse des autres de s'adonner à de pareilles occupations⁸⁰.

⁷⁸ S. Salaville, *Liturgies orientales*, vol. I, Paris, 1932, pp. 72–73 ; cf. également Sophie Antoniadis, *Place de la liturgie dans la tradition des langues grecques*, Leyde, 1939, 367 pp.

⁷⁹ Dom J.-P. Pitra, *Hymnographie de l'Eglise grecque*, Rome, 1867, p. 3.

⁸⁰ La multiplication des *Anthologhion* — « compression en un volume unique du Sacrotoral et du Temporal » (« Emile Legrand, *Bibliographie hellénique*, Paris, 1894 n'en cite pas moins de 6 pour le XVII^e siècle », cf. S. Salaville, *op. cit.*, p. 192) — est significative pour la réduction du temps consacré aux exercices spirituels dans les monastères orthodoxes. La réduction du temps des offices — il est vrai que sans renoncer à rien de ce qui est essentiel dans leur structure — exprime la même hâte apportée à la transcription des manuscrits qu'à la célébration même des offices. A cela vient s'ajouter le débit précipité des officiants, qui nuit si gravement à la solennité et aux fonctions pastorales des liturgies orientales : autant de sacrifices consentis sous la pression des soucis profanes ou par sécheresse spirituelle, phénomènes nettement discernables au XVII^e siècle.

Il n'en reste pas moins que la doctrine, ainsi transmise, pouvait encore donner lieu à de remarquables formations intellectuelles. Des représentants réputés de la culture sud-est européenne du XVII^e siècle — les métropolitains de Moldavie Varlaam et Dosithée, le Géorgien Antim, métropolitain de Hongro-Vlachie, les Syriens Malatios Karme et Ma-caire Zaïm⁸¹, et même des personnalités de premier plan de la spiritualité orthodoxe du siècle suivant, tels Nicodème l'Hagiorite ou Paisij Veličkovskij — n'ont pas bénéficié d'une autre formation. *Le retour aux sources et aux structures de l'ancien enseignement traditionnel pouvait encore donner des résultats notables, grâce aux efforts de restauration doctrinale et de perfectionnement moral.*

Cependant les circonstances générales — politiques et culturelles — s'opposaient à une régénération de la spiritualité et des institutions traditionnelles dans l'Europe du Sud-Est et au Levant. Lorsque l'Europe moderne se décidera à englober les pays de la Méditerranée orientale dans sa politique et dans son programme, il ne restera à ces pays qu'à adopter ce programme moderne, avec tout ce que cela doit entraîner en fait de doctrine, de morale, d'institutions et de style de vie.

REMÈDES AU RETARD : 2. UN NOUVEL ENSEIGNEMENT. CONCESSIONS DOCTRINALES ET ACCORD POUR LES INNOVATIONS

Ainsi donc, les esprits en quête de solutions pour les problèmes immédiats des sociétés sud-est européennes se tournent vers l'Occident, soit en copiant leurs programmes d'éducation, soit en envoyant des étudiants dans les célèbres cités universitaires italiennes. Pourquoi italiennes ? D'abord parce que durant tout le siècle précédent Venise avait éduqué les Grecs de la Turcocratie. Par l'enseignement de Padoue, de nouvelles disciplines — et en premier lieu la philosophie et certains arts libéraux — avaient été introduites dans les écoles grecques. Non seulement sous le rapport géographique, mais aussi par la tradition des livres culturels, politiques et économiques, par ses conceptions et par son style de vie, l'Italie demeurait à tous les points de vue plus proche des

⁸¹ Pour les ecclésiastiques arabes érudits du temps, v. Georg Graf, *Geschichte der christlichen arabischen Literatur*, vol. III, Città del Vaticano, 1950, pp. 91 sqq. ; pour les ecclésiastiques bulgares : История на българската литература, t. I, ред. В. Велчев, Е. Георгиев, П. Диневков (Histoire de la littérature bulgare), Sofia, 1963, pp. 402—419 ; grecs : D. Procopius, *Succinta eruditorum graecorum superioris et praesentis saeculi recensio*, dans J. A. Fabricius, *Bibliotheca graeca*, t. XI, Hambourg, 1722, pp. 769 — 808 ; C. Sathas, *Νεοελληνική φιλολογία. Βιογραφίαι* Athènes, 1868, pp. 238—421 (des reproductions anastatiques de ces deux ouvrages ont été, éditées en 1966 à Athènes par la librairie Caravia) ; C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 74 sqq. : roumains : G. Ivașcu, *Istoria literaturii române*, vol. I, Bucarest, 1969, pp. 124—241 ; serbes et croates : M. Murko, *Geschichte der alteren Sudslavischen Literaturen*, Leipzig, 1908, pp. 185 sqq.

populations de la Méditerranée orientale. De puissantes colonies orientales formaient dans la cité des Doges une « seconde Byzance », excellente tête de pont vers l'Occident pour les Grecs, mais aussi pour les Arméniens, les Roumains et les Slaves du Sud ⁸².

De très sérieux motifs intellectuels venaient encore s'ajouter à l'attraction qu'exerçait Padoue sur les Européens orientaux. Les idées de ce centre de spiritualité européenne connaissaient au XVII^e siècle une évolution paradoxale, faite pour séduire les *spoudées* de la Turcocratie. On y relève en effet une attitude résolument réaliste quant aux problèmes qui se posaient aux intellectuels, problèmes dont les Vénitiens mettaient toujours au premier plan les aspects immédiats, contingents, concrets ⁸³. C'était là un premier argument pour une jeunesse qui ne pouvait perdre de vue l'acuité politique de la crise dont souffrait son monde, pour s'adonner à des jeux de l'esprit de haute tenue intellectuelle certes, mais qui pour elle n'en étaient pas moins gratuits. D'autre part, en revanche, au cours des débats scientifiques pleins de graves implications théologiques ou philosophiques du début du XVII^e siècle, ces débats qui allaient déterminer « une mutation intellectuelle du siècle », Padoue s'était montrée conservatrice, fidèle à la pensée aristotélicienne et réservée ou même réfractaire aux « novateurs », qui, avec les astronomes en avant-garde, portaient avec Copernic, Galilée et Kepler des coups violents à la conception bien ordonnée et rassurante du Stagirite. Au moment où en Occident l'apparition des idées de Bacon et de Descartes semait le trouble dans les esprits, à l'Université de Padoue trônait dans toute son autorité le système philosophique de Cesare Cremonini, résumé des conceptions aristotéliciennes sur la nature, la métaphysique et l'âme, qui étaient cultivées depuis plus de trois cents ans dans ce centre d'enseignement vénitien. C'était, là encore, une circonstance propre à attirer les candidats élevés dans la droite croyance de l'Orient orthodoxe et réfractaires aux innovations révolutionnaires dont l'Occident « papiste » ou réformé était le promoteur. Le fait enfin, que tant de générations de professeurs grecs — et notamment Théophile Corydalée, le maître incontesté de la philosophie levantine au XVII^e siècle — avaient été formées à Padoue constituait encore un élément de nature à pousser la jeunesse sud-est européenne vers ce centre universitaire d'Occident.

Les conditions créées par la Turcocratie étaient, évidemment, bien trop défavorables pour que le zèle novateur, qui s'était manifesté dès 1593 par la réforme de l'Académie patriarcale de Constantinople, pût aller jusqu'à transférer les solides traditions universitaires italiennes dans

⁸² Cf. D. J. Geanakoplos, *Greek scholars in Venice*, Cambridge, Mass., 1962, pp. 1—40 et Steven Runciman, *The great Church in captivity*, Cambridge, 1968, pp. 221—223.

⁸³ Cf. L. Mabilleau, *Etude historique sur la philosophie de la Renaissance en Italie (Cesare Cremonini)*, Paris, 1881, pp. 94—95.

cette partie du monde. Sous différentes appellations, les écoles grecques ou roumaines du XVII^e siècle n'ont jamais dépassé le stade d'un lycée d'aujourd'hui. Un contemporain et élève de l'Académie du Phanar, Dimitrie Cantemir, écrivait qu'«on enseigne dans cette Académie, en grec pur et ancien, la Philosophie dans toutes ses branches, et aussi plusieurs autres sciences»⁸⁴; il s'agissait de théologie, de grammaire et de rhétorique. *La volonté d'imiter l'Occident est visible: ce que l'Orient orthodoxe essayait de réaliser par ces études n'était que de compléter l'enseignement théologique par ce qui semblait nécessaire pour la formation d'un homme instruit dans les conditions du temps.* Les disciplines étant peu nombreuses, les possibilités de se concentrer, d'approfondir les notions étaient sans doute plus grandes. Mais même en admettant ceci, on doit se demander dans quelle mesure des études faites dans ce genre d'écoles pouvaient contribuer à l'activité — politique, religieuse ou littéraire — ultérieure des élèves, dans quelle mesure l'éducation reçue leur permettait de faire face aux graves problèmes qui se posaient à la société du XVII^e siècle. Apprendre à écrire correctement était d'une utilité incontestable, ainsi que les éléments de rhétorique et de mathématiques. Mais les questions de métaphysique, de logique et de physique, enseignées d'après des commentaires plus ou moins nouveaux sur l'œuvre d'Aristote, ne pouvaient prétendre, dans la formation des intellectuels grecs du temps, qu'à élargir leur horizon, à les habituer à une manière de penser autre que celle théologique traditionnelle, car il ne faut pas oublier que tous ces «collèges» fonctionnaient surtout dans les villes et avaient pour but de former une certaine couche d'intellectuels destinés à occuper de hautes charges dans l'État ottoman, les Principautés Roumaines ou l'Église orthodoxe.

Cependant, même dans ces limites, le désir d'une éducation occidentale se faisait puissamment sentir au Levant. Ainsi que nous avons pu le remarquer, la plupart des écoles mentionnées datent de la seconde moitié du XVII^e siècle. Mais déjà quelques décennies auparavant, les grandes familles du Phanar avaient senti combien était insuffisante la formation «moderne» qui pouvait être obtenue par les institutions d'enseignement constantinopolitaines. Les Occidentaux avec lesquels elles étaient venues en contact témoignaient d'une instruction supérieure, reçue dans les universités de cette partie de l'Europe, dont les plus proches étaient, comme nous ne l'ignorons pas, Rome et Padoue. Une société en voie de transformation imposait à l'intellectuel grec de l'Empire ottoman une éducation nouvelle⁸⁵. Ce dont celle-ci avait besoin en premier lieu,

⁸⁴ D. Cantemir, *Histoire de l'Empire Othoman*, trad. de Joncquières, t. I, Paris, 1743, p. 114.

⁸⁵ «Toward the close of the seventeenth century the descendants of these same Orthodox Christians eagerly inscribed themselves as pupils in a new-model Western school in which

c'étaient évidemment les ressources matérielles auxquelles s'ajouta, de la part tant des parents que des élèves eux-mêmes, une volonté ferme d'instruction, digne d'éloges étant donné les circonstances encore extrêmement défavorables pour de telles aspirations.

Mentionnons, par exemple, le zèle dont fait preuve Roxane Mavrocordat pour envoyer son fils Alexandre — le futur drogman — au Collège grec Saint-Athanase de Rome, tel qu'il ressort des lettres d'un contemporain, Francesco Martini, au recteur ; le Patriarche de Constantinople s'associait à ce projet d'études pour l'enfant destiné, à ce moment là, au trône œcuménique⁸⁶. L'instruction était devenue un instrument de réussite sociale.

Ce zèle est décrit à la fin du XVIII^e siècle par Iakovaki Rizo Neroulos, qui fait revivre à cette occasion la psychologie de l'intelligentsia phanariote du siècle précédent : « L'étude approfondie de la langue grecque, du latin, de l'italien, du français et des trois principales langues orientales, le turc, l'arabe et le persan, étaient des préliminaires et des instruments indispensables pour réussir dans la carrière restreinte et ambitionnée des charges auxquelles ces Grecs de Constantinople pouvaient aspirer. Les Phanariotes, qui voyaient dans l'instruction la source de leur avancement de leur crédit et de leurs privilèges, faisaient cas des hommes instruits et protégeaient de tout leur pouvoir ceux de leurs concitoyens qui montraient du mérite et des connaissances. Aussi les savants grecs affluaient-ils de toutes parts à Constantinople, comme dans un lieu où l'on savait apprécier et récompenser les talents et les vertus. Les jeunes Phanariotes destinés au maniement des affaires publiques se formaient par les soins éclairés de leurs parents, se pénétraient de bonne heure de sentiments élevés et apprenaient à user d'un langage supérieur à celui du vulgaire ; les femmes mêmes du Phanar parlaient avec pureté et écrivaient avec élégance leur langue maternelle. »⁸⁷

Or, au XVII^e siècle, de telles connaissances exigeaient des études supérieures qui pouvaient être acquises soit au Collège Saint-Athanase de Rome, soit aux Universités de Padoue ou de Bologne. Après être passé par ces institutions, Alexandre Mavrocordato obtint en 1664 le titre de docteur, pour une thèse de grande actualité sur la circulation du sang, d'après la théorie de Harvey. De son côté, le « stolnic » Constantin Cantacuzino, l'érudit qui domine toute la culture valaque de la fin du XVII^e

Technology had been substituted for Theology as the obligatory principal subjects », montre A. J. Toynbee dans *A study of history*, vol. VIII, Londres, 1954, pp. 119—120. Au sujet de tout le processus de transformation des idéaux éducatifs dans la classe aristocratique et la bourgeoisie levantines, v. St. Runciman, *op. cit.*, pp. 221—225 ; Philip Sherrard, *The Greek East and the Latin West*, Londres, 1959, pp. 175—179 ; C. Th. Dimaras, *op. cit.*, pp. 111 sqq.

⁸⁶ E. Legrand, *Généalogie des Maurocordato de Constantinople*, Paris, 1900, pp. 41—42.

⁸⁷ Iacovaky Rizo Neroulos, *Cours de littérature grecque moderne*, Genève, 1828, pp. 81—82.

siècle, devait en grande mesure son prestige au fait qu'il avait suivi pendant quelque temps les cours de l'Université de Padoue. Son neveu, Constantin Brîncoveanu, entretiendra des boursiers à ce même établissement.

L'Occident imposait une formation intellectuelle de type nouveau. Celle-ci se manifeste aussi dans le programme des Académies princières des Pays Roumains.

Si l'analyse entreprise récemment par Gh. Cronț concerne la période postérieure à 1707, il est évident que la conception de ce programme doit être attribuée à ceux qui, au siècle qui nous occupe, ont fondé ces Académies⁸⁸. Ainsi, à l'Académie de Bucarest, fondation de Constantin Brîncoveanu, on enseignait, à partir de 1694, la langue et la littérature grecques, la logique, la rhétorique, la physique, des commentaires sur le *De coelo* d'Aristote, ainsi que sur *Generatio et corruptio*, *De anima*, la *Métaphysique* et l'*Ethique* du même philosophe, des commentaires de la Bible et des Pères de l'Eglise, des notions sur les astrolabes et sur l'astronomie en général⁸⁹.

La formation locale des intellectuels du Sud-Est européen ne dépassait guère au XVII^e siècle ces limites didactiques. Mettant bout à bout le fruit de leurs lectures occidentales et de leurs contacts personnels, on peut se faire une image plus ou moins exacte du bagage intellectuel avec lequel ces jeunes gens abordaient la dure vie — politique ou culturelle — de leur temps.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 1. LE FONDS DOCTRINAL

Quelle espèce d'intellectuels pouvaient produire un tel climat culturel, de telles institutions? Leur typologie est encore assez variée et, durant plus d'un siècle, on rencontre au Levant et dans l'Europe du Sud-Est des intellectuels à l'éducation, aux conceptions et aux activités traditionnelles, à côté d'autres chez lesquels l'empreinte de l'Occident et le modernisme constituaient le principal trait caractéristique et la principale préoccupation. Mais si on porte son attention sur ces derniers, on constate que ce qui permet de les définir — tout du moins pour la seconde moitié du XVII^e siècle — c'est moins ce qui les rapproche de l'intellectuel d'Occident que ce qui les fait différer des produits de l'ancienne éducation de l'Orient chrétien.

⁸⁸ Gh. Cronț, *L'Académie de Saint-Sava de Bucarest au XVIII^e siècle. Le contenu de l'enseignement*, dans RESEE, 4 (1966), pp. 437-473.

⁸⁹ Pour les programmes des écoles grecques du temps, v. G. Chassiotis, *op. cit.*, pp. 34-78; la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la musique, la géométrie, l'astronomie et la théologie étaient enseignées au Collège fondé par Vasile Lupu à Jassy, d'après le modèle des collèges jésuites d'Occident, des écoles polonaises et de l'Académie de Kiev: N. Iorga, *Istoria bisericii românești* (Histoire de l'Eglise roumaine), 2^e éd., vol. I, Bucarest, 1929, p. 308.

Une analyse minutieuse des programmes des écoles qu'ils fréquentaient et des livres qu'ils lisaient ou qu'ils ont écrits, montre nettement que leur formation était bien en retard par rapport à leur époque et, à un point de vue moderne, superficielle ou même inutile. On a fait beaucoup de cas, ces derniers temps, de la « révolution » produite dans l'école orientale par la pensée néo-aristotélicienne, si peu « orthodoxe », d'un Théophile Corydalée⁹⁰. Mais, à vrai dire, quel rapport y avait-il entre les fastidieux exercices de glose des traités sur la métaphysique, la génération et la corruption, le ciel ou l'âme du Stagirite et les problèmes immédiats qui se posaient à un intellectuel du Sud-Est européen de l'époque analysée, intellectuel engagé le plus souvent dans des activités comportant de grandes responsabilités politiques ou ecclésiastiques, où ses connaissances de logique, de rhétorique et de métaphysique aristotéliciennes ne trouvaient guère d'emploi ? Ce que dévoile l'analyse de la bibliothèque et des écrits du Stolnic Constantin Cantacuzino nous semble péremptoire à cet égard. Le jeune boyard valaque avait étudié à Constantinople avec Gérassime le Crétois, à Padoue avec Albanio Albanese (la logique d'Aristote) et autres maîtres ; par la suite, au cours de sa longue vie (il est mort à 76 ans), il n'a cessé d'amasser des livres qui lui rappelaient le temps de ses études, notamment des commentaires sur les traités d'Aristote. Mais rien dans ses annotations ni dans ses écrits ne suggère qu'il aurait cultivé sérieusement par la suite l'œuvre du grand philosophe ; la répétition du motif de la *génération* et de la *corruption* dans son *Istoriia Țării Rumânești* (Histoire de Valachie) indique même les limites de son intérêt pour la doctrine d'Aristote : le Stolnic en avait retenu l'idée de la disparition nécessaire des grands empires, où l'on perçoit aisément son désir de donner une base philosophique à ses vœux pour la chute de l'Empire ottoman et, par là, pour la libération de sa patrie.

Sans invoquer d'autres exemples, faciles à découvrir dans l'évolution intellectuelle des personnes cultivées de différentes nations orientales, on est en mesure d'assigner à ce moment, à savoir à la fin du XVII^e siècle, l'apparition d'un phénomène caractéristique pour tout le cours

⁹⁰ C'est la substance du chapitre « Théophile Corydalée, précurseur de la libre pensée en Orient » de Cléobule Tsourkas, *Les débuts de l'enseignement philosophique et de la libre pensée dans les Balkans. La vie et l'œuvre de Théophile Corydalée*, 2^e éd., Thessalonique, 1967, pp. 198—216. Loin de contester le rôle capital joué par les transformations dans l'orientation de la pensée sud-est européenne, transformations illustrées dans une bonne mesure par l'œuvre de Corydalée, nous ressentons l'absence d'une étude qui fasse la distinction entre la fonction d'*exercice didactique* et celle de *promotrice de voies nouvelles* de cette œuvre, par une analyse minutieuse des ouvrages des disciples et des épigones du maître athénien, encore en grande partie inédits. Nous n'avons pas pu consulter les études de C. P. Henderson, *Greek philosophy from 1600 to 1850*, dans «The Philosophical Quarterly», 5 (1955), pp. 157—165 et *Modern Greek philosophy, critical studies*, dans la même revue, 7 (1957), pp. 154—172.

ultérieur de la culture et de l'éducation dans cette zone : l'instruction européenne — recherchée, obligatoire, devenue une mode — subsiste superficiellement à côté de *problèmes strictement locaux*, engendrés par de pressantes nécessités politiques et sociales. C'est justement par cette aptitude à concentrer les lumières venues d'Occident sur des problèmes régionaux — mineurs sur le plan européen, immenses si l'on songe que de leur solution dépendait la libération de millions d'Européens prisonniers depuis plusieurs siècles d'un système asiatique — que se manifeste le génie du Sud-Est européen.

Ces intellectuels conservaient-ils encore l'appui autrement solide de la doctrine traditionnelle de l'Orient chrétien ? Il y a lieu de mettre en doute et l'ampleur et la profondeur des connaissances théologiques des érudits, tant laïcs qu'ecclésiastiques, du temps. Un Constantin Cantacuzino n'avait pas eu de professeurs de théologie orthodoxe et à Padoue il n'avait étudié que la philosophie et les arts libéraux. Avoir cultivé la *Bible* et les écrits de saint Jean Chrysostome — à la traduction en roumain desquels il avait contribué — était trop peu de chose pour mettre à sa portée les sublimes doctrines des Pères de l'Eglise grecque. Ce qui s'est conservé de sa bibliothèque renferme bien — outre une profusion d'ouvrages catholiques et protestants, dont certains de peu d'importance et d'autres en hongrois, langue que le « stolnic » ne semble pas avoir connue, donc des livres ramassés au hasard — quelques auteurs orientaux de premier ordre, saint Basile le Grand, saint Jean Chrysostome, Elie l'Ecdique, Nicéas le Stéthate, Eusèbe Hieronymus⁹¹. Mais rien dans l'œuvre du « stolnic » n'atteste une information ou un intérêt sérieux pour l'enseignement orthodoxe, tel que l'avaient transmis un Grégoire de Nysse, un Pseudo-Denys l'Aréopagite, un Maxime le Confesseur ou un Grégoire Palamas. Quelques odes de Grégoire de Nazianze parmi ses notes de jeunesse ou une *Prière* sans grand envol mystique qui lui a été attribuée⁹² ne sont pas convaincantes quant à ses prédispositions à la méditation religieuse.

Dimitrie Cantemir, tributaire dans son premier livre, *Le Divan*, des sources catholiques par l'intermédiaire de G. Bersuire, des sources pro-

⁹¹ Cf. C. Dima-Drăgan, *Biblioteca unui umanist român, Constantin Cantacuzino Stolnicul*, Bucarest, 1967, pp. 199—241. Mais le fait que la bibliothèque de Mărgineni renfermait quelques dizaines d'œuvres à contenu religieux et moral ne justifie pas les conclusions du même auteur dans son article *Cultura teologică a stolnicului Constantin Cantacuzino în lumina reconstituirii bibliotecii de la Mărgineni* (La culture théologique du « stolnic » Constantin Cantacuzino à la lumière de la reconstitution de la bibliothèque de Mărgineni), dans « *Biserica Ortodoxă Română* », 83 (1965), pp. 943—948, ni son assertion que le « stolnic » « a fondé sa conception théologique sur l'étude exhaustive du phénomène religieux de tous les pays et de tous les temps ».

⁹² V. m. s. roum. 1498 de la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, ainsi que notre étude *Le Stolnic Constantin Cantacuzino, l'homme politique-l'humaniste*, dans « *Revue roumaine d'histoire* », 5 (1966), p. 618 et notes 82—83.

testantes par Giacomo Aconcio et même de celles unitariennes par A. Wissowatius, peu soucieux par ailleurs de quelle rédaction de la *Bible* il se servait, ne semble pas mieux posséder l'essence de la doctrine orthodoxe⁹³. Nicolae Milescu avait beau avoir traduit — non sans compétence — l'*Ancien Testament*, le fait d'avoir pris part à une controverse sur les différences dogmatiques entre les Eglises orthodoxe et catholique ne signifie pas qu'il ait pénétré les raisons *profondes* de ces différences⁹⁴.

Un chercheur avisé des transformations de la pensée européenne au Moyen Age, Lucien Febvre, nous recommande de ne pas croire aux clichés des manuels et des spécialistes, qui font une distinction tranchante entre une œuvre et l'autre, entre un système et l'autre, de nous méfier de ces « grandes machines, vraies et fausses à la fois, comme tous ces jeux de concepts massifs et mal analysés : le Moyen Age, la Renaissance, pour ne point parler de la Transcendance et de sa sœur ennemie l'Immanence ». Mais le regretté historien reconnaît que ces clichés ont du moins « le mérite, en général, de poser des problèmes, d'inciter à la réflexion — de solliciter la réplique ou le développement »⁹⁵, ce qui, pour notre analyse, est d'un immense avantage.

Chez les intellectuels levantins on ne constate pas ces périodes de transition et de gestation, ce goût et ce commerce des idées qui caractérisent les grandes effervescences de la culture occidentale contemporaine de la leur ; mais, si restreint que fût le cadre que les conditions spécifiques de leur société leur avait imposé, on assiste incontestablement à une « mutation », et compte tenu de ses termes, cette mutation est profonde. De fait, *l'Europe du Sud-Est a disposé de moins de temps que l'Europe occidentale ou centrale pour transformer son programme et ses idéaux, aussi ce processus, justement parce qu'il a agi rapidement sur des structures vétustes, n'a pu éviter un climat de confusion tant bien dans son déroulement que dans ses conséquences.*

Cette mutation est-elle conforme au modèle occidental du conflit entre la croyance chrétienne et la pensée grecque, que Febvre tente de réduire au compromis d'une pensée chrétienne prisonnière des conceptions grecques⁹⁶ ? Le mouvement d'idées du Sud-Est européen au XVII^e

⁹³ V. Căndea, *Inceputurile literare ale lui Dimitrie Cantemir*, op. cit., pp. LIV—LV.

⁹⁴ Pour répondre à tout ce que l'on pourrait alléguer en invoquant les motifs religieux contenus dans les œuvres des écrivains mentionnés, nous renvoyons à l'ouvrage fondamental de Vladimir Lossky, *Essai sur la théologie mystique de l'Eglise d'Orient*, Paris, 1944 ; la doctrine chrétienne traditionnelle comporte des raffinements d'interprétation et d'érudition qu'ont pu, non sans peine, assimiler et reprendre un Nicodème l'Hagiorite ou un Paisij Velickovskij au XVIII^e siècle, mais que les nouveaux intellectuels de type occidental du siècle précédent ont certainement ignorés.

⁹⁵ Lucien Febvre, *Le problème de l'incroyance au XVI^e siècle. La religion de Rabelais*, Paris, 1962, p. 402.

⁹⁶ *Ibidem*. p. 406. Cf. également les considérations de Jean Meyendorff, *Introduction à l'étude de Grégoire Palamas*, Paris, 1959, pp. 257—259 sur la rencontre de la conception grecque classique et de celle chrétienne traditionnelle concernant l'histoire, le temps et l'homme.

siècle fournit assez d'éléments pour permettre de reconnaître ce processus. Tributaire du néo-aristotélisme padouan, l'enseignement des écoles grecques, de Constantinople et Athènes à Bucarest et Jassy, introduit dans la traditionnelle vision chrétienne de l'univers et de l'homme — vision essentiellement théocentrique où Dieu, par l'Incarnation, donne à sa créature le maximum de sens et de valeur — la « conception tragique »⁹⁷ d'une vérité extérieure et inaccessible à l'homme. Petit à petit, c'est tout le visage du monde qui se modifie. Désacralisée, la création, dans laquelle les Pères de l'Eglise s'étaient efforcés de déceler la trace du Créateur, ne sera plus qu'une immense et parfaite machine, travaillant pour l'actualisation du fascinant univers de formes renfermées en puissance dans la matière. Et, comme toujours, la place privilégiée accordée à la nature est soustraite à la théodicée, à la psychologie, à l'éthique. Aussi occupe-t-elle une place minime dans l'œuvre de Cremonini, ainsi que dans celle de Corydalée, son successeur. Dieu, qui n'intervient plus dans les lois de la nature, l'âme, simple partie de la forme du corps et, par conséquent, matérielle et mortelle comme celui-ci ne sont plus les principales coordonnées de la réflexion.

Quelques années de répétition et d'exégèse scolastique des écrits corydaléens furent suffisantes pour gagner l'adhésion d'une jeunesse mal défendue par sa maigre éducation théologique et, surtout, élevée dans l'admiration d'un Occident exportateur de médicaments, d'armes de machines, de marchandises, d'idées et d'armées comme l'Orient n'avait jamais vu et ne pouvait en aucun cas produire. Quelques-uns d'entre eux professeront par la suite la nouvelle doctrine à leurs cours, dans des manuels ou dans de petits commentaires didactiques. Mais, chez la plupart, cette éducation aura pour effet de les faire rompre avec l'ancienne métaphysique chrétienne, d'ébranler leur soumission aux autorités doctrinales traditionnelles et de susciter en eux l'espoir en des changements radicaux, notamment d'ordre politique et matériel, garantis par des lois objectives et naturelles ; car il ne faut pas oublier que toute cette jeunesse n'était pas venue à l'école de la philosophie « néotérique » et « extérieure » par curiosité, mais par nécessité, poussée par des motifs immédiats plutôt que par une inquiétude intellectuelle. *Le réalisme médiéval des penseurs byzantins s'était transformé chez leurs descendants en un pragmatisme* qui nous rappelle la conviction de Descartes qu'on peut « rencontrer beaucoup plus de vérité dans les raisonnements que chacun fait touchant les affaires qui lui importent et dont l'événement le doit punir bientôt après s'il a mal jugé, que dans ceux

⁹⁷ G. Gentile, *Bernardino Telesio*, Bari, 1911, cité par Febvre, *op. cit.*, p. 405.

que fait un homme de lettres dans son cabinet touchant des spéculations qui ne produisent aucun effet »⁹⁸.

Un penchant commun des intellectuels du XVII^e siècle semblerait démentir la transformation que nous venons de relever : leur prédilection pour l'astronomie et l'hermétisme. Savants, hommes politiques et ecclésiastiques se donnent beaucoup de peine et éprouvent une vive satisfaction à traduire, lire, commenter et interpréter le mouvement des astres, à étudier le zodiaque, à cultiver toutes les formes de mancies. Ce phénomène ne prouve qu'une chose, à savoir que *pragmatisme* ne signifie pas encore *rationalisme*, que le laïcisme est, au début, autre chose que le *positivisme* philosophique, que les premières attitudes critiques modernes de nos intellectuels les éloignent de la théologie chrétienne en les *poussant dans n'importe quelle voie, même dans celles des disciplines hermétiques*. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, le phénomène, suivant les critères actuels, doit être interprété comme un progrès.

Constantin Brîncoveanu entretenait à la cour princière de Bucarest un secrétaire, Giovanni Romano, dont l'unique occupation consistait à lui traduire, des années durant, les pronostics astronomiques italiens que le voïvode lisait attentivement, non sans le déplaisir, parfois, d'en constater l'inexactitude. Son oncle, le « stolnic » Constantin Cantacuzino, encourageait de même ces pratiques⁹⁹. Il se procurait lui-même des almanachs qu'il transmettait parfois au patriarche de Jérusalem Chrsanthos Notaras¹⁰⁰. Le spathaire Nicolae Milescu, le premier auteur roumain à avoir appliqué les méthodes critiques dans ses ouvrages littéraires, diplomate au service de la chancellerie russe, manifestait un vif intérêt pour l'herméneutique, les symboles et les prophéties ; pendant les années passées à Moscou, il rédige ou commente des ouvrages aux titres inquiétants : *Arithmologhion*, *Symbolorum imperatorum pars prima* (d'après N. Reussner), *Hrismologhion*, Récit sur les sibyles, Le livre des hiéroglyphes¹⁰¹.

Dans toute manifestation sortant de l'ordinaire, les intellectuels du temps voient des *signes* : la mort, la maladie, les tremblements de terre, les invasions de sauterelles, les monstres — tout « annonce » quelque

⁹⁸ *Discours de la méthode*, I, 7.

⁹⁹ Cf. Emil Virtosu, *Foietul novel și calendarele lui Constantin-Vodă Brîncoveanu* (Le « Foietul novel » et les calendriers du prince Constantin Brîncoveanu), Bucarest, 1942, l'Introduction.

¹⁰⁰ V. ses lettres à Chrsanthos dans E. de Hurmuzaki — N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor* (Documents concernant l'histoire des Roumains), vol. XIV₃, Bucarest, 1936, pp. 58, 101 — 102, 109 — 110.

¹⁰¹ V. Căndea, *Nicolae Milescu și începuturile traducerilor umaniste în limba română* (Nicolae Milescu et les premières traductions humanistes en langue roumaine), dans « Limbă și literatură », 7 (1963), p. 4.

choses. Mais la lecture magique des initiés ne va pas au-delà des significations politiques et, par là, la théorie mystique de leurs procédés s'évanouit. Dans tout phénomène plus ou moins remarquable, ils *veulent* découvrir une prémonition de leurs propres désirs. Ainsi, Milescu trouve dans les oracles sibyllins la confirmation de la proche victoire du tsar sur les Turcs. De même Cantemir, dans *Monarchiarum physica examinatio*, justifie philosophiquement la prophétie de Daniel sur l'ascendance nécessaire des empires des quatre points cardinaux¹⁰². De même encore, lorsque le chroniqueur Radu Popescu relate la crise de folie de la princesse Păuna Cantacuzino, il l'interprète comme une punition céleste pour la trahison perpétrée contre Constantin Brâncoveanu. Les notes dont celui-ci, de son côté, recouvrait les almanachs où il espérait trouver des indications sur la chute attendue de l'Empire ottoman sont également des manifestations de *mancie politique*. Il est évident qu'à l'époque dont nous parlons toute cette divination était subordonnée à des fins on ne peut plus réalistes.

Il n'y a donc rien d'étonnant dans le plaidoyer en faveur de cette « méthode » d'orientation que l'on rencontre sous la plume d'un frondeur des cercles intellectuels de la seconde moitié du XVII^e siècle, le « luthéro-calviniste » Jean Caryophyllis, condamné par les orthodoxes de Constantinople et de Jérusalem, mais bien reçu à Bucarest par le Stolnic Cantacuzino¹⁰³. Voici comment Jean Byzantios Caryophyllis, de ce temps « grand logothète », formulait l'« ingénieux » accord entre la théologie et la divination, formellement condamnée par le 6^e canon du VI^e Synode œcuménique : Dieu a donné à chacune de ses créatures une nature propre ; mais, « d'une manière surnaturelle, il a donné aussi à ses créatures, outre leur nature particulière, certains moyens de prophétiser et d'annoncer l'avenir, c'est-à-dire une mystérieuse prédisposition qui, de temps à autre, leur révèle et leur annonce des choses présentes ou à venir. Ainsi donc, d'une part Il a donné à la créature humaine le don de prédiction et de voyance, d'autre part Il a donné aux corps célestes le don de se transformer à certains moments en signes nommés comètes ou autres, afin que, en dehors de leurs propriétés naturelles, ils signifient soit la mort de personnages

¹⁰² Cf. I. Sulea Firu, *O scriere inedită a lui D. Cantemir, Monarchiarum physica examinatio* (Un ouvrage inédit de D. Cantemir, *Monarchiarum physica examinatio*), dans « Studii și cercetări de bibliologie », 5 (1963), pp. 269–276 ; cf. aussi P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir, viața și opera* (Dimitrie Cantemir, sa vie et son œuvre), Bucarest, 1958, pp. 192–195.

¹⁰³ D. Russo, *Ioan Cariofil și opera lui* (Jean Caryophyllis et son œuvre), dans Idem, *Studii istorice greco-române* (Études historiques gréco-roumaines), vol. I, Bucarest, 1939, pp. 181–191 ; cf. également l'étude de N. Chițescu, *O dispută dogmatică din veacul al XVIII-lea la care au luat parte C. Brâncoveanu și Antim Ivireanu* (Une dispute dogmatique au XVIII^e siècle à laquelle ont pris part C. Brâncoveanu et Antim Ivireanu), dans « Biserica Ortodoxă Română », XLIII (1945), n^o 7, pp. 319–352.

importants, soit la disparition d'un peuple, soit l'anéantissement d'un empire, soit d'autres faits du même ordre »¹⁰⁴.

La même croyance dans les sciences hermétiques se retrouve chez les contemporains du grand logothète. Ainsi, le Crétois Jérémie Cacavela a tiré de son séjour en Valachie, à la cour de Șerban Cantacuzino (1678—1688) un curieux opuscule, intitulé 'Ερμηνεία τοῦ δικεφάλου λαγωῦ φανέντος ἐν Βλαχίᾳ (Interprétation du lièvre bicéphale qui s'est montré en Valachie)¹⁰⁵. Ce cas tératologique est interprété comme une prédiction qui, selon l'auteur, ne signifie rien de moins que « la situation de fait des Turcs impies ». Le lièvre est un animal peureux, mais « depuis la campagne de Vienne l'Empire des Turcs est devenu plus peureux que le lièvre ». Le monstre avait huit pattes, signe certain de « la fuite rapide et de l'anéantissement de cet empire » ; deux têtes, signifiant les dissensions entre Mehmed et Suleiman, les fils du sultan Ibrahim, qui se sont partagé l'Empire ; le signe s'est montré en Valachie, par conséquent Șerban Cantacuzino, prince de ce pays, doit au plus vite chasser le « lièvre monstrueux », sans avoir désormais à le craindre.

Dans ce cas curieux de tératomancie, Caryophyllis exerça lui aussi ses talents divinatoires. Pour lui, le lièvre bicéphale n'était autre que la Valachie, « pays ouvert, dépourvu de canons, de fortifications et de machines de guerre comme le cœur du lièvre », qui n'a pas de péricarde, ce qui explique la nature craintive de cet animal. Quant aux deux têtes, elles signifient la domination d'aujourd'hui (ottomane) et celle de demain (allusion évidente à l'Empire des Habsbourg), « à laquelle le lièvre (la Valachie) doit se soumettre afin d'être gouverné et d'être en paix aussi de ce côté-là »¹⁰⁶. De bons pronostics, comme on voit, puisque conformes à la politique austrophile et antiottomane du prince Șerban Cantacuzino.

Le rapprochement, auquel de telles interprétations conduisent, avec les affirmations des penseurs de la Renaissance (*Altera magia nihil est aliud — déclarait deux siècles plus tôt Pic de la Mirandole — cum bene exploratur, quam naturalis philosophiae absoluta consummatio*)¹⁰⁷ confère aux pratiques hermétiques et astrologiques de nos intellectuels le sens d'une évasion du cercle des conceptions chrétiennes, avec la volonté d'élargir le champ de leurs connaissances. De telles aspirations étaient, ainsi que nous l'avons montré plus haut, condamnés par l'Eglise. Si le nouvel enseignement occidental n'avait pu écarter certaines habitudes

¹⁰⁴ 'Ερμηνεία τοῦ δικεφάλου λαγωῦ ἐν Μοισίᾳ παρά τοῦ μεγάλου λογοθέτου κύριου Ἰωάννου τοῦ Βιζαντίου (Interprétation du lièvre bicéphale de Mésie due au grand logothète Sire Jean de Byzance), dans E. de Hurmuzaki — A. Papadopoulos-Kerameus, *Documente privitoare la istoria românilor*, vol. XIII, Bucarest, 1909, p. 206.

¹⁰⁵ Voir le texte, *ibidem*, pp. 204—206.

¹⁰⁶ *Ibidem*, pp. 206—207.

¹⁰⁷ *Apologia*, p. 15, cité par Ph. Monnier, *Le Quattrocento*, nouv. éd., t. II, Paris, 1931, p. 120, note 1.

médiévales de la pensée de l'intellectuel sud-est européen¹⁰⁸, en ce qui concerne ses liens avec la doctrine chrétienne orientale le divorce était d'ores et déjà consommé. Son attachement devient de plus en plus formel. Il se maintient encore sur le plan des manifestations secondaires d'ordre social-moral et culturel et peut, dans des situations-limites, donner lieu à des professions de foi dramatiques. Cependant, sauf de rares exceptions, dues à des réactions restauratrices, comme celle athonite (Nicodème l'Hagiorite) ou celle moldave (Paisij Veličkovskij) de la seconde moitié du XVIII^e siècle, les intellectuels sud-est européens commencent à ignorer les fondements profonds d'une doctrine dont ils avaient été les derniers interprètes et gardiens.

L'INTELLECTUEL SUD-EST EUROPÉEN. 2. LE FONDS ETHIQUE

*Omnis mutatio est quaedam mors...*¹⁰⁹. La perte d'une doctrine qui avait réglementé de façon autoritaire tous les secteurs de la vie individuelle et sociale ne pouvait qu'entraîner de profondes modifications dans les manifestations dérivées. L'évolution de la pensée occidentale avait sacrifié les conceptions théocentriques, tout en sauvegardant une éthique laïcisée, mais puissante, grâce à la solidité de ses principes touchant l'homme, la personnalité humaine et les droits de l'homme. Séparée de la religion, la morale mène une existence propre, basée sur l'intelligence des lois universelles ou sur l'observation empirique de la nature humaine. Pour les Orientaux, en échange, la situation était, au XVII^e siècle encore, à la fois plus simple et plus compliquée. Ici, en effet, le problème des rapports entre la doctrine et l'éthique, entre la foi et la conduite, avait toujours été résolu par des critères communs à la théorie et à la pratique. La conception chrétienne engendre un ensemble de règles de vie chrétienne, une *christoïtie*. Ces règles ne sont pas concevables sans leurs racines doctrinales : si la racine meurt, la tige puis les fruits se dessèchent à leur tour.

¹⁰⁸ Cf. à cet égard C. Th. Dimaras, Οἱ χρησμοὶ στὴν νέα μᾶς ἱστορία (Les oracles dans notre histoire nouvelle), dans «Ἐκλογὴ», 3 (1967), pp. 196 sqq., ainsi que Eugen Stănescu dans deux de ses études : *Valoarea istorică și literară a cronicilor muntene* (Valeur historique et littéraire des chroniques valaques), dans *Cronicari munteni* (Chroniqueurs valaques), éd. M. Gregorian, vol. I, pp. CXVII—CXVIII et, particulièrement, *Cronica „Istoriile domnului Țării Românești” și locul ei în istoriografia medievală românească* (La chronique «Histoire des princes de Valachie» et sa place dans l' historiographie médiévale roumaine), dans Radu Popescu, *Istoriile domnului Țării Românești*, éd. Const. Grecescu, Bucarest, 1963, p. XL.

¹⁰⁹ S. Thoma d'Aquino, *Summa theologica*, I, qu. 50, 5 ad 1, citant S. Augustin, *Contra Maximinum*, III, 12.

Depuis les plus anciennes normes de conduite des *Apophthegmata patrum* jusqu'à la *Christoïtie* de Nicodème l'Hagiorite, les moindres détails de la vie et du comportement de l'homme — la façon de se tenir à table, l'hygiène corporelle, la manière de s'exprimer, l'habillement, la coiffure, les parfums, les jeux, les chansons, et ainsi de suite — sont réglementés suivant l'Écriture Sainte et les Pères de l'Église. Toutes les civilisations traditionnelles étaient organisées de la sorte, les plus anciennes règles connues se trouvant dans *Manáva Dharmaçâstra* (les Lois de Manu) et les textes de Confucius.

Les notions de *licite* et d'*illicite* étaient, par conséquent, subordonnées aux conceptions d'*obéissance à la loi* et de *péché*. S'affranchir de l'autorité de la censure transcendante signifie tourner délibérément le dos à la formule de réalisation dans le Christ, le comportement de l'individu devant dès lors tendre vers d'autres critères, à mi-chemin entre les tentations hédonistes et les convenances imposées par la vie sociale. Le respect formel des conventions devient ainsi un problème indépendant des convictions intérieures de chacun : tout est désormais permis si les apparences sont sauvées.

C'est à cette époque que se forme le « Levantin ». Précisons tout de suite que, par son origine, il n'est pas un Levantin pursang. Le Grec, l'Arabe, le Turc restent des hommes accomplis, chacun d'entre eux fidèle à sa souche ancestrale, à une formation humaine guidée par un idéal et une éthique. Ils ont du « caractère ». Les Levantins, dont le portrait-robot, commencé par les voyageurs des XVI^e—XVII^e siècles, est poursuivi par les chercheurs des siècles suivants et dont Montesquieu, Voltaire et Gibbon font des descriptions indignées, le présentant comme un « Byzantin » décadent, est de fait un hybride par excellence : converti, renégat, fonctionnaire ou commerçant européen en Méditerranée orientale, de souche gréco-turco- ou arabo-occidentale, il a dans son sang et dans sa formation, entre autres, une non négligeable composante européenne¹¹⁰. Dans le milieu oriental où il vit, il pense comme un Occidental corrompu, convaincu que ses ressources intellectuelles le feront parvenir rapidement, toujours prêt à enfreindre avec orgueil et mépris les lois d'un monde auquel il ne croit pas. R. Clément a laissé des descriptions convaincantes des milieux français d'Égypte aux XVI^e—XVII^e siècles : originaires du Midi, de la Méditerranée occidentale, ils préfigurent toute la gamme de

¹¹⁰ Le « stolnic » Constantin Cantacuzino avait la conviction que surtout la classe aristocratique de l'est de l'Europe est le résultat de « mélanges » de peuples autres que les autochtones, idée qu'il appuie d'exemples pris en Roumanie, en Russie et en Turquie, v. *Istoriaa Țării Românești* (Histoire de la Valachie), dans *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, pp. 52—53,

turpitudes qu'il est devenu courant de stigmatiser chez les Phanariotes plus jeunes de deux siècles ¹¹¹.

Dénonciations, trahisons, calomnies, intrigues, achats de charges, collusions avec les « païens » au détriment de leurs frères chrétiens, rien ne manque à l'arsenal de ces Européens décidés à faire rapidement fortune dans un monde désarmé devant le manque de scrupules. L'histoire morale des Phanariotes a des antécédents plus anciens dans la Turcocratie. Toujours au XVII^e siècle, les maronites du Liban vendent aux enchères la fonction, héréditaire jusqu'alors, de *mukkadam* (administrateur) et « on vit une troupe de compétiteurs se disputant auprès des Turcs les fonctions de cet emploi, attribuées au plus offrant »¹¹². On a souvent décrit les méthodes presque incroyables auxquelles donnait lieu dans l'Empire ottoman la nomination à toutes les catégories de charges (grand vizir, dignitaires de la Porte, patriarche, voïvodes des Principautés danubiennes), méthodes où, pour l'emporter, tout, depuis le pot-de-vin jusqu'à l'assassinat, était permis.

Dans cette ambiance éthique, la duplicité des intellectuels, dont les professions de foi étaient souvent contredites par les actions, ne saurait surprendre. La simonie se répand dans le haut clergé, les dénonciations sont monnaie courante entre dignitaires laïcs ¹¹³. Des témoignages, controversés d'ailleurs, dévoilent la fréquence des assassinats dans des familles possédant une solide instruction européenne, tels les Brincoveanu ou les Cantacuzino.¹¹⁴

La flatterie en tant que méthode pour gagner la faveur des grands était une pratique fort répandue en Europe et Leibniz lui-même n'a pu éviter le surnom de « Flatteur des princes ». Les intellectuels du siècle excellent dans ce profitable exercice, révélant ainsi des traits de caractère typique. Doué d'incontestables qualités politiques, le prince Șerban Cantacuzino n'en était pas moins connu par les chroniqueurs contemporains pour un homme « perfide, mauvais, trompeur », son règne a été dépeint comme « un grand et sombre nuage, plein d'éclairs et de foudre ». Les documents nous le dépeignent comme un homme typique de son temps, dur à l'égard des boyards hostiles, avide d'argent au point de déposséder sa proche famille. Néanmoins, pour S. Lihoudis, qui lui a dédié en 1683 un panégyrique intitulé 'Η κοινή χαρά

¹¹¹ R. Clément, *Les Français d'Égypte aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Le Caire, 1960. p. 5 ; pour les antécédents occidentaux, qui montrent que le Levant n'a pas le monopole de toutes les pratiques semblables du siècle, voir l'étude de R. Mousnier, *La vénalité des offices sous Henri IV et Louis XIII*, Paris, 1945.

¹¹² P. Dib, *L'Eglise maronite*, t. II, Beyrouth, 1962, p. 46.

¹¹³ George Wheler, *A journey into Greece*, Londres, 1682, p. 195.

¹¹⁴ V. Căndea, *Le stolnic Constantin Cantacuzène*, loc. cit., p. 597 ; Radu Popescu, *Istoriile domnilor Țării Românești*, dans *Cronicari munteni*, éd. cit., vol. I, p. 446.

(Le bonheur public)¹¹⁵, ainsi que pour Sevastos Kyménites, auteur d'écrits similaires¹¹⁶, il n'y a pas d'éloges, ni de termes de comparaison suffisants pour dépeindre les qualités dont ce prince fut comblé par Dieu et par toute la mythologie : « La lune t'a donné toute la douceur du cœur, Mercure t'a donné une sage et riche éloquence, Vénus t'a paré d'un visage plein de majesté, le soleil t'a gratifié du don qui est le sien, à savoir d'éclairer et de réjouir ceux qui se trouvent sous ta protection », et, ainsi de suite, Mars, Jupiter, Saturne, la Nature concourent à combler l'homme destiné à être, suivant le panégyriste, non seulement prince (de Valachie), mais aussi empereur (de Byzance)¹¹⁷.

Tout comme les tristes héros de la conspiration contre Néron — qui même à l'instant qui précéda sa mort n'osaient pas critiquer le tyran, nos flatteurs déposent plus d'une fois leurs éloges même au pied du trône ottoman. Dans sa relation du *Voyage de Patriarche Macaire d'Antioche*, Paul d'Alep ne cite pas une fois le nom du sultan sans le vœu hypocrite de : « que Dieu le garde ! ». La visite de Mourad IV à Alep, le 12 juillet 1639, « fut un jour célèbre, qui comptera dans la vie des peuples et qui sera mentionné dans les âges futurs jusqu'à la fin des siècles »¹¹⁸. Dans le cas présent, l'auteur était peut-être tenu à la prudence par le fait que son ouvrage, écrit en arabe, était accessible aux Turcs. Le hiéromoine Parthène Metaxapoulos, du mont Soumela, se sera fait le même raisonnement lorsque, publiant en 1768, à Bucarest, son ouvrage d'*Enseignement chrétien* (karamanlidika), il conclut ses vers dédicatoires « au Très Illustre prince » (Alexandru Scarlat Ghica) par ces flagorneries :

Que Dieu — grande soit sa gloire !
 Par son ordre vous garde toujours,
 Fort et inébranlable, sur votre trône,
 Pour le bonheur des chrétiens
 Et pour la gloire de la religion de Mahomet (sic !)¹¹⁹.

Cette pratique, car c'est une pratique de plus en plus fréquente au fur et à mesure que l'on approche du XVIII^e siècle — le siècle phanariote par excellence — suggère non seulement des comportements profon-

¹¹⁵Publiée chez E. de Hurmuzaki—A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 193—198.

¹¹⁶ *Ibidem*, pp. 209—247; un autre panégyrique de même facture est dû à Athanasie Patellaros, *ibidem*, pp. 437—449.

¹¹⁷ S. Lihoudis, *loc. cit.*, p. 195.

¹¹⁸ *Voyage du Patriarche Macaire d'Antioche*, éd. Basile Radu, dans R. Graffin et F. Nau, *Patrologia orientalis*, XXII, Paris, 1930, p. 45.

¹¹⁹ I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), t. II, Bucarest, 1910, p. 186. Des vers dédiés à « S. M. l'Auguste et Suzerain Sultan Medjid » étaient composés par des auteurs conformistes jusqu'au siècle dernier; v. par exemple le « Calendrier avec les prédictions du vrai astrologue antique Kazania pour l'année 1855 », Bucarest, 1855, p. 43. Mentionnons du reste que la liste de cette curieuse littérature de flatterie comprendrait aussi le professeur français de Bucarest J. A. Vaillant...

dément conventionnels, mais aussi l'habitude d'accepter les flatteries et de se prêter au jeu en simulant l'enthousiasme (les panégyriques étaient prononcés devant la cour). C'est là une des manifestations caractéristiques de la duplicité. Sevastos Kyménites était un grand lecteur des œuvres d'Aristote et de saint Grégoire de Nazianze, qui font autorité en matière de pensée grecque classique ou chrétienne et dont l'étude marque forcément celui qui les cultive. Et c'est de ces sources que l'érudit de Trébizonde puisait l'inspiration pour des compositions destinées uniquement à lui valoir la faveur du prince et à consolider sa position sociale ! En comparaison de ces pages, que l'on ne peut lire sans un sentiment de dégoût, les courageuses remontrances adressées par Anthime d'Ivir, métropolitain de Hongro-Vlachie, dans ses *Didahii* (Sermons), à l'aristocratie valaque et même au prince Constantin Brîncoveanu, sont une exception qui prouve que, même dans l'ambiance de l'époque, il y avait encore de la place pour des comportements honnêtes ¹²⁰.

En effet, ce qui en dernier ressort entre en collision sur le plan éthique au cours du XVII^e siècle, c'est d'une part la *fidélité à la tradition* et d'autre part une *prudence*, motivée par des conditions toujours plus dures de vie et de survie, qui peut souvent être taxée de cynisme ou de manque de caractère. Les actes de courage sont encore assez fréquents pour mettre en évidence les deux attitudes, qui se manifesteront du reste aussi au cours du siècle suivant. Ainsi, le 12 mai 1672, on pendait « à Parmak kapu, près de Begesteni », à Constantinople, le jeune boyard valaque Ioan, coupable de la double faute d'avoir défendu sa chasteté contre les assauts d'un soldat turc — tué par lui — et de son épouse, et qui, de surcroît, avait résisté aux pressions exercées sur lui pour le convertir ¹²¹. Toujours à Parmak kapu, le 5 novembre 1707, le prêtre arménien Gomidas était décapité devant 3 000 personnes ¹²². De même, le 15 août 1714, le voïvode roumain Constantin Brîncoveanu, accusé d'entente avec les puissances chrétiennes et de menées contre la Porte, était décapité avec ses quatre fils et son plus proche conseiller, Ienache Văcărescu, en présence du sultan et du corps diplomatique au complet ; à l'heure de l'exécution, le prince refusa de se convertir à l'islamisme.

¹²⁰ V. nos observations dans le compte rendu de l'ouvrage de F. Djindjihašvili, *Антимов Иверийли* (Anthime d'Ivir), Tbilisi, 1967, dans RESEE, 6 (1968), n° 1, pp. 153—156. L'aspect positif de la pensée éthique et politique du temps est analysé par Al. Duțu dans son étude « *Le Miroir des princes* » dans la culture roumaine, dans RESEE, 6 (1968), n° 3, pp. 442 sqq.

¹²¹ D. Russo, *Studii istorice greco-române* (Etudes historiques gréco-roumaines), vol. I, pp. 190—191 ; cf. également *Cazanii* (Homélies), Bucarest, 1857, pp. 280—281.

¹²² G. Hoffmann S. J., *Il vicariato apostolico di Constantinopoli 1453—1830*, Rome, 1935, p. 35 (Orientalia christiana analecta, 103).

En 1716, le métropolite de Hongro-Vlachie, Anthime d'Ivir, destitué et exilé au mont Sinaï pour des crimes du même ordre, était noyé par son escorte turque dans la rivière Toundja, dans la partie sud-est de la Péninsule Balkanique. La liste des *caractères* du temps est bien plus longue. Elle comprend aussi de nombreux cas de renégats revenus au christianisme au prix de leur vie, tels que les jeunes Arméniens exécutés en 1734, 1735, 1748 et 1749¹²³.

Mais plus longue encore serait celle des adeptes d'un comportement prudent, que les nouveaux coryphées de la pensée du Levant recommandent et diffusent par leurs écrits. Elève du Collège Saint-Athanase de Rome et de l'Université de Padoue, Alexandre Mavrocordato, devenu grand drogman de la Porte, recommande des normes de vie qui, « fruit d'une maturité politique affranchie de tout idéalisme dangereux »¹²⁴, sont tout aussi significatives quant au prix qu'on avait commencé à payer en Europe sud-est orientale pour la prudence : « Nous ne forgeons pas une règle de conduite dégagée des contingences corporelles et matérielles ; nous tenons compte du corps et de la matière. » Aussi conseille-t-il, « les yeux baissés, nous prendrons soin d'agir selon les circonstances, nous n'apprendrons pas plus qu'il ne s'avère nécessaire, nous n'en dirons pas plus que ce qui peut nous être utile ». Dans ses *Pensées*, où il croit devoir introduire un chapitre « De la simulation de la vertu » on relève cette recommandation d'une belle sincérité : « Ne faites pas ce que vous voulez, ni ce que vous pouvez, mais ce qui sert vos intérêts »¹²⁵. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si, parmi les *Conseils* écrits en 1726 par son fils, le prince Nicolas, on lit : « Baise la main que tu ne peux couper », dont le cynisme est expliqué et peut-être même atténué dans une certaine mesure par ce cri d'alarme « Pense dans quel siècle tu vis ! » et par cette réflexion résignée : « Cet adage se confirme parfois : Ou la couronne sur ta tête, ou les vautours sur ton cadavre. »¹²⁶

L'éthique des intellectuels modernes de l'Europe du Sud-Est et du Levant est, tant dans sa genèse que dans son évolution, conditionnée par des circonstances politiques bien tristes. La coïncidence — fréquente, comme nous le verrons — entre ce nouveau type d'intellectuel, d'une part, et les aristocrates et les parvenus, d'autre part, éclaire aussi d'autres éléments de leur psychologie, tels que la rapacité, la soif d'argent, l'insen-

¹²³ *Ibidem*.

¹²⁴ C. Th. Dimaras, *Histoire de la littérature néo-hellénique*, p. 113.

¹²⁵ *Ibidem*.

¹²⁶ V. les textes dans E. de Hurmuzaki—A. Papadopoulos-Kerameus, *op. cit.*, pp. 468 et 472.

sibilité aux souffrances d'autrui, attitudes qui semblent inattendues de la part d'intellectuels cultivant des préoccupations humanistes ¹²⁷.

Voilà pourquoi, jusqu'à l'époque moderne, l'éthique de ces intellectuels sera marquée par le conflit entre l'attitude répréhensible des adeptes d'une prudence exagérée, mal comprise et mal appliquée, et celle du respect des lois religieuses ou morales, allant parfois jusqu'au sacrifice suprême, ainsi que l'illustrent les exemples brillants d'un Constantin Brîncoveanu et d'un Anthime d'Ivir.

¹²⁷ D'après *Dicționarul limbii române* (Dictionnaire de la langue roumaine), I₂, Bucarest, 1940, pp. 394–395, vers le début du XVIII^e siècle (Ioan Neculce), le verbe *chivernisi* < κυβερνώ (gouverner, commander, administrer, régir) acquiert des sens nouveaux (mettre de côté, amasser, faire fortune, se faire une situation), cependant que le substantif dérivé *chiverniseală* (gouvernement, administration) commence à signifier aussi *sinécure, ressources, revenus, fortune*. L'évolution sémantique marque de façon suggestive l'esprit d'arrivisme d'une époque et d'un milieu où *gouverner* devient synonyme d'*amasser, se faire une situation*.

PRÉOCCUPATIONS CULTURELLES CHEZ NICOLAE ROSETTI-ROSNOVANU 1818—1821

VLAD GEORGESCU

Ce n'est qu'en passant, jusqu'à ce jour, que les recherches — anciennes ou récentes — se sont occupées de la personnalité de Nicolae Rosetti-Rosnovanu. Connu surtout par son activité politique, il n'est guère cité qu'en tant que l'un des chefs de file du parti russophile de Moldavie, alors que d'autres aspects de sa personnalité — non dépourvus d'intérêt, comme nous essayerons de le démontrer — sont restés complètement dans l'ombre¹.

Le but de ces lignes n'est pas d'éclairer toutes les facettes du personnage. Sans nous arrêter donc sur sa pensée et sur son activité sociale-politique, que nous avons déjà analysées ailleurs, nous nous bornerons ici à évoquer ce moment de début de sa carrière où il prend contact avec la civilisation et la culture françaises et à en mettre en évidence les principaux effets.

La riche famille Rosetti-Rosnovanu, dont la puissance en Moldavie au début du siècle dernier était due en premier lieu à l'influence du grand trésorier Iordache, ne fut pas étrangère aux transformations spirituelles amenées par la nouvelle mentalité du temps. Les idées politiques et sociales de Iordache Rosnovanu, ainsi que l'élégance avec laquelle il maniait la langue française dans sa correspondance avec les ministres russes, laissent entrevoir non seulement un esprit vif et intelligent, mais aussi un fond de culture d'une remarquable envergure. C'est lui, d'ailleurs,

¹ La seule étude générale qui lui soit consacrée est celle due à Olga Constantinescu, *Cu privire la concepția economică a lui N. Rosetti-Rosnovanu* (Propos sur la conception économique de N. Rosetti-Rosnovanu), « Revista Arhivelor », 1/1963 ; pour les données biographiques, cf. Radu Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille Rosetti), I, Bucarest, 1938 ; ses écrits politiques sont publiés dans notre *Mémoires et projets de réforme dans les Principautés Roumaines, 1769—1830*, Bucarest, 1970.

qui a commencé à constituer la célèbre bibliothèque de Stînca, connue à travers toute la Moldavie pour la valeur et la richesse de ses collections².

Dans la maison Rosnovanu de Jassy, l'éducation des enfants était confiée à des précepteurs français³. Ce sont eux qui ont élevé Nicolae, le fils aîné du trésorier⁴.

On ignore par quelles circonstances le jeune *aga* de 24 ans est arrivé en France; il se pourrait que, en dehors de sa soif de connaissances, des raisons de santé l'y aient poussé⁵. C'est ainsi que s'expliquerait peut-être la présence à ses côtés du dr Eustațiu Rolla, qui fera par la suite une belle carrière médicale en Moldavie. En juillet 1818 les deux se trouvaient à Lunéville, en visite chez l'abbé Lhommée.

Grâce à son excellente connaissance de la langue et de la culture françaises, le jeune boyard moldave trouva dans le Paris de la Restauration une ambiance dans laquelle il ne se sentait guère dépaysé⁶. Le ton dégagé de sa correspondance avec des personnalités en vue de la vie politique et culturelle française, la sûreté et la maturité d'esprit dont il fait preuve dans ses jugements sur les événements de France, les idées que suscitent en lui l'analyse de ceux-ci contrastent avec le choc subi au contact de cette même civilisation par d'autres voyageurs roumains contemporains, tels que Dinico Golesco et Petrache Poenaru.

Les relations de son père avec les diplomates russes lui ouvrent le salon du comte Capodistria et, par là, ceux des cercles aristocratiques et intellectuels de Paris⁷. Quant aux premiers, les relations du jeune *aga* de Jassy n'ont pas dépassé le cadre strictement mondain, mais pour ce qui est des seconds, il a noué des liens serrés et fertiles.

Nourri des idées libérales du XVIII^e siècle, Nicolae Rosetti-Rosnovanu a lié, ainsi, une amitié intime avec M. A. Jullien, ancien Jacobin,

² Voir à ce sujet Cornelia Papacostea, *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Stînca* (Une bibliothèque moldave du commencement du XIX^e siècle. La bibliothèque de Stînca), « Studii și cercetări de bibliologie », V (1963).

³ En 1815, un certain « Flori » — probablement Flury — y était engagé, avec un salaire annuel de 4.570 lei, à quoi s'ajoutait 300 lei pour son domestique; d'autres étrangers étaient le cuisinier Iosif et le jardinier Miller: voir Gh. Ungureanu, *Cheltuielile unei mari case boierești din Iași în anul 1816. Casa Rosetti-Rosnovanu* (Les dépenses d'une grande maison de boyards de Jassy en 1816. La maison Rosetti-Rosnovanu), Bucarest, 1956.

⁴ Né en 1794, Nicolae occupe de bonne heure des dignités importantes: on le rencontre comme grand spathaire en 1812, *aga* en 1815 et 1818, puis ayant le titre de trésorier depuis cette année jusqu'en 1851. Il meurt un an avant l'union des Principautés (R. Rosetti, *op. cit.*, I, pp. 121-123).

⁵ Il a reçu des soins médicaux du dr Alibert, « médecin ordinaire du roi », dont il continuera de suivre les prescriptions après son retour en Moldavie. Arch. d'Etat de Bucarest, *Achiziții noi* (Nouvelles acquisitions), fonds Rosetti-Rosnovanu, CCLIV/72.

⁶ Nous ne savons pas sur quoi se fondent R. Rosetti et, après lui, Olga Constantinescu, lorsqu'ils affirment que Rosnovanu aurait fait des études à Berlin et à Paris; l'affirmation de Bois le Comte de 1834 n'est pas confirmée par les sources documentaires.

⁷ Rosnovanu se donne le titre de prince et, introduit par un Sturdza — peut-être Mihail Sturdza — il fréquente les cercles royalistes. Il a d'abord habité à l'« Hôtel des Hautes Alpes », puis 14, rue Richelieu (*ibidem*, CCLIV/73, CCLIII/35).

partisan de Robespierre et de Babeuf, rallié maintenant aux libéraux⁸.

Cette intimité assez inattendue entre le révolutionnaire de 1793 et le grand seigneur moldave fut bénéfique pour ce dernier. Par Jullien, en effet, Rosnovanu pénétra dans le cercle de ceux qui, au nom des lumières ou du romantisme, œuvraient pour relever la condition humaine à l'aide de la culture et, en particulier, de l'éducation.

La diffusion en France du système lancastérien d'enseignement avait abouti, en 1815, à la création d'une « Société pour l'enseignement élémentaire », dont Rosnovanu devint membre en 1818 ; à sa demande et à la proposition du dr Rolla, faites au cours de la séance du 11 novembre, la Société élit également comme membres Veniamin Costache, métropolitain de Moldavie, et les évêques de Roman et de Huși⁹.

L'enseignement habituel, aussi bien que le nouvel enseignement mutuel, furent un objet permanent de préoccupation pour Rosnovanu durant son séjour à Paris ; on le trouve assistant à la solennité de distribution de prix à un institut de gymnastique et à des soutenances de thèses de doctorat ès lettres au « Collège de Plessis »¹⁰ ; il prend part à des séances de la Société et reçoit « à son hôtel » les matériaux publiés par celle-ci. L'un de ces écrits représente un essai d'introduction de l'enseignement lancastérien dans l'armée française ; on y fait l'éloge d'un instituteur parisien qui a institué des cours du soir pour domestiques et ouvriers adultes. Le texte prend fin sur la recommandation suivante : « Nous croyons devoir recommander cet exemple à votre attention ». Ainsi qu'on le verra par la suite et aussi étonnant que cela puisse paraître, le grand boyard moldave n'est pas resté sourd à cet appel.

Par Capodistria, qui l'a d'ailleurs poussé à étudier l'enseignement mutuel¹¹, Rosnovanu pénètre dans les cercles philhellènes d'Europe. Au cours d'une visite à Londres, il fait la connaissance de lord Guilford et du neveu de celui-ci, Frédéric Douglas. Il restera en correspondance avec le premier même après son retour à Jassy, Guilford le tenant au courant de ses efforts pour créer une université dans les îles Ioniennes et de son activité en rapport avec l'enseignement mutuel¹².

⁸ Impliqué dans le procès de la conspiration des égaux, Jullien se sauve en fuyant à Milan ; sous l'empire, il occupe différentes fonctions militaires après quoi, en 1813, il est destitué pour avoir écrit un mémoire contre le despotisme. Sous la restauration il est en disgrâce en tant que libéral. Après 1817, il se consacre au journalisme et fonde « La Revue Encyclopédique », qu'il enverra régulièrement en Moldavie à son ami Rosnovanu.

⁹ Le président de la Société annonce à Veniamin Costache qu'il a été élu, le 15 novembre (*ibidem*, CCLX/4). Des lettres ayant la même teneur furent expédiées aux deux évêques (*ibidem*, CCLX/5-6).

¹⁰ *Ibidem*, CCLIV/65, CCLX/2.

¹¹ *Ibidem*, CCLIII/85.

¹² *Ibidem*, CCLIV/100. Contrairement à Petrache Poenaru, qui manifeste un étonnement naïf pour tout ce qu'il voit en Angleterre, Rosnovanu écrit sur le ton d'un habitué

Parmi les hommes de culture grecs, notre boyard moldave a entretenu des rapports d'amitié avec Coraïs¹³ et surtout avec Cléoboulos. C'est à ses liens avec celui-ci qu'est due probablement l'intention de Rosnovanu de publier une édition gréco-française du *Télémaque* de Fénelon ; on sait que, par Flury, il était en pourparlers avec l'éditeur Baudouin et que, moyennant 8.000 francs, Lequin lui a cédé les gravures dont il avait illustré récemment une édition française de cette œuvre ; le *Télémaque* devait être tiré à 1.000 exemplaires, dans des conditions graphiques supérieures¹⁴.

Nommé grand trésorier de Moldavie, Rosnovanu fut obligé d'interrompre son séjour dans la capitale française et de regagner en hâte sa patrie. Au milieu du mois de janvier 1819, on le trouve à Vienne, toujours accompagné d'Eustațiu Rolla, avec lequel il est invité au bal donné par la comtesse Revay¹⁵.

A son départ de Paris, Rosnovanu fut chargé de certaines missions par ses amis français. Ainsi, Jullien lui confia quelques prospectus de la « Revue Encyclopédique », avec prière de les faire parvenir à Heidelberg, Varsovie, Budapest et Saint-Pétersbourg. La revue dont Rosnovanu devenait de la sorte l'agent de diffusion pour l'Europe centrale et orientale avait pour sous-titre « Analyse raisonnée des productions les plus remarquables dans la littérature, les sciences et les arts » et comptait parmi ses collaborateurs Lanjuinais, Augustin Thierry et Volney¹⁶.

C'est toujours une mission de diffusion de la culture française, mais cette fois-ci limitée à la Moldavie, que Rosnovanu reçut de Barbié de Bocage, doyen de la Faculté des Lettres de Paris ; celui-ci avait été chargé par le trésorier Alexandru Balș, par l'entremise de Daniel Philippide, de lui fournir des renseignements sur « les collèges et institutions scientifiques de Paris » ; le doyen priait maintenant Rosnovanu, qui connaissait bien

de la capitale anglaise. Ses lettres sur Londres et ses environs étaient lues avec beaucoup d'intérêt à Jassy (*ibidem*, CCLIV/59), ainsi d'ailleurs que celles sur Paris et la vie parisienne (*ibidem*, CCLIII/37).

¹³ Qui lui recommande un précepteur pour son frère cadet. Il n'est pas sans intérêt de mentionner les conditions acceptées par celui-ci pour venir en Moldavie : 416 ducats hollandais par trimestre, 1000 francs pour ses dépenses de voyage, outre « l'honneur d'être admis à votre table », logement et entretien, enfin 80 ducats de Hollande comme frais de retour ; le précepteur, M. Paris, s'engageait à rester 5 ans à Jassy (*ibidem*, CCIV/63, 67).

¹⁴ *ibidem*, CCLIV/65, CCLX/15. En 1820 encore, il n'avait pas renoncé à l'idée de cette publication ; le banquier baron Gh. Sachelarie a envoyé à Jassy trois échantillons de papier, ainsi que 25 épreuves de gravures, que Rosnovanu trouva splendides, exprimant son espoir que le tout conviendrait « au véritable éditeur du *Télémaque* grec, M. le professeur D. Gobedalas, dont j'attends la réponse pour me décider en faveur de cette entreprise littéraire » (*ibidem*, CCLIV/108, 110).

¹⁵ Refusé d'abord, Rosnovanu obtient finalement les invitations par l'agent de la Moldavie à Vienne (*ibidem*, CCLIII/46, CCLIV/74).

¹⁶ Rosnovanu paye l'abonnement 54 francs par an (*ibidem*, CCLIII/70, CCLIV/68).

la question, de compléter oralement les explications qu'il avait adressées à Balș par écrit¹⁷.

L'intérêt pour la France était évident en Moldavie et les relations envoyées par Rosnovanu y étaient suivies avec la plus grande attention. Les personnes dont il n'avait pu faire les commissions, en échange, en conçurent quelque dépit, tel Alexandru Rallet, qui l'avait prié de lui rapporter de Paris « le plan de la trop mémorable bataille de Leipsih », plan que Rosnovanu ne trouva plus dans les librairies¹⁸.

De retour en Moldavie, Rosnovanu s'efforça, ainsi qu'il l'écrit à lord Guilford, « d'utiliser pour ma patrie le court séjour que j'ai fait en Europe »¹⁹ en considérant « (...) les progrès des lumières nécessaires dans toutes les positions de la vie (...) » ; les intellectuels français l'assuraient que, grâce à cette activité, « (...) votre nom deviendra cher à tous les amis de l'humanité »²⁰.

Cependant, Rosnovanu ne limite pas ses efforts aux réalités de la principauté de Moldavie. Pénétré des idées du philhellénisme européen, il s'attache à répandre les bienfaits de la culture sur tout le Sud-Est du continent.

Il semble que, en ce qui concerne le personnel de l'école qu'il projetait de fonder à Jassy, le grand trésorier ait essayé — mais sans succès — de faire venir des enseignants français²¹. A défaut de ceux-ci, il confia la direction de l'école à l'érudit grec Cléoboulos, qui restera à Paris jusqu'au mois de juillet 1819, aux frais de Rosnovanu, afin d'y faire imprimer les tableaux pédagogiques et de se procurer le matériel didactique nécessaires à l'école²².

Bien que l'introduction en Moldavie du système d'enseignement lancastérien soulevât de sérieuses difficultés, Rosnovanu, ainsi qu'il ressort de sa correspondance avec les hommes de culture français, se montrait optimiste. Après l'arrivée à Jassy de Cléoboulos (septembre 1819), il avise la « Société » qu'il sera en mesure de lui présenter jusqu'à la fin de l'année un rapport faisant état de ses premiers succès, obtenus d'abord en Moldavie, « ma patrie, et ensuite en Grèce »²³.

¹⁷ *Ibidem*, CCLX/7.

¹⁸ La correspondance entre les deux boyards moldaves est en français (*ibidem*, CCLIV/72, 80).

¹⁹ *Ibidem*, CCLIII/63.

²⁰ Lettre de la Direction de l'Ecole Normale Militaire de Paris à Rosnovanu du 12 juin 1819 (*ibidem*, CCLIII/48).

²¹ *Ibidem*, CCLIII/48.

²² Les tableaux de Cléoboulos contenaient certaines modifications que les pédagogues français s'étaient proposées d'adopter ; ils étaient imprimés en grec « parce que mon projet est de propager en grec cette méthode, lorsqu'elle sera naturalisée dans ma patrie », écrit Rosnovanu à Guilford (*ibidem*, CCLIII/63) ; dans l'intervalle de sept mois, Cléoboulos dépensa 900 francs ; il arriva en Moldavie avec le dr Tibaldo, recommandé par Gh. Sachelarie (*ibidem*, CCIV/70, 88).

²³ Lettre du 9 septembre 1819 (*ibidem*, CCLIII/63).

L'école, entièrement subventionnée par Rosnovanu et dont les cours étaient gratuits, a commencé à fonctionner à Jassy en mars 1820. L'influence du grand trésorier lui valut l'appui du prince et du métropolitite, ce dernier membre lui-même de la Société au nom de laquelle Rosnovanu menait son action. L'école comptait au début 100 élèves et de nombreuses demandes d'inscription durent être refusées par manque d'espace. Bientôt, à la suite des insistances de Rosnovanu, l'école fut reconnue comme institution d'Etat, apte à bénéficier de subventions. Les tableaux pédagogiques imprimés par Cléoboulos furent traduits en roumain par les soins du métropolitite Veniamin Costache et Rosnovanu écrivit à Paris qu'il espérait pouvoir étendre le réseau d'enseignement mutuel à « toutes les classes de la population »²⁴ et à « tous les villages, bourgs et villes de Moldavie »²⁵.

Outre l'école dont Cléoboulos était le directeur, Rosnovanu fonda sous la haute surveillance du même personnage une école normale, qui produisit dès septembre 1820 la première promotion d'instituteurs. Ceux-ci furent aussitôt envoyés en Grèce, afin d'y ouvrir à leur tour des écoles lancastériennes; Rosnovanu pouvait enfin annoncer à ses amis que « tous doivent correspondre avec nous, heureux si nous pouvons ainsi devenir le centre de l'enseignement dans ces contrées ». Les élèves sortis de son école se trouvaient dans différentes régions de la Grèce continentale ou insulaire et à la fin de 1820 ils avaient ouvert des écoles d'enseignement lancastérien à Smyrne, Chios et Candie²⁶; quelques élèves de l'école devaient aller en Crimée, élargissant ainsi au-delà des prévisions le rayon d'action du foyer de culture de Jassy. Toutes ces données sont consignées en détail dans un rapport de Rosnovanu adressé au Comité de direction de la « Société » de Paris²⁷.

Les membres de la « Société » suivaient avec beaucoup d'intérêt l'activité de Rosnovanu, ainsi qu'il ressort de la correspondance soutenue qu'elle entretenait avec Jassy et des brochures et autres ouvrages qu'elle envoyait à titre de directives au trésorier moldave.

Le secrétaire de la « Société », Jomard, remerciait Rosnovanu pour son rapport, l'assurant de l'estime que lui valaient en France ses efforts « pour rendre la Grèce à sa civilisation première » et lui annonçant que son rapport serait publié dans le journal de la « Société ». Dans

²⁴ Rapport de Rosnovanu à la « Société » du 20 septembre 1820 (*ibidem*, CCLIII/81); l'introduction de l'enseignement mutuel dans les Principautés est mentionnée pour la première fois — avec certaines inexacitudes — par A. Papadopol-Calimah, *Două rînduri despre istoria școalelor în România* (Quelques lignes sur l'histoire des écoles en Roumanie), « Convorbiri Literare », IX (1886).

²⁵ *Ibidem*, CCLIII/62.

²⁶ *Ibidem*, CCLIII/62, 81; à Candie, le fonds de l'école bénéficiait aussi de la contribution de 200 piastres d'un richard turc.

²⁷ *Ibidem*, CCLIII/62.

la séance du 3 février 1821, à la proposition de Jomard, la « Société » vote, « au milieu des acclamations et d'applaudissements prolongés, des remerciements au prince de Rosnovanu » pour avoir imprimé à ses frais « des tableaux élémentaires en grec moderne, destinés à l'usage des écoles de Moldavie et des écoles grecques en général »²⁸.

L'irruption en Moldavie des hétérodoxes eut pour effet la fermeture des deux écoles fondées par Rosnovanu, ce qui ne signifiait pas pour autant la fin de la féconde activité déployée par celui-ci : il eut, en effet, l'occasion de prendre part directement à l'instauration de l'enseignement mutuel en Russie. Les tableaux pédagogiques employés à l'école de Rosnovanu furent tellement prisés par le Ministère russe des Cultes et de l'Instruction Publique que celui-ci les adopta à son tour et que les tableaux originaux furent offerts en novembre 1821 à l'école lancastérienne d'Odessa²⁹ ; au bout de quelques années, apprenant que des tableaux pédagogiques en roumain avaient été élaborés à Saint-Pétersbourg, Rosnovanu pria le comte Vorontzov de lui en procurer un exemplaire, en lui faisant part de son espoir de pouvoir un jour se dédier à nouveau à la diffusion de l'enseignement dans son pays³⁰.

Les liens du studieux boyard moldave avec la culture française ne se sont toutefois pas bornés aux problèmes de l'enseignement.

Les années 1818—1821 ont marqué un rapide accroissement de la bibliothèque de Stînca. De la « belle France », qu'il considère comme « un modèle de civilisation et d'urbanisme »³¹, Rosnovanu commande et reçoit — notamment de chez les frères de Bure, fournisseurs du roi et de la bibliothèque royale — de nombreux ouvrages, appartenant aux domaines les plus variés. Parfois, pourtant, on le voit refuser des offres, par exemple dans le cas de l'ouvrage de Carra, qu'il qualifie de pamphlet dépourvu de valeur historique, ou encore dans celui de *l'Histoire de l'Empire ottoman* de Démètre Cantemir, qu'il juge dépassée³².

Les nombreux ouvrages de philosophie, tant ancienne que moderne, qui faisaient partie de la bibliothèque de Stînca sont significatifs pour la culture du grand trésorier. Tous les grands penseurs du « siècle des lumières » — Voltaire, Rousseau, Helvetius, Fontenelle, Montesquieu, Condillac, Diderot, d'Alembert, Malby, Puffendorf et bien d'autres — y figuraient en des éditions volumineuses.

Non moins bien représentés étaient les ouvrages de droit, de politique et d'administration. La bibliothèque de Stînca renfermait les constitutions de l'Angleterre, des Etats-Unis d'Amérique — qui ne comptaient

²⁸ *Ibidem*, CCLX/8, 9.

²⁹ *Ibidem*, CCLIII/90, 95, 109.

³⁰ *Ibidem*, CCLIII/80.

³¹ *Ibidem*, CCLX/16.

³² *Ibidem*, CCLXXXVII/7.

de ce temps que 13 Etats — et de la Bavière, les codes de Justinien et de Napoléon, une *Théorie de la révolution* éditée à Paris en 1817, etc.

Les ouvrages d'histoire embrassent les problèmes les plus variés et toutes les époques, depuis l'antiquité jusqu'à la révolution française; ceux de géographie et les récits de voyageurs se réfèrent à tous les continents et à toutes les populations du globe; les sciences exactes sont représentées par des ouvrages de sciences naturelles, de mathématiques, de mécanique céleste, d'astronomie, géologie, anatomie, physique, chimie, minéralogie, magnétisme; la littérature est largement représentée, d'Homère et Boileau à Mme de Staël et aux *Liaisons Dangereuses* de Laclos³³.

Au cours de ces mêmes années, Rosnovanu aborde l'étude systématique de la grammaire de Condillac; un épais manuscrit, rempli de citations de la Grammaire et d'autres écrits du philosophe français, ainsi que d'annotations personnelles, atteste l'intérêt constant du boyard moldave pour les problèmes de culture³⁴.

Le prestige dont Rosnovanu jouissait en France détermina la « Revue Encyclopédique » à l'inviter à devenir son correspondant permanent pour les Principautés, proposition qui fut acceptée par le grand trésorier³⁵. C'est probablement la « carrière » de correspondant du grand boyard qui a donné lieu à l'incident avec le journal belge « Le vrai libéral », qui sous le titre « Notre correspondant d'Yassy (...) » avait publié deux articles injurieux à l'adresse du gouvernement et des boyards moldaves, insultant entre autres le père de Rosnovanu, Iordache. En effet, pour donner plus de poids à ses attaques, la rédaction du journal laissait entendre, semble-t-il, que l'article aurait été inspiré — sinon rédigé — par Nicolae Rosnovanu lui-même; indigné du procédé, celui-ci pria un ami grec de Paris de chercher à découvrir le nom du véritable auteur.

Nous avons précisé dès les premières lignes de cet exposé que son but n'est pas de cerner toute la personnalité de Nicolae Rosetti-Rosnovanu. Chronologiquement, nous nous sommes limité à la période 1818—1821 et quant au thème de nos observations, nous avons évité toute référence à la pensée sociale et politique du grand trésorier, nous bornant à un examen de son activité culturelle, activité qui, sous l'impulsion de ses contacts avec l'Occident, a dépassé par sa portée les frontières de la Moldavie.

³³ *Ibidem*, CCLX/16.

³⁴ *Ibidem*, CCLXXXVII/7.

³⁵ *Ibidem*, CCLIII/2, 59. Rosnovanu a contribué effectivement à la diffusion de la revue en Moldavie, en y abonnant le prince et différents boyards.

Le personnage est sans conteste une révélation. A une époque où la modernisation de la culture et de la civilisation roumaines en était encore à ses premiers pas, le jeune « prince » visite Vienne, Paris et Londres, établit des contacts avec des personnalités d'envergure européenne, œuvre activement dans le cadre de deux sociétés parisiennes et, poussé par ses convictions éclairées et ses sentiments philhellènes, s'efforce de contribuer à la diffusion de la culture dans le Sud-Est de l'Europe, au moyen d'une méthode d'enseignement encore peu connue en Occident même.

Pour toutes ces raisons, nous estimons que Nicolae Rosetti-Rosnovanu mérite d'être tiré de l'anonymat.

OÙ EN EST-ON DANS LA RECHERCHE CONCERNANT LES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE EN LANGUE ROUMAINE ?

LUDOVIC DEMÉNY

L'essor pris par les recherches concernant les débuts de l'imprimerie en langue roumaine au cours de 3—4 dernières années a eu de grands succès. On a ainsi obtenu certaines informations inédites sur le premier ouvrage édité en langue roumaine ; il s'agit du « Catéchisme roumain luthérien » datant de 1544, dont jusqu'à ce jour aucun exemplaire n'a été découvert. De plus, une autre publication intitulée « L'Évangélaire slavo-roumain » a pu être identifiée et datée. Cet ouvrage paru entre les années 1551—1553 est considéré actuellement par les spécialistes comme la première édition d'un texte en langue roumaine. Suivant ces investigations et les résultats obtenus il devient évident que ce n'est pas au diacre Coresi que l'on doit attribuer l'édition des premiers textes en langue roumaine, mais — et c'est là notre ferme conviction — à un autre typographe roumain du nom de Philippe le Moldave, alias Philippus Pictor ou Maler. Il ne peut y avoir le moindre doute que l'« Évangélaire slavo-roumain » dont un fragment est gardé dans la Bibliothèque publique M. E. Saltykov-Chtchédrine de Leningrad a été édité dix ans avant que paraisse la première édition corésienne en langue roumaine. En tenant compte du fait que le texte roumain de l'« Évangélaire slavo-roumain » est fort différent de celui du « Tétraévangile » édité par le diacre Coresi entre les années 1560—1561 à Braşov, on est arrivé à se pencher à nouveau sur le problème des premières traductions de textes bibliques en langue roumaine. Ainsi, le cadre des recherches s'est élargi, pour embrasser différents autres domaines de l'histoire culturelle, étroitement liés à la diffusion des ouvrages en langue roumaine au moyen de l'imprimerie.

Les principaux points en litige restent, aujourd'hui encore, les questions se rapportant au lieu et à la personne de l'éditeur auquel nous devons

le « Catéchisme roumain luthérien » de 1544 et l'« Evangélaire slavo-roumain ».

Les discussions portées autour de ces problèmes dans la littérature de spécialité roumaine, aussi bien que dans celle étrangère, ne sont pas de date récente. Nous ne retiendrons ici que les points de vue ayant bénéficié d'une plus large audience. N. Iorga indique ainsi que l'édition du « Catéchisme » a été l'œuvre « d'un certain Philippus Maler, un peintre qui avait des relations parmi les Roumains de Valachie où il s'était rendu fréquemment en mission, ce qui démontre qu'il connaissait bien la langue du pays »¹. N. Iorga a été le premier à parler de l'impression du « Catéchisme » avec des caractères en provenance de Tîrgoviște². Il n'a jamais mis en doute que c'est bien Philippus Pictor qui a édité ce « Catéchisme », s'appuyant sur l'affirmation catégorique des sources.

Nerva Hodoș, principal collaborateur de Ioan Bianu dans l'élaboration de la très importante *Bibliografia românească veche* (Bibliographie du livre ancien roumain), considérait que « la ville de Sibiu a été l'endroit où a été imprimé le premier catéchisme en langue roumaine à caractères cyrilliques sur l'initiative des autorités municipales saxonnes de cette localité » et que Philippus Pictor en a été non seulement l'éditeur, « mais que c'est toujours lui, — de son vrai nom Maler —, qui doit être l'auteur de la traduction »³.

L'hypothèse de l'édition du « Catéchisme » de 1544 à Tîrgoviște a été lancée en premier par le chercheur saxon Adolphe Schullerus, dans une étude parue en 1921. Repoussant comme invraisemblable l'affirmation de N. Iorga, suivant laquelle Philippus Pictor aurait amené des caractères cyrilliques d'imprimerie de Tîrgoviște à Sibiu pour y imprimer le « Catéchisme », il soutient que Philippus Pictor a édité cet ouvrage à Tîrgoviște même, suivant les dispositions reçues de la part du magistrat de la ville de Sibiu. Selon cet érudit saxon, à l'occasion d'un de ses voyages à la cour princière de Tîrgoviște Philippus Pictor aurait emporté le « Catéchisme » luthérien traduit en roumain et aurait procédé à son impression en cet endroit où il se trouvait en mission diplomatique⁴. Andrei Birseanu accepte autant l'opinion de N. Iorga que celle de A. Schullerus, en affirmant que « bien qu'il existe en cette ville (Sibiu — *L. D.*) une typo-

¹ N. Iorga, *Istoria literaturii religioase a românilor pînă la 1688* (Histoire de la littérature religieuse chez les Roumains jusqu'en 1688), dans *Studii și documente ...*, vol. VII^e, Bucarest, 1904, p. 65.

² *Ibidem*, p. 66.

³ Nerva Hodoș, *Un fragment din Molitvelnicul diaconului Coresi. 1564* (Un fragment de l'Euchologe du diacre Coresi. 1564) dans *Prinos lui D. A. Sturdza* (Hommage à D. A. Sturdza), Bucarest, 1903, p. 236.

⁴ Adolphe Schullerus, *Luthers Katechismus und Agenda in rumanischer Sprache*, « Korrespondenzblatt des Vereins für Siebenbürgische Landeskunde », XLIV (1921), n^{os} 1 — 2, p. 57—61.

graphie datant depuis 1530, il est difficile de présumer que l'imprimeur se soit procuré ou fait fondre des caractères cyrilliques rien que pour cet opuscule. Il semble plus probable, suivant l'hypothèse de N. Iorga, que le typographe sibiote ait fait venir les caractères de Tîrgoviște, où depuis un certain temps on faisait imprimer des livres religieux en langue slavonne, ou bien, d'après l'avis du Dr Adolphe Schullerus (...) que le peintre Philippus (...) se soit occupé de l'impression du petit catéchisme à l'occasion d'un de ses déplacements à Tîrgoviște »⁵.

L'éminent bibliographe roumain Ioan Bianu soutient avec vigueur que l'édition du « Catéchisme » de 1544 a eu lieu à Sibiu. Il précise que les Saxons de Transylvanie entretenaient d'étroites relations commerciales, politiques, culturelles et artistiques avec la Moldavie et la Valachie. « Dès que la Réforme luthérienne s'est consolidée en Transylvanie, les Saxons ont fait éditer à Sibiu en 1544 le "Catéchisme" de la nouvelle religion en langue roumaine, à l'usage du clergé et du peuple. »⁶ N. Sulică se rallie à l'opinion de Ioan Bianu⁷; Ioan Lupaș⁸ et Sextil Pușcariu⁹ estimaient tout comme N. Iorga que ce petit ouvrage a été édité à Sibiu par Philippus Pictor, avec des caractères amenés de Tîrgoviște. C'est également l'avis de l'académicien Al. Rosetti qui se montre pleinement convaincu que c'est bien Philippus Pictor qui a imprimé le « Catéchisme » en 1544¹⁰. En échange, N. Drăganu penche pour l'opinion d'Adolphe Schullerus¹¹.

Le mérite d'avoir eu le premier l'intuition d'un lien existant entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave, l'éditeur du « Tétraévangile » slavon de 1546, revient à l'illustre historien roumain N. Iorga. Dès 1931, frappé par l'importance des relations signalées par I. Karataev et surtout par A. Petrov concernant le « Tétraévangile » slavon de 1546, N. Iorga affirmait : « Philippe le Moldave de 1546 reste encore un inconnu.

⁵ Andrei Birseanu, *Catechismul luteran românesc* (Catéchisme luthérien roumain), « Analele Academiei Române. Memoriile Secțiunii Literare », Série III, tome I, mémoire 3, Bucarest, 1933, p. 1.

⁶ *Texte de limbă din secolul XVI* (Textes de langage du XVI-ème siècle), reproduits en fac-similés par les soins de Ioan Bianu, vol. IV, Typographie «Cultura Națională», Bucarest, 1930, p. VI.

⁷ N. Sulică, *Catechismele românești din 1544 (Sibiu) și 1559 (Brașov)* (Les catéchismes roumains de 1544 (Sibiu) et de 1559 (Brașov), «Anuarul Liceului Al. Papiu-Ilarian din Tg. Mureș», 1936, p. 48 et suiv.

⁸ I. Lupaș, *Sibiul ca centru al vieții românești din Ardeal* (La ville de Sibiu, centre de la vie roumaine en Transylvanie). Extrait de «Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj», vol. V (1928), p. 15.

⁹ Sextil Pușcariu, *Istoria literaturii române. Epoca veche* (Histoire de la littérature roumaine. L'époque ancienne), III-ème édition, Sibiu, 1936, p. 73.

¹⁰ Al. Rosetti, *Les Catéchismes roumains au XVI^e siècle*, «Romania», 1922, p. 332; Idem, *Catechismul Marțian* (Le catéchisme Marțian), «Graț și suflet», vol. I, fasc. 2, année 1924, p. 254.

¹¹ N. Drăganu, *Catechisme luterane* (Catéchismes luthériens), «Dacoromania», vol. II (1921-1922) p. 584.

Il se pourrait bien qu'il soit le même que ce Philippe (Maler) le peintre, auquel les Saxons ont demandé le catéchisme de Sibiu... L'identité entre les deux typographes semble s'imposer, et le surnom (le Moldave) accordé à Philippe dans le livre slavon de 1546 témoigne que c'est de Moldavie qu'est venu ce peintre d'églises et maître dans l'art de l'imprimerie, que l'on doit placer parmi nos anciens érudits. »¹² Par un travail de synthèse portant sur les résultats obtenus dans ce domaine et paru jusqu'en 1944, date à laquelle on a célébré le 4^e centenaire depuis l'édition du « Catéchisme » de Sibiu, Ioachim Crăciun¹³ et Dan Simonescu¹⁴ soutiennent à leur tour que c'est bien Philippus Pictor qui a imprimé le « Catéchisme » de 1544 à Sibiu.

Différents problèmes se rattachant au « Catéchisme » de 1544 ont été repris après la guerre, avec un intérêt passionné par les regrettés professeur P. P. Panaitescu et Virgil Molin et par Barbu Theodorescu. Virgil Molin a essayé de présenter des arguments en faveur de l'édition du « Catéchisme » de 1544 dans la ville de Braşov¹⁵. Barbu Theodorescu va jusqu'à déclarer que non seulement le « Catéchisme » mais aussi le « Tétraévangile » slavon de 1546 ont été édités à Tîrgovişte¹⁶. Avant de considérer l'avis du professeur P. P. Panaitescu, il nous faut mentionner une intéressante étude due à Ion Moga, dont il avait repris certaines opinions et arguments. Ion Moga repousse l'hypothèse de N. Iorga concernant l'identité entre Philippe le Moldave et Philippus Pictor, en invoquant le fait qu'au mois d'avril, Philippus Pictor se trouvait en Valachie, tandis que Philippe le Moldave travaillait à son « Tétraévangile » slavon de 1546. Selon Moga, « l'hypothèse de l'origine moldave de Philippus Pictor doit être, par conséquent, abandonnée ». I. Moga arrive toutefois à conclure, à la fin de son étude, que « Philippe ne saurait plus être considéré en tant que vulgaire typographe » qui aurait procédé à l'impression du « Catéchisme » de 1544. Par sa parfaite connaissance des langues roumaine et

¹² N. Iorga, *Cinci comunicări la Academia Română, III. Tipărituri româneşti necunoscutе* (Cinq communications devant l'Académie Roumaine. III. Editions roumaines inconnues), « Revista istorică », 17 (1931) n^{os} 1-3, p. 26.

¹³ I. Crăciun, *Catechismul românesc din 1544 urmat de celelalte catechisme româno-luterane Birseanu, Sturdza şi Marţian* (Le catéchisme roumain de 1544 suivi par les autres catéchismes roumano-luthériens Birseanu, Stourdza et Marţian), extrait de « Anuarul Institutului de istorie naţională din Cluj », XI (1946), p. 13-14.

¹⁴ Dan Simonescu, *Catechismul sibiuan, 1544. Comemorarea a 400 de ani de la prima carte românească* (Le catéchisme de Sibiu. Anniversaire du 4^e centenaire depuis la parution du premier livre roumain), « Arhiva Românească », vol. XI (1945-1946), p. 95-99.

¹⁵ Virgil Molin, *Interpretări noi în legătură cu catechismul de la Sibiu* (Nouvelles interprétations concernant le catéchisme de Sibiu), « Mîtropolia Ardealului », V (1960), p. 604

¹⁶ Barbu Theodorescu, *Personalitatea diaconului Coresi şi rolul lui în cultura românească* (La personnalité du diacre Coresi et le rôle qu'il a joué dans la culture roumaine), « Biserica Ortodoxă Română », 1959, n^{os} 3-4, p. 293; Idem, *Completări şi rectificări la Bibliografia românească veche* (Compléments et rectifications à la Bibliographie roumaine ancienne), « Glasul bisericii », 19(1960), n^{os} 11-12, p. 1 060.

slavonne, ainsi que grâce aux circonstances politiques, religieuses et commerciales existant en Valachie, il a été à même de collaborer avec différentes autres personnes, tels des membres du clergé roumain des environs de Sibiu, aussi bien à l'élaboration du texte qu'à la commercialisation de l'édition¹⁷.

Le professeur P. P. Panaitescu n'hésitait pas à soutenir catégoriquement que nul ouvrage en caractères cyrilliques n'avait jamais été imprimé à Sibiu. Se référant au « Catéchisme » de 1544 il écrivait : « Quant au Catéchisme édité en 1544, l'affirmation du pasteur Wurmlock d'après laquelle son impression aurait eu lieu à Sibiu, est incroyable, car en 1544 il n'y avait aucune typographie dans cette ville. La parution isolée de cet ouvrage qui n'a été suivie d'aucune autre publication provenant du même éditeur semble témoigner qu'il a été imprimé ailleurs, sur la commande de la municipalité de Sibiu. »¹⁸ P. P. Panaitescu soutenait que ce premier ouvrage en langue roumaine a été édité à Tîrgoviște, dans les presses de D. Liubavici. Selon lui, « le maître de Tîrgoviște doit être également rendu responsable de l'ouvrage écrit en caractères cyrilliques et destiné à la Transylvanie »¹⁹. Le professeur P. P. Panaitescu avait soutenu d'une façon catégorique que Philippus Pictor « n'était ni typographe, ni traducteur »²⁰. Par conséquent, le professeur Panaitescu répudiait la thèse de N. Iorga sur l'identité de personne entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave. Il affirmait — après Barbu Theodorescu — que le « Tétraévangile » slavon de 1546 avait été également imprimé à Tîrgoviște, car à Sibiu il n'existait aucune typographie disposant de caractères cyrilliques tout au long du XVI-ème siècle. Suivant l'opinion du professeur P. P. Panaitescu, le « Tétraévangile » de 1546 aurait été une commande venue de Moldavie et exécutée à Tîrgoviște²¹.

Différents chercheurs roumains, parmi lesquels l'auteur de cet article, ainsi que certains autres à l'étranger, ont repris dans son ensemble le problème attaché à la typographie de Sibiu et de l'impression dans ses presses du « Catéchisme » de 1544, et sont arrivés à des conclusions diamétralement opposées à l'opinion du professeur P. P. Panaitescu. On peut résumer les principaux résultats de ces investigations, comme suit :

1. L'activité de la typographie de Sibiu, qui date depuis 1528, portait sur l'édition d'ouvrages en caractères latins. Cette typographie

¹⁷ I. Moga, *Cine a fost Philippus Pictor?* (Qui a été Philippus Pictor?). Extrait de « Anuarul Institutului de istorie națională din Cluj », vol. XI (1946), p. 9.

¹⁸ P. P. Panaitescu, *Începuturile și biruința scrisului în limba română* (Les débuts et le triomphe du texte écrit en langue roumaine), Bucarest, Editions de l'Académie, 1965, p. 122.

¹⁹ *Ibidem*, p. 123.

²⁰ *Ibidem*, p. 124.

²¹ P. P. Panaitescu, *Primele texte tipărite în românește* (Les premiers textes imprimés en langue roumaine), « Astra », Brașov, n° 5 (12), mai 1967, p. 9.

de Sibiu est, par conséquent, le premier établissement de ce genre en Transylvanie.

2. Vers le milieu du XVI-ème siècle, il existait à la typographie de Sibiu une section pour les éditions en caractères cyrilliques. C'est ici que fut imprimé par Philippus Pictor le « Catéchisme » de 1544 en langue roumaine et en caractères cyrilliques.

3. C'est également à Sibiu qu'a été imprimé le « Tétraévangile slavon » de 1546 par Philippe le Moldave, qui doit être considéré comme étant la même personne que Philippus Pictor.

4. On a identifié et daté une autre édition slavo-roumaine, intitulée « L'Évangélaire slavo-roumain », paru à Sibiu entre les années 1551—1553 par les soins du même Philippe le Moldave, alias Philippus Pictor ou Maler. Cet ouvrage constitue le premier texte imprimé en langue roumaine connu actuellement, car ce n'est que vers 1560—1561 que le diacre Coresi a édité son premier livre en langue roumaine.

Bien que les résultats obtenus par ces investigations aient amené dans le circuit scientifique une série de faits nouveaux, le professeur P. P. Panaitescu n'avait pas renoncé à ses anciennes vues. Il avait publié en ce sens, dans les colonnes de cette Revue²², une étude où il contestait les conclusions dont nous venons de nous occuper. En partant du principe *audiatur et altera pars* nous avons estimé nécessaire d'exposer notre propre point de vue et de reproduire les principaux faits et arguments sur lesquels s'appuient nos conclusions. Nous n'insisterons guère sur l'existence d'une typographie à Sibiu depuis 1528. Rappelons pourtant qu'au cours des récentes investigations de nouvelles preuves en ce sens ont été acquises²³. D'ailleurs la majorité de ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'imprimerie en Transylvanie au cours du XVI-ème siècle n'ont jamais mis en doute l'existence des presses de Sibiu, dès le début de ce siècle. Les discussions ont porté sur la question de savoir si cette typographie possédait des caractères cyrilliques. Qu'est-ce qui ressort des sources ? Sont-elles en vérité à tel point confuses que l'on ne puisse en tirer des conclusions pertinentes ? Et peut-on les interpréter comme une infirmation de l'existence de l'imprimerie cyrillique à Sibiu au milieu du XVI-ème siècle ? Considérons le texte suivant d'une note consignée le 16 Juillet 1544 en marge du protocole du magistrat de

²² P. P. Panaitescu, *Les origines de l'imprimerie en langue roumaine*, « Rev. études sud-est europ. », VI (1968), 1, p. 23—38.

²³ Gedeon Borsa, *Die erste Buchdruckerei zu Hermannstadt in Siebenbürgen (1528—1531)*, « Bibliothek und Wissenschaft », Wiesbaden, III (1966), p. 1—12; Sig. Jakó, *Tipografia de la Sibiu și locul ei în istoria tiparului românesc din secolul al XVI-lea* (La typographie de Sibiu et son rôle dans l'histoire des éditions roumaines au XVI-ème siècle), « Anuarul Institutului de istorie din Cluj », VII (1964), p. 97—105; Idem, *Die Hermannstadter Druckerei im 16. Jahrhundert und ihre Bedeutung für die rumänische Kulturgeschichte*, « Forschungen zur Volksund Landeskunde », vol. 9 (1966), n° 1, p. 31—38.

Sibiu : « Ex voluntate dominorum dati sunt Magistro Philippo pictori *pro impressione Catechismi Valachici* (le soulignement nous appartient — *L.D.*) bibalia fl. 2. »²⁴ Il s'agit de toute évidence, d'un *trinkgeld* (pour-boire) ou *bibalia* que Philippus Pictor a reçu pour avoir imprimé le « Catéchisme roumain », représentant non pas la rétribution de son travail, mais une gratification supplémentaire, tout comme le fabricant de papier Hans Früe de Braşov reçut une prime de 2 florins, lorsqu'au printemps de l'année 1546 il livra au magistrat de la ville de Sibiu le premier stock de papier confectionné par ses soins. Soulignons que la source ne laisse aucun doute sur la nature du service presté par Philippus Pictor.

Les registres de la municipalité de Sibiu concernant les comptes courants de la ville et ceux à caractère consulaire sont fort clairs dans la totalité des cas, et précisent rigoureusement les services pour lesquels telle ou telle somme était attribuée. Ceux qui avaient en charge les paiements étaient obligés de présenter au magistrat un compte-rendu exact selon les exigences comptables. Parmi les 52 annotations connues actuellement concernant Philippus Pictor ou Philippus Maler²⁵, il n'y en a aucune qui ne comporte l'indication du service rendu, justifiant la récompense ou la gratification accordée. On ne saurait donc retenir l'hypothèse d'après laquelle le texte du « Catéchisme roumain » aurait été emporté à Tirgovişte pour le faire imprimer par D. Liubavici, car dans pareille éventualité on en aurait trouvé une mention dans la source, tout comme pour les autres occasions, lorsque Philippus Pictor avait été envoyé en Valachie pour différentes raisons. Ainsi, le 16 mai 1537 on consignait que Philippus Pictor se rendait auprès du hospodar de Valachie, porteur d'une coupe en valeur de 31 florins²⁶ offerte en présent au prince. S'il arrivait que Philippus Pictor hébergeât quelque délégué venu de Valachie, le fait était également enregistré. Une conclusion certaine et unique ressort ainsi de cette source : elle établit sans équivoque que c'est Philippus Pictor qui a édité le « Catéchisme roumain » ; il disposait donc de caractères cyrilliques et connaissait le métier d'imprimeur. L'information cueillie dans les comptes consulaires de la ville de Sibiu est pleinement confirmée par la lettre d'Adalbert Wurmloch, chef de la paroisse de Bistriţa, adressée à son ami Johann Hessus, pasteur à Breslau : « (...) Est hic quaedam gens, non solum moribus et lingua, sed et religione a nobis diversa, quam Walachos nominamus. Qui tametsi Christum fa-

²⁴ Archives de l'Etat de Sibiu, Comptes consulaires n° 56, f. 21^v. L'annotation a été reproduite dans de nombreux ouvrages dont nous mentionnons : N. Iorga, *Documente privitoare la istoria românilor culese de E. Hurmuzaki* (Documents concernant l'histoire des roumains recueillis par E. Hurmuzaki), Bucarest, 1901, vol. X, p. 858.

²⁵ A. Hutmann et P. Binder, *Contribuţii la biografia lui Filip Moldoveanul, primul tipograf român* (Contributions à la biographie de Philippe le Moldave, premier imprimeur roumain), « Limbă şi literatură », vol. XVI, p. 150—153.

²⁶ *Ibidem*, p. 150—151.

teantur, nunquam tamen Romanae Ecclesiae subjecti fuerunt. In ceremoniis prorsus dissentiunt a nostris. Baptisant e flumine. Conficiunt Coenam Domini pane fermentato et vino imposito. Legunt Euangelia et Epistolas Paulinas non sua, sed peregrina lingua, quam nos nominamus : Die Raczische Sprache. Quam nec Idiote illorum intelligunt, nisi sacerdote illorum interpretante. Ex nostribus multi quidem sunt eorum linguae peritissimi. *Translatatus est Catechismus in linguam Walachicam atque impressus Cibinii* (quae urbs nobis Saxonibus in Transilvania est metropolis) *characteribus, ut vocant Rascianicis* (le soulignement nous appartient — L.D.) qui quasi referunt formam Graecorum litterarum. Et multi ex Sacerdotibus amplectuntur eum libellum, tamquam sacrosanctum; multi autem prorsus contemnunt.»²⁷ On voit donc Adalbert Wurmlock précisant la ville de Sibiu comme endroit où a été édité le « Catéchisme roumain », en ajoutant que l'impression a été faite en caractères cyrilliques, semblables aux lettres grecques. Nous estimons dépourvue de fondement l'opinion émise d'après laquelle Wurmlock se serait mépris en indiquant la ville de Sibiu comme lieu de l'impression, trompé par le fait que les armoiries de cete localité figuraient sur la couverture de l'ouvrage. Il ne reste donc aucun argument qui nous fasse croire que le « Catéchisme roumain » ait été édité à Tirgoviște dans les presses de D. Liubavici, à la suite d'une commande venue de Sibiu. Il serait d'ailleurs difficilement acceptable d'envisager la publication d'un ouvrage émanant d'un luthéranisme agressif dans la résidence d'un métropolitain orthodoxe, en admettant même que Liubavici travaillât pour son compte personnel. Si en vérité le « Catéchisme » avait été édité à Tirgoviște, quelle explication pourrait-on donner au fait qu'en 1556 le hospodar Pătrașcu de Valachie demandait un exemplaire de cet ouvrage aux édiles de Brașov, et que ces derniers envoyèrent un émissaire à Sibiu pour se le procurer ?²⁸ Douze années après sa parution, on trouvait donc ce livre à Sibiu, sans qu'un seul exemplaire puisse être acquis à Tirgoviște, ne serait-ce que pour l'usage du prince régnant ? Cette nouvelle information extraite dernièrement des archives de l'Etat de Brașov, confirme une fois de plus que l'édition du « Catéchisme roumain » a eu lieu à Sibiu.

Rappelons encore qu'à l'occasion d'un inventaire effectué en 1621 à la typographie de Sibiu, on parle de matrices et de clichés à caractères

²⁷ D'après I. Bianu et N. Hodoș, *Bibliografia românească veche* (Bibliographie roumaine ancienne), vol. I, Bucarest, 1903, p. 22. La lettre a paru en langue allemande en 1546 même, cf. Wahr. *Neue Zeitung aus dem Ungarland und Turkey, ins Deutschlandt geschrieben aus dem latein in deutsche Sprach verdolmescht 1546* décrite par K. M. Kertbeng dans *Ungarn betreffende deutsche Erstlings-Drucke 1454—1600*, Budapest, 1880, p. 150. La lettre a été publiée pour la première fois en langue latine, par Heinrich Wittstoch dans *Beutrage zur Reformationsgeschichte des Nosnergaues*, Vienne, 1858, p. 6 et reproduite dans « Telegraful Român », Sibiu, 1880, n° 23.

²⁸ A. Huttmann et P. Binder, *op. cit.*, p. 65.

cyrilliques²⁹. Or, nous n'avons aucune connaissance de l'existence à Sibiu, jusqu'en 1621, d'une autre typographie qui aurait possédé des caractères cyrilliques. Il en résulte que ledit inventaire portait sur ce qui restait encore du matériel d'imprimerie cyrillique dont on s'était servi au milieu du XVI-ème siècle.

A l'exception des annotations datant de 1556, la plupart des informations que nous venons de signaler étaient connues depuis longtemps déjà aux spécialistes. Pourtant le doute subsistait quant à l'existence de la typographie disposant de caractères cyrilliques à Sibiu au milieu du XVI-ème siècle. Ce qui nous a déterminé à reprendre l'examen de ce problème, en compagnie d'autres chercheurs sous la conduite du professeur Sigismund Jakó, ce fut la découverte de faits encore inconnus et de nouveaux arguments qui confirmaient pleinement l'existence des presses pour le slavon à Sibiu au cours de ladite période. Un examen attentif du «*Tétraévangile slavon*» de 1546 imprimé par Philippe le Moldave a conduit le professeur Sigismund Jakó à conclure que cet ouvrage en caractères cyrilliques a été édité à Sibiu, car les armoiries de cette ville y paraissent nettement. En vérité, ainsi que nous l'avons constaté personnellement par l'étude de l'exemplaire original incomplet se trouvant à Leningrad et de celui intégral de Ujgorod, grâce au microfilm mis à notre disposition, on trouve dans le «*Tétraévangile slavon*» de 1546 les armoiries de la ville de Sibiu, à part sur trois frontispices (précédant les évangiles selon Marc, Luc et Jean), sur une remarquable xylogravure placée en tête de l'évangile selon Matthieu, et également dans le cadre d'une composition d'une forme très spécifique de l'initiale M. Retenons en particulier, la présence des armoiries de la ville de Sibiu sur les frontispices, endroits où Macaire plaçait les armoiries de la Valachie dans son «*Tétraévangile*» de 1512. L'épilogue du «*Tétraévangile*» de 1546, paru après la disparition du professeur P. P. Panaitescu, dans un article portant sa signature et rempli de coquilles — ce qui nous amène à reproduire les images photographiques des deux pages en question (voir fig. 1 et 2) — n'indique pas l'endroit où il a été imprimé. On y trouve seulement la date exacte et le nom de l'éditeur. Ainsi que l'ont fait également d'autres chercheurs —, remarquons que pour indiquer la date on s'est servi non seulement du calendrier julien mais aussi de celui grégorien en usage en Occident, ce qui nous amène à déduire que ce dernier était couramment employé à l'endroit où avait paru l'ouvrage et qui, par conséquent ne saurait être Tîrgoviște. On a prétendu que l'identité exis-

²⁹ «*Item mancherley gemengt kufferin Matrichen zu wallaschischen Buchstaben. Item sein Nr. 64 hölzerne Formen Bilder zu drucken.*» Cf. Fr. Teutsch, *Die Hermannstadter Buchdrucker und Buchhandler*, «*Korrespondenzblatt des Vereins für Siebenburgische Landeskunde*», V. Jahrgang, 1882, p. 65.

tant entre l'épilogue du livre de Philippe le Moldave et celui de l'« Octoèque » (1510), du « Tétraévangile » de Macaire et de l'« Euchologe » de D. Liubavici constituerait un argument en faveur de ceux qui soutiennent que le « Tétraévangile » de 1546 a été imprimé à Tîrgoviște. En effet, les textes sont identiques, mais cette identité s'arrête lorsqu'il s'agit d'indiquer la date de l'impression, lorsqu'apparaît le changement que nous venons de signaler ci-dessus. Il ne faut pas oublier, de plus, que le texte de base de l'épilogue était pareil dans la plupart des éditions cyrilliques dans notre pays au cours du XVI-ème siècle. Et l'on sait pourtant, ainsi que nous l'indique l'épilogue, que la majorité de ces éditions ont paru à Brașov (Coresi ou Călin) et à Alba Iulia (Lorintz). Ainsi l'identité ou plutôt la grande ressemblance entre l'épilogue du « Tétraévangile » de Philippe le Moldave et ceux des ouvrages mentionnés ci-dessus ne saurait constituer en soi aucune preuve à l'appui de l'hypothèse que ce livre a été imprimé en 1546 à Tîrgoviște.

Dans une étude réalisée en compagnie du professeur Dan Simonescu, nous avons signalé déjà que Philippe le Moldave avait reproduit intégralement le texte du « Tetraévangile » de Macaire datant de 1512. La reproduction était à tel point fidèle, qu'au long de dizaines de pages, Philippe le Moldave imprimait lettre après lettre le texte pris dans les pages respectives du livre de Macaire³⁰. Il existe toutefois une différence dont nous avons parlé dans l'étude précitée : on trouve autant dans la préface à l'évangile selon S. Jean, que dans tous les « Tétraévangile » orthodoxes sans excepter celui de Macaire, une phrase bien connue concernant la nécessité de la pureté orthodoxe et de la lutte contre les hérésies ; or, cette phrase manque dans la préface à l'évangile selon S. Jean du « Tetraévangile » imprimé par Philippe le Moldave en 1546. Quelle explication trouver à pareille omission, si en vérité ce « Tétraévangile » de 1546 avait été imprimé à Tîrgoviște dans la ville même où se trouvait le siège métropolitain ? Evidemment il n'y a pas de justification possible. La situation apparaît toute différente s'il s'agit de Sibiu. La Réforme luthérienne avait triomphé dans cette ville et dans ce climat, il était non seulement naturel mais aussi indispensable que l'on éliminât une phrase par laquelle on prêchait une lutte acerbe contre les hérésies. Du point de vue de l'Eglise catholique, tout autant que de celui de l'Eglise orthodoxe, la Réforme luthérienne constituait une hérésie. Les fidèles luthériens de Sibiu auraient-ils pu admettre que l'on imprimât chez eux un ouvrage dans lequel on incitait à la lutte contre les nouvelles religions ?

³⁰ L. Demény et D. Simonescu, *Un capitol important din vechea cultură românească (Tetraevanghelul. Sibiu, 1546)* (Un important chapitre de la culture roumaine ancienne — Le Tétraévangile. Sibiu, 1546), « Studii și cercetări de documentare și bibliologie », Supplément au n° 1 pour l'année 1965, p. 11.

Cela va sans dire que cela paraît invraisemblable. Nous considérons donc cette omission comme un argument de plus en faveur de la thèse que l'édition du « Tétraévangile » de 1546 de Philippe le Moldave a eu lieu à Sibiu.

Sur la page précédant l'épilogue du « Tetraévangile » de 1546 apparaît, aux côtés des symboles des quatre évangélistes, une reproduction des armoiries de la Moldavie ³¹. Cela a amené P. P. Panaitescu à affirmer que ce « Tétraévangile » de 1546 aurait constitué une commande passée par les Moldaves à D. Liubavici pour être exécutée dans son imprimerie de Tîrgoviște ³². Il est vrai que dans les éditions slavonnes datant du XVI-ème siècle, on indiquait d'habitude dans l'épilogue le nom de celui qui avait procédé à son impression ainsi que de celui qui en avait fait la commande. Dans les éditions roumaines à caractères cyrilliques, il n'était pas d'usage que les armoiries ou le blason de celui qui en avait fait la commande figurassent dans l'épilogue. On peut citer à ce propos tous les ouvrages de Macaire, de Liubavici et même ceux de Coresi. Il n'y a que dans les éditions de Transylvanie en caractères latins que l'on trouve les armoiries de la ville de Brașov en dernière page du livre (voir les éditions de Jan Honterus et Valentin Wagner). Coresi s'en est inspiré lorsqu'il a intercalé dans l'épilogue le blason de Sigismond Báthory. L'existence des armoiries de la principauté moldave précédant l'épilogue dans l'œuvre de Philippe le Moldave, constitue ainsi un argument plaçant en faveur de l'édition du « Tétraévangile » de 1546 en Transylvanie, où ce procédé était courant, et non pas à Tîrgoviște où on ne peut le rencontrer dans aucune édition datant du XVI-ème siècle. Toutefois, la présence des armoiries de la Moldavie dans le « Tétraévangile » de 1546 a une justification fort simple et extrêmement plausible. Elle indique le pays d'origine du maître typographe, c'est-à-dire de Philippe de Moldavie (Молдавѣнинъ — d'après l'original en langue slavonne) ³³. En acceptant la thèse d'une commande qui aurait été exécutée à Tîrgoviște, la présence des armoiries de la ville de Sibiu sur le « Tétraévangile » de 1546 serait inexplicable. Elle ne pourrait être attribuée à un hasard, car dans les frontispices, à l'endroit où dans le « Tétraévangile » de Macaire se trouvaient les armoiries de la Valachie, Philippe le Moldave avait placé celles de la ville de Sibiu. Si Philippe le Moldave avait fait tout simplement une œuvre de copiste ou s'était servi des clichés déjà employés par Macaire, — éventualité évoquée mais totalement exclue —, on se demande

³¹ L. Demény, *Stema Moldovei în prima tipăritură din Transilvania* (Les armoiries de la Moldavie dans la première édition roumaine de Transylvanie), « Revista Muzeelor », III (1966) n° 4, p. 346—348.

³² P. P. Panaitescu, *Primele texte tipărite în românește* (Les premiers textes édités en langue roumaine), p. 9 ; Idem, *Les origines...*, p. 29.

³³ L. Demény et D. Simonescu, *Un capitol important...*, p. 10 et fig. 2, 8 et 9.

pour quelle raison il aurait toutefois changé les armoiries de la Valachie, en les détachant du cadre du frontispice macairien et aurait composé une autre xylogravure représentant les armoiries de Sibiu pour les placer à l'endroit resté vide? En vérité, ce changement n'aurait aucune justification si pour une commande moldave, exécutée à Tirgoviște, la ville de Sibiu n'avait rien à voir. Le fait trouve une explication toute naturelle. Nous avons signalé dans l'article signé aux côtés du professeur Dan Simonescu, le remplacement systématique des armoiries valaques dans les frontispices par celles de Sibiu et avons reproduit les images photographiques représentant les pages sur lesquelles figuraient les frontispices respectifs du « Tétraévangile » de Macaire et du « Tétraévangile » de Philippe le Moldave, édité en 1546, de sorte que nous estimons inutile de répéter la comparaison. Il est clair que la fabrication de nouveaux clichés et de nouvelles xylogravures avec les armoiries de Sibiu a une seule explication : celle d'un lien direct entre le typographe et le « Tétraévangile » de 1546 avec cette ville. Etant imprimé à Sibiu, le « Tétraévangile » de Philippe le Moldave devait obligatoirement contenir les armoiries de cette ville dans ses frontispices.

A l'occasion de l'étude des caractéristiques polygraphiques du « Tétraévangile » de 1546 par rapport à d'autres éditions en caractères cyrilliques du XVI-ème siècle, nous avons été amené à des constatations particulièrement intéressantes. Nous avons révélé dans des travaux antérieurs le fait que Philippe le Moldave s'était servi pour imprimer son livre du modèle de Macaire ³⁴. Les frontispices, certaines initiales et même une série de lettres ordinaires sont fort ressemblants à ceux existant dans les éditions macairiennes. Notre travail d'investigation a pleinement démontré cette ressemblance, ce qui nous a déterminé à conclure que lorsqu'il s'est agi de graver les nouveaux frontispices et les initiales, Philippe le Moldave a pris comme modèle les exemplaires de Macaire. La superposition par copies sur papier-calque et par images photographiques grandeur nature a prouvé en même temps qu'une identité absolue était exclue, dans l'hypothèse que l'on se serait servi des clichés restants dans les presses de Macaire. Mais, parce qu'en dépit de la réalité que nous avons clairement fait connaître antérieurement, on continue à prétendre qu'une grande partie des lettres courantes, des initiales ornées et des vignettes de l'édition de Philippe le Moldave seraient identiques à celles de Macaire ³⁵, nous nous voyons obligé de revenir sur ce sujet.

³⁴ L. Demény et D. Simonescu, *loc. cit.*, p. 11–13; L. Demény, *Le premier texte roumain imprimé*, « Revue Roumaine d'Histoire », IV (1965), 3, p. 392–397; Idem, *O tipăritură slavo-română precorésiană* (Une impression slavo-roumaine pré-corésienne), « Studii », 18 (1965), 5, p. 1009–1019.

³⁵ P. P. Panaitescu, *Les origines...*, p. 28.

Prenons seulement quelques exemples. En premier lieu, les frontispices contenant les armoiries. L'identité de l'impression, dans le sens de l'emploi des clichés de Macaire, est, suivant l'opinion de P. P. Panaitescu, exclue car les armoiries mêmes sont différentes. Tout aussi différents apparaissent les frontispices des pages portant des indications sur la succession des évangiles pour chaque Dimanche, ceux marquant le commencement de l'évangile selon Matthieu et l'introduction de Théophilacte à ce même évangile. Point n'est besoin d'un œil exceptionnel, mais tant soit peu habitué avec les éditions en caractères cyrilliques pour remarquer la différence qui existe entre une rangée de lettres majuscules dans l'édition de Macaire et une autre, dans l'ouvrage de Philippe le Moldave. Il ressort nettement qu'il ne peut s'agir de l'emploi d'un même cliché. (voir fig. 9—10). La situation est tout aussi évidente pour ce qui concerne les initiales ornées **Е**, **Є**, **І**, **К**, **И**, **Р** et **Ѧ**, (voir fig. 3). Un peu moins prononcée, mais pourtant perceptible, nous semble la différence dans les initiales **Е**, **Н**, **О**, **З**, **Р** et **С** (voir fig. 4). Dans le « Tétra-évangile » de 1546 les initiales simples sont très fréquentes, tandis que dans l'ouvrage de Macaire on n'en rencontre guère. Le tableau comparatif de certaines lettres ordinaires est à son tour pleinement convaincant (Voir fig. 5). Tout cela nous porte à établir qu'il n'existe aucun élément d'identité entre les éditions de Macaire et celles de Philippe le Moldave. Ainsi, l'affirmation d'après laquelle on aurait gardé dans la typographie de Tîrgoviște, appartenant à Liubavici, des clichés ayant servi à l'impression des éditions de Macaire, et qui auraient été utilisés à nouveau pour imprimer le « Tétraévangile » de 1546, est sans fondement et en opposition flagrante avec les résultats obtenus par la comparaison minutieuse des caractéristiques polygraphiques des ouvrages des deux maîtres imprimeurs.

Quant aux presses de Liubavici, la différence nous paraît encore plus frappante. Celles-ci se distinguent par les caractéristiques polygraphiques des éditions cyrilliques vénitiennes, ayant passé par la phase de l'imprimerie serbe de Gorazda, d'où on les avait amenées à Tîrgoviște. Pour rendre notre argumentation plus convaincante, nous reproduisons le frontispice (voir fig. 6), quelques initiales de D. Liubavici (Voir fig. 7) ainsi qu'une page de l'« Apôtre » qu'il a édité en 1547 (Voir fig. 8) et quelques lignes prises dans une page du « Tétraévangile » de 1546 (Voir fig. 11). Après avoir examiné ces images reproduites en grandeur naturelle, toute autre explication semble superflue, car on se rend aisément compte que la possibilité que l'on ait fait imprimer le « Tétraévangile » de 1546 dans les presses de Liubavici doit être résolument écartée. Rappelons toutefois, en passant, que dans les ouvrages sortis des presses de D. Liubavici (tels « L'Euchologe » en 1545 et « L'Apôtre » en 1547) il n'existe

aucun élément commun, ni la moindre ressemblance avec l'imprimerie macairienne de Tîrgoviște. Une affirmation contraire ne saurait être prouvée d'aucune sorte.

Devant ces faits incontestables, nous gardons la ferme assurance dans la justesse de notre opinion, à savoir qu'il faut exclure radicalement l'hypothèse de l'impression du « Tétravangile » de Philippe le Moldave dans les presses de Tîrgoviște appartenant à D. Liubavici. D'ailleurs, cet ouvrage présente une caractéristique d'imprimerie totalement différente de celle que l'on trouve chez Liubavici, et seulement quelques similitudes, mais en aucune façon une identité avec celle qui était propre à Macaire. Il faut convenir donc qu'il y avait un autre endroit où fonctionnaient des presses à caractères cyrilliques et qui ne pouvait être autre que la ville de Sibiu, car c'est bien en ce lieu que l'on a fait imprimer — ainsi que les sources l'affirment sans équivoque — le « Catéchisme roumain » de 1544 en caractères cyrilliques et aussi parce que le « Tétravangile » slavon de 1546 porte les armoiries de cette ville autant dans ses frontispices que dans autres différents endroits de l'ouvrage.

Les investigations menées en cette direction nous ont permis aussi d'identifier et de dater avec plus de précision une autre édition roumaine. Il s'agit de « L'Évangélaire slavo-roumain » que l'on considérait jusqu'à ce jour comme étant paru aux environs de l'année 1580. Une analyse minutieuse du filigrane du papier employé pour son impression, effectuée par bétagraphie dans le Laboratoire pour la conservation et le dépôt des documents qui se trouve à Léningrad³⁶ prouve avec certitude qu'il s'agit d'une édition pré-corésienne. Cet « Évangélaire slavo-roumain », édité au plus tard vers 1551—1553, constitue le premier texte imprimé en langue roumaine découvert jusqu'à nos jours. Le fait a été unanimement accepté par tous les chercheurs roumains auxquels s'était également rallié P. P. Panaitescu, et il est intéressant de remarquer que, en procédant à une étude comparative similaire, le chercheur hongrois Ferenc Hervay³⁷ est arrivé aux mêmes résultats, bien que ses travaux parallèles se soient déroulés d'une manière absolument indépendante. On a pu établir par la même occasion, que « L'Évangélaire slavo-roumain » a été imprimé dans les mêmes presses que le « Tétravangile » slavon de 1546, à en juger par l'identité des caractères employés. Le

³⁶ L. Demény, *Papiergeschichte des 16. Jahrhunderts im Blickpunkt der Historiker au Rumanien (Aufgaben und Aussichten)*, « Revue Roumaine d'Histoire », VII (1968), 1, p. 28—38.

³⁷ Ferenc Hervay, *L'imprimerie du maître Philippe de Nagyszeben et les premiers livres en langue roumaine*, « Magyar Konyvszerle », LXXXI (1965), 2, p. 119—127; Idem, *L'imprimerie cyrillique de Transylvanie au XVI^e siècle*, « Magyar Konyvszemle », LXXXI (1965), 3, p. 201—216; Idem, *Magister Philippus von Hermannstadt, Drucker der ersten Bücher in rumanischer Sprache*, « Gutenberg Jahrbuch », 1966; Idem, *Die erste kyrillische Buchdruckerei zu Hermannstadt*, « Bibliothek und Wissenschaft », III (1966), p. 145—155.

fait que l'on se soit servi des mêmes clichés pour l'impression des lettres ordinaires et des initiales ornées, employées également pour le « Tétravangile » slavon de 1546, ne laisse subsister aujourd'hui aucun doute. Dans ces conditions, une conclusion toute naturelle s'impose pour nous faire considérer « L'Évangélaire slavo-roumain » comme étant également l'œuvre de Philippe le Moldave qui l'aurait imprimé dans les presses de la typographie sibiote. À l'appui de cette conclusion s'ajoutent non seulement l'aspect graphique de l'ouvrage mais aussi certaines particularités constatées dans la traduction du texte biblique en langue roumaine. L'académicien Emil Petrovici a démontré le premier que la traduction a eu lieu non seulement d'après l'original slavon, mais que l'on s'était servi aussi du texte allemand de la Bible de Luther. Or, cette constatation nous incite à considérer que dans notre pays, pareille opération ne pouvait se réaliser que dans un endroit où le luthéranisme était en honneur, et c'est justement la ville de Sibiu qui au milieu du XVI-ème siècle constituait en ces régions la centre de cette religion.

P. P. Panaitescu avait manifesté son désaccord à l'égard de cette opinion, sans apporter toutefois une réponse à l'argument exposé ci-dessus. On a aussi passé sous silence le fait que nous avons signalé, que dans « L'Évangélaire slavo-roumain » au verset 10, Caïphe était désigné sous le nom de « mitropolit » (métropolit) et ceux qui le secondaient, comme « piscupi » (c'est-à-dire évêques). Coresi prend un grand soin à éviter de se servir de ces deux termes et emploie les expressions de « întîiul preoţilor » (premier parmi les prêtres), de « vlădică » (métropolit) et de « întîiul preot » (premier prêtre). Peut-on y voir l'effet d'un simple hasard ? Certainement pas, car on se refuse à envisager une plus flagrante compromission aux yeux des fidèles, de l'hierarchie de l'Église orthodoxe et de ceux désignés à la diriger — le métropolit et les évêques — que de les rendre responsables de l'injuste condamnation du Christ et de son supplice. C'est certain que le chef de l'Église de Valachie aurait interdit que l'on publiât à Tîrgovişte un texte pareil, dans lequel le personnage indigne du nom de Caïphe était désigné sous la titulature de métropolit. En échange, la chose semble plausible dans une région où dominait le mouvement luthérien, qui dans sa phase initiale contestait toute hiérarchie ecclésiastique. C'est ce qui nous fait affirmer que cet argument, entre autres, plaide aussi en faveur de l'hypothèse de l'impression de « L'Évangélaire slavo-roumain » dans la ville de Sibiu qui était le centre luthérien de Transylvanie.

Dans les circonstances indiquées par les différentes sources qui indiquent clairement que Philippus Pictor ou Maler a imprimé en 1544 le « Catéchisme roumain » à Sibiu, en caractères cyrilliques, d'une part — et l'identification du « Tétravangélaire slavon » de 1546 édité par

Philippe de Moldavie, d'autre part — il est naturel que l'on se demande s'il n'existe par un rapport entre ces deux événements. On ne peut se dérober à la question de savoir s'il ne s'agissait pas en fait de la même typographie et du même maître imprimeur dans les deux cas, c'est-à-dire que ce Philippus Pictor ou Maler éditeur du « Tétraévangile slavon » de 1546 et Philippe le Moldave soient un même et unique personnage. Cette hypothèse ne constitue pas l'apanage des investigations récentes, car ainsi que nous l'avons déjà indiqué dans nos études précédentes, elle a été présentée dès 1931 par N. Iorga. Entre temps, de nouveaux faits ont été établis, qui ont élucidé de nombreux aspects biographiques concernant Philippus Pictor en sa qualité d'attaché près la magistrature de Sibiu.

P. P. Panaitescu soutenait que Philippus Pictor avait été un simple agent de liaison entre la ville de Sibiu et la cour princière de Valachie, et même qu'il n'était ni typographe, ni traducteur³⁸. Par conséquent, s'il fallait accepter cette opinion, une identité de personnes entre Philippus Pictor et Philippe le Moldave est hors de question.

Pour ce qui est de savoir si Philippus Pictor a effectivement pratiqué le métier de typographe, nous avons pu constater que l'annotation datée du 16 juillet 1544 dans les registres de la ville de Sibiu ne laisse aucun doute. Il nous reste à répondre à la seconde partie de l'affirmation de P. P. Panaitescu, comme quoi Philippus Pictor ne devait également pas être considéré comme un traducteur. Là-dessus, ce sont encore les registres de Sibiu qui nous fournissent une réponse sans équivoque. Ainsi, on a pu constater qu'entre les années 1521 et 1554 le nom de Philippus Pictor ou Maler se trouve inscrit dans les comptes de la magistrature sibiote à 52 reprises dont 22 fois il apparaît sur la liste des salariés ayant reçu une rétribution « pro scribendis et exponentis literis Olachicalibus » (1521) ou bien « pro laboribus suis et literarum olachicalium interpretationem » (1525), soit « pro scriptura et lectura litterarum olachicalium » (1526). On indique ailleurs aussi, que les gens de Sibiu payaient une certaine somme au pape de Rășinari pour se faire traduire des lettres en langue roumaine, parce que Philippus Pictor était absent. Dans la plupart des cas, à l'occasion de la paye du salaire annuel, on précisait que telle somme — en général de 6 à 8 florins par an — avait été remise à titre de salaire à Philippus Pictor ou Maler, « literarum valachicalium interpreti » (1536), « interpreti literarum valachicalium » (1537, 1539, 1541 et 1549), comme on trouve aussi la formule : « Philippus Pictor, interpres literarum valachicalium percepit fl. 8 » (1538 et 1545). Nous avons la certitude que devant des faits évidents et à l'appui des

³⁸ P. P. Panaitescu, *Inceputurile și biruința...*, p. 124.

affirmations directes et réitérées des sources qui parlent de Philippus Pictor ou Maler en tant que « *interpre litterarum valachicalium* », engagé pendant plus de 30 ans par la magistrature de Sibiu, sa qualité de traducteur ne peut plus être contestée. D'ailleurs Philippus Pictor ne se limitait pas à traduire des messages mais, comme l'affirment encore les sources, il en rédigeait même parfois les textes et les écrivait en caractères cyrilliques, car souvent sa rétribution par la ville était justifiée « *pro scribendis litteris Olachalibus* » ou bien « *pro scriptura et lectura litterarum olachalium* ». Il en résulte que Philippus Pictor devait posséder une certaine habileté pour écrire vu qu'une correspondance diplomatique exigeait un soin particulier du point de vue calligraphique. Se trouvant au service de la ville de Sibiu, il s'est vu confier sans aucun doute certaines missions à caractère diplomatique. Parmi les 52 mentions dans lesquelles son nom figure dans les registres de comptes, on parle à 18 reprises de pareilles missions, soit qu'elles consistassent en délégations en Valachie, soit dans l'obligation d'accompagner à la cour princière des délégués de marque venus de Valachie en Transylvanie. Souvent Philippus Pictor hébergeait des boyards ou autres émissaires venus à Sibiu d'au-delà des Carpates. Toutes ces informations, minutieusement recueillies et publiées récemment³⁹ donnent du relief à la figure d'un homme cultivé, traducteur en langue roumaine, rédacteur et calligraphe. Le personnage nous apparaît comme un érudit incontestable appartenant à la renaissance transylvaine et qui, loin d'écarter la possibilité, rend encore plus vraisemblable son identité avec ce Philippe de Moldavie qui avait imprimé à Sibiu en 1546 son « *Tétraévangile slavon* ».

On a souvent nié l'identité de Philippus Pictor avec Philippe le Moldave, parce qu'en 1546 le premier se serait trouvé en mission en Valachie⁴⁰ et que par conséquent il ne pouvait pas procéder à l'impression de l'ouvrage en question. Il est parfaitement exact qu'au cours de cette année, Philippus Pictor avait été chargé de négocier en Valachie le rétablissement des relations paisibles entre les habitants de la ville de Sibiu et le hospodar du pays voisin. Il avait reçu pour cela une gratification à part. Mais en même temps, au cours de l'année il avait touché également son salaire habituel, et même un double salaire. Car voici ce que nous trouvons dans les comptes consulaires sous la date du 6 mars 1546 : « *Suivant la décision de messires < les magistrats > Philippus Pictor reçoit en guise de salaire 7 florins à la place de vêtements* », tandis que sur la liste des salariés on marquait pour l'année 1546 : « *De la part de la ville, Philippus Pictor reçoit 8 florins.* » On peut déduire que quelque longue que fût la durée de la négociation en Valachie, elle n'a pas occupé

³⁹ A. Huttmann et P. Binder, *op. cit.*, p. 150—156.

⁴⁰ I. Moga, *op. cit.*, p. 8 et P. P. Panaitescu, *Les origines...*, p. 27.

l'espace d'une année, en sorte que la possibilité qu'il ait travaillé aussi à son « Tétraévangile » n'est pas exclue ; à preuve le salaire qu'il recevait pour des prestations autres que celles à caractère diplomatique. Par conséquent, cet argument ne résiste guère à une analyse attentive de l'ensemble des sources.

Ajoutons un autre aspect qui — d'après notre opinion — plaide aussi pour faire accepter l'identité des personnages suggérée par N. Iorga. Dans le « Tétraévangile slavon » de 1546, édité par Philippe le Moldave, on trouve les plus remarquables xylogravures parues dans les éditions roumaines du XVI-ème siècle. Pour apprécier la virtuosité de graphicien de Philippe de Moldavie, examinons la reproduction des armoiries de Sibiu (voir fig. 12) qui est son œuvre. Ce Philippe de Moldavie était par conséquent un graveur c'est-à-dire, dans le langage usité à l'époque, un peintre décorateur, un « maler » (en allemand = peintre), et c'est justement pour cette raison qu'on l'avait surnommé à Sibiu Philippus Pictor ou Philippus Maler.

Arrivés au terme de la présentation des arguments en faveur de nos opinions concernant l'existence à Sibiu, vers le milieu du XVI-ème siècle, d'une typographie dotée de caractères cyrilliques et le fait qu'elle a servi à Philippe de Moldavie, alias Philippus Pictor ou Maler, pour imprimer différents ouvrages cyrilliques parmi lesquels le « Catéchisme roumain », nous tenons à souligner que les résultats obtenus témoignent ainsi de l'existence dans notre pays de plusieurs centres culturels, en dehors de celui de Tirgoviste. Nous avons constaté donc qu'une activité culturelle roumaine de prestige se développait également en Transylvanie, notamment dans les villes de Sibiu et de Braşov, et que dans les conditions de l'époque, elle ne se tenait pas en dehors des courants culturels européens comme furent la Renaissance et la Réforme. Vouloir considérer la vie culturelle roumaine à l'écart de ces mouvements qui traversaient le continent, ne pourrait que nuire au phénomène culturel roumain, en le vidant d'une riche partie de son contenu. Dans des conditions historiques concrètes, à l'intérieur du pays, a pu se développer une culture nationale nettement distincte, ayant des traits spécifiques et une individualité certaine, tout en restant réceptive à tout esprit de progrès signalé dans la culture européenne. Cette culture roumaine qui s'est distinguée par une remarquable richesse au cours des XV-ème et XVI-ème siècles, autant qu'à d'autres moments de son histoire, apparaît donc comme un élément constitutif dans l'ensemble de la culture européenne et s'est développée dans le contexte général de ce mouvement continental.

Il va toutefois sans dire que dans la dispute qui oppose les spécialistes, nous devons convenir que certains aspects attachés à l'histoire de l'imprimerie roumaine pré-corésienne, sur lesquels s'appuient nos convictions, ne sont pas encore définitivement élucidés. Par conséquent, la poursuite d'une investigation assidue doit constituer un objectif important, en vue de la découverte du « Catéchisme roumain » de 1544 qui serait à même de trancher d'une manière radicale nombre de problèmes controversés.

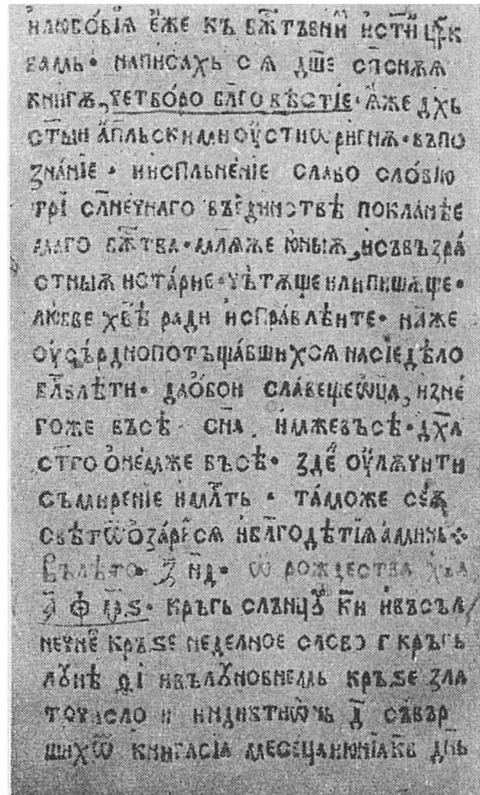
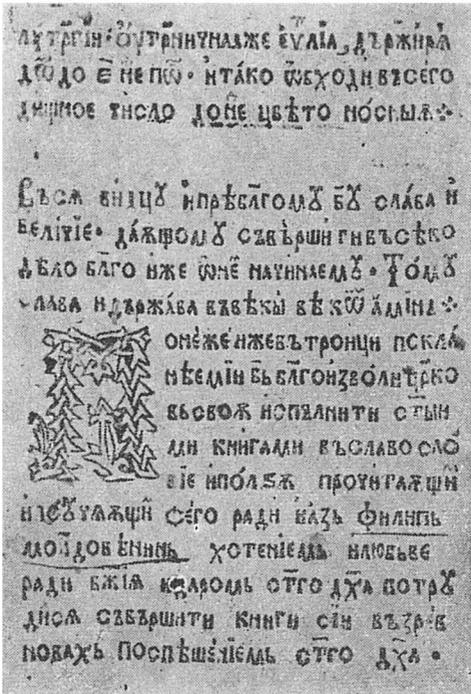


Fig. 1 et 2. — Pages contenant le texte de l'épilogue du « Tetraevangile slavo » de 1546.

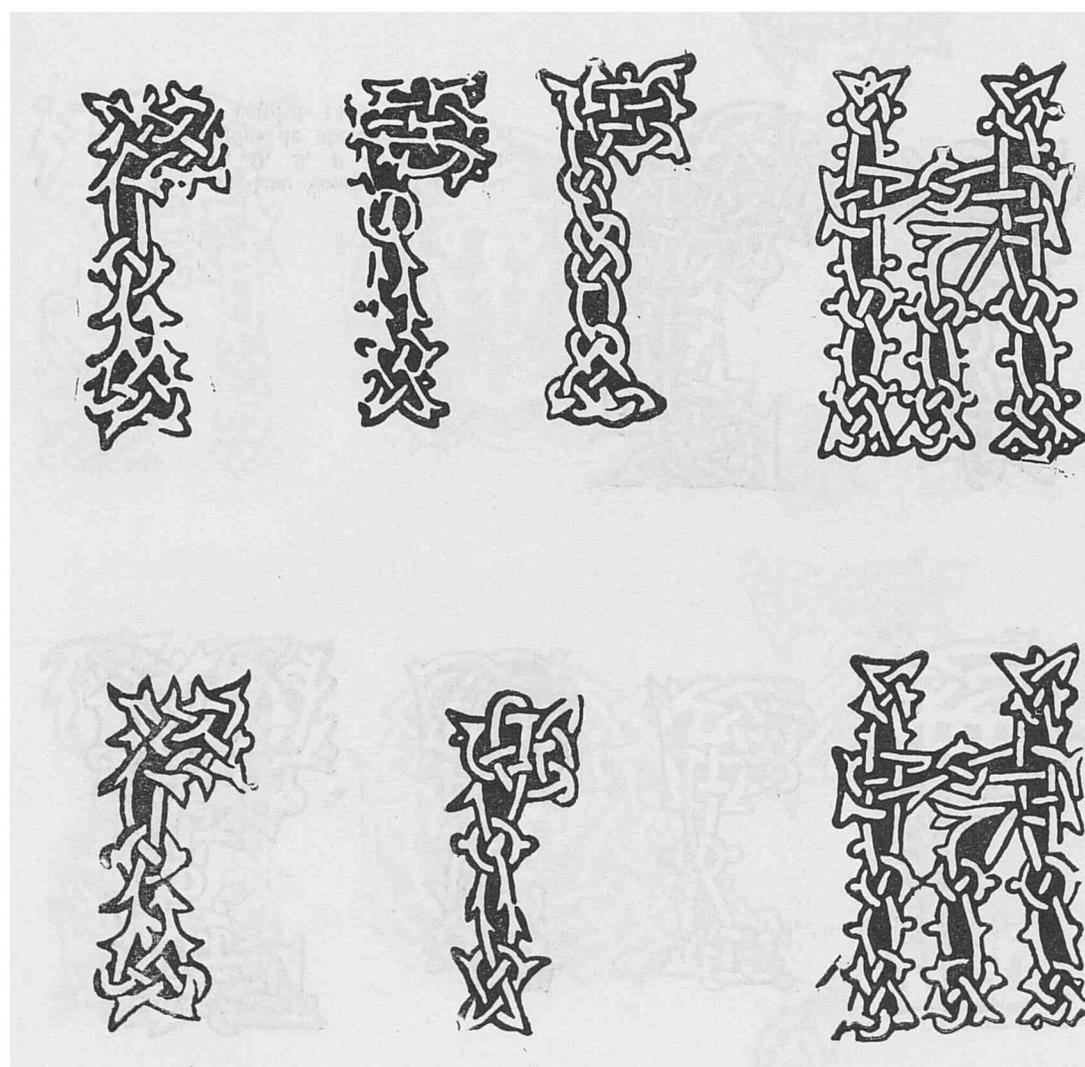
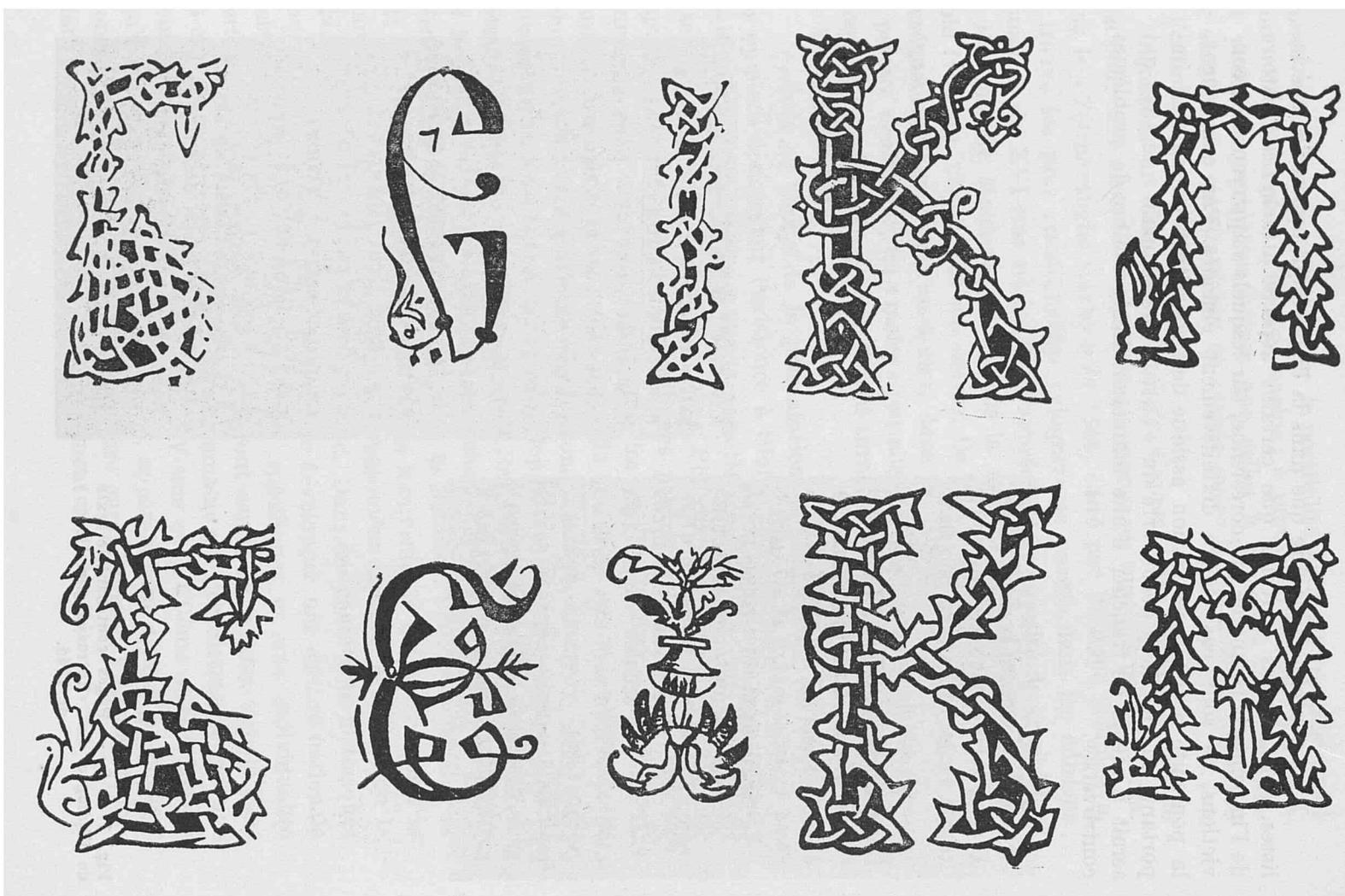


Fig. 3. — Tableau comparatif des initiales, E, G, I, K, P et A dans le «Tetraevangile» de Macaire de 1512 et celui de 1546.

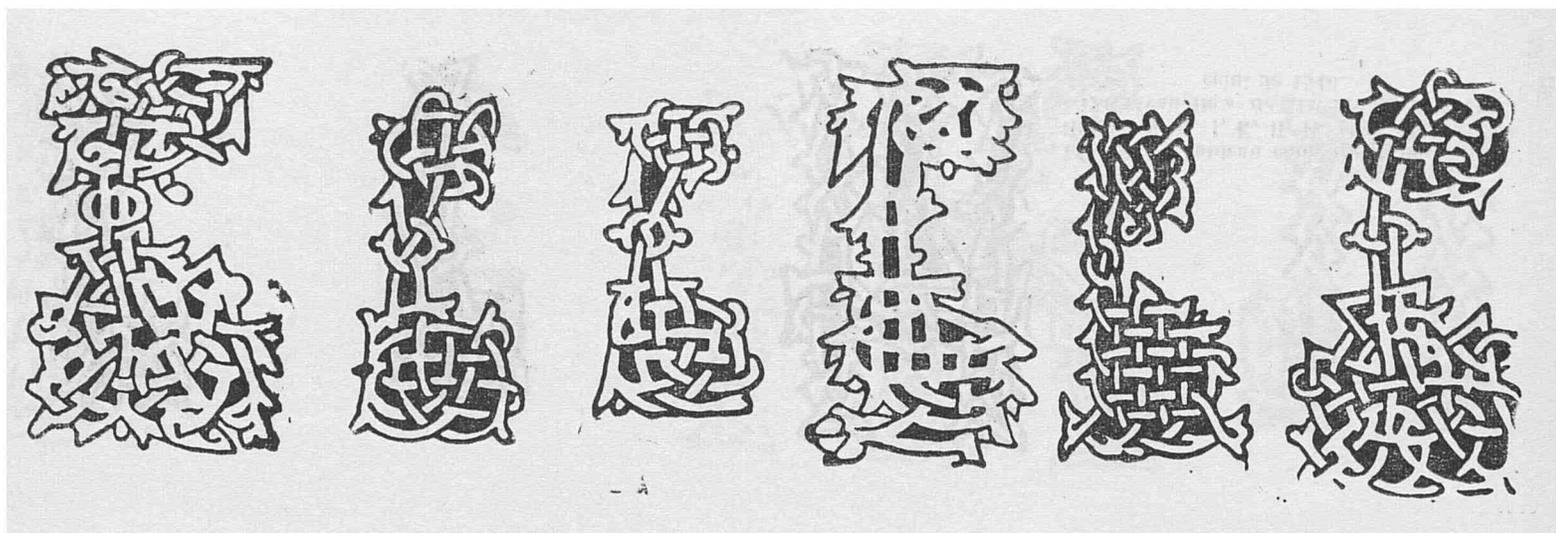
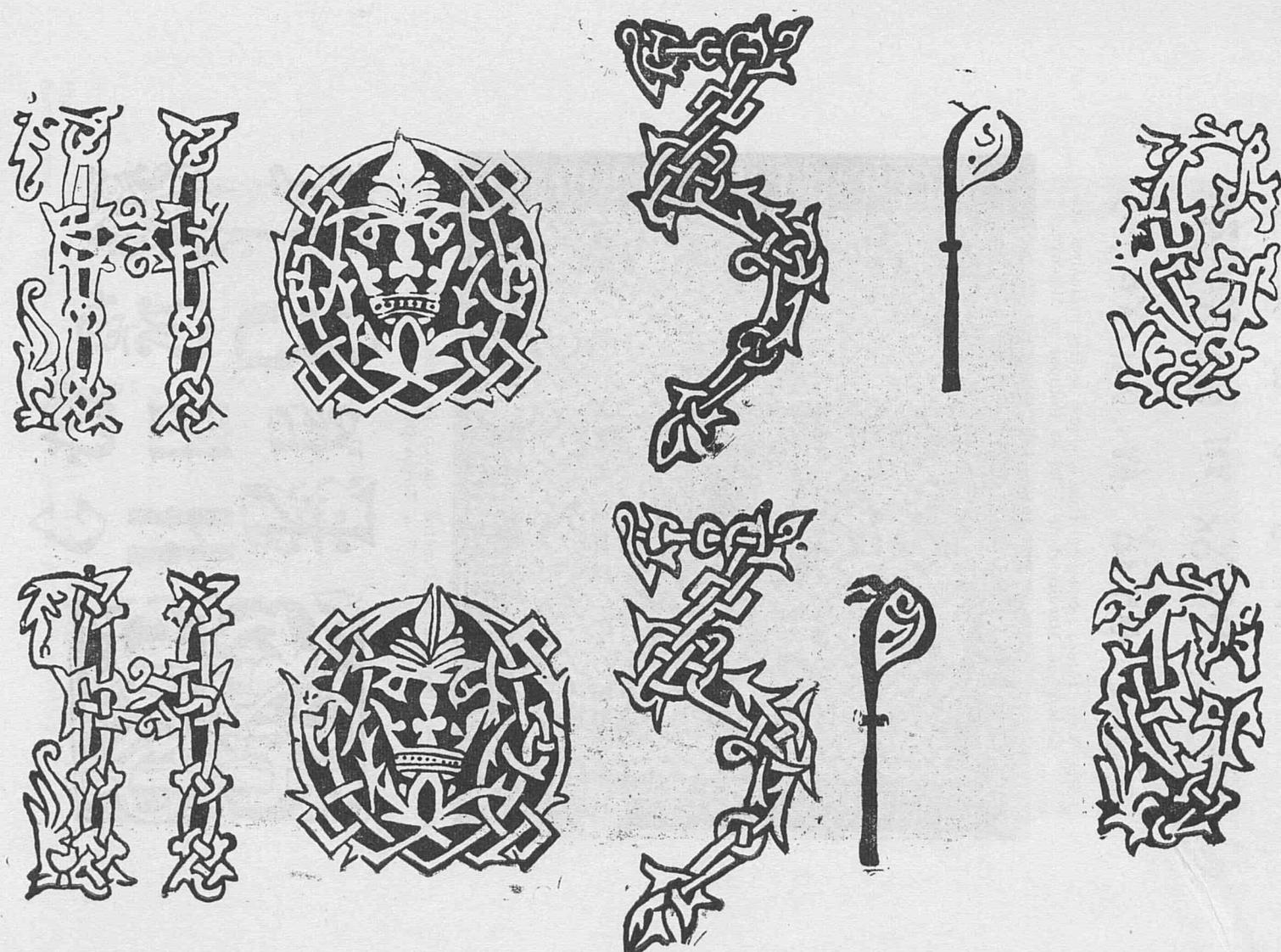
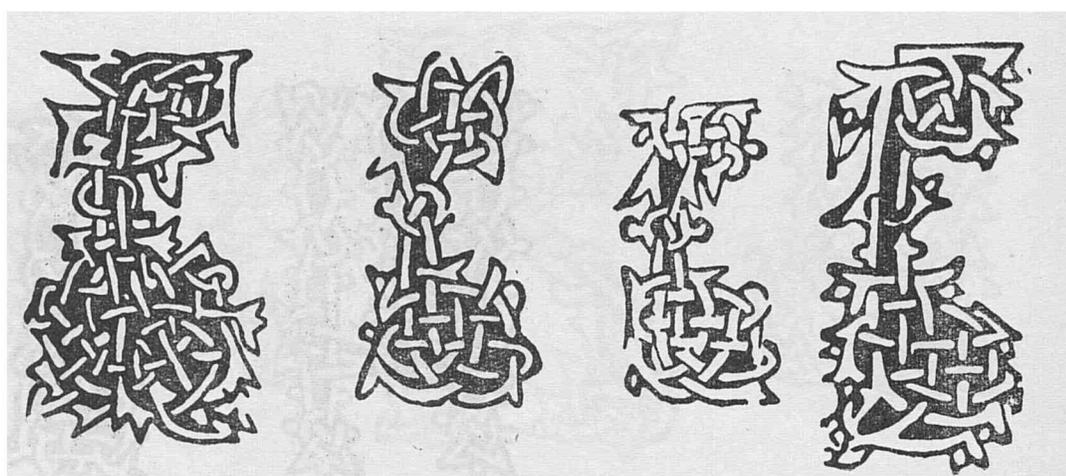


Fig. 4. — Tableau comparatif des ini-
tiales E, H, O, S, P et G, dans le
« Tétrévangile » de Macaire de 1512 et
celui de 1546.



	М	Ѹ	Ѹ	Ѡ	Ѳ	Ѵ
Macarie	MO	ѸK	ѸH	ѠC	ѲД	ѴN
Filip Moldoveanul	MH	Ѹ	Ѹ	ѠH	ѲБ	ѴЗ

Fig. 5. — Tableau comparatif de quelques lettres ordinaires des presses de Macaire et de celles de Philippe le Moldave.

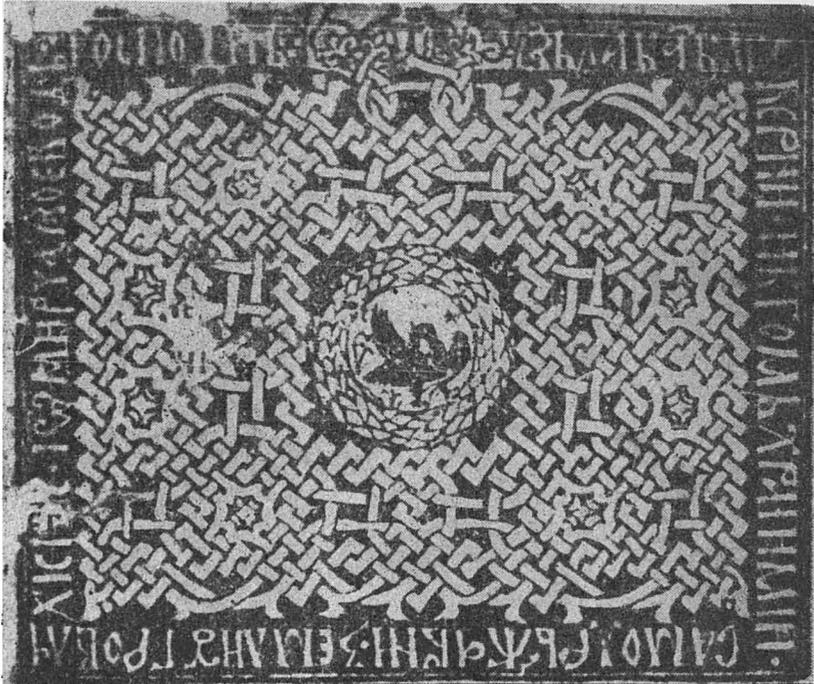


Fig. 6. — Frontispice de «L'Apôtre» slavon imprimé par D. Liubavici en 1547 à Tirgoviste.



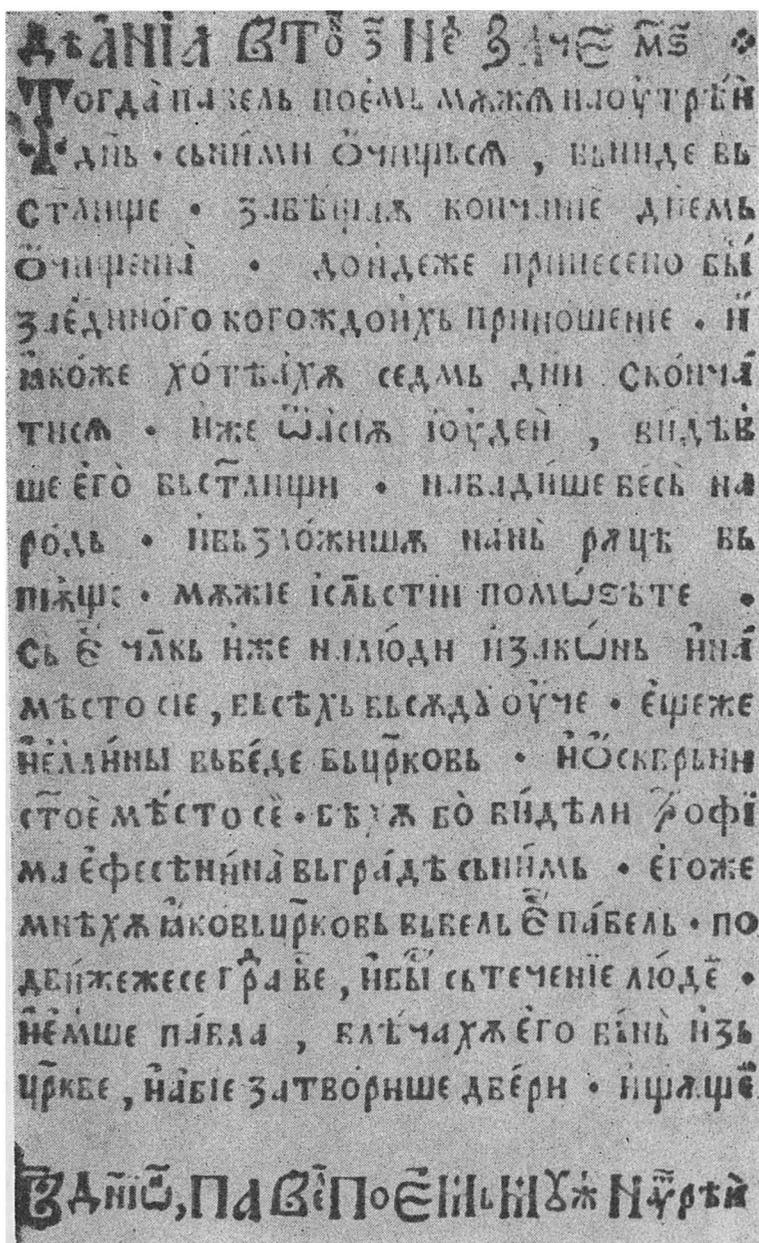


Fig. 8. — Page de « L'Apôtre » slavon de 1547.

Fig. 7. — Rangée de lettres majuscules et initiales de petit ou grand format, dans « L'Apôtre » slavon de 1547, imprimé par D. Liubavici à Tirgoviște.

ѢЖЕ ѠМАРКА СТЕ ЕВАНГЕЛІА

Fig. 9. — Rangée de lettres majuscules du «Tétraévangile slavon» de Macaire, datant de 1512.

ѢЖЕ ѠМАРКА СТЕ ЕВАНГЕЛІА

Fig. 10. — Rangée de lettres majuscules du «Tétraévangile slavon» datant de 1546.

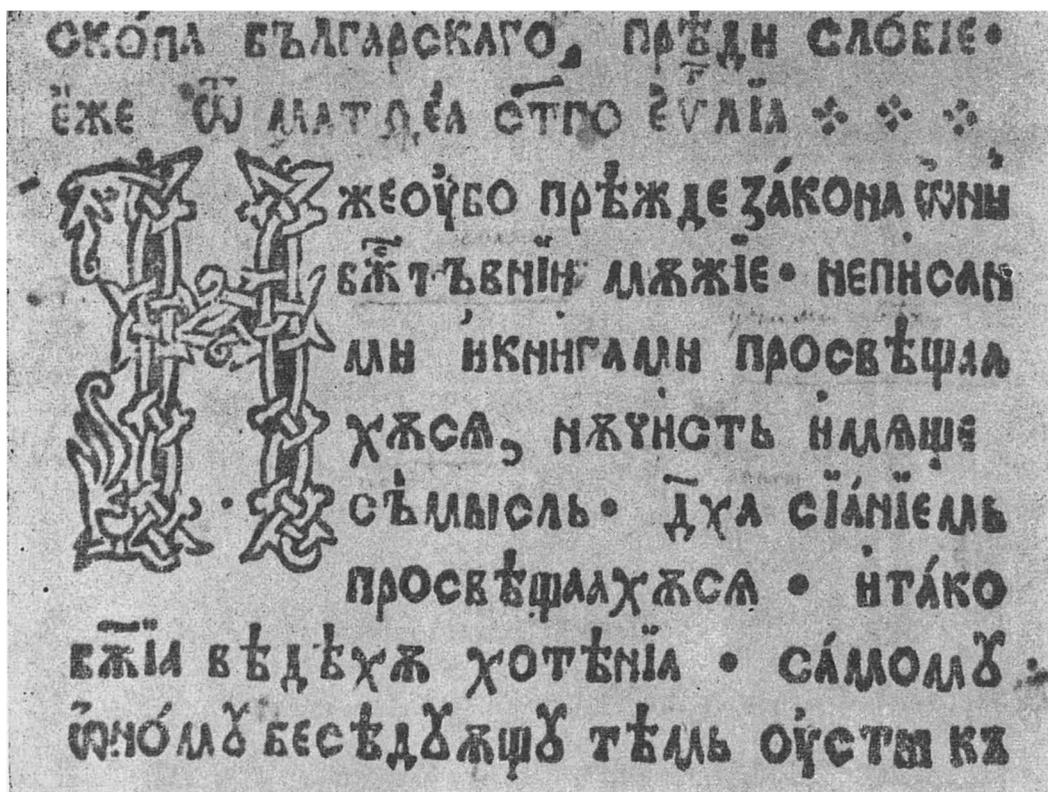


Fig. 11. — Fragment d'une page du «Tétraévangile slavon» imprimé par Philippe le Mol-dave en 1546.



Fig. 12. — Xylogravure du «Tétraévangile slavons», imprimé par Philippe le Moldave en 1546.

LES SARCOPHAGES ROMAINS DE DOBROUDJA *

MARIA ALEXANDRESCU-VIANU

Les sarcophages de Dobroudja ont éveillé assez tard l'intérêt des savants. Ces monuments de qualité modeste, sculptés pour la plupart dans de simples calcaires, rarement décorés et jamais de reliefs mythologiques, sont restés longtemps dans l'anonymat où les siècles les avaient plongés. Ce fut le numismate C. Moïsil qui eut le mérite d'attirer le premier l'attention des archéologues sur la présence de ces pièces en Dobroudja, dans une notice publiée au début du siècle¹. C. Moïsil soulignait déjà l'intérêt des sarcophages pour l'étude de l'art provincial romain. Plus tard, en 1934, Emil Coliu consacrait une pénétrante étude à un

* En premier lieu, nous tenons à remercier Madame Gabriella Bordenache, qui nous a guidé dans l'élaboration de cette étude. Nous tenons également à exprimer notre gratitude envers l'académicien Emil Condurache, directeur de l'Institut d'Archéologie, qui nous a permis de photographier et de publier les monuments conservés au Musée National d'Antiquités. Nous tenons à évoquer l'aide de V. Canarache, le regretté directeur du Musée archéologique de la Dobroudja, qui nous a autorisée à utiliser les matériaux appartenant aux collections du Musée. Nous exprimons enfin notre reconnaissance, pour avoir bien voulu nous faire part de leurs précieuses observations, au prof. J. B. Ward Perkins, directeur de l'Institut Britannique de Rome, au prof. G. Mansuelli, professeur à l'Université de Bologne, au prof. Radu Vulpe et à Madame Maria Ana Musicescu.

J'utilise les abréviations suivantes :

AA — *Archaeologischer Anzeiger*

AEM — *Archaeologische-Epigraphische Mitteilungen aus Oesterreich-Ungarn*

An. D. — *Analele Dobrogei*

Atti... — *Atti del I. Congresso Internazionale dell'Italia Settentrionale*, Torino, 1963

BCH — « *Bulletin de Correspondance hellénique* »

BCMI — *Buletinul Comisiei Monumentelor Istorice*

Bull. Ep. — *Bulletin Epigraphique*

Kalinka — *Kalinka E., Antike Denkmäler in Bulgarien*, Wien, 1906

Materiale — *Materiale și Cercetări Arheologice*

MNA — *Muzeul Național de Antichități*

RIASA — *Rivista dell'Istituto di archeologia e Storia dell'Arte*

Vermaseren — *Vermaseren*,

M. J., *Corpus Inscriptionum et Monumentorum Religionis*

¹ C. Moïsil, BCMI, III, p. 86.

sarcophage à représentations symboliques, découvert à Tomis², et provenant d'Asie Mineure.

L'intérêt pour la délimitation de zones artistiques dans le cadre du monde romain et les efforts d'approfondir le concept d'«art provincial» ont relancé l'étude des sarcophages.

Les études modernes ont identifié certains centres de production de sarcophages, délimitant leurs principales zones de pénétration et d'influence. On peut citer à cet égard les travaux de A. Giuliano sur le commerce des sarcophages attiques dans l'Empire romain³, ainsi que l'ouvrage de G. Ferrari sur la diffusion des sarcophages asiatiques⁴. De même, le savant anglais J. B. Ward Perkins a orienté la recherche vers les problèmes des centres de production et des carrières. En effet, il a établi l'existence d'un groupe proconnésien de sarcophages, dont il a suivi la diffusion sur le territoire de l'Empire romain⁵ en identifiant le marbre extrait des carrières de Proconnèse, une petite île de la mer de Marmara faisant face à Cyzique. Etant donné la nouvelle voie où se sont engagées les recherches, la nécessité d'étudier les sarcophages de la région danubienne est devenue impérieuse.

A l'exception de quelques mentions fugitives de Ward Perkins, les régions danubiennes, ont été jusqu'ici exclues de cette discussion, en raison de l'absence de toute publication systématique du matériel. Les monuments de Bulgarie, aussi bien que ceux de Roumanie, sont ainsi restés à peu près inconnus. Une étude de O. Floca sur les sarcophages de Transylvanie est restée presque inconnue⁶. Par contre, le récent ouvrage d'Alexandrina C. Germanović sur les sarcophages de Yougoslavie⁷ remplit cette lacune dans nos informations sur ce pays, bien que l'archéologue yougoslave n'ait publié que les sarcophages décorés.



Les sarcophages de Dobroudja constituent un groupe homogène, aux caractéristiques bien établies : cuve rectangulaire, profil droit, rarement avec corniche et plinthe (n^{os} 1, 2, 29), l'association de ces deux éléments ayant pour but d'équilibrer le monument ; le couvercle est en forme de toit à double pente, souvent avec imitation de tuiles et pourvu dans les angles de massifs acrotères. L'angle du toit, qui est de 90 degrés environ, forme sur chacun des côtés courts un fronton. Le sommet des acrotères s'élève souvent jusqu'au niveau supérieur du fronton. Par leurs dimensions, les acrotères dominent autant le couvercle que

² Em. Coliu, « Istros », I (1934), pp. 81—116.

³ Antonio Giuliano, *Il commercio dei sarcofagi attici*, Roma, 1962.

⁴ G. Ferrari, *Il commercio dei sarcofagi asiatici*, Roma, 1966.

⁵ J. B. Ward Perkins, « Archeology », 11 (1958); Idem, *Att...*, pp. 119—125.

⁶ O. Floca, « Sargetia », I (1934).

⁷ A. Cermanović, « Archaeologia Jugoslavica », VI (1965).

l'ensemble du sarcophage, d'où leur rôle prépondérant dans la disposition du décor. A l'exception des n^{os} 1 et 13, les couvercles sont dépourvus de moulures.

Cependant, s'ils peuvent être compris dans une description commune, ces mêmes sarcophages diffèrent quant à la matière première dont ils sont faits. On peut distinguer à ce point de vue deux catégories : les sarcophages en marbre et ceux en pierre locale.

Lors de sa visite en Roumanie, J. B. Ward Perkins a identifié le marbre des sarcophages de la première catégorie comme provenant des carrières de Proconnèse. Les études du savant anglais sur la circulation du marbre à l'époque romaine ont établi que les tailleurs de pierre de cette île exportaient leurs produits en Thrace et en Bithynie, en Asie Mineure, en Syrie et en Egypte⁸. Parmi les sarcophages qui prenaient le chemin de l'Occident, une petite partie seulement étaient destinés à Rome et à l'Italie centrale, leur principal débouché étant constitué par le nord de l'Italie et le sud de la Gaule⁹. La Mésie Inférieure étant englobée dans cette vaste aire de diffusion, il existe forcément des rapports de style entre elle et certaines provinces de l'Empire romain. Soulignons pourtant que les analogies de forme ou de décor que l'on relève à des distances aussi considérables ne sont pas l'effet d'influences interrégionales, mais de l'existence d'un centre commun de diffusion de la marchandise.

Malheureusement, pour les sarcophages de la seconde catégorie, faits de pierre locale, nous n'avons pu jusqu'à ce jour identifier les carrières qui approvisionnaient les ateliers locaux, identification qui eût peut-être permis de localiser certains centres de fabrication.

L'importation des sarcophages proconnésiens a eu des conséquences importantes dans la région qui nous intéresse. En effet, la plupart des sarcophages sont en pierre locale et représentent des imitations du groupe proconnésien, le seul qui ait été diffusé dans cette zone. Il existe d'ailleurs pour ce fait une explication historique : les carrières de Proconnèse appartenaient à la ville de Cyzique¹⁰ ; or, les liens entre les régions danubiennes et Cyzique sont attestés dès les V^e et IV^e siècles av. n.è. et jusqu'à l'époque romaine¹¹.

⁸ J. B. Ward Perkins, *Alt...*, p. 123.

⁹ *Ibidem*, pp. 123-124.

¹⁰ L. Robert, *Bull. Ep.*, 1960, p. 179.

¹¹ Cf. Radu Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, pp. 71-72, 208. L'inscription du jeune Meidias, fils d'Aristaios, d'Histria, mort à Cyzique où il était parti pour études, ainsi que l'inscription en l'honneur de Diocles, fils d'Artemidoros, médecin de Cyzique venu à Histria pour enseigner au gymnase public, attestent les liens qui unissaient la Dobroudja à Cyzique aux II^e - I^{er} siècles av. n. è. (voir Em. Popescu, SCIV, VII, (1956), 3-4, pp. 345-348). Une autre preuve de ce fait se trouve chez L. Robert, *Hellenica*, I, p. 154.

Il n'y a, par conséquent, rien de surprenant à ce que le commerce proconnésien se soit dirigé vers ces régions. Nous serions du reste portée à croire que le phénomène est antérieur au II^e siècle de n.è., date des plus anciens sarcophages. La renommée des carrières de Proconnèse est bien établie dès le V^e siècle av.n.è., lorsqu'il était question que le marbre blanc à veines bleuâtres fût utilisé pour la construction d'un grand temple d'Ephèse; plus tard, ce marbre fut choisi pour orner la tombe du roi Mausole, mort en 353¹². L'identification du marbre existant sur le territoire de la Dobroudja devra donc englober aussi les pièces plus anciennes.

On a découvert dans la Dobroudja six sarcophages de marbre de Proconnèse et cinq d'un marbre dont la provenance n'a pu être établie de façon certaine, mais qui à notre avis doit être venu toujours de là. Le sarcophage de Bărboși (n^o 29) est le seul à offrir la preuve documentaire d'un lien entre la Dobroudja et Cyzique, grâce à son inscription au minium: ἐπὶ Ἀλφ(ήνου) Μοδέστου ἀσάρχου; cette lecture, due à L. Robert¹³, se fonde sur l'existence à Cyzique, au III^e siècle de n.è., à l'époque des Sévère, d'un stratège nommé Alfenus Modestus. Nous tenons à souligner la présence de cette inscription tant sur la cuve que sur le couvercle, car ce fait indiquerait, à notre avis, le caractère commercial de l'inscription, laquelle pourrait représenter une date ou peut-être une sorte de laissez-passer. Ce que nous n'avons pu réussir à établir, c'est en quelle mesure ce système d'inscriptions au minium et utilisant des sigles (car l'inscription est précédée d'un sigle) était pratiqué dans les carrières et dans les ateliers. Si le sarcophage en question est parvenu dans la région du Bas-Danube par des intérêts de famille — car L. Robert croit qu'il a été envoyé par Alfenus Modestus lui-même à son fils ou à son neveu Antonius Alfenus Arignotus, qui se trouvait à ce même moment en Mésie Inférieure — le fait serait moins significatif. Cependant, la présence en Dobroudja d'autres sarcophages importés de Proconnèse permet de ne pas tenir compte de ces liens de famille qui, en ce qui concerne l'objet de la présente étude, doivent être relégués au second plan.

Bien que nous ne soyons pas en mesure de nous prononcer sur l'uniformité du groupe de sarcophages conservés sur la côte bulgare, il est hors de doute qu'ici encore c'est le type de Proconnèse qui tient la première place¹⁴. Ce type de sarcophage est du reste fort répandu en

¹² Vitruve, X 7, 15; Idem, II 8, 10. Cf. D. A., s. v. *Marmor*.

¹³ L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, 1937, pp. 124-127; Idem, Bull. Ep., 1960, p. 179; Idem, *Hellenica* XI, p. 26, note 5.

¹⁴ Au Musée de Varna il existe des sarcophages en marbre de Proconnèse (ainsi, la cuve avec couvercle inv. II 413).

Thrace et dans la Mésie Supérieure. Le Musée de Plovdiv en abrite un certain nombre d'exemplaires, les uns entiers, les autres représentés seulement par leurs couvercles, faits d'une pierre locale et présentant les mêmes proportions et la même absence de décor que les pièces connues de la Dobroudja. Une autre série d'exemplaires se trouve au Musée d'archéologie de Sofia et provient soit du territoire de la ville de Serdica, soit des anciennes cités danubiennes. Si on s'avance plus à l'ouest, en Pannonie, on rencontre le même type architectonique (le sarcophage de Kale-Megdan, Belgrade). Mais celui-ci n'est plus cette fois-ci le seul type, car on relève aussi d'autres influences. Entre ces pièces et les nôtres il existe de grandes différences, surtout en ce qui concerne le décor. On se trouve dans une autre sphère de culture.

La Dacie est une région d'interférences. A côté du groupe proconnésien, on en relève un autre au couvercle en forme de plaque on bien à deux pentes très peu marquées et sans acrotères. Un exemplaire de Cluj présente une cuve trapézoïdale, plus large à la tête¹⁵. Cette diversité typologique s'explique par le caractère hétéroclite de la population transylvaine et si, dans une certaine mesure, on relève dans les monuments des analogies avec l'Occident, ceux-ci se rapprochent également des sarcophages de la Mésie Inférieure, tant par la conception commune de l'organisation du décor sur les couvercles que par la similitude de la symbolique, et par la fréquence des sarcophages non décorés. Le type de sarcophage proconnésien a pénétré en Transylvanie plutôt sous l'effet d'influences immédiates des régions avoisinantes et par l'intermédiaire des colons venus des régions orientales de l'empire¹⁶ que par des liens directs avec les carrières de Proconnèse, ainsi qu'il est naturel pour une zone située à l'intérieur du continent.

Mais pour revenir à nos régions pontiques, mentionnons encore que les sarcophages en marbre de Proconnèse sont présents également sur la côte septentrionale de la mer Noire, les premiers en date se trouvant en Chersonèse, suivis de ceux d'Olbia et de Tyras¹⁷.

Dans la Dobroudja, les exemplaires en marbre ont été mis au jour sur le rivage de la mer, à Tomis et à Callatis, ainsi que le long du Danube, à Noviodunum et à Bărboși. De telles villes, situées au bord de la mer ou du vieux fleuve, furent la porte d'entrée des sarcophages proconnésiens. Sur le modèle des pièces importées, on en fit d'autres en pierre locale dans l'intérieur de la Dobroudja. Mais le modèle original, qui est souvent orné de moulures en Asie Mineure, est plus simple dans

¹⁵ O. Floca, *op. cit.*

¹⁶ *Istoria României*, I, 1960, pp. 382—396.

¹⁷ A. H. Щеглов, « *Записки Одесского Археологического Общества* », II, (1967), pp. 255—260.

les productions locales, dont le matériau ne se prête guère à un travail de finesse. Du reste, la fonction de ces sarcophages en rendait inutile l'ornementation. Plus d'une fois, en effet, on les trouve non pas dans des chambres funéraires, mais enterrés sous des tumulus. Ainsi, le sarcophage n° 24 a été découvert dans un tumulus de la nécropole de Noviodunum¹⁸, enfoui à même la terre.

La forme des sarcophages de ce groupe, incontestablement impressionnante, s'est imposée si fortement au goût local que les artisans de la région n'y ont jamais renoncé. Un exemple de ce fait est le sarcophage n° 13, dont l'artisan, sous l'influence de modèles attiques, a voulu transformer le couvercle en une *kliné* où il a représenté le mort à demi détendu. Mais ne pouvant, ni ne voulant renoncer à la forme du couvercle à double pente et pourvu d'acrotères d'angle, il s'est contenté de transformer une des pentes en *kliné* et a laissé les acrotères à leur place. Cette synthèse entre le couvercle typiquement proconnésien et le couvercle-*kliné* ne se retrouve ni en Olténie, ni en Transylvanie; même en Bulgarie nous n'avons rien vu de semblable. En revanche, en Yougoslavie il existe au moins un exemplaire d'un tel couvercle, à savoir à Salona, près de Split¹⁹. Nous ignorons au juste s'il s'agit d'un phénomène parallèle — et, par conséquent, de créations indépendantes — ou d'un type répandu dans une aire plus vaste, notre information étant incomplète. Mais de toute manière, cette nouvelle forme ne diffère pas essentiellement du modèle en usage en ces lieux; elle n'est qu'une variante du groupe proconnésien, attestant ainsi l'autorité avec laquelle celui-ci s'est imposé au goût local, peut-être en raison des avantages relevés par Ward Perkins: « un modello di tale semplicità si prestava ad una notevole varietà di trattamento decorativo secondo il gusto delle varie province alle quali i sarcofagi erano inviati »²⁰.

L'étude des critères de sélection des motifs ornementaux dans l'art provincial romain constitue l'une des clés pour l'intelligence de cet art. Ce qui frappe de prime abord dans les sarcophages de la Dobroudja, c'est l'homogénéité de leur décor, bien que chronologiquement — et c'est là une circonstance qu'il ne faut pas perdre de vue — ils s'étendent sur un laps de temps d'au moins deux siècles. Les critères de sélection ont eu des racines profondes dans le goût et la symbolique des populations locales, ce qui a permis au répertoire ornemental de survivre à toutes les variations de la mode, plus faibles il est vrai dans ces régions périphériques d'un empire si vaste et aux tendances artistiques si peu homogènes.

¹⁸ E. Bujor, « Dacia », N. S., IV (1960), pp. 525—539.

¹⁹ Marcel Gorenc, *Antika Jugoslavija*, 1967, pl. 34.

²⁰ J. B. Ward Perkins, *op. cit.*, p. 123.

La première observation qui s'impose dans l'analyse du décor des sarcophages est celle touchant à la disposition du décor. Sur la cuve, celui-ci, lorsqu'il existe, est toujours placé sur le côté antérieur. Il est du reste fort réduit: le plus souvent, il consiste en une simple *tabula ansata*. Sur un seul exemplaire on trouve des génies funéraires soutenant un médaillon central; quant au grand sarcophage de Tomis (n° 1), les symboles qui s'y trouvent ne sont pas spécifiques pour l'art funéraire. Sur les couvercles, les ornements occupent les espaces créés par les acrotères et les deux frontons. Mais ici, une distinction intéressante s'impose. Le décor des couvercles comprend trois côtés, le côté postérieur en étant dépourvu, à quelques exceptions près (n° 4, 9, 11, 27). Or, si on analyse ces dernières pièces, on constate que le n° 4 et le n° 9 sont en marbre de Proconèse et que le décor y était au moins esquissé, sinon exécuté entièrement²¹. Le n° 11, bien qu'en calcaire, n'est pas forcément un produit local; il présente, à notre avis, des analogies de style avec le sarcophage n° 6. Quant au n° 27, qui est certainement d'origine locale, le décor en est absolument atypique et exécuté sans intention ornementale d'aucune sorte, sa seule finalité étant d'ordre religieux, ainsi que nous avons tenté de le démontrer dans une note consacrée à ce sarcophage²². Ainsi donc, la disposition du décor sur les quatre côtés est propre aux sarcophages importés des zones grecques de l'Empire romain, où l'on sait que ce système était pratiqué²³. En ce qui concerne, en échange, les sarcophages exécutés dans la Dobroudja, on les voit repousser systématiquement l'idée d'un décor comprenant les quatre côtés de la pièce, trait par lequel ils se rapprochent de la série romaine occidentale. Nous ne sommes pas à même de préciser si cette affinité avec le groupe occidental résulte de causes fonctionnelles, comme c'est le cas pour les sarcophages d'Occident, dont le décor sur trois faces s'explique par la place qu'ils occupent dans la chambre funéraire, car dans la région qui nous occupe le problème des chambres mortuaires n'a pas encore été élucidé.

Le motif ornemental de base des acrotères est la demi-palmette, en association avec la feuille d'acanthe ou de lotus. Lorsque ce motif est disposé sur les deux faces d'un acrotère, comme il arrive parfois, la demi-palmette se transforme en une palmette entière; cette dernière a dû, d'ailleurs, être à l'origine de ce motif tellement répandu. Cette même palmette, disposée sur les deux faces de l'acrotère, apparaît sur les petits acrotères des sarcophages attiques et ce motif, dont la forme est si appropriée à l'espace fourni par l'acrotère, a été largement uti-

²¹ J. B. Ward Perkins, « *Archeology* », II (1958).

²² M. Alexandrescu-Vianu, « *Revue études sud-est europ.* », 1-2, 1967, pp. 229-239

²³ W. Altmann, *Architektur und Ornamentik der antiken Sarcophage*, Berlin, 1902.

lisé à l'époque romaine. Il apparaît fréquemment sur les stèles et les autels funéraires, ainsi que sur les grands acrotères des sarcophages proconnésiens. Sur ces monuments, la moitié de palmette de l'une des faces de l'acrotère est parfois devenue un motif indépendant, la seconde face étant souvent décorée de quelque autre motif. Des feuilles d'acanthé sont disposées à la racine de la demi-palmette, amplifiant ainsi le motif à sa base, là où l'espace est plus large. On rencontre souvent ce motif en Asie Mineure (sarcophage de Brousse²⁴ et dans la nécropole de Tyr²⁵), ainsi que dans une forme plus simple dans le nord de l'Italie²⁶. Il est plus rare à Rome, où il apparaît toutefois sur quelques autels funéraires appartenant à des légionnaires de la III^e légion *Cyrenaica*²⁷. Dans les régions du Bas-Danube, on le trouve en Thrace, Mésie Supérieure et Dacie. Cet ornement semble s'être constitué dans les zones gréco-orientales où il est très fréquemment attesté, et d'où il a passé ensuite dans les régions occidentales, sans y connaître pourtant une diffusion aussi intense qu'en son lieu d'origine. Dans la Mésie Inférieure, il a joui d'un grand succès. Outre les sarcophages, il y apparaît sur les stèles funéraires et sur les autels. Il s'y est enraciné et est devenu caractéristique pour cette région. Nulle part peut-être n'a-t-il eu une telle importance. Sous une forme très primitive, due aux artisans locaux, on le retrouve sur les autels votifs du territoire rural d'Histria, par exemple sur l'autel votif de *Vicus Secundini*, datant du règne de Gordien III²⁸. Si l'on connaissait les raisons du succès que ce motif a connu dans les régions du Bas-Danube, on pourrait mieux s'expliquer peut-être les circonstances qui ont déterminé la sélection des motifs décoratifs, problème dont les lois échappent le plus souvent à notre entendement. Malheureusement, le répertoire ornemental des époques aussi bien grecque que romaine ancienne est encore quasi inconnu en ce qui concerne les monuments funéraires. Il faut souligner encore que les différentes catégories de monuments gardaient une indépendance assez marquée les unes par rapport aux autres. Ainsi, à l'époque hellénistique, on avait souvent recours au motif des bucranes à guirlandes pour décorer les frises d'édifices ou de petits autels; à l'époque romaine, on retrouve ce même motif sur des frises de monuments, sans qu'on l'ait jamais utilisé dans le décor des sarcophages, malgré le fait que l'une des principales catégories de sarcophages proconnésiens soit justement celle à décor de guirlandes. Nous ne pouvons nous expli-

²⁴ Information communiquée par J. B. Ward Perkins.

²⁵ Information communiquée par J. B. Ward Perkins.

²⁶ P. E. Arias, « Notizie Scavi », II, VIII, (1948), 1—6, p. 41, fig. 17.

²⁷ Musée National de Rome, n^{os} 195, 181; 206.

²⁸ Musée d'Histria, n^o d'inv. p. 463.

quer l'absence des sarcophages à décor de guirlandes dans les régions du Bas-Danube, alors que ce motif y était répandu par ailleurs. Il est vrai que le sarcophage n° 33 fait partie de cette catégorie et qu'il représente certainement une production locale, d'où l'on peut déduire qu'il a dû exister des modèles ou des exemplaires d'importation. N'empêche qu'il s'agit d'un exemplaire unique et que les guirlandes y sont soutenues par des Victoires, et non pas par des bucranes. En échange, le motif des guirlandes soutenues par des Victoires n'a pas connu une bien grande diffusion : il n'apparaît sur aucun autre groupe de monuments funéraires²⁹.

Parfois les sarcophages sont ornés d'angelots ailés, endormis, la tête appuyée sur une main et l'autre main tenant une couronne (n° 37). Ce type, dont l'origine remonte à l'art hellénistique, a été adopté par la sculpture funéraire comme symbole du sommeil éternel. En échange, la couronne qu'un enfant tient entre les mains est le symbole de l'immortalité, du triomphe sur la mort³⁰, ce motif exprimant ainsi ce qu'il y a de plus proprement humain dans les réactions de l'homme face à la mort : la résignation et l'espérance. Sur notre sarcophage, les angelots sont représentés sur les acrotères. Du point de vue du style, il s'agit d'une interprétation provinciale d'un type que les Romains ont hérité de l'art hellénistique. Sur un autre sarcophage (n° 15), le médaillon central de la face antérieure est porté par deux génies funéraires, mais ceux-ci n'ont plus rien de la grâce des angelots et, s'ils portent encore des ailes, ils ont des corps d'athlètes. Cette évolution du type de l'éros funéraire est générale dans l'Empire romain.

Un autre élément qui figure dans le répertoire de la symbolique funéraire de la Mésie Inférieure est le lion ayant une patte posée sur la tête d'un taureau, parfois d'un agneau (n° 7, 11). Ce motif est en liaison avec celui du lion, symbole de la puissance, qui met en pièces un animal domestique, exprimant de la sorte l'idée de la mort inexorable³¹. Dans l'iconographie du motif tel qu'il apparaît sur nos monuments, il s'agit d'une image hiératisée, mais le sens en est le même, aussi le désignerons-nous du terme de lion tauroctone. Ce motif a été pris à l'art oriental par les Grecs, qui l'ont transmis à leur tour à l'art romain, où il figure assez fréquemment sur les monuments funéraires, les stèles funéraires, plus rarement sur les sarcophages, enfin sur les grands autels du nord de l'Italie, où les lions sont sculptés en

²⁹ Un seul petit autel funéraire mis au jour à Histria est décoré de bucranes soutenant une guirlande. L'autel est exécuté de manière fort primitive. Voir Gabriella Bordenache, « Dacia », N. S., V (1961), p. 210, fig. 27.

³⁰ F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, Paris, 1942, p. 409.

³¹ Giovana B. Montanari, *RIASA*, VIII (1959), p. 137.

ronde-bosse ³². Il est plus répandu en milieu provincial qu'à Rome et dans les zones intensément latinisées. Graillot rattache ce motif au culte de la déesse Cybèle, expliquant ainsi sa présence sur les monuments funéraires : « La mort du taureau mythique détermine une seconde et plus belle création, de même le taurobole communique à l'âme une naissance nouvelle pour une meilleure vie » ³³ plus tard, dit Graillot, ce motif se transforme en symbole astrologique, à savoir en symbole de la lutte des saisons, le lion représentant l'été et le taureau le printemps. F. Cumont inclinerait à admettre cette interprétation ³⁴.

Il convient de mentionner que le sarcophage où figure le lion tauroctone pourrait ne pas être de facture locale, étant donné qu'il est en marbre de Proconnèse. C'est donc sous toute réserve qu'il doit être attribué à l'art provincial de la Mésie Inférieure. On le retrouve cependant sur la stèle érigée à Histria en l'honneur de la prêtresse de Cybèle, Aba ³⁵. Le fronton du monument est occupé par la déesse assise sur un trône, mais de part et d'autre, sur les acrotères, apparaissent ces mêmes lions aux pattes posées sur des têtes de taureaux. Le motif iconographique est donc identique, ce qui prouverait qu'il avait bel et bien été adopté dans la région. Pourtant, si dans le cas ci-dessus le motif semble effectivement se rattacher au culte de Cybèle, ainsi que le supposait Graillot, cette signification ne saurait être étendue au symbole funéraire. Il pourrait s'agir d'un motif iconographique à double sens : la mort inexorable sur les monuments funéraires, le sacrifice créateur sur ceux liés au culte de Cybèle.

Tant par son iconographie que par son style, ce type d'ornementation est proche de certains exemplaires d'Anatolie, tels que les deux stèles d'Altyn-tach conservées au Musée de Brousse ³⁶.

Enfin, les sarcophages où les portraits des défunts figurent sur les acrotères sont également représentés dans les régions danubiennes par le sarcophage n°2. Il apparaît aussi en Bulgarie et, plus loin, aussi bien en Asie Mineure qu'en Italie septentrionale.

Un problème épineux soulevé par l'étude des sarcophages de la Mésie Inférieure est celui de leur chronologie. On est en présence d'un type qui apparaît au II^e siècle de n.è. et se maintient jusqu'à l'époque chrétienne. Il n'existe aucune preuve que les sarcophages aient continué à être en usage dans la Dobroudja à l'époque du Bas-Empire, ainsi qu'il est attesté pour l'Italie du Nord par d'innombrables pièces (à

³² *Ibidem*, pp. 111—139.

³³ Graillot, *Le culte de Cybèle, Mère des Dieux, dans l'Empire romain*, Paris, 1912, p. 158.

³⁴ F. Cumont, *Les religions orientales dans le paganisme romain*, Paris, 1929, p. 158.

³⁵ Em. Popescu, « Dacia », N. S., IV (1960), pp. 273—297.

³⁶ BCH, XXXIII, 1909, p. 286.

Bologne par exemple) et pour l'Anatolie (à Tach-Kassap) par le sarcophage d'un mazdéen de l'époque sassanide (autour de 430 de n.è.)³⁷. Il est difficile de déterminer les limites chronologiques précises des sarcophages de la Dobroudja, d'autant plus que la plupart d'entre eux ne sont pas datables. On dispose toutefois de quelques repères chronologiques qui permettent de fixer certaines dates, certains rapports entre les siècles ou entre les décennies. Le plus ancien sarcophage daté est le n° 17, mis au jour à Callatis dans un contexte archéologique daté par des monnaies frappées sous Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux qui, corroborées par le mobilier funéraire, permettent de dater le monument vers le milieu du II^e siècle. Le second chronologiquement est sans doute le sarcophage n° 2 qui, bien que manquant d'indices autorisant une datation précise, peut toutefois, à en juger par les caractères des lettres de l'inscription et par les traits stylistiques du portrait, être assigné à la fin du II^e siècle. Toujours d'après les caractères de l'inscription, le sarcophage n° 3 a été assigné à la seconde moitié du II^e siècle ou au début du III^e siècle. Le sarcophage n° 29 offre des données plus précises, à savoir la date où était stratège à Cyzique Alfenus Modestus, lequel est attesté par des monnaies sous Septime-Sévère³⁸. Ce sarcophage, qui est d'importation, prouve qu'au III^e siècle de n.è. les relations commerciales avec Cyzique étaient en pleine activité. Enfin, le dernier sarcophage daté est celui de Callatis (n° 16), qui renfermait une monnaie de l'empereur romain Carinus (283—285), ce qui permet de dater le monument de la fin du III^e siècle. Ces pièces mises à part, on est dans l'inconnu. Nous serions portée à croire que ces sarcophages ont continué à exister au IV^e siècle, mais nous ignorons tout de leur sort après les grands changements entraînés par l'adoption du christianisme. Si en Occident on relève une continuité parfaite entre les sarcophages de type proconnésien et ceux du haut Moyen Age, en ce qui concerne la Dobroudja on ne peut rien avancer de précis. Dans ces parages, en effet, commence une ère de grands troubles, de mélanges ethniques et de misère, malgré quelques brèves périodes de renaissance. Il est possible — pour ne pas dire probable — que la tradition des sarcophages se soit perdue, bien que les contacts avec Proconnèse aient persisté, ainsi qu'il ressort des études consacrées aux monuments de l'époque d'Anastase³⁹. Néanmoins, tant que nos actuelles connaissances n'auront pas été enrichies par des données nouvelles, toute conclusion sur le sort de nos sarcophages au IV^e siècle ne pourra être que du domaine de la spéculation.

³⁷ J. de Menasce, « Annual of the Archaeological Museums of Istanbul », Istanbul, 1966.

³⁸ L. Robert, *op. cit.*

³⁹ F. Barnea, « Dacia » N. S., II (1958), p. 349.

CATALOGUE *

CONSTANTZA (TOMIS)

1.

Cuve avec couvercle. Fig. 1—2

Marbre de Proconnèse (détermination par J. B. Ward Perkins).

Dimensions : cuve : L — 269 cm ; l — 148 cm ; h — 107 cm ; A — 86 cm ; a — 80 cm.

Bon état de conservation.

Musée archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 5731.

C. Brătescu, An. D., 1931, p. 209—244 ; V. Coliu, « Istros », I (1934), p. 81—116 ;

L. Robert, Bull. Ep., 1962, p. 229 ; *ibidem*, 1964, p. 209 ; Idem, *Etudes Anatoliennes* p. 219 note 3 ; S. Ferri, *Arte romana sul Danubio*, fig. 593—594.

La cuve présente à sa base une plinthe et dans sa partie supérieure une corniche sans décor. Sa face antérieure est entourée d'un cadre. Au centre, une *tabula ansata* anépigraphie. Dans les anses de la *tabula*, un ornement formé d'une rosace et de vrilles. De part et d'autre de la *tabula*, différents symboles : une cloche, un fouet et une pince à gauche, une balance, un bucrane, une hache et une lance à droite.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Imitation de tuiles sur les pentes. Les acrotères sont décorés de palmettes et de feuilles d'acanthe réalisées en style floral. La palmette est répartie sur les deux faces de l'acrotère, ses bras sont en nombre égal de part et d'autre et elle repose sur des feuilles d'acanthe. Sur les frontons, des têtes de méduses de type hellénistique ayant des serpents enlacés sous le menton. Le couvercle présente à sa base un *kymation* lesbien surmontant une rangée de denticules. Tout le décor est exécuté avec beaucoup d'art et de soin.

En s'appuyant sur les symboles, qu'il considère comme appartenant au culte de Men, V. Coliu a attribué ce sarcophage à un adepte de ce culte. Louis Robert, qui pense qu'il s'agit des symboles d'un agoranome, a combattu à plusieurs reprises la thèse du savant roumain (voir bibliographie ci-dessus), lequel a pourtant encore ses adeptes. Lors d'une visite en Roumanie, le prof. Louis Robert a établi des analogies entre les représentations ornant notre sarcophage et celles d'un *pond* mis au jour à Callatis et publié par C. Moïsil (« Studii și cercetări de numismatică », I, p. 276, n° 32, pl. V, fig. 10). Nous nous rallions à l'interprétation du savant français, d'autant plus que la représentation d'outils sur un sarcophage n'est pas un fait isolé. Il en apparaît aussi sur le sarco-

* L — longueur, l — largeur, h — hauteur acrotère,
a — largeur acrotère.

phage de Brutus, fils d'Aurelianus, actuellement au Musée civique de Modène.

Tant la matière première (marbre de Proconnèse) que le mode d'exécution du sarcophage montrent qu'il s'agit d'une pièce d'importation. Il appartient au groupe proconnésien. Le décor libre et très riche des acrotères, ainsi que le *kymation*, rappellent les sarcophages proconnésiens dont le finissage a été accompli en Asie Mineure. Nous serions portée à croire que la pièce en question a suivi cette voie avant d'arriver en Dobroudja.

Analogies en ce qui concerne le décor des acrotères : Tripoli (Syrie) — sarcophage conservé au Musée des antiquités d'Istanbul, cf. Mendel, *Catalogue des sculptures du Musée Ottoman*, III, n° 1159, p. 397.

2.

Sarcophage d'Alexandros, fils de Zmaragdos. Fig. 5—7.
Cuve avec couvercle.

Marbre de Proconnèse.

Dimensions : cuve : L — 232 cm ; l — 126 cm ; h — 112 cm ; couvercle : L — 134 cm ; h — 78 cm.

Le fronton et les acrotères de gauche manquent. Une partie de la cuve a été reconstituée.

Musée archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 2095.

V. Barbu, *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor* (Nouveaux monuments épigraphiques de la Scythie Mineure), Constantza, 1964, pp. 41—49 ; Idem, « Dacia », N.S., VII (1963), pp. 553—559 ; G. Bordenache, « Dacia », N.S., VIII (1964), fig. 5 et 6.

La cuve présente à sa base une plinthe et à sa partie supérieure une corniche. Sur chaque face, un encadrement à double moulure délimite un champ central en retrait. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* avec inscription. Dans chacune des anses, une rosace. La première ligne de l'inscription se trouve sur la bordure supérieure de la cuve. L'inscription, dans son ensemble, est la suivante :

Χαῖρε παροδεῖτα / Ἀλέξανδρος Ζμαρά / γδου φυλῆς Οἰνώπων / φιλότιμος
κατεσκευάσα / τὴν πύλον ἑαυτῶ και / τῆ γυναι Κύριλλα Φιλοκλέους
. . . . / EN | E /

(Salut, passant ! Alexandros, fils de Zmaragdos, de la tribu des Oinopes, bienfaiteur, j'ai préparé ce sarcophage pour moi et pour mon épouse Cyrilla, fille de Philocleus).

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. La surface de l'acrotère de droite correspondant à la face antérieure

comprend un portrait funéraire dans une alvéole en forme de coquille. Le portrait représente un homme à barbe et à moustaches. Les cheveux comme la barbe sont rendus par des mèches courbes et ondulées, disposées régulièrement en rangées. La moustache, longue et unie à la barbe, recouvre une bouche aux lèvres charnues. Deux rides profonds partant du nez creusent les joues. L'iris et la pupille ne sont pas représentés. Le front est creusé d'un ride profond en accent circonflexe qui accuse l'expression pathétique du visage. Le personnage a sa main droite sur la poitrine, le bras recouvert par les plis de l'himation, représentés par des lignes incisées parallèles. En nous appuyant sur ses caractéristiques de style et sur la coiffure, nous pensons pouvoir assigner ce portrait à la fin du II^e siècle de n.è. (H. Schoppa, *Die Kunst der Römerzeit in Gallien, Germanien und Britannien*, n° 70, relief provenant de Neumagen). Sur l'autre face du même acrotère apparaît le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé, qui se retrouve également sur les faces de l'autre acrotère conservé. Une feuille d'acanthé est sculptée sur l'arête séparant les deux faces, de sorte que l'ornement est continu, quoique la palmette ne se complète pas comme sur les acrotères du sarcophage n° I. Le champ du fronton, également compris dans un cadre, est occupé par une tête de méduse pourvue d'ailerons dans les cheveux et de serpents enlacés sous le menton. Tant par son style que par le procédé d'exécution, la tête de méduse se rapproche beaucoup du portrait, attestant qu'ils ont été exécutés non seulement dans le même atelier, mais aussi par le même artiste.

La coutume de représenter les morts sur les acrotères des sarcophages est bien connue : un sarcophage d'Ankara (mentionné par A. Aziz, *An. D.*, 1—12, 1931) ; trois fragments d'acrotères du Musée d'Istanbul (information de A. Aziz) ; un fragment de couvercle du Musée d'archéologie de Sofia, Bulgarie ; Italie septentrionale : Ferrare (AA. 1930, p. 182, fig. 6) ; Modène (AA, 49, 1934, p. 291, fig. 2) ; Tortona, le sarcophage de P. Aelio Sabino (C. Robert, III, Abt, III, pl. CXIV et pl. CXV, cité d'après C. Brătescu, *An. D.*, 1931, pl. V, fig. 9). Le sarcophage de Vérone, Musée archéologique de Vérone, cf. Anamaria Pais, « *Archeologia classica* », XIX, fasc. I, 1967, p. 121, pl. XXVIII, 2.

Fin du II^e siècle — début du III^e siècle de n.è.

3.

Sarcophage de Damostratos, fils de Heras, Fig. 11.
Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 204 cm ; l — 112 cm ; h — 85 cm ; couvercle : L — 205 cm ; l — 85 ; h — 46 cm ; A — 39 cm ; a — 29 cm.

Coin supérieur de droite de la face antérieure ébréché.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 2096.

B. Barbu, *Noi monumente din Scythia Minor* (Nouveaux monuments de la Scythie Mineure), p. 49—52 ; Idem, « Dacia », N. S., 1963, p. 559.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* avec l'inscription suivante :

Δαμόστρατος / Ἡρᾶς Νεικομεδεύς ἰδίᾳ μετ' ἑτὴ κατε/σκεύασεν ζῆσάσε / σεμ-
μῶς / χαῖρε παροδετα

(Lamostratos, fils de Heras, de Nicomédie a fait (ce sarcophage) pour sa mère, qui a vécu honorablement. Salut, passant !).

Lors de la découverte du sarcophage dans la necropole de Tomis, en 1960, il renfermait une cruche en argile rouge, deux fragments de vase en verre et une lampe (cf. V. Barbu, *loc. cit.*, fig. 8).

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle, non décoré.

L'inscription date le sarcophage de la seconde moitié du II^e siècle ou de la première moitié du III^e siècle de n.è.

4.

Cuve avec couvercle. Fig. 10.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 222 cm ; l — 103 cm ; h — 91 cm ; couvercle : L — 228 cm ; l — 110 cm ; h — 60 cm ; A — 47 cm ; a — 49 cm.

Bon état de conservation.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 4720.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne, non décorée. Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Base du couvercle plus étroite. Rainures pour des crampons sur les côtés courts.

5.

Pseudo-urne. Fig. 19—22.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 32 cm ; l — 20 cm ; h — 35 cm ; couvercle : h — 12 cm.

Bon état de conservation.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 15746.

Inédit.

La cuve et le couvercle sont d'une seule pièce. La cuve a un profil rectiligne. Couvercle à double pente sans acrotère d'angle. Chacune des faces de la cuve a un encadrement et est en retrait. Le tympan du couvercle est saillant. Le décor des faces de la cuve consiste en : 1) un miroir en position centrale, dont le manche descend vers le coin inférieur de gauche ; dans le coin supérieur de gauche de la même face, une cruche renversée ; 2) sous le fronton, au centre une rosace et dans deux coins opposés une feuille de lierre ; 3) une rosace centrale ; 4) une rosace hélicoïdale surmontée d'une guirlande courbe à convexité supérieure.

Le caractère funéraire du monument nous paraît indubitable, étant donné le décor et la matière première. Il pourrait s'agir, à notre avis, d'un cénotaphe.

La question qui se pose est si les éléments représentés sans dessus-dessous (la cruche, la guirlande) ne sont que l'effet de l'inexpérience de l'artisan, ou s'il y a là une intention dont la signification nous échappe.

6.

Urne ou sarcophage d'enfant. Fig. 17.

Marbre.

Dimensions : cuve : L — 50 cm ; l — 38 cm ; h — 26 cm ; couvercle ; L — 55 cm ; l — 42 cm ; h — 8 cm.

Bon état de conservation.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5455.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Couvercle à double pente très peu marquée. Au lieu d'acrotères, une feuille de lierre qui produit dans chaque coin une légère proéminence. Sur les côtés courts, des rainures pour crampons.

7.

Couvercle. Fig. 23—29.

Marbre de Proconnèse.

Dimensions : L — 248 cm ; l — 150 cm ; h — 91 cm ; A — 69 cm ; a : 73 cm.

Bon état de conservation.

M.N.A., n° d'inv. L 2033.

C. Moisil, BCMI, III (1910), p. 85, fig. 84.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympan encadrés ayant le champ en retrait. Au centre de chaque fronton, une tête de méduse. Sur les faces des acrotères correspondant aux frontons apparaît le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé. Le même motif apparaît également sur l'acrotère postérieur gauche, tandis que sur son pendant la demi-palmette est associée à la feuille de lotus. Sur les faces des acrotères correspondant au côté antérieur du sarcophage est représenté un lion tenant une patte sur une tête de taureau. Décor de simili-tuiles sur les pentes du couvercle. Les reliefs sont soigneusement exécutés. Ce qui frappe, c'est la variété des ornements. L'analyse du décor des acrotères atteste le travail de deux artisans. En effet, si l'on compare l'acrotère postérieur de droite à celui antérieur de gauche (fig. 27—28), on est saisi par la subordination étroite du décor à l'espace architectural qu'il occupe. Qu'il s'agisse de la demi-palmette associée à la feuille de lotus ou du lion tauroctone, les motifs sont disposés de manière à épouser exactement la forme de l'acrotère et à remplir tout l'espace destiné au décor. En revanche, sur les acrotères de la diagonale opposée (postérieur de droite et antérieur de gauche, fig. 24—25), la conception sur la manière de décorer un espace architectural s'avère tout autre; le décor y obéit à ses propres lois et s'encadre librement dans l'espace donné; l'artiste n'a pas craint l'existence d'espaces vancants et, libéré de cette obligation, il a créé des formes harmonieuses, libres et naturelles. Si l'on analyse le décor suivant le critère du mode d'exécution, il est possible, ici encore, de mettre côte à côte, en les assignant au même artisan, le lion de gauche (fig. 28) et la tête de méduse du fronton de droite (fig. 26), d'une part, le lion de droite (fig. 25) et la tête de méduse du fronton de gauche (fig. 29), d'autre part. Nous avons abouti à cette répartition en nous basant sur la manière dont sont traités les yeux (plus réalistes pour le premier couple, plus schématiques pour le second) et en comparant la crinière du lion et la chevelure de la méduse (dans le premier couple il existe une symétrie et un ordre évidents dans la disposition des mèches, alors que dans le second couple celles-ci sont désordonnées).

Nous ne sommes pas en mesure de préciser si ce sarcophage est venu avec de simples indications de décor, qui ont été complétées sur les lieux (hypothèse qui expliquerait les différences de style), ou s'il a été exécuté entièrement en Mésie Inférieure. Nous pensons qu'un rapprochement est permis entre les ornements de ce couvercle de sarcophage et ceux du n° 8. On y relève le même motif du lion tauroctone sur l'un des acrotères. Mais le relief est trop usé pour permettre une détermination précise des ressemblances de style, qui semblent exister toutefois, à en juger par la seule partie mieux conservée, la crinière,

où la disposition des mèches est la même. En échange, la ressemblance entre les deux pièces en ce qui concerne le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé est frappante. S'il est hasardeux peut-être d'affirmer que l'on se trouve en présence de décors réalisés par le même artiste — à savoir cette partie du décor du sarcophage n° 7 que nous avons caractérisée comme libre, d'une part, et le décor du sarcophage n° 8, d'autre part — nous pensons qu'il est permis de les considérer comme les produits d'un même atelier. Malheureusement, celui-ci ne peut être localisé, étant donné qu'il n'est pas certain non plus que le sarcophage n° 8 soit de caractère local.

8.

Couvercle (fragment). Fig. 30—31.

Calcaire.

Dimensions : L — 146 cm ; l — 68 cm ; h — 53 cm.

Sommet du fronton brisé. Couvercle brisé au point de jonction avec les acrotères.

MNA, n° d'inv. L. 489.

Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympan compris dans un encadrement denticulé. Dans le champ en retrait du fronton, une tête de méduse au relief marqué. Sur les faces des acrotères, jouxtant le fronton, figure le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé. Sur l'acrotère correspondant au côté antérieur, un lion ayant la patte posée sur une tête de taureau ; sur la face postérieure de l'autre acrotère, un lion dont la patte est posée sur une tête de bélier.

Pour les ressemblances de style que nous avons cru pouvoir établir entre ce couvercle de sarcophage et le n° 7, voir ci-dessus.

9.

Couvercle (fragment). Fig. 35—37.

Calcaire.

Dimensions : l — 125 cm ; h — 63 cm ; A — 55 cm ; a — 47 cm.

Fragment d'un couvercle cassé transversalement. Arêtes des acrotères corrodés.

Constantza, Parc Archéologique, sans n° d'inv.

Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Tympan marqué par un cadre triangulaire, ayant au centre une tête

de méduse. Sur les acrotères, le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé. La liaison entre les deux faces des acrotères était peut-être faite par une feuille d'acanthé ou par une branche de palmette. Décor excisé, fond légèrement voûté à la partie supérieure de l'acrotère. Relief plat, sans ombres.

Analogies de décor : les acrotères du sarcophage du Smithsonian Institution, cf. J. B. Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi from the Quarries of Proconessus*, Smithsonian Institution, Washington, 1958, pl. I, fig. 1 ; Brusa Museum, n° d'inv. 1752 (Ward Perkins) ; Tyr (Ward Perkins).

10.

Couvercle. Fig. 41.

Marbre.

Dimensions : L — 62 cm ; l — 46 cm ; h — 40 cm ; A — 62 cm ; a — 53 cm.

La pièce est composée d'un acrotère et d'un fragment de l'une des pentes.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5790.

Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. L'acrotère est décoré sur les deux faces du motif de la demi-palmette associée à la feuille de vigne. Sur l'arête médiane, une feuille d'acanthé et une branche de palmette. Le fronton est encadré et son champ est en retrait.

11.

Couvercle. Fig. 43.

Calcaire.

Dimensions : L — 266 cm ; l — 146 cm ; h — 73 cm ; A — 56 cm ; a — 58 cm.

Bon état de conservation.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 353.

Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Imitation de tuiles sur les pentes. Tympan encadré. Champ du fronton en retrait, ayant au centre une rosace. Acrotère non décoré.

La rosace qui occupe le centre du fronton apparaît fréquemment sur les sarcophages de Tyr (information de J. B. Ward Perkins).

12.

Couvercle. Fig. 42.

Calcaire.

Dimensions : L — 242 cm ; l — 122 cm ; h — 81 cm ; A — 64 cm ; a — 61 cm.

Bon état de conservation ; petites ébréchures sur les bords des acrotères.

Constantza, Parc Archéologique, n° d'inv. 4744.

Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Les acrotères s'unissent au fronton très haut ; ils ne sont pas décorés. Sur les côtés courts, des rainures pour crampons. Les dimensions particulièrement importantes de la pièce semblent indiquer qu'il s'agit d'un sarcophage familial.

13.

Couvercle. Fig. 38.

Calcaire.

Dimensions : L — 147 cm.

L'acrotère de droite manque, ainsi que les deux frontons. Pente postérieure du couvercle clivée. Les acrotères postérieurs manquent, ainsi que la tête de la statue.

Constantza, Parc Archéologique, sans n° d'inv.

Inédit.

Couvercle à double pente pourvu de massifs acrotères d'angle. Sur l'une des pentes est représentée une *kliné* sur laquelle se trouve étendu un personnage féminin drapé. Au-dessus d'une tunique à manches courtes, une mante entoure les hanches, une de ses extrémités recouvrant l'épaule gauche, tandis que l'autre est enroulée autour du bras. Le coude gauche est appuyé sur un coussin. La draperie est très plate et schématique. De même, les doigts de la main gauche, plats et longs, ne sont indiqués que par des lignes incisées. La partie supérieure du personnage est en haut-relief, se détachant presque complètement du fond. A sa base, le couvercle a une baguette de 2 cm d'épaisseur, façonnée, qui était très probablement apparente. Entre les bords du lit et les acrotères, il reste des portions de remplissage.

Analogies en ce qui concerne le couvercle — *kliné* à double pente et acrotères d'angle : Salone, Dalmatie, v. Marcel Gorenc, *Antika Jugoslavija*, Belgrade, 1967, fig. 34.

III^e siècle de n.è.

14.

Sarcophage de Castresius et d'Euphrosyne. Cuve.

Calcaire.

Dimensions : L — 198 cm. ; l — 82 cm ; h — 70 cm.

Bon état de conservation.

M N A, n° d'inv. L. 1.

Gr. Tocilescu, AEM, VI, 1882, p. 27, n° 54 ; IGR, I, p. 210, n° 627 ; I. Stoian, *Tomitana. Contribuți epigrafice la istoria cetății Tomis* (Tomitana. Contributions épigraphiques à l'histoire de la ville de Tomis), Bucarest, 1962, pp. 13, 231, pl. LXVII fig. 1—2.

Cuve au profil rectiligne. Sur l'une des faces longues, dans une *tabula ansata*, l'inscription suivante :

Εὐφροσύνη συμβίω / τειμοτάτη Καστήσιος Ἰουλίου /. Φρόντωνος πρεμποπει/
λαρίον πραγματευτήσ/κατασκεύασεν, ζῆσάση ἔτη $\overline{\chi\epsilon}$

(A Euphrosyne, (son) épouse aimée, Castresius, administrateur de Iulius Fronto, ancien *primipilus*, a fait (ce sarcophage) pour celle qui a vécu 25 ans).

De part et d'autre de l'inscription, un miroir et un siège.

Sur le côté court de la cuve, cette autre inscription :

Πραγματεύτης/ζῶν ἑαυτῶ τε' καὶ / τῆ συμβίω ἑαυτοῦ/Εὐφροσύνη ζῆτά/ση
ἔτη $\overline{\chi\epsilon}$

(Celui qui a été administrateur de son vivant a fait ce sarcophage pour lui et pour son épouse Euphrosyne qui a vécu 25 ans).

15.

Face antérieure d'un sarcophage (?). Plaque réutilisée. Fig. 13.

Marbre de Proconnèse.

Dimensions : L — 106 cm ; l — 46 cm ; 2) L — 85 cm ; l — 45 cm.

Musée archéologique de la Dobroudja, n° d'inv. 5720.

Inédit.

La plaque est conservée sous forme de deux fragments ornés d'un médaillon à anses, à triple contour, soutenu par deux génies ailés dont les têtes manquent, la pierre étant brisée. Sculpture en « relief négatif ». A l'exception d'une portion restreinte autour des deux corps, le fond n'est pas travaillé. Le champ du médaillon a été aplani en vue d'une inscription qui n'a plus été gravée.

Analogies pour les génies : sarcophage des Alyscamps, Musée d'Arles, cf. Espérandieu I, n° 171 ; sarcophage de Colonia Iulia Vienna Allo-

brogum, Vienne, Espérandieu, I, n° 367 ; sarcophage de Saint-Gilles, Espérandieu, I, n° 498 ; sarcophage de Sans, Espérandieu, III, n° 2 155 ; sarcophage de Durostorum (Silistra), Kalinka, n° 353, fig. 112 ; F. Cumont, *Recherches sur le symbolisme funéraire des Romains*, pp. 347—348 ; A. Müfid Mansel, *Excavation and Researches in the Necropolis of Perge*, Türk Tarih Kurumu Basimeni, Ankara, 1949.

MANGALIA (CALLATIS)

16.

Sarcophage de Caius, fils de Philodespotes.
Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Découvert dans la nécropole est de la ville.

Dimensions : cuve : L — 213 cm ; l — 97 cm ; h — 74 cm ; couvercle : L — 219 cm ; h — 48 cm ; A — 38 cm ; a — 32 cm.

Bon état de conservation.

Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 96.

Gr. Tocilescu, AEM, XIX, 1896, pp. 109, 110, n° 65 ; O. Tafrali, dans « *Arta și Arheologia* », I (1927), p. 19.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face principale, une *tabula ansata*, avec l'inscription suivante :

Γάιος Φιλοδεσπότης ζήσας ἔτη ἑξήκοντα / ζῶν καὶ φρενῶν ἐποίησα ἐμαντῶ / ὦ
παροδείτα Χαῖρε / Ὁ συ μισεῖς, τοῦτο ἄλλω μὴ ποιήσεις

(Caius, fils de Philodespotes, âgé de 60 ans, je me suis fait de mon vivant et étant en pleine possession de mes facultés, (ce sarcophage). Bonne santé, passant ! Ce que tu n'aimes pas, ne le fais pas à autrui).

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Non décoré.

A l'intérieur de la cuve, on a découvert une monnaie de l'empereur Carinus (information de C. Preda).

Fin du III^e siècle.

17.

Couvercle.

Marbre.

Découvert dans la nécropole.

Dimensions : L — 250 cm ; l — 83 cm ; h — 43 cm.

Bon état de conservation.

Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inventaire.

Inédit.

Couvercle à double pente, avec acrotères d'angle. Non décoré.

Découvert dans une tombe pourvue d'un riche inventaire et de monnaies de l'époque de Trajan, Hadrien et Antonin le Pieux. La tombe peut donc être datée de la première moitié du II^e siècle. Le couvercle recouvrait la tombe. Si, comme il est permis de croire, il a été réemployé dans ce but, il doit être bien plus ancien, au moins du début du II^e siècle.

18.

Couvercle

Calcaire.

Dimensions : L — 212 cm ; l — 84 cm ; h — 44 cm ; A — 37 cm ; a — 30 cm.

Bon état de conservation.

Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 97.

Inédit.

Couvercle à double pente avec acrotères d'angle. Non décoré.

19.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 53 cm ; l — 98 cm ; h — 62 cm ; A — 53 cm ; a — 45 cm.

Grande ébréchure sur les côtés longs.

Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.

Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Traces de crampons sur les côtés courts.

20.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 210 cm ; l — 78 cm ; h — 43 cm.

L'une des extrémités cassée, le fronton et les acrotères n'existant plus. Une importante cassure sur le côté long a eu pour effet la perte de l'acrotère de l'extrémité opposée. Le seul acrotère restant est fortement corrodé.
Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.
Inédit.

Couvercle à double pente avec massifs acrotères d'angle. Des rainures pour crampons sur le côté court.

21.

Cuve.

Conglomérat.

Dimensions : L — 78 cm ; l — 75 cm ;

Mangalia, Musée d'Archéologie, sans n° d'inv.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Non décorée.

22.

Cuve.

Calcaire poreux.

Dimensions : L — 203 cm ; l — 92 cm ; h — 78 cm.

Bon état de conservation.

Mangalia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. L 97.

Inédit.

Profil rectiligne, base légèrement élargie. Non décorée.

URLUCHIOI

23.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 120 cm ; l — 83 cm.

Encastré dans le mur de l'église de Tusla.

L'acrotère de gauche manque.

Tusla, sans n° d'inv.

H. Slobozianu, « Matériale », V (1959), p. 747, fig. II.

Couvercle à double pente avec massifs acrotères d'angle. Le champ en retrait du fronton, marqué par un cadre, renferme une tête de méduse. Sur l'acrotère, le motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthé.

ISACCEA (NOVIODUNUM)

24.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 233 cm ; l — 118 cm ; h — 130 cm.

Bon état de conservation.

Tulcea, parc, sans n° d'inv.

E. Bujor, « Dacia », N. S., VI (1960), pp. 525—539, fig. 3/1—2 et fig. 5.

Cuve au profil rectiligne. Non décorée. Couvercle du type toit à double pente. Non décoré.

Le sarcophage a été découvert lors des fouilles pratiquées dans la nécropole. Il contenait trois squelettes, l'un masculin, un autre féminin et le troisième d'un enfant. Ils gisaient sur des planches fixées par des clous en fer. Le squelette féminin avait, en fait de parures : deux boucles d'oreilles, deux épingles à cheveux d'argent et de bronze, 12 perles en cornaline, 2 disques en feuilles d'or. Auprès de chaque squelette se trouvait une monnaie de bronze de l'époque d'Antonin le Pieux, frappée en 140—143 de n.è. Le sarcophage avait été introduit dans le tumulus et recouvert de terre.

Milieu du II^e siècle de n.è.

25.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 188 cm ; l — 74 cm ; h — 64 cm ; couvercle : L — 192 cm ; l — 66 cm ; h — 40 cm ; A — 30 cm ; a — 25 cm.

Bon état de conservation.

Tulcea, parc, sans n° d'inv.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne, non décorée. Couvercle à double pente avec acrotères d'angle, non décoré.

26.

Sarcophage d'Alexandre fils d'Heracléon. Fig. 8—9.

Cuve.

Marbre de Proconnèse (?).

Dimensions : L — 280 cm ; l — 143 cm ; h — 132 cm.

Ebréchure sur le côté postérieur.

Tulcea, parc, sans n° d'inv.

Mentionné par E. Bujor, dans « Dacia », N. S., 1960, p. 5 ; « Materiale », VII (1961), p. 396.

Cuve au profil droit. Tant les faces que les surfaces latérales de la cuve sont marquées par un cadre profilé. Sur le côté antérieur, une *tabula ansata* portant l'inscription suivante :

Θ(εοῖς) Κ(αταχθονίους?) Ἀλεξάνδρα / Ἀλεξάνδρω Ἡ/ρακλέωνος τῶ πατ-
ριεῖ καὶ / γερουσιαστῆ / τὴν σόρον ἐθ/ηρια Χερε

(Aux dieux de l'Enfer, Alexandra a fait ce sarcophage pour Alexandre, fils d'Heracléon, qui a été patron et gérousiaste. Salut (passant) !).

A droite de la *tabula*, une couronne de feuilles d'acanthé liée par un ruban. C'est une couronne honorifique décernée par l'association (gerousia). Voir L. Robert, *Hellenica* XI—XII, p. 597.

II^e siècle de n.è.

GALATZI

27.

Cuve avec couvercle. fig. 14—16.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 240 cm ; l — 93 cm ; h — 83 cm ; couvercle : l — 97 cm ; h — 41 cm ; A — 37 cm ; a — 28 cm.

Sur la cuve sont gravées des inscriptions modernes de 1864. Le couvercle, brisé, conserve ses deux frontons avec les acrotères adjacents ; l'un des frontons a perdu toute sa partie de droite avec l'acrotère respectif.

Galatzi, Musée d'Histoire, sans n° d'inv.

C. Moşil, BCMI, III (1910), pp. 85—87 ; M. Petrescu-Dimboviţa, *Căldărie de cercetare arheologică în judeful Covurlui* (Voyage de recherches archéologiques dans le département de Covurlui), dans « Orizonturi » III, (1940), 5—9, M. Alexandrescu-Vianu, *Un sarcophage mithriaque au Musée de Galatzi*, dans « Rev. études sud-est europ. », 1—2,

1967 p. 229—233; Ion T. Dragomir. « Danubius », I, pp. 185—186, fig. 8/3—6; « Danubius » II (1969), pp. 74—75, fig. 2.

Cuve au profil rectiligne, non décoré. Couvercle à double pente avec de massifs acrotères d'angle. Fronton n° 1 : le champ contient une petite niche en forme d'édicule, dans le fronton duquel est représenté un taureau surmonté d'un disque en relief où est inscrite une rosace (une étoile?). De part et d'autre de la niche se trouve une rosace excisée inscrite dans un cercle réalisée par une simple incision. Les rosaces sont entourées d'un rinceau rendu de manière très schématique. Sur la face latérale des acrotères, un édicule à deux colonnes centrales et toit à double pente. Sur le fronton de l'édicule, il semble qu'on distingue une rosace (l'endroit est très corrodé). Fronton n° 2 : dans une niche de 1 cm de profondeur se trouve un personnage à cheval tenant un bras levé en arrière. A gauche de la niche, la même rosace que sur le fronton n° 1.

Analogies : pour l'édicule : Dieburg, Vermaseren, II n° 1247, fig. 323 ; l'auteur interprète cette scène comme le miracle de l'eau ; dans l'édicule se trouve le taureau.

— pour la rosace : Pannonie, Poetovio, Vermaseren, II, n° 1496, fig. 381 ; l'auteur l'interprète comme une étoile, par le fait qu'elle se trouve à côté des autres insignes mithriaques. Pannonie, Vindobona, Vermaseren, II, n° 1649, fig. 417 ; la rosace est inscrite sur un autel avec inscription de dédicace à Mithra. Pannonie, Budapest, Vermaseren, II, n° 1 727, fig. 448 — Mithra est entouré de sept rosaces-étoiles. Aquileia — gemme, Vermaseren, II, n° 2 355.

— pour l'édicule : Dacie, Dragu, rég. de Jibou, Musée d'Archéologie de Cluj, Vermaseren, II, n° 1 919, fig. 500 ; Dacie, Sarmizegetusa, Vermaseren, II, n° 2 037, fig. 535 ; Dacie, Romula, Vermaseren, II, n° 2 171, fig. 591 ; Scène mithriaque dans un temple à colonnes et au fronton triangulaire : Mésie Supérieure, Tavalicavo, Vermaseren, II, n° 2 244, fig. 620.

Le personnage à cheval pourrait être le Cavalier thrace, divinité souvent funéraire, représentée dans ce cas-ci en association avec des symboles mithriaques. Nous inclinons plutôt à croire qu'il s'agit d'une représentation de Mithra à cheval, tel qu'il apparaît sur les monnaies de Trébizonde et sur des reliefs de l'Europe Centrale (Voir M. Alexandrescu-Vianu, dans « Rev. Études sud-est europ. », 1—2, 1967 p. 229—233. Du point de vue typologique, le monument se rattache aux régions danubiennes, type rhéto-rhénan, suivant la classification de E. Will (voir *Le relief culturel gréco-romain*, Paris, 1955, p. 361).

28.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 228 cm ; l — 105 cm ; h — 67 cm ; A — 53 cm ; a — 53 cm.

Bon état de conservation.

Galatzi, Musée d'histoire, sans n° d'inv.

Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

BĂRBOȘI

29.

Cuve avec couvercle. Fig. 3—4.

Marbre de Proconnèse.

Dimensions : cuve : L — 234 cm ; l — 118 cm ; h — 125 cm ; couvercle : L — 260 cm ; l — 145 cm ; h — 88 cm ; A — 67 cm ; a — 75 cm.

Bon état de conservation. Inscription au minium effacée.

Bucarest, MNA ; n° d'inv. L 2.

C. Moșil, BCMI, III, 1910, p. 86 ; V. Pârvan, *Inceputurile vieții romane la Gurile Dunării* (Les commencements de la vie romaine aux Bouches de Danube), p. 136 ; Idem, *Castrul de la Poiana* (Le castrum de Poiana), p. 112 ; SEG I, 331 ; L. Robert, *Etudes Anatoliennes*, 1937, p. 124—127 ; Bull. Ep., 1960, p. 179 ; Idem, *Hellenica*, XI, chap. III, p. 26, note 5.

La cuve présente une plinthe à sa base, son arête supérieure est marquée par un léger profil. Non décorée. Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Le couvercle est plus étroit à sa base. Non décoré. On est frappé par les dimensions inaccoutumées et par le caractère monumental de ce sarcophage.

Au moment de sa découverte, le sarcophage contenait le squelette et des armes, parmi lesquelles une longue lance, perdue entre temps. Sur le côté court de la cuve se trouvait, en caractères cursifs écrits au minimum, l'inscription suivante : ἐπι Ἀλφ(ήνου) Μοδέστου ἀσιάρχου (d'après la lecture de L. Robert).

Le nom d'Alfenus Modestus est précédé d'un sigle interprété par V. Pârvan comme une marque d'atelier. La lecture du premier éditeur du sarcophage, Gr. Tocilescu, est différente de celle du savant français : Ἐπι Ἀλφ(ίου) Μοδέστου ἀσιάρχου. Cette lecture a été adoptée par V. Pârvan.

Cependant, Louis Robert a fait un rapprochement entre le nom qui apparaît dans l'inscription du sarcophage et celui connu par une monnaie de l'époque de Septime-Sévère, qui mentionne un stratège de Cyzique du nom d'Alfenus Modestus. Un membre de sa famille, Antonius Alfenus Arignotus, fut chef de la cohorte Prima Cilicum, cantonnée un certain temps à Bisericuța, dans la Dobroudja (Cf. Gh. Ștefan, « Dacia », N.S., 2, 1958). Etant donné que les carrières de Proconnèse dépendaient de Cyzique, le fait que le nom du stratège de cette cité apparaît sur le sarcophage n'a rien d'étonnant et il se pourrait même que celui-ci fût un don fait à son parent de la Mésie Inférieure (Voir L. Robert, ci-dessus.)

Milieu du III^e siècle de n.è.

30.

Cuve et couvercle.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 132 cm ; l — 74 cm ; h — 62 cm ; couvercle : L — 110 cm ; l — 85 cm ; h — 32 cm ; A — 29 cm ; a — 22 cm.

Galatzi, Musée d'Histoire, sans n^o d'inv.

Bon état de conservation.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* anépigraphie. Couvercle en forme de toit à double pente, non décoré.

IGLIȚA (TROESMIȚ)

31.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 212 cm ; l — 99 cm ; h — 68 cm ; couvercle : L — 223 cm ; l — 104 cm ; h — 44 cm ; A — 42 cm ; a — 43 cm.

Bon état de conservation.

Galatzi, Musée d'Histoire, sans n^o d'inv.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Couvercle en forme de toit à double pente avec acrotères d'angle. Non décoré.

CERNAVODA

32.

Couvercle (fragment).

Calcaire.

Dimensions : L — 85 cm ; l — 87 cm ; h — 62 cm.

Le fragment consiste en un acrotère et une partie de la pente du couvercle jouxtant l'acrotère. Corrodé.

Constantza, Musée Archéologique de la Dobroudja ; n° d'inv. 5732.

Gr. Florescu, An. D. 1934, p. 127 ; Idem, « Dacia », VI (1946), pag. 433, fig. 14.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. L'acrotère est décoré du motif de la demi-palmette associée à la feuille d'acanthe. Dans le fronton, une tête de méduse. Le tympan est entouré d'un cadre qui délimite un champ en retrait. Sur le bord inférieur du couvercle, un rinceau de vrilles.

Le fragment a été mis au jour à Cernavoda, à côté d'une stèle dédiée à C. Valerius Germanus, *beneficiarius legati legionis XI Claudiae*, sur le chemin qui venait d'Axiopolis. L'identité de la matière première et la similitude du procédé de travail des deux pièces, ainsi que le rinceau qui les décore, nous font supposer qu'il pourrait s'agir de produits provenant du même atelier.

SILISTRA (DUROSTORUM)

33.

Cuve à l'état fragmentaire. Fig. 12.

Calcaire.

Dimensions : L — 90 cm ; l — 36 cm en haut, 42 cm en bas.

Tête de la déesse Victoire ébréchée.

Constantza, Musée Archéologique de la Dobroudja.

Inédit.

Le fragment comprend une moitié du côté court et le coin avec la face postérieure, non décorée. Cuve au profil rectiligne, décorée à sa partie supérieure par une couronne compacte de feuilles de laurier, disposées en trois rangées horizontales, en guise de frise. Dans le coin, une Victoire ailée portant une guirlande. Les plis du chiton découvrent une jambé. La guirlande est liée par des rubans. Une grappe de raisin y

est accrochée. Au-dessus, la représentation d'un Hermès. Les plis du chiton de la déesse sont rendus schématiquement, par des lignes parallèles d'un relief très plat.

Ce sarcophage est assurément une œuvre locale. L'aire de diffusion des sarcophages à guirlandes de Parconnèse est fort large (cf. Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi from the Quarries of Proconnesus*, dans « Smithsonian Report for 1957 », pp. 455—467, Washington, 1958 ; Idem, *Four Roman Garland Sarcophagi in America*, dans « Archaeology », 1958, pp. 98—104) et il est impossible qu'ils n'aient pas pénétré aussi dans cette région où les importations proconnésiennes furent si importantes. Cette copie locale atteste jusqu'à un certain point la présence des modèles. Dans l'exemplaire de Constantza, la Victoire n'est pas posée sur un socle. La frise de feuilles de laurier n'a pas non plus d'analogies dans les sarcophages proconnésiens, mais c'est un motif courant dans l'art funéraire. Hermès apparaît sur les stèles funéraires de la Grèce orientale (N. Firatli, *Les stèles de Byzance*, p. 37).

Compte tenu des proportions allongées de la Victoire, nous estimons que ce monument peut être daté du III^e siècle de n. è.

ADAMCLISI (TROPÆUM TRAIANI)

34.

Couvercle à l'état fragmentaire.

Calcaire.

Dimensions : l — 110 cm ; h — 52 cm ; A — 42 cm.

La pièce conserve un fronton et un acrotère.

Adamclisi, sans n^o d'inv.

Gh. Murnu, BCMI, 1913, p. 112, n^o 26.

Le fronton est souligné par un cadre délimitant un champ triangulaire en retrait, dont l'espace est occupé par le décor : au centre, une rosace à 4 pétales et tout autour des vrilles adaptées à la forme triangulaire de la surface. Le décor est réalisé par excision, le travail est assez soigné.

35.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 250 cm ; A — 50 cm ; a — 46 cm.

Adamclisi, sans n° d'inv.

La moitié de la pièce manque suivant l'axe longitudinal.

Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle, non décoré.

DOBROUDJA (lieu de provenance inconnu)

36.

Cuve avec couvercle.

Calcaire.

Dimensions : cuve : L — 86 cm ; l — 49 cm ; h — 63 cm ; couvercle : L — 90 cm ; l — 63 cm ; h — 39 cm ; A — 29 cm ; a — 23 cm.

Bon état de conservation.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 552.

Sarcophage d'enfant. Cuve au profil rectiligne. Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Rainures pour le scellement du sarcophage sur les côtés courts. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* anépigraphe et non aplanie.

Analogie en ce qui concerne la forme haute, tendant vers le carré, du sarcophage : Istanbul, Ward Perkins, *Roman Garland Sarcophagi*, « Smithsonian Report », 1957, Washington, 1958.

37.

Couvercle. Fig. 32—34, 39.

Calcaire.

Dimensions : L — 172 cm ; l — 152 cm ; h — 83 cm ; A — 68 cm ; a — 79 cm.

Trous dus à des tentatives de profanation dans les pentes du couvercle.

Bucarest, MNA (ancienne collection M. Kogălniceanu), n° d'inv. L 2031.

C. Moisil, *Sarcophage de piatră* (Sarcophages en pierre), BCMI, III, 1910, p. 85, ng. de la p. 83.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. La pente antérieure est décorée de simili-tuiles. Dans le champ des frontons, que délimite un cadre, une tête de méduse. Les côtés des deux acrotères correspondant à la face antérieure sont décorés de génies ailés à moitié étendus sur un rocher, la tête appuyée sur une main et l'autre main

tenant une couronne. Sur les côtés courts des acrotères, des demi-palmes.

Analogies en ce qui concerne la représentation de génies sur les acrotères : Sofia, Musée d'Archéologie, n° d'inv. 5510, 3597 A ; « Bulletin d'arch. russe de Constantinople », X (1905), Pl. 105, fig. 4 — Silistra.

38.

Couvercle. Fig. 40.

Marbre.

Dimensions : l — 138 cm ; h — 70 cm.

Les acrotères manquent.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 550.

Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Champ des frontons en retrait et souligné par un cadre ; au centre, une tête de méduse. Sur la pente du couvercle, deux rangées d'imitations de tuiles.

39.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 234 cm ; l — 95 cm ; h — 48 cm.

Faite du toit émoussé, comme s'il était inachevé.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 234.

Type à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

40.

Couvercle. Fig. 41.

Calcaire.

Dimensions : L — 235 cm ; l — 93 cm ; h — 44 cm ; A — 38 cm ; a — 30 cm.

Bon état de conservation.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 2040.

Inédit.

Couvercle à double pente et massifs acrotères d'angle. Non décoré.

41.

Couvercle.

Calcaire.

Dimensions : L — 210 cm ; l — 85 cm ; h — 42 cm.

Bon état de conservation.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 551.

Inédit.

Couvercle à double pente et acrotères d'angle. Non décoré.

42.

Acrotère.

Marbre.

Dimensions : A — 31 cm ; a — 34 cm.

Bon état de conservation.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 1407.

Inédit.

Décoré sur une seule face du motif de la demi-palmette associée à une tige feuillue et fleurie.

43.

Cuve

Calcaire.

Dimensions : L — 233 cm ; l — 118 cm ; h — 113 cm.

Ebréchée sur le côté antérieur à l'endroit de la *tabula ansata*.

Bucarest, MNA, n° d'inv. L 2029.

Inédit.

Cuve au profil rectiligne. Sur la face antérieure, une *tabula ansata* en creux, sans inscription. Sur le bord supérieur de la cuve, une baguette a été modelée afin d'empêcher le couvercle de glisser.



Fig. 1
(Catalogue 1)

Fig. 2
(Catalogue 1)

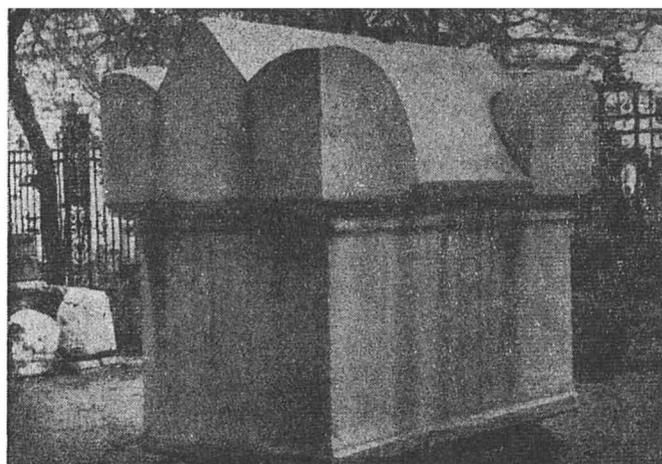
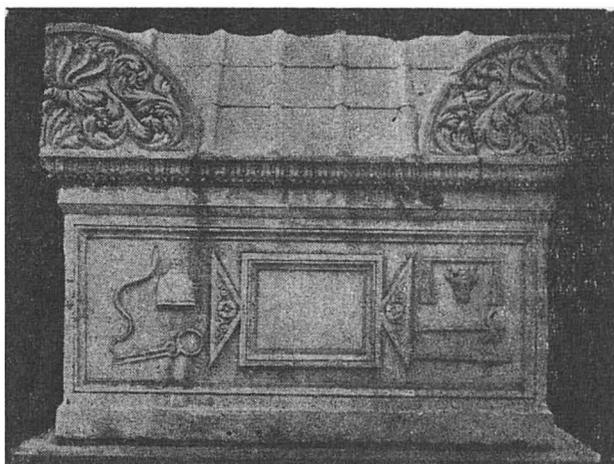


Fig. 3
(Catalogue 29)

ΚΑΝ ΣΤΑΔΦ ΜΟΔΕΤΟΥ ΔΑΔΑΡΧΟΥ

Fig. 4
(Catalogue 29).
Fac-similé de l'inscription

Fig. 5
(Catalogue 2)

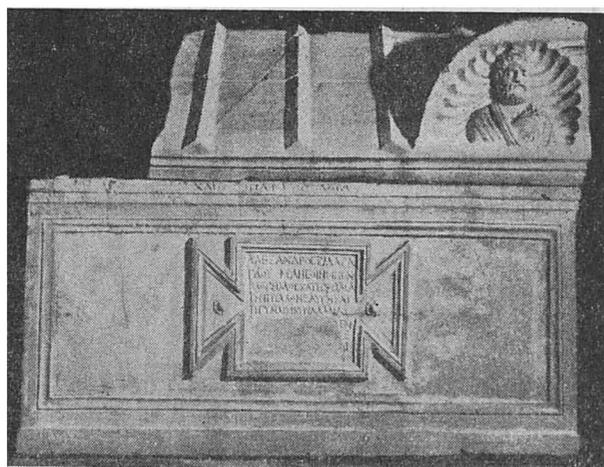


Fig. 6
(Catalogue 2).
Côté postérieur
du couvercle,
avant
la restauration.

Fig 7
(Catalogue 2).
Côté antérieur
du couvercle,
avant
la restauration.

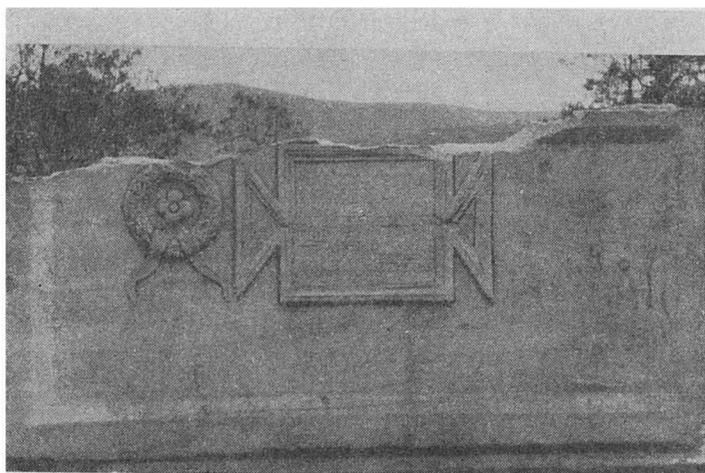


Fig. 8
(Catalogue 26).

Fig. 9
(Catalogue 26).
Détail
de l'inscription.



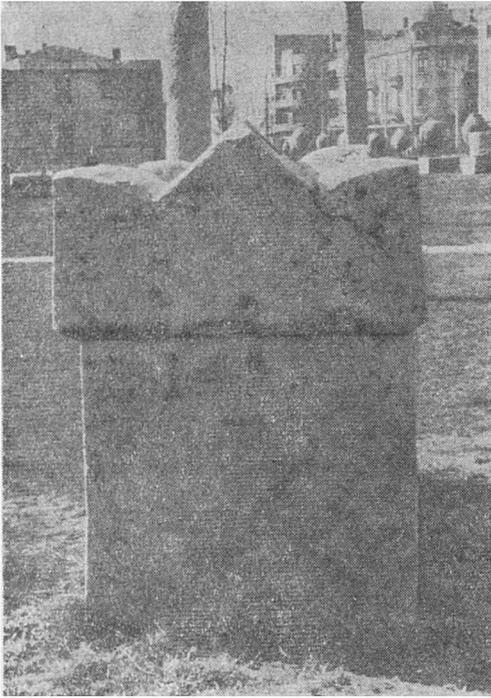


Fig. 10
(Catalogue 4).



Fig. 12
(Catalogue 33).

Fig. 11
(Catalogue 3).



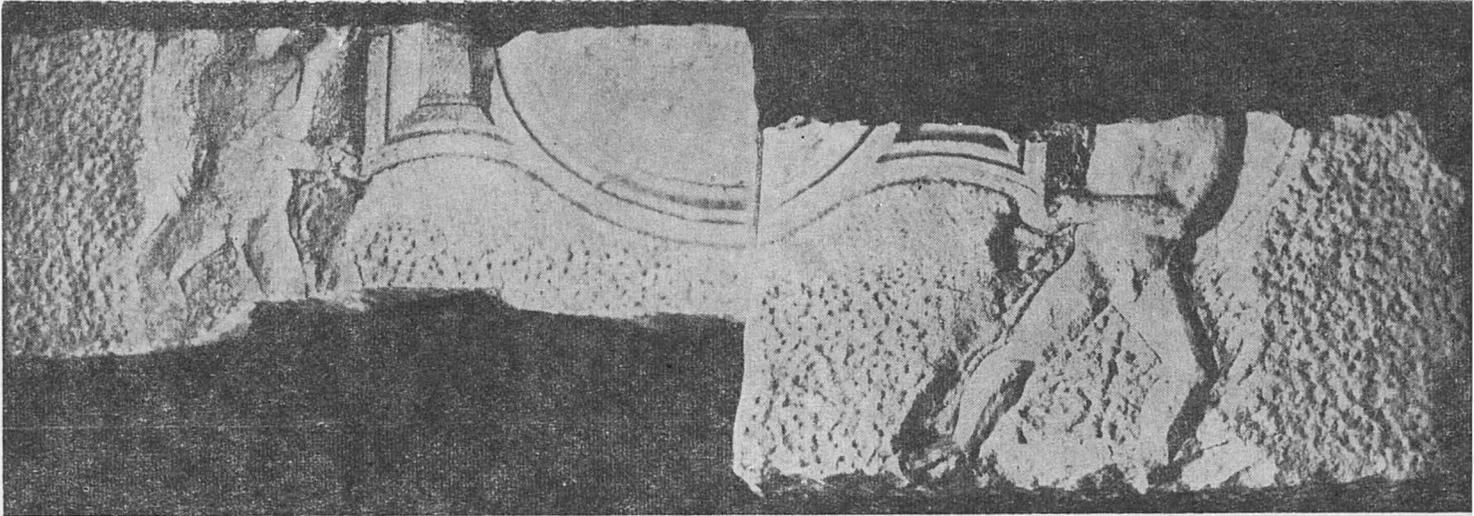


Fig. 13
(Catalogue 15).



Fig. 14
(Catalogue 27).

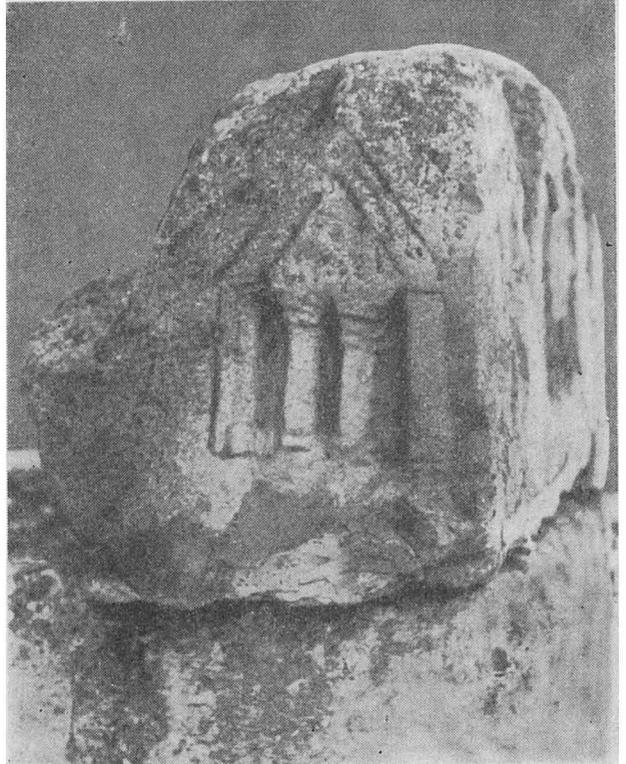


Fig. 15
(Catalogue 27).

Fig. 16
(Catalogue 27).

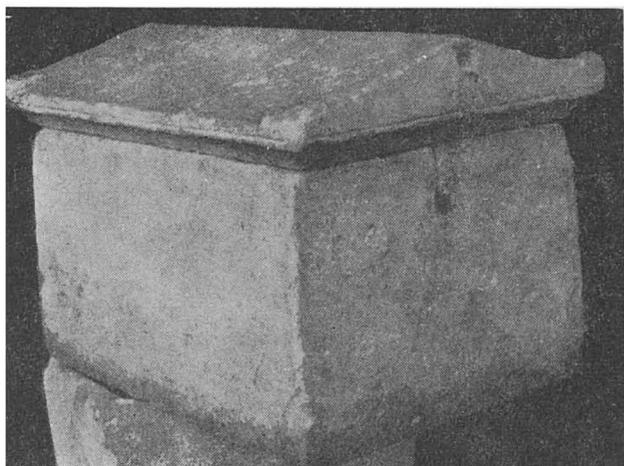


Fig. 17
(Catalogue 6).

Fig. 18
(Catalogue 36).

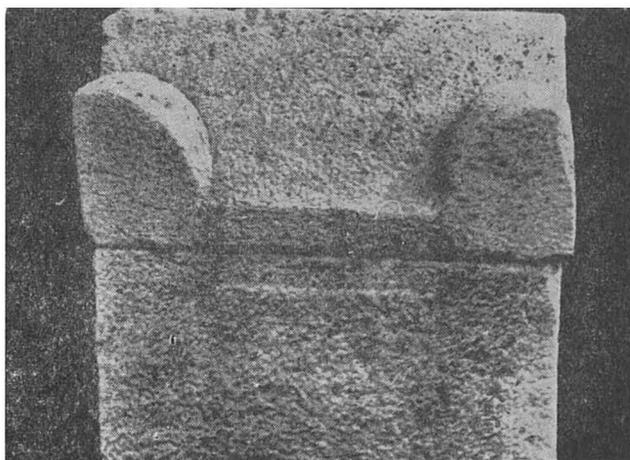




Fig. 19
(Catalogue 5).

Fig. 20
(Catalogue 5).

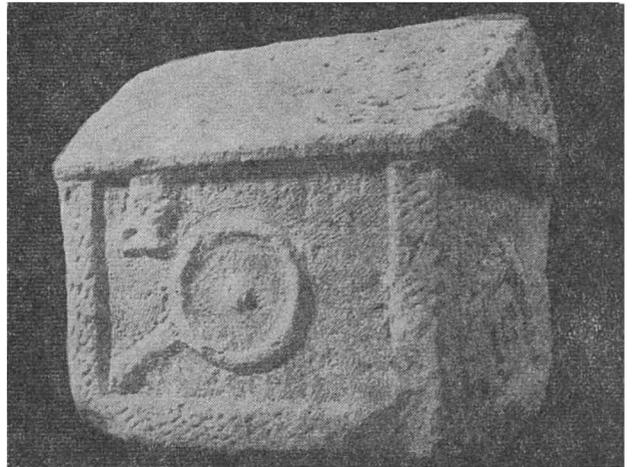


Fig. 21
(Catalogue 5).

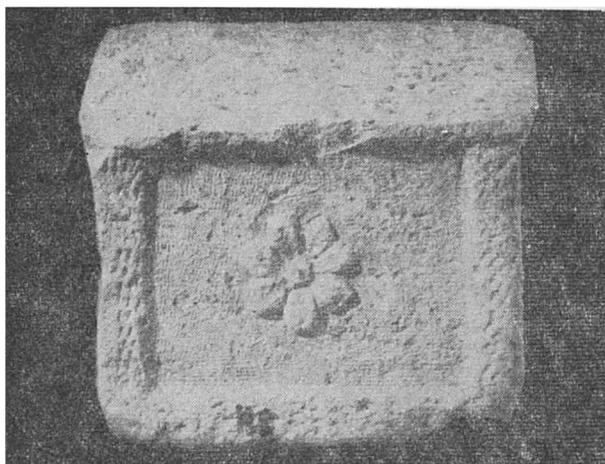


Fig. 22
(Catalogue 5).

Fig. 23
(Catalogue 7).

Fig. 24
(Catalogue 7).
Détail.

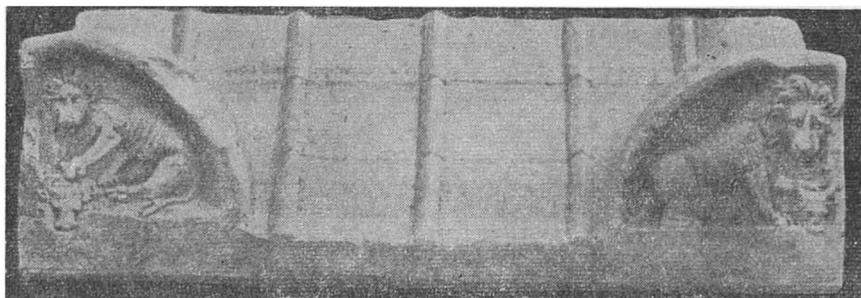




Fig. 25
(Catalogue 7).
Détail.



Fig. 26
(Catalogue 7).



Fig. 27
(Catalogue 7).
Détail.



Fig. 28
(Catalogue 7).
Détail.



Fig. 29
(Catalogue 7).

Fig. 30
(Catalogue 8).





Fig. 31
(Catalogue 8).
Détail.

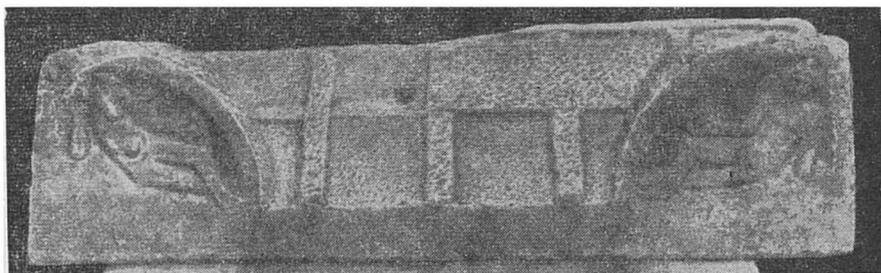


Fig. 32
(Catalogue 37).



Fig. 33
(Catalogue 37).
Détail.



Fig. 34
(Catalogue 37).
Détail.

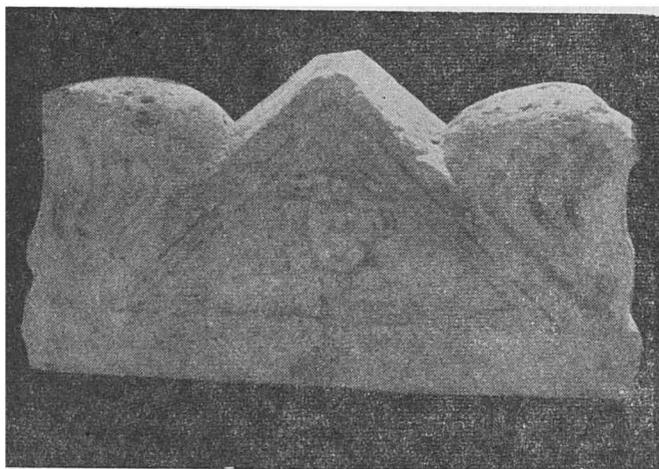


Fig. 35
(Catalogue 9).

Fig. 36
(Catalogue 9).
Détail.





Fig. 37
(Catalogue 9).
Détail.

Fig. 38.
(Catalogue 13).

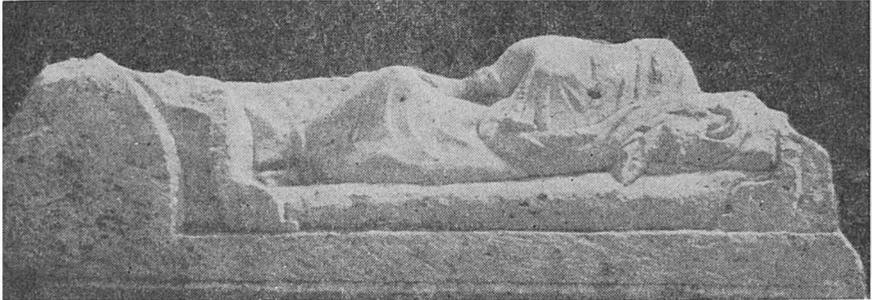


Fig 39
(Catalogue 37).





Fig. 40
(Catalogue 38).

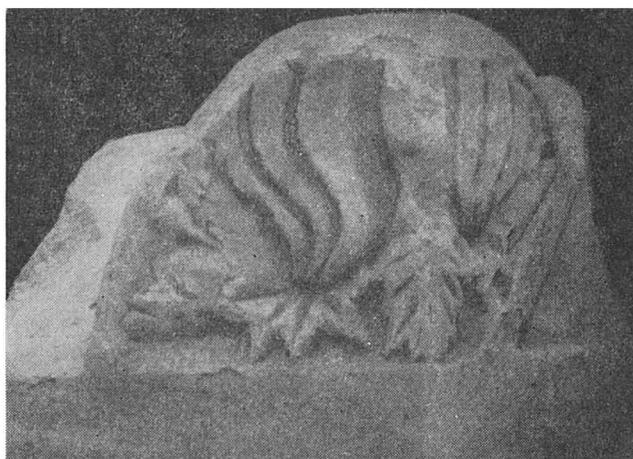
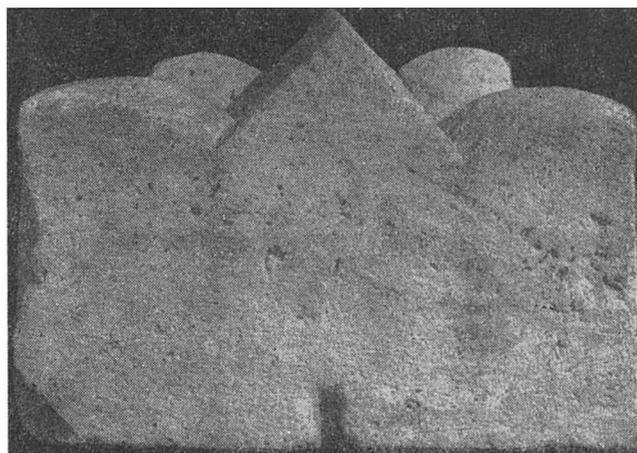


Fig. 41
(Catalogue 10).

Fig. 42
(Catalogue 12).



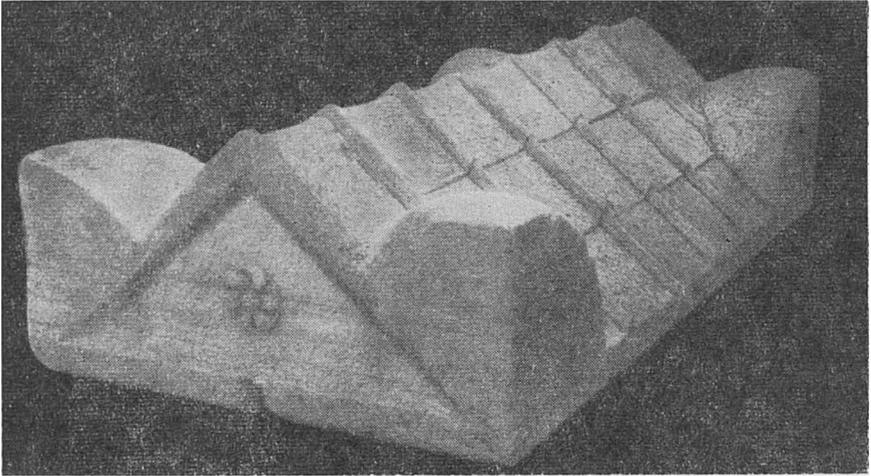


Fig. 43
(Catalogue 11).

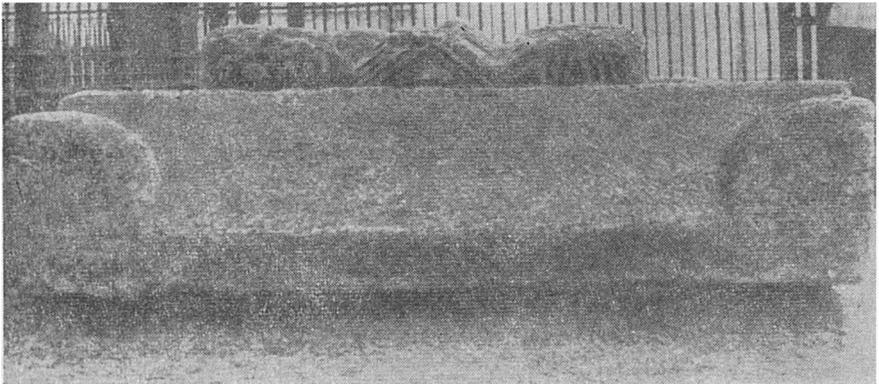


Fig. 44
(Catalogue 40).

COMMENTAIRE ÉPIGRAPHIQUE

EM. POPESCU

N° 2.

La première ligne de l'inscription se trouve sur la bordure supérieure de l'arche, tandis que le reste est encadré dans une *tabula ansata* :

Χαῖρε παροδεῖτα
 Ἀλέξανδρος Ζμαρά-
 γδου φυλῆς Οἰνώπων
 φιλότιμος κατασκεύασα
 5 τῆν πύαλον ἑαυτῶ καὶ
 τῇ γυναιὶ Κύριλλα Φιλο-
 κλέους EN
 E
 I

Les lettres, d'une hauteur de 3—4 cm, présentant parfois des ligatures, sont caractéristiques pour l'époque des Sévères.

Le texte de cette inscription étant récemment publié, en même temps que le sarcophage¹, nous ne nous arrêterons pas longtemps, ayant en vue qu'il a été déjà commenté. Il faut pourtant mentionner que la lacune de la fin du texte aurait dû comprendre quelques indications concernant l'âge de l'épouse, et éventuellement certaines épithètes témoignant de la bonne entente conjugale.

Le nom de Zmaragdus est bien rare et jusqu'à présent il n'est pas mentionné dans une autre inscription de la Dobroudja ou de la Bulgarie. Nous le rencontrons toutefois dans l'espace carpato-danubien, mentionné par les inscriptions latines d'Ampelum², de la Pannonie (Alt-Ofen)³ et de Salone⁴.

Quant au titre de φιλότιμος = bienfaiteur, il est fréquemment rencontré dans les documents épigraphiques⁵. Dans notre inscription, il peut avoir soit une signification générale, se référant aux donations qu'Alexandros fils de Zmaragdus avait faites au peuple de ses propres

¹ V. Barbu, *Noi monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanța, 1964, pp. 48—49.

² CIL, III, 1 286.

³ CIL, III, 12 010—21.

⁴ CIL, III, 2 342.

⁵ De toutes les références et de la riche littérature concernant ce terme, nous nous bornons d'envoyer à l'œuvre de Louis Robert, *Les gladiateurs dans l'Orient grec*, Paris, 1940, pp. 276—280.

biens, soit une signification plus spéciale, désignant un bienfaiteur de la tribu Oinopes ⁶. La manière de rédaction de l'inscription permet les deux interprétations.

N° 3.

L'inscription ⁷ est encadrée dans une *tabula ansata*. Les lettres, hautes de 3—4 cm et soigneusement exécutées, sont caractéristiques pour la seconde moitié du deuxième siècle de n.è., ou bien du début du siècle suivant. En disposant les mots, par rangées, le lapicide a tenu compte des aspérités et des endommagements de la pierre; de la sorte, certains mots sont gravés d'une manière interrompue.

Δαμόστρατος / Ἡρᾶς Νεικομεδεύς ἰδιᾶ μῆ/τρὲ κατε/σκεύασεν ζησάσε/
σεμμῶς. / Χαῖρε παροδέτα.

Des particularités phonétiques nous relevons : le manque de la lettre *ἰῶτα ἀνεκφώνητον* et, tout spécialement, l'usage de la lettre *ε* à la place de *η*, dans les mots *Νεικομεδεύς*, *μητρέ* et *ζησάσε*. Quant à la présence de la lettre *ε* dans le dernier mot, elle pourrait être due à une omission du lapicide qui aurait aussi oublié le *ι* du *ει* : *παροδείτα*.

Damostratos est un des nombreux orientaux venus à Tomis à but commercial. Selon l'inscription, il fait partie du groupe originaire de Nicomédie ⁸.

N° 14.

L'inscription se trouve sur le côté long de l'arche et encadrée dans une *tabula ansata*. Les lettres, hautes d'environ 4 cm et comportant parfois des ligatures, sont soigneusement exécutées : *Εὐφροσύνη συμβίω / τειμοτάτη. Καστήρσιος Ἰουλίου / Φρόντωνος πρεμποπει/λαρίον πραγματευτής / κατασκεύασεν / ζησάση ἔτη κξ̄.*

Des deux côtés de la *tabula ansata* sont gravés une chaise (trône) et respectivement un miroir. Une autre inscription — cette fois-ci au bout de l'arche — est gravée aux mêmes caractères et toujours encadrée dans une *tabula ansata* : *Πραγματευτής / ζῶν ἑαυτοῦ τε καὶ / τῆ συμβίω ἑαυτοῦ / Εὐφροσύνη ζησά/ση ἔτη κξ̄.*

⁶ Le problème des tribus de Tomis a été traité dans son ensemble par Iorgu Stoian, *Tomitana. Contribuți la istoria cetății Tomis*, București, 1962, pp. 56—74, et plus récemment par Emilia Doruțiu-Boilă, *Triburile de la Tomis*, Studii Clasice, XII (1970).

⁷ Publiée par V. Barbu, dans *Monumente din Scythia Minor...*, pp. 49—52.

⁸ Pour d'autres citoyens de Nicomédie, v. AEM, VIII (1884), p. 3, n° 7, CIL, III, 7 532; IGR, I, 648.

Les lettres, tout comme certains aspects phonétiques (par exemple le manque du $\iota\omega\tau\alpha$ ἀνεκφώνητον, ει au lieu de ι) sont caractéristiques pour le II^e siècle de n.è.⁹

Castresius n'est pas documenté par d'autres inscriptions. Considérant qu'il est désigné par un seul nom, lui et sa femme aussi, il est à supposer qu'ils étaient tous les deux d'humble condition, peut-être des esclaves ou des affranchis. La qualité de $\pi\rho\alpha\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\tau\acute{\eta}\varsigma$ = *actor* n'était exclue ni pour une catégorie ni pour l'autre¹⁰; de cette manière on ne peut pas pencher facilement en faveur de l'une ou de l'autre de ces alternatives. Nous sommes pourtant enclins à supposer qu'ils étaient plutôt des esclaves, car on n'a pas ajouté à leur nom celui de leur patron, selon la pratique dans le monde romain lorsque les esclaves devenaient des affranchis¹¹.

Iulius Fronto, ancien *primipilus*, rang important dans l'armée romaine¹², aura amassé une solide fortune, soit pendant le service militaire, ou bien après l'accomplissement de la *honesta missio*. Il est fort probable qu'en tant que possesseur d'une propriété dans le territoire de Tomis, il ait eu recours aux services de *Castresius* afin d'administrer cette propriété. Il est même possible que *Castresius* ait été au service de *Fronto*, pendant que celui-ci se trouvait encore dans les cadres actifs de l'armée. Le nom de *Castresius* indiquerait dans ce cas un esclave né dans un *castrum*.

Il est difficile de préciser l'endroit où *Castresius* avait déployé son activité, autrement dit où *Iulius Fronto* s'était établi lorsqu'il est devenu vétéran. Faut-il penser à une propriété située à l'intérieur de la ville de Tomis, ou bien à une *villa (praedium)* au-delà des murs de cette cité?

Les données concernant l'endroit de la découverte du sarcophage sont trop vagues pour fournir la moindre indication. L'éditeur mentionne que celui-ci a été découvert à l'occasion de la construction de la voie

⁹ Les inscriptions ont été publiées pour la première fois par Gr. Tocilescu, dans AEM, VI (1882), p. 27, n° 54 et reproduites ensuite dans IGR, I, p. 210, n° 627. Iorgu Stoian a repris leur étude; elles ont été publiées, accompagnées par leurs photos, dans *Tomitana...* pp. 213, 231, pl. LVII, fig. 1, 2.

¹⁰ Pour $\pi\rho\alpha\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\tau\acute{\eta}\varsigma$ v. M. Rostowtzev, AEM, XIX (1896), p. 139; V. Pârvan, *Celatea Ulmetum*, I, ARMSI, II, tom. XXXIV, Bucureşti, 1912, p. 557; L. Robert, *Études Anatoliennes*, Paris, 1937, pp. 241, 263, 310—311; Idem, « Hellenica » X, Paris, 1955, pp. 82—84.

¹¹ C. Moisil, dans BCMI, III (1910), p. 86, considère le sarcophage comme provenant de Constanţa (en citant en ce sens Gr. Tocilescu, dans AEM, VI (1882), p. 27). Quant à la fonction de *Castresius*, il opine que ce dernier aurait été un commerçant grec, homme d'affaires ($\pi\rho\alpha\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\tau\acute{\eta}\varsigma$) de *Iulius Fronto*. Iorgu Stoian, *op. cit.*, *loc. cit.*, considère que le personnage en discussion était un affranchi. Il repose son opinion sur le fait que l'exécution d'un sarcophage tel celui en discussion aurait demandé des possibilités matérielles plus élevées que celles d'un esclave et que ses ressources étaient dues au fait même qu'il avait été $\pi\rho\alpha\gamma\mu\alpha\tau\epsilon\upsilon\tau\acute{\eta}\varsigma$.

¹² Pour cette fonction, v. le récent article de F. Lammert, dans RE, XXII, (1954), 2, col. 1 974—1 976, avec toute la bibliographie qui y est indiquée.

ferrée, entre Constanța et Cernavoda (« gefunden beim Eisenbahnbau zwischen Kustendsche und Cernavoda ») sans ajouter si le sarcophage se trouvait *in situ* ou bien transporté d'un autre lieu. Toujours est-il que si nous tenons compte du fait que les inscriptions sont en grec et que généralement ce genre de documents se trouvent plutôt dans les villes grecques du littoral ou dans leur immédiate proximité que dans les territoires ruraux, on devrait conclure que l'existence de Castresius se serait déroulée dans le milieu grec de Tomis. Vers la même conclusion nous porte aussi une inscription découverte à Tomis, mentionnant un affranchi *Metrotoros de Iulius*¹³... Le deuxième nom de Iulius fait défaut dans cette inscription, mais on avait supposé¹⁴ qu'il faudrait le compléter par celui de *Fronto*. Par conséquent, il s'agirait du même personnage mentionné sur notre sarcophage et qui, de la sorte, aurait été propriétaire à Tomis. Nous hésitons d'en tirer une conclusion pour l'instant, car d'un côté l'identification du personnage n'est pas sûre et de l'autre les données concernant l'endroit exact et les conditions de découverte de la seconde inscription font défaut. Une troisième possibilité — donc une solution plus simple — n'est exclue non plus, à savoir que Iulius Fronto eût possédé une propriété en ville et une autre au-delà des murs. C'est le cas de nombreux autres Romains aisés qui, à part d'habitation en ville, possédaient encore un *praedium* ou une *villa* à la campagne. L'existence de Castresius aurait été reliée de la sorte aux deux endroits et il aurait pu facilement se faire exécuter le sarcophage à inscription grecque à Tomis, puisqu'il se trouvait dans un milieu grec.

N° 16.

Sur le côté long d'un sarcophage découvert en bon état de conservation, dans la nécropole de la partie orientale de la ville de Callatis, on peut lire l'inscription suivante :

Γάιος Φιλοδеспότου ζήσας ἔτη ἑξήκοντα,
ζῶν καὶ φρενῶν ἐποίησα ἑμαυτῶ.
ᾧ παροδείτα Χαῖρε.
"Ο σύ μισεῖς, τοῦτο ἄλλω μὴ ποιήσις.

En tenant compte des caractères paléographiques des lettres, le sarcophage peut être daté au III^e siècle de n.è.

L'inscription a été publiée, accompagnée d'un fac-similé, par Gr. Tocilescu¹⁵. O. Tafrafi l'a republiée avec des fautes, mais en donnant une

¹³ AEM, XIX (1896), p. 96, n° 43 = CIL, III, 14212 ³².

¹⁴ Par Iorgu Stoian, *op. cit.*, p. 213.

¹⁵ AEM, XIX (1896), p. 109, 110, n° 65.

photographie¹⁶. En interprétant d'une manière erronée le nom du possesseur du sarcophage, O. Tafrali a cru qu'il s'agirait d'un affranchi. En réalité, c'était un Grec romanisé. R. Vulpe aussi fait référence à cette inscription, la citant pour démontrer « le déclin de l'hellénisme en Dobroudja devant le romanisme occidental en pleine expansion »¹⁷.

La formule finale de notre inscription : « Ne jamais faire à autrui ce qui ne te plaît pas » ne représente pas un conseil moral adressé en général aux vivants, mais elle a un caractère d'avertissement pour ceux qui auraient osé profaner la tombe, voire même la réutiliser, ce qui était d'usage dans l'antiquité. La phrase représente d'ailleurs le correspondant des menaces habituelles se trouvant sur les sarcophages à l'intention des profanateurs, menaces qui maintes fois finissaient par des blasphèmes ou par l'obligation de payer certaines sommes à la trésorerie de la ville ou aux collèges en tant que dédommagements¹⁸.

N° 26.

Dans une *tabula ansata* d'un des côtés d'un sarcophage (fig. 8—9) découvert sous tumulus, se trouve l'inscription suivante¹⁹ : Θ(εοῖς) Κ(αταχ-
θονίους) / Ἀλεξάνδρα / Ἀλεξάνδρω Ἡ/ρακλέωνος τῶ πατρνεῖ καὶ / γερουσιάστη /
τὴν σόρον ἔθ/ηκα. Χῆρε.

Les caractères des lettres de l'inscription nous déterminent à la dater au II^e siècle de n.è. C'est encore vers la même époque que nous orientent quelques pièces de monnaies des I^{er} — II^e siècles récoltées à l'intérieur du sarcophage et qu'à la différence de leur inventeur²⁰ nous inclinons à attribuer au mobilier originaire du tombeau. Son découvreur a supposé que la tombe avait été violée pendant l'antiquité, les pillards y ayant alors jeté, ou perdu, quatre monnaies. Celles-ci sont calcinées, motif de plus pour admettre qu'elles furent déposées lors des funérailles, conformément à une coutume bien connue du rituel funéraire antique.

Encore qu'il soit court, le texte de l'inscription est intéressant à bien des égards. C'est tout d'abord le premier document rédigé en grec

¹⁶ « Arta și Arheologia », I (1927), p. 19.

¹⁷ R. Vulpe, *Histoire ancienne de la Dobroudja*, Bucarest, 1938, p. 186.

¹⁸ Nous nous bornons de citer quelques exemples seulement des nombreux existants : CIL, III, 14 458 (Tomis) : *Quod si (quis aperuerit dabit fisco) Dominico [item?] civitati Tomitan[orum] X quinqu(e) milia*; CIL, III, 14.458¹ (Odessos); Εἰ τις ἐν τούτῳ τῷ ἡρώω ἔπου κείτε ἢ προγεγραμμένη θέλησῃ ἄλλον ἕτερον θείναι δῶσι τῶ τιμαίῳ Χ βφ' καὶ τῇ Ὁδησσει-
τῶν πόλι Χ βφ'; CIL, III, 14.250¹. . . *si qua vero post mortem nostram eandem arcam aperire voluerit inferat convivio veteranorum sive Martensium X · C*.

¹⁹ Le texte en majuscules a été reproduit par l'inventeur E. Bujor, dans « Materiale și cerc. arh. », VII (1961), p. 391, mais sans photographie et commentaire. Une référence au même document est aussi faite par E. Bujor, dans *Dacia*, N. S., IV (1960), p. 538.

²⁰ *Idem*, « Materiale... », VII, p. 396.

qui ait été découvert à Noviodunum.²¹ La précision des conditions qui présidèrent à sa découverte exclut l'éventualité que le monument ait été apporté d'ailleurs. Le sarcophage a été exhumé de la terre qui constituait un tumulus et il renfermait des restes ostéologiques et un inventaire funéraire.

L'interprétation du texte n'est pas des plus aisées. Nos informations sur l'organisation interne de la cité de Noviodunum nous font totalement défaut et l'intelligence du texte est directement liée à cela. Toutefois l'inscription nous apprend que le défunt, Alexandre fils d'Héracléon, était grec et un important personnage de l'époque vu qu'il portait le titre de gérousiaste. On le sait, l'institution de la gérousie groupait à l'époque romaine les gens de marque des cités grecques, ceux qui jouissaient d'une bonne situation matérielle et occupaient en même temps d'importantes fonctions politiques-administratives.²² Mais la présence de ce gérousiaste implique-t-elle l'existence d'une gérousie à Noviodunum ? La création d'une gérousie dans cette cité serait d'autant plus surprenante qu'on n'a jusqu'ici pas de preuve de la présence d'une population grecque assez nombreuse pour avoir pu y organiser pareille institution. Par ailleurs, on ignore si Noviodunum était organisé selon les formes de la vie grecque — comme Nicopolis ad Istrum ou Marcianopolis²³ par exemple, — chose qui, à en juger d'après les découvertes enregistrées, ne semble pas probable. Ainsi la première idée qui vient à l'esprit du chercheur est celle de croire qu'Alexandros fils d'Héracléon était membre de la gérousie d'une cité proche, Histria par exemple ou Callatis, où l'on sait que cette institution existait. Alexandre sera venu à Noviodunum pour quelque affaire et y aura été surpris par la mort.

L'examen toutefois de la liste des gérousiastes d'Histria nous mène à des résultats négatifs : Alexandre fils d'Héracléon n'y figure point.²⁴ Il serait plausible de le trouver à Histria si l'on tenait compte de la relative proximité des deux villes et des intérêts que la colonie milésienne avait aux bouches du Danube. A cela pourrait s'ajouter le fait que notre inscription est du II^e siècle époque à laquelle remonte aussi la gérousie d'Histria.

²¹ Quelques lettres grecques sur un fragment céramique, découvert en 1956, sont tout à fait insignifiantes, cf. « Materiale... », V (1959), p. 471, fig. 10, 1.

²² Pour la gérousie v. Is. Lévy, RÉG, VIII (1895), pp. 231—250; W. Liebenam, *Stadteverwaltung im römischen Kaiserreiche*, Leipzig, 1900, pp. 565—566; A. H. M. Jones, *The Greek City from Alexander to Justinian*, Oxford, 1940, pp. 225—226, 353; J. H. Oliver, *The Sacred Gerusia* (Hesperia, Supplement VI), American School of Classical Studies at Athens, 1941; Idem, « Historia », VII (1958), pp. 472—496.

²³ V. les inscriptions grecques publiées par G. Mihailov, *Inscriptiones graecae in Bulgaria repertae*, II, 1958, n° 601—694; 797—826.

²⁴ V. Pârvan, *Histria IV. Inscriptiții găsite în 1914 și 1915*, ARMSI, Ser. II, t. XXXVIII, 1916, p. 598—601.

Le fait de ne pas trouver le nom d'Alexandre fils d'Héracléon parmi les membres de la gérousie histrienne, ne doit cependant pas trop étonner. Il aura pu figurer sur autre liste qui ne nous est pas parvenue. Celle gravée du temps d'Hadrien et complétée ultérieurement n'a pu renfermer tous les citoyens d'Histria qui furent gérousiastes au II^e siècle. On admet que les gérousies comptaient un nombre fixe de membres²⁵ et qu'il était complété au fur et à mesure de leur disparition ; que, de même, les gérousies se réorganisaient de temps à autre, ce qui donnait l'occasion de voir apparaître de nombreux membres. C'était peut-être parmi les membres d'une pareille gérousie réorganisée qu'Alexandre fils d'Héracléon aura trouvé place lui aussi.

Un argument supplémentaire en faveur de la provenance histrienne d'Alexandre fils d'Héracléon pourrait être encore fourni par la découverte dans la région proche de Noviodunum, d'une inscription qui semble mentionner également un Histriote dans ces parages. Les ruines de la cité de Dinogetia ont livré une inscription grecque²⁶, qui représente une dédicace érigée en l'honneur d'une divinité pour la santé et la prospérité de l'empereur Sévère Alexandre et de sa mère Iulia Mamaea, par Aurélius Bassus fils de Chrysippe. Le dédiant semble être originaire d'Histria car son texte fait usage, pour désigner la cité à laquelle il appartenait, du terme de *Λαμπροτάτης*, épithète caractéristique des inscriptions d'Histria au III^e siècle de notre ère²⁷.

Les considérations qui précèdent rendent vraisemblable l'origine histrienne d'Alexandre. Elles n'en font pas la preuve. Ainsi doit-on prendre aussi en considération Tomis ou Callatis²⁸, ou même autre ville plus lointaine.

A Callatis, où fonctionnait une gérousie²⁹, il est impossible de vérifier si Alexandre de Noviodunum en fit partie, faute de posséder une liste des gérousiastes locaux. Néanmoins, il existe une indication qui n'exclut pas entièrement la provenance callatienne de notre personnage. Une

²⁵ Is. Lévy, RÉG, VIII, 1895, p. 233.

²⁶ Gh. Ștefan, *Dinogetia. A problem of ancient Topography*, Dacia, N. S., II (1958), pp. 324—327. Le texte fragmentaire a le contenu suivant : [Ἄγαθῆι Τύχηι. Ὑπὲρ τῆς τοῦ Αὐτοκράτορος Καίσαρος Μ. Αὐρ. Σευήρου Ἀλεξάνδρου Σεβαστοῦ καὶ Ἰουλίαις Μαμααίας μητρὸς αὐτοῦ] καὶ κάστρον [σωτηρίας τε καὶ νείκης] καὶ αἰωνίου διαμ[ονῆς αὐτῶν καὶ τοῦ λαμ-], προτάτου ὑπατικοῦ[... Α]ῦρ(έλιος) Βάσσος Χρυσίππ[ου] [... τῆς λαμ]προτάτης [Ἰστριανῶν πόλεως].

²⁷ V. par exemple V. Pârvan, *Histria IV...*, p. 114 et D. M. Pippidi, *Histria I. Monografie arheologică*, București, 1954, pp. 530—533.

²⁸ Ma collègue Emilia Dorușin-Boilă a dressé, dans le cadre de son étude (encore inédite), *La population de la Dobroudja pendant l'époque romaine (I^{er}—III^e siècle)*, un index détaillé de tous les noms mentionnées dans les inscriptions. Grâce à son amabilité nous l'avons consulté et nous n'avons rencontré nulle part Alexandre fils d'Héracléon, à l'exception de Callatis (v. plus loin).

²⁹ V. Pârvan, *Gerusia din Callatis*, ARMSI, Sér. I, t. XXXIX, 1920, spécialement pp. 62—63 ; cf. D. M. Pippidi, *Contribuții la istoria veche a României*, II^e éd. București, 1967, pp. 329—337.

inscription contemporaine de celle de Noviodunum et qui mentionne les membres d'une association d'Héracléistai, adorateurs d'Héraclès Pharangetès³⁰, consigne un Alexandre fils d'Héracléon, investi de la fonction importante de *grammateus*. Est-ce le même que le mort de Noviodunum ? La fréquence du nom d'Héracléon à Callatis nous inciterait à adopter cette identification. Mais le fait que le Callatien ne porte pas le titre de gérousiaste y oppose un obstacle. D'ici donc jusqu'à de nouvelles découvertes à même de fournir des éléments supplémentaires il est impossible de fournir une réponse.

Telles sont les raisons pour lesquelles il est si difficile de trancher sur le sens de l'inscription de Noviodunum du point de vue de sa signification pour l'histoire locale, aussi longtemps que l'on ne disposera pas d'autres éléments intéressant l'organisation interne de la cité.

Le second titre d'Alexandre, exprimé au datif *πατρινεῖ* — à reconstituer au nominatif en *πατρινεύς* — est probablement la grécisation du vocable latin *patrinus*. Le mot ne nous est pas connu d'autres documents épigraphiques dans cette forme.³¹ Aussi estimons-nous qu'il faudrait également discuter le mot *πάτρων*³², traduit du latin, et qui aurait eu au datif la forme *πάτρωνι*. C'est à l'insuffisante connaissance du grec de la part du lapicide ou à une erreur qu'il faudrait imputer la forme que renferme l'inscription du sarcophage. Le nom d'Alexandra ne désignerait plus, dans ces conditions, l'état de fille, comme dans le premier cas, mais l'affranchie d'Alexandre fils d'Héracléon. Son maître mort, elle aura eu soin de l'exécution de son sarcophage.

N° 29.

Sur l'arche du sarcophage, notamment sur le côté court, se trouve une inscription presque illisible de nos jours, car non gravée, mais peinte en rouge (au minium). La même inscription se trouvait écrite aussi sur le couvercle du sarcophage, mais à présent celle-ci n'est plus lisible du tout.³³

³⁰ L'inscription a été publiée par A. Rădulescu dans SCIV, XIV (1963), pp. 84 — 89 = *Noti monumente epigrafice din Scythia Minor*, Constanta, 1964, pp. 148—153, la considérant comme une liste de citoyens venus d'Héraclée (*Heraclontai*) et adorateurs de la déesse Cybèle Pharangetès; mais J. et L. Robert considèrent, avec raison, que l'inscription concerne une association d'Héracléistai, qui avaient comme protecteur Héraclès Pharangetès, cf. RÉG., 77, Bull. Ep., 1964, p. 194, n° 290.

³¹ Si toutefois nous l'admettons alors nous devons entendre qu'il désignait les rapports filiaux d'Alexandra, mentionnée avec un seul nom, c'est-à-dire sans patronyme. L'absence du patronyme serait due, dans ce cas, au désir d'éviter la répétition d'homonymes, comme par exemple: 'Αλέξανδρα 'Αλεξάνδρου, 'Αλεξάνδρω 'Ηρακλέωνος ce qui aurait été très difficile à exprimer.

³² Dans la langue grecque *patronus* était traduit par *προστάτης* ou *πάτρων*, cf. S. Reinach, *Traité d'épigraphie grecque*, Paris, 1885, p. 531.

³³ Information donnée par V. Pârvan, dans l'étude *Castrul roman de la Poiana șe drumul roman prin Moldova de Jos*, ARMSI, II^e Série, t. XXXVI, 1914, pp. 112—113.

Gr. Tocilescu a exécuté un dessin d'après l'inscription de l'arche, en la déchiffrant aussi, mais la mort prématurée l'a empêché de la faire publier. Le texte, autant que la lecture de Tocilescu, tout comme un fac-similé de cette inscription, sont dus à C. Moisil, qui les a reproduits dans une étude publiée en 1910³⁴. La lecture est reproduite par Moisil en majuscules, mais nous la transcrivons comme il suit : 'Επι 'Αλφ(ίου) Μοδέστου ἀσιάρχου.

Conformément à cette lecture, il faut comprendre que le sarcophage a été exécuté du temps de l'asiarches Alfius Modestus et envoyé ensuite dans l'établissement de Barboși, situé aux bouches du Siret. Cette interprétation, due à Pârvan³⁵, a été ensuite épousée par les autres chercheurs.³⁶ V. Pârvan remarquait encore que l'inscription contiendrait aussi le sigle de l'atelier placé devant le nom d'Alfius Modestus.

Presque 50 ans depuis la publication, le texte de ce document n'est pas entièrement déchiffré. Toujours est-il que sa lecture a beaucoup gagné, grâce surtout aux contributions du renommé épigraphiste contemporain Louis Robert. Le fait que cette inscription n'a pas été entièrement déchiffrée est aussi une conséquence de la circonstance que le fac-similé, reproduit par Moisil, est resté inconnu pour la majorité des épigraphistes. A part V. Pârvan, aucun d'entre eux ne fait référence à celui-ci. C'est à ce but que nous avons considéré utile de reproduire le dessin (fig. 4) dans l'espoir que les spécialistes s'y pencheront afin d'éclaircir son sens. Sans aucun doute, ceci permettra une lecture autant complète que possible de l'entière inscription.

Comme nous l'avons dit plus haut, Louis Robert s'est occupé — maintes fois³⁷ — de ce texte, en en donnant une nouvelle lecture et en essayant de mieux expliquer la présence du sarcophage asiatique dans ces lieux. Selon Robert, le personnage mentionné dans l'inscription pourrait être identifié avec Alphenus Modestus, stratège de Cyzique, représenté sur des monnaies du temps de Septime Sévère et sur un sgraffito de Thèbes. Alphenus Modestus appartenait à une grande famille des Alphènes de Cyzique et de Thyatire dont les membres ont détenu d'importantes fonctions administratives et politiques. Par exemple Alphenus Apollinaris, frère de Modestus, est mentionné en qualité de préfet de l'Égypte pendant les années 199—200, tandis qu'un autre membre de la famille, le chevalier T. Antonius Alphenus Arignotus, fils ou neveu d'Alphenus Modestus, est connu en Scythie où il déroulait une activité militaire et administrative (financière).

³⁴ Constantin Moisil, dans BCMI, IV (1910), p. 86.

³⁵ V. Pârvan, *loc.cit.*; Idem, *I primordi della civiltà romana alle foci del Danubio*, dans Ausonia, X (1921), p. 201.

³⁶ R. Vulpe, *op. cit.* p. 211, 216; Gh. Ștefan, dans Dacia, N. S., II, 1958, p. 322.

³⁷ L. Robert, *Études Anatoliennes*, Paris, 1937, pp. 124—127; J. et L. Robert, dans RÉG, 73, 1960, pp. 178—180.

L. Robert relie le transport du sarcophage de Barboși à la présence d'Antonius Alphenus Arignotus en Scythie. Le sarcophage en discussion aurait été envoyé à cet endroit pour un membre de la famille des Alphènes, ou bien pour Arignotus lui-même, pendant qu'à Cyzique le magistrat éponyme était toujours un représentant de cette famille. L'activité de ce dernier personnage en Scythie se rattacherait à la fonction de λογιστής = *curator* de la ville de Tropaeum Traiani, de même qu'à la commande de la *cohors I Cilicum*, comme il ressort d'une inscription découverte en Thyatire en Lydie.³⁸

Au moment où l'épigraphiste français émettait cette hypothèse, il ne possédait comme preuve, en faveur de la présence d'Arignotus en Scythie, que l'inscription de Thyatire et quelques briques estampillées provenant de Dinogetia et dont les lettres CIC étaient interprétées comme indiquant la *cohors I Cilicum*. Parmi les fonctions militaires d'Arignotus on peut compter aussi celle de tribun de cette cohorte.

Pendant les dernières années, les preuves concernant la présence en Dobroudja de cette cohorte se sont enrichies³⁹, en justifiant, une fois de plus, la lecture donnée par L. Robert, aux lettres des briques de Dinogetia. Elles renforcent aussi l'espoir, exprimé par le même auteur, sur la possibilité d'apparition, à Barboși même, de nouvelles preuves concernant la présence de quelque troupe commandée par Arignotus.

Malheureusement, nous ne sommes pas encore en possession d'une nouvelle preuve, hormis celle de L. Robert qui émettait les hypothèses susmentionnées, bien que les fouilles aient été reprises à Barboși, ces dernières années.⁴⁰ C'est la cause pour laquelle nous ne pouvons rien ajouter pour affirmer avec certitude qu'Arignotus lui-même ou un autre membre de sa famille ait été déposé dans le sarcophage. Nous sommes obligés à cette réserve par le manque de toute inscription claire en ce sens. Le contenu de la tombe lui-même ne peut nous venir en aide, car il n'y a que des indications générales, autant en ce qui concerne le squelette, que le mobilier funéraire. Nous sommes seulement en possession d'un dessin du sarcophage⁴¹, représentant un squelette ayant à son côté gauche une longue épée et deux vases dont un déposé à la tête et l'autre aux pieds. C'est seulement la longueur de l'épée, peu habituelle dans les mobiliers funéraires de nos régions, qui pourrait indiquer que le sarcophage avait appartenu à un personnage militaire important.

³⁸ L. Robert, *Inscription de Thyatire en Lydie*, dans «Istros» I (1934), pp. 216–220.

³⁹ D. Tudor, *Cohors I Cilicum in Scythia Mică și Taurida*, dans AUB, série Sciences Sociales, 5, pp. 45–74; v. aussi D. M. Pippidi, dans *Dacia*, N. S., VI (1962), p. 553.

⁴⁰ Dans la récente étude de N. Gosatr, *Unitățile militare din castellum roman de la Barboși*, dans *Danubius*, Musée régional d'histoire de Galați, 1967, pp. 107–113, on ne mentionne aucune des unités citées dans l'inscription de Thyatire, commandées par Arignotus.

⁴¹ Reproduit par Pârvan, dans *Castrul roman de la Poiana...*, pp. 112–113.

UN MANUSCRIT PARISIEN DU « NOMIKON PROCHEIRON » (BUCAREST, 1766) DE MICHEL FOTINO (PHOTEINOPOULOS)

VALENTIN AL. GEORGESCO

I. L'IDENTITÉ DE L'ŒUVRE ET L'IDENTIFICATION DE SON AUTEUR

Le codex 1 323 qui fait partie du fonds « Supplément grec » de la Bibliothèque Nationale de Paris a déjà été signalé en 1960 par Charles Astruc et Marie-Louise Concasty dans leur précieux *Catalogue des manuscrits grecs*¹, comme contenant un « répertoire de droit civil et ecclésiastique, en grec moderne, composé à l'usage des provinces Valachio-Moldaves », à la fin du XVIII^e siècle².

Au fait, cet important codex n'est rien moins que la douzième copie intégrale³ du Manuel de lois, rédigé en néo-grec par le savant juriste

¹ III^e partie. *Supplément grec*, tome III, nos 901—1371, préface par Alphonse Dain, Bibliothèque Nationale, Département des manuscrits, Paris 1960, pp. 624—625; la remarquable note sur le ms. 1 323 est rédigée par Mlle M.-L.C.

² *Ibid.* : « Mm 283—195, pp. XX + 768 (+ 484^{a-d}), nombre de lignes variable... Des additions dues au copiste de l'ensemble, mais d'une encre plus pâle et d'une écriture plus serrée, occupant les pages laissées d'abord en blanc : pp. 293—296; 559—562, relatives aux intervalles de temps (d'après le traité des *Ῥετραί*); 684^{a-d} 689—692; 757—760, notes lexicographiques, toutes barrées après coup, consacrées à des définitions de termes juridiques d'origine latine; 761—762 : *περὶ σημασίας ὀνομάτων* ἔτι (également barré); 763—764, notes empruntées aux Basiliques (livres 60 et 21).

Deux fiches (p. 765—768; mm 180—110 et 135—99), dues à deux mains plus récentes, portent également des extraits des Basiliques.

De première main, additions marginales et en bas de pages. Volume donné à la Bibliothèque Nationale le 19 mars 1908. Reliure orientale veau brun estampé à froid (plats); dos refait (basané). Sur le plat antérieur, une petite étiquette blanche porte le n^o 446 ». Dans son compte rendu de ce Catalogue, Mme C. Papacostea-Danielopolu (« Rev. études sud-est europ. », 6 (1968), p. 544) signale l'intérêt du codex 1 323, comme l'un de « ces recueils de droit byzantin si répandus dans les Principautés danubiennes pendant les règnes phanariotes ».

³ A l'exception du ms. gr. 1 434 (Bibl. de l'Académie, Bucarest) qui ne contient que les deux premiers livres.

originaire de Chios, Michel Fotino ⁴, en 1766, et représente le projet d'un code général pour la Valachie, destiné à être sanctionné par Scarlate Ghica (1765—1766). Avec quelques changements dans la disposition des titres à l'intérieur des deux premiers livres et avec l'addition de nouveaux titres ou seulement de nouveaux paragraphes aux titres existants, ce Manuel reprend à son compte toute la matière de celui que le même auteur avait, une année plus tôt (1765), rédigé par ordre du prince régnant, Etienne Racoviță, lequel, avant de périr assassiné au cours d'une émeute populaire, s'appropriait à le transformer en code officiel du pays. Ces deux premiers Manuels-codes de Fotino en furent suivis d'un troisième, lorsque, dans sa réforme judiciaire de 1775, Alexandre Ypsilanti annonça la mise au point et l'imminente publication d'un code ayant pour objet le *ius receptum* (la *pravila* byzantine), la coutume et le droit princier, œuvre dont on n'avait par ailleurs pas retrouvé la trace. Or, à notre avis, ce code, qui demeura lui aussi à l'état de projet, n'est que le troisième Manuel (conservé dans le codex gr. 1 195 de la BA, acquis en 1951), que Fotino composa d'après un vaste plan en 7 livres, très différent de celui des Manuels précédents (1765 et 1766)⁵, chaque livre correspondant cette fois-ci à un code spécialisé. Dans la préface de son dernier projet, Fotino fait une allusion indirecte à sa mission législative et à l'échec momentané de son œuvre, qu'il n'en dédie pas moins au prince régnant et à ses succes-

⁴ En grec : Φωτεινός aussi souvent que Φωτεινόπουλος. En roumain, comme juge, il signait Fotino ou Miche. Son œuvre étant inséparable de l'histoire du droit roumain, l'adoption de la forme roumanisée de son nom, historiquement justifiée, constitue en même temps un hommage mérité; voir notre article dans « Revista Arhivelor », 9 (1966), p. 93, n. 8. Sur la vie et l'œuvre de M. Fotino, voir l'introduction de Pan. J. Zépos à sa belle édition du ms. 1 697 des Archives d'Etat de Jassy, Μιχαήλ Φωτεινόπουλου Νομικόν Πρόχειρον (Βουκουρέστιον, 1765), Athènes, 1959.

⁵ Pour la distinction entre le Manuel de 1765 (dont les mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie nous conservent la copie des livres I et III) et le Manuel de 1766, qu'a édité Pan J. Zépos, voir nos articles *Un al treilea manuscris ieșean al „Manualului de legi” din 1766 al lui Mihail Fotino (Fotinopolos)*, dans « Studii », 14 (1961), p. 1 507—1 517 et *Protimisisul in „Manualele de legi” din 1765, 1766 și 1777 ale lui Mihail Fotino*, dans « Studii și materiale de istorie medie » 5 (1962), p. 281—333, ainsi que l'étude citée à la note suivante. Quant à l'individualité du troisième Manuel de 1777 (ms. gr. 1 195 de la Bibl. de l'Acad.), elle avait été reconnue dès le début (v. Al. Elian, *Les rapports byzantino-roumains*, dans « Byzantinoslavica », 19 (1958), p. 223, n. 30).

L'idée traditionnelle d'un manuel unique datant de 1765 (avec de simples „différences de rédaction” entre les copies) était encore professée par Gh. Cronț dans son compte rendu de l'édition Zépos (voir « Studii » 13 (1960) n° 2, pp. 273; 275). Sur son adhésion — sans la référence de rigueur — à la thèse des deux manuels distincts (voir son article publié dans « Jahrbuch der oesterreichischen Byzantinistik », 18 (1968), p. 223, n. 7), nous aurons l'occasion de revenir dans la notice qui sera consacrée à son article dans cette même « Revue ». Rappelons qu'à partir de 1962, le Secteur de l'ancien droit roumain, à l'Institut d'histoire (Bucarest), décidait d'éditer séparément les deux manuels de 1765 et 1766, alors qu'auparavant on avait annoncé l'apparition prochaine de la « Pravila lui Ștefan Racoviță » ou du « Manuel juridic de Michel Fotinopolos » de 1765, voir *Pravilniceasca condică, 1780*, Bucarest, Edit. de l'Académie, p. 7, n. 5 [où même le Manuel de 1777 est présenté comme une version plus récente du „code” de 1765, et où aucune différence n'est faite entre ce dernier et un manuscrit comme 378 (BAB) qui représente le manuel de 1766] et la couverture extérieure.

seurs. Le Manuel de 1777⁶ contient un surprenant IV^e livre où la première codification des coutumes locales, confirmées par le divan princier, est mise en parallèle avec le droit byzantin, lorsque celui-ci était écarté pour des raisons tenant à l'ancienneté, l'utilité ou le caractère humain (philanthropique) des solutions coutumières. C'est ce IV^e livre, enrichi de récentes dispositions du droit princier se rattachant aux réformes du règne d'Ypsilanti, qui constitue la base du petit code bilingue de 1780, publié par Ypsilanti sous le titre de *Syntagmaion Nomikon—Pravilniceasca condică*.

De ces projets de codification que leur valeur intrinsèque n'empêcha pas d'échouer pour des motifs que l'on peut conjecturer avec quelque vraisemblance, et dont nous avons eu l'occasion de nous occuper ailleurs, seul le Manuel de 1766 a connu, en Valachie aussi bien qu'en Moldavie, une large circulation privée et officieuse. Quant au troisième de ces projets (Manuel de 1777), il se révéla intéressant surtout par une version néo-grecque abrégée de son livre IV de droit coutumier, ainsi que par la traduction roumaine de ce texte fragmentaire qui, d'ailleurs, faisait presque double emploi avec le code officiel de 1780. Tous ces trois projets apparaissent, de prime abord, comme de simples résumés—constamment élargis—des Basiliques, avec un appréciable appoint fourni par d'autres sources byzantines⁷. Quant au droit local, il y envoie son écho, en 1765 aussi bien qu'en 1766, par des dispositions concrètes, par l'infléchissement coutumier de nombreuses règles byzantines et par leur sélection même, en tant que reflet direct, à la fin du régime féodal, des mutations de la société roumaine. En 1777, par contre, l'apport du droit coutumier et

⁶ Voir notre étude : *L'œuvre juridique de Michel Fotino et la version roumaine du IV^e livre de droit coutumier de son « Manuel de lois (1777) »*, dans « Rev. études sud-est europ. », 5 (1967), p. 119—166, avec renvoi à nos précédentes publications sur Fotino ; Idem, *Présentation de quelques manuscrits juridiques de Valachie et de Moldavie (XV^e—XIX^e siècle). contributions à l'étude de la réception du droit byzantin en Roumanie*, I, dans la même « Revue », 6 (1969), p. 625—638.

⁷ En dehors de ces « résumés » des Basiliques, projets successifs d'un code général de Valachie avec tout ce que cela comportait de plus large qu'un simple « résumé », il n'existe pas une autre « Synopse des Basiliques », indépendante des Manuels et rédigée par le même Fotino « vers 1765 ». Cette prétendue Synopse que l'on veut retrouver dans le ms. gr. 1 434 de la BAB, qui porte bien le titre grec de Σύνοψις tirée des Basiliques, n'est qu'une copie tardive et laïcisée du Manuel de 1766 (après élimination du titre sur la foi orthodoxe et de tout le livre III de droit ecclésiastique [voir une démonstration matérielle dans notre article paru dans « Revista Arhivelor », Nouv. série 9 (1966), p. 91—112]. L'idée d'une Synopse constituant un autre travail que le *Manuel* (à l'époque on n'en parlait qu'au singulier) appartient à St. Gr. Berechet, le découvreur du manuscrit dans la Bibliothèque de Gh. T. Kirelianu. Dans l'article cité ci-dessus, à la note 5, Gh. Cronț reprend cette idée, la développe sans motivation réelle pour finir par rapprocher le ms. 1 434 du ms. 378 de la même bibliothèque, dont il affirme qu'il contient seulement les deux premiers livres du Manuel de 1766 (en réalité, le ms. 378 est une copie complète, de la famille B, et ses rapports avec le ms. 1 434 n'ont rien de spécial quant au contenu, par rapport aux autres copies du Manuel). Le nom du copiste du ms. 378 — Zilot Românu [v. « Studii », 13 (1961), l. c.] — est passé sous silence. De la sorte la thèse initiale de Berechet semble implicitement abandonnée, et la nouvelle [v. « Revista Arhivelor », 9 (1966), l. c.] adoptée confusément, sans les références de rigueur.

le *ius nouum* font le saut qualitatif que nous avons déjà mentionné. Rappelons aussi qu'en 1765 le droit princier était codifié séparément de la *pravila* byzantine, comme une sorte d'appendice au code principal, et l'on comprend aisément que cet essai ait dû disparaître de la circulation avec la chute de Ștefan Racoviță, au règne duquel il était trop personnellement rattaché.

L'identification que nous proposons pour le codex 1 323 est confirmée par sa comparaison avec l'édition Zépos et par le texte que nous avons retrouvé à la page 763, serré au milieu d'une masse d'additions empruntées aux Bas. 60,52. En voici la teneur : Νομικὸν Πρόχειρον ἐξενεχθὲν ἀπὸ πάντων τῶν καθολικῶν || νόμων ἐκκλησιαστικῶν τε, καὶ πολιτικῶν || παρὰ τοῦ τιμιωτάτου ἄρχοντος ὑπάτου τῶν φιλοσόφων τῆς τοῦ Χριστοῦ Μεγάλης Ἐκκλησίας, καὶ πρώην || μεγάλου παχαρνίκου Μιχαήλ Φωτεινοπούλου, Χίου. "Ὅπερ || καὶ μεταφρασθὲν εἰς ἐλληνικὴν ἀπλὴν διάλεκτον || παρὰ τοῦ αὐτοῦ⁸ διηρέθη εἰς τρία βιβλία, ἀν' ἑκατομμύρια βασιλικῶν νόμων, καὶ ἐκκλησιαστικῶν || κανόνων ὀνομασθέν, καὶ ἐξεδόθη εἰς κοινὴν | χρῆσιν πικνὸς τοῦ εὐσεβοῦς συστήματος. || Ἐν ἔτει ,αψξστ' (1776) κατὰ μῆνα μάρτιον.

Le codex parisien 1323 s'ajoute ainsi aux 11 copies déjà connues du Manuel de 1766, dont 8 à Bucarest (Bibl. de l'Académie) et 3 à Jassy (Bibl. de l'Université et Archives d'État). Son importance exceptionnelle réside dans le nombre considérable d'additions émanant vraisemblablement de Fotino lui-même. En effet, une partie de ces additions se retrouve dans des manuscrits tardifs, ce qui prouve que le prototype de ces derniers avait déjà bénéficié des compléments apportés dans le ms. 1 323 au texte initial du Manuel de 1766. Par contre, certaines additions insérées dans ce codex préfigurent les solutions que Fotino adoptera en 1777, coïncidence inexplicable si lesdites additions étaient dues à un usager quelconque du recueil. Avec cette structure, le nouveau manuscrit se révèle susceptible d'éclairer non seulement la méthode de codification de son auteur, mais aussi la tradition manuscrite du Manuel, avec la constitution des différentes familles de manuscrits.

Dès lors, toutes ces données et l'ensemble des textes ajoutés dans le codex parisien à la version initiale du Manuel de 1766 ne sauraient rester

⁸ Cf. ms. 1697 des Archives d'Etat de Jassy (= éd. Zépos, 37) : παρὰ... αὐτοῦ sont placés avant εἰς ἐλληνικὴν ἀπλὴν διάλεκτον. Dans les mss. gr. 122, 131 (Bucarest) après ὀνομασθέν figure la phrase suivante : καὶ ἀπιερῶθη τῷ ὑψηλοτάτῳ, ἐκλαμπροτάτῳ καὶ εὐσεβοστάτῳ αὐθέντῃ καὶ ἡγεμονίᾳ μεγαλοπρεπεστάτῳ πάσης Οὐγγροβλαχίας κυρίῳ κυρίῳ Ἰωάννῃ Σκαρλάτῳ Γρηγορίου Γκίκα Βοεβόδα ἐν ἔτει σωτηρίῳ αψξστ'. Cette phrase date à coup sûr de 1766. Après l'échec de la tentative de faire sanctionner le nouveau projet de code par Sc. Ghica, elle a été éliminée et remplacée par le final impersonnel du codex 1 323, qui se retrouve aussi dans les mss. gr. 1 196 de Bucarest et VI 6 et 1 697 de Jassy (= éd. Zépos). Ce changement, avec dans le codex parisien la précision du mois de mars en ce qui concerne la date de la rédaction du Manuel, ne pouvait émaner que de Fotino lui-même ou d'un copiste écrivant sous ses ordres. Sur l'édition Zépos, voir les études citées à la note 6.

étrangers à l'édition qui se trouve actuellement en préparation à l'Institut d'histoire « N. Iorga », à partir d'un nombre restreint de manuscrits de la BA. Notre présentation veut permettre sans retard aux intéressés de tenir compte du codex 1 323 dans leurs travaux et d'en apprécier le caractère indispensable pour l'établissement du texte que l'on prépare, lequel, ainsi que nous l'avons déjà montré⁹, doit s'appuyer sur le dépouillement de tous les manuscrits connus, parmi lesquels le manuscrit parisien devient un des plus importants, car il fournit nombre de solutions uniques et inattendues.

Le codex, qui 1888 appartenait à I. Văcărescu (v. p. 102 : καὶ τὸδε Ἰωάννου Βακαρεσκίου μεγάλου βεττιάρη, ἀσπῆγ'), débute par une table des matières, dont l'analyse révélatrice suppose la connaissance de la structure du texte, qu'il nous faudra donc présenter en première ligne.

II. STRUCTURE ET CONTENU DU CODEX 1 323

1. **Le texte législatif.** Nous l'appelons ainsi parce que le Manuel était destiné à être sanctionné et à devenir le code officiel du pays. Ce texte (pp. 1—764) est formé de trois parties qu'il importe grandement de bien distinguer l'une de l'autre si l'on veut avoir une image exacte de la structure de l'œuvre et en comprendre la genèse, autrement obscure.

A. *Le texte initial ou première édition du Manuel de 1766 en trois livres*¹⁰. Ce texte est divisé en trois livres, dont le 3^e de droit ecclésiastique, le seul qui comporte une rubrique propre. Les deux premiers livres, avec une découpe un peu conventionnelle, traitent des matières suivantes : gouvernement, droit administratif et organisation judiciaire, droit matrimonial et dotal, successions, biens et contrats, droit pénal, droit agraire, droit militaire, droit maritime, principes généraux. Chaque livre est divisé en paragraphes non numérotés, chaque titre comportant un nombre variable de paragraphes numérotés à partir de 1, ainsi qu'une centaine de scolies (105), introduites avec la mention appropriée (σχόλιον, ἐρμηνεία) mais sans numéro d'ordre, dans le texte principal, à la suite du paragraphe commenté, dont souvent la scolie modifie les dispositions dans un sens humanitaire ou pour les rapprocher des coutumes locales¹¹. La source byzantine de chaque paragraphe est indiquée en marge, par un simple renvoi au livre et au titre (sous entendu : des Basiliques), sauf mention circonstanciée en cas de recours à un autre recueil, le plus souvent

⁹ Voir « Revista Arhivelor », 9 (1966), pp. 91—112.

¹⁰ Livres I^{er}, pp. 1—244 sans page de titre ; liv. II^e, avec page de titre (pp. 295—6) : Βιβλίον Β' (sic : éd. Zépos, pp. 39 ; 141 ; 223) ; liv. III^e, avec page de titre (pp. 260) : Βιβλίον Γ' περιέχον ἐκκλησιαστικὰς ὑποθέσεις, ἐξ ὧν αἱ πλεῖστα ἀνάγονται εἰς τὰ πολιτικά.

¹¹ Voir A. d'Emilia, *Gli scoli di Michele Fotinopulo al suo Nomikon Procheiron*, in « Annali di storia del diritto », 3—4 (1959—1960), pp. 95—117.

des Nouvelles impériales. L'emploi du même titre que pour un paragraphe précédent est signalé par la formule ἐκ τοῦ αὐτοῦ. Au livre III, les ἐρμηνεῖαι (avec indication de leur auteur : Zônaras, Balsamôn, Blastarès, Aristène) alternant avec un nombre réduit de scolies (souvent très étendues) et de commentaires canoniques, désignés à l'aide du nom de leur auteur ou du recueil. Un long extrait vient de la nouvelle 2 de Basile II. Au début du codex, à la différence des manuscrits de Bucarest et de Jassy, déjà connus, certains renvois marginaux ont été rectifiés et dans un nombre important de cas on y a ajouté avec une encre différente la référence au paragraphe du recueil respectif et souvent toute la référence initiale se trouve ainsi rectifiée.

Ce noyau primitif du texte à caractère de codification se compose de 189 titres, dont 188 figurent dans le ms. de Jassy édité par le Pr. Pan. J. Zépos et dans les autres mss. de la même famille¹², lesquels, par contre, contiennent 198 paragraphes et 5 scolies de plus que les 188 titres communs avec la première partie du codex 1 323. Le texte occupe les pp. 1—684^v et a été écrit par une seule main sans interruption en se servant d'une encre noire normale. C'est là le véritable contenu du Manuel de 1766, tel qu'il a dû sortir de la rapide refonte d'une année seulement, à laquelle avait été soumise la version de 1765. Ce fait a une importance considérable, car jusqu'à présent on ne connaissait le Manuel de 1766 que par des copies tardives, allant jusqu'à la quatrième décennie du siècle suivant, sans que l'on pût séparer avec précision le contenu initial d'avec les additions ultérieures, elles-mêmes pouvant être d'âge différent. Or, le codex 1 323 permet justement de faire ce départ.

B. *Le texte complémentaire du Manuel de 1766.* Ce texte occupe les pp. 685—756, étant écrit de la même encre par le copiste de la première partie, sans relâche susceptible de se répercuter sur l'écriture. Il comprend 24 rubriques¹³. Toutes sauf 3 reprennent le libellé des titres qui figurent dans le texte initial, dont on veut tout simplement compléter le nombre de paragraphes de façon à augmenter l'efficacité pratique du code. L'origine de ces compléments et la méthode de référence aux sources utilisées sont les mêmes que pour le texte initial (A). N'y apparaissent pour la première fois que trois rubriques¹⁴. Le but poursuivi par l'addition de ces compléments et titres nouveaux reste le même que celui du code dans son

¹² L'écart ne concerne que le titre I 32, περι τιμῆς δούλου, absent de l'éd. Zépos, et qui figure dans le cod. 1 323 (p. 413). Le titre I 24, λύσις γάμου ἀζήμιος καὶ ἐπιζήμιος, indiqué comme absent du même ms. 1 697, représente les §§ 16—26 du titre précédent, I 23, περι λύσεως γάμου (éd. Zépos, p. 78). Ce sont ces 11 §§ qui, dans le cod. 1 323 et dans les mss. de la fam. B, sont restés détachés sous une rubrique indépendante, alors que dans le prototype de la fam. A ils fusionnaient avec ceux du titre 23. Pour les titres II 37—39 et II 88—89, 91, v. les App. B et C.

¹³ Voir l'Appendice B.

¹⁴ Voir à l'Appendice B, les rubriques marquées d'un astérisque (*).

ensemble : réglementer des matières, importantes au point de vue pratique, mais avec cette particularité qu'il s'agit de combler les lacunes évidentes et regrettables de la version initiale.

Il convient d'insister sur le fait que dans la plupart des titres complémentaires le numérotage des paragraphes fait suite au dernier fragment du titre de base qui figure dans la première partie. Y fait exception à cette règle, d'abord, le titre <1> *περὶ γάμων ἔτι* (p. 685), avec ses seize paragraphes (1—16). Comme il ouvre la partie complémentaire, on est porté à supposer que la décision de numéroter à la suite n'avait pas encore été prise. Quant aux trois titres nouveaux, ils sont numérotés, comme il se devait, à partir de 1. Cinq autres titres de 1 à 3 paragraphes, à la fin de la partie complémentaire (20—24) sont restés non numérotés. A la p. 684^a (l'une des 4 pages laissées en blanc entre le texte A et le texte B) figure, à une encre plus pâle, une rubrique énonçant justement le caractère complémentaire des textes en question : *Τὰ ἀπὸ 685 φύλλου ἀρχόμενα ἀναπληροῦσι ἐλλείποντα τινὰ τῶν τριῶν βιβλίων* (« Les textes commençant à la page 685 complètent certaines lacunes des trois livres » précédents). Par la suite, elle a été biffée et les 4 pages libres ont reçu des textes additionnels dont il sera question ci-après.

Ces 24 titres contenant des paragraphes complémentaires ont été élaborés par Fotino peu de temps après la rédaction initiale du Manuel de 1766 (pour la refonte duquel, par rapport à celui de 1766, il n'avait eu à sa disposition qu'une brève année), et avant que le copiste du codex 1 323 ne se fût mis au travail, à une date difficile à préciser. Les textes a + b représentent, ensemble, la seconde version originale (version élargie) du Manuel de 1766, nous dirions sa seconde édition, antérieure à l'année 1775, lorsque la mise en chantier du Manuel de cette année-là rendait plutôt sans objet tout effort tendant à améliorer le projet de 1766. Mais les manuscrits de Bucarest et de Jassy, contenant des copies du Manuel de 1766, s'échelonnant jusqu'à la 4^e décennie du XIX^e siècle¹⁵, donnent en principe les parties a + b du codex 1 323 comme un texte unitaire, sauf certaines particularités toujours intéressantes pour l'histoire des deux familles de manuscrits et de chaque manuscrit, mais non essentielles pour la filiation que nous essayons de surprendre ici. Il s'ensuit que dans la genèse de l'œuvre de Fotino, le codex 1 323, par les textes mentionnés sous les lettres a + b, représente le point d'arrivée à partir duquel cette œuvre se stabilise en quelque sorte et se transmet d'une façon unitaire ou avec des additions que désormais l'on peut aisément déceler comme telles.*

¹⁵ Voir l'éd. Zépos, p. 29—30.

* Seul le ms. gr. V 42 (Jassy) occupe une place à part, confirmant par sa structure notre interprétation du cod. 1323 (v. la note finale).

D'autre part, l'on constate que les trois nouveaux titres de la partie complémentaire (v. Ap. B < 11 ; 15 ; 24 >) ont été intercalés dans les manuscrits connus, de Bucarest et de Jassy, de manière différente, au livre II, selon qu'il s'agit de manuscrits de l'une ou l'autre des deux familles identifiées par nous (A et B). Dans la famille A, ils figurent au milieu du livre II (Ed. Zépos, II, 37—39) dans l'ordre a, b, c, alors que dans la famille B ils sont placés à la fin du même livre dans l'ordre inverse (c, b, a) qui est celui du codex parisien 1 323. Il s'ensuit que l'unification et la stabilisation du texte dans les deux familles de manuscrits est postérieure à l'établissement par Fotino de la partie complémentaire du codex 1 323 et qu'elles se sont accomplies par l'intermédiaire de deux prototypes A'B', dont descendent les deux familles de manuscrits conservés à Bucarest et à Jassy, sauf, parmi ces derniers, le ms. gr. V 42, et avec une position toute spéciale, qui n'intéresse pas ici, en ce qui concerne la laïcisation du Manuel, le ms. gr. 1 434 de Bucarest, à l'intérieur de la famille B¹⁶.

Cette particularité de la famille B n'est ni la seule, ni la plus importante. L'analyse de l'appendice B fait ressortir l'absence dans les mss. de la fam. B des paragraphes composant les titres additionnels 2—7; 10; 16. Cette discordance réelle, en raison de son caractère limité, n'infirme pas notre explication générale, mais elle exige une justification. Pour le moment, la seule hypothèse qui s'impose nous suggère l'idée que pour la constitution du prototype de la fam. B—dans des conditions et à une date différentes de celles du prototype A — le cod. 1 323 a servi dans un état particulier, et que la sélection des textes n'a peut-être pas été mécanique.

Signalons aussi que dans le ms. gr. 131 (à Bucarest, fam. A), très régulier en ce qui concerne tous les autres points de notre système explicatif, le titre complémentaire <1> περι γάμων ἐτι n'a pas été utilisé pour l'unification du titre de base du livre III. Qui plus est, celui-ci a une structure anormale, à l'intérieur de la famille A : les §§ 1, 2, 3, 4, 5 correspondent aux §§ 1, 2, 0, 0, 3 de l'éd. Zépos et des autres manuscrits, où la suite (§§ 4—21) résulte de l'opération d'unification dont l'app. B rend compte. Cette position singulière du ms. 131 se retrouve aussi sur d'autres points secondaires.

C. *Titres et paragraphes additionnels au texte initial et aux titres complémentaires* (pp. 1—765 *passim*). Ces additions se retrouvent d'un bout à l'autre du texte (a + b), étant écrites par la main du même copiste principal, à l'aide d'au moins deux encres différentes (au début rougeâtre, ensuite noire pâle) sous l'une des cinq formes suivantes : a—b) paragraphes numérotés et non numérotés à la suite d'un titre de base¹⁷; c) paragraphes non numérotés en tête ou à l'intérieur d'un titre de base¹⁸; d) paragraphes

¹⁶ Voir ci-dessus, note 7.

¹⁷ Voir Appendice A.

¹⁸ *Ibid.*

sans rubrique ajoutés dans l'espace libre d'une page, pour enrichir le titre correspondant¹⁹; e) paragraphes groupés sous une rubrique de titre nouveau, de préférence sur les pages laissées en blanc lors de l'écriture du texte principal²⁰. L'ensemble de l'opération nous semble se rattacher à une seconde ou à plusieurs mises au point du Manuel par Fotino, postérieures à la précédente, mais toujours antérieures au démarrage du programme législatif d'Alex. Ypsilanti (1775). Seul le titre *περὶ τῶν δικαίων ὁποῦ ἔχουν ἐπάνω εἰς ῥουμούνους οἱ κύριοι τῶν μουσιῶν* (p. 484^d), dont le contenu amplifié (24 §§ + deux définitions au lieu de 18 §§) avec une autre rubrique (*περὶ μητροκομητῶν καὶ παροίκων*), se retrouve dans le titre 11 du Manuel de 1777, a toutes les chances de reproduire tout, comme le titre 11 cité, presque littéralement un chrysobulle ou établissement agraire d'Ypsilanti, datant des premières années de son règne (1774—1782). Mais ce délicat problème exige un examen spécial, car ledit établissement pourrait également être antérieur à 1775, seule son élaboration sous forme de titre de code ayant eu lieu après cette date. Par l'effet des additions mentionnées ci-dessus, Fotino préparait une troisième édition de son second manuel (1766).

Aucun des titres additionnels (app. C) n'a passé dans les manuscrits de la fam. A. Par contre, dans ceux de la fam. B on retrouve à un premier examen attentif au moins trois titres additionnels, à savoir : <8> *περὶ δένδρων τμηθέντων*, venant des *Bas.*; <9> *περὶ φόνων ζώων* et <10> *περὶ μάχης δύο ζώων*, venant de N G. C'est toujours la fam. B qui contient le titre *λύσις γάμου*, etc., lequel, dans le cod. 1 323 figure anormalement parmi les titres de la première édition (sans se retrouver dans les manuscrits de la fam. A; cf. ci. dessus, n. 12).

D. *Glossaire de termes juridiques, d'origine latine et autres* (pp. 757—762). Ce glossaire contient 136 termes de droit romain rendus sous une forme grécisée, et 28 termes grecs, disposés sans aucun ordre apparent, avec des répétitions pour quatre d'entre eux. La plupart des syntagmes est accompagnée d'un équivalent grec. Seul un nombre réduit de termes donne lieu à des définitions ou à des explications qui ne dépassent jamais quelques lignes. Dans les espaces libres, la même main a ajouté d'autres termes et un texte des *Bas.* 45,2. A la page 757 figure une addition en caractères cyrilliques. Au premier abord on serait tenté de croire que tous les termes du glossaire devraient se retrouver dans le texte du Manuel. En fait il n'en est rien. Inversement des termes comme *ἕτερ, βία, ἄκτους, ἀκεδούκτους* (p. 689) ne figurent pas au glossaire, qui, d'ailleurs, ne possède pas la structure définitive de l'appendice d'un projet

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ Voir Appendice C.

de code. C'est plutôt une ébauche destinée à faciliter le maniement des textes juridiques byzantins et romains en général, dont il suppose une parfaite connaissance, avec un intérêt dominant pour les derniers. Quant on veut deviner l'auteur d'un tel travail on pense encore à Phôteinos. C'est sans doute au fur et à mesure de leur vérification ou de leur emploi à une fin qui n'est pas tout à fait impénétrable pour nous, que tous les mots ont été biffés ou marqués d'un signe conventionnel (o ou +). Pour l'explication d'une dizaine de syntagmes sont employés des roumanismes ou des turcismes locaux : *zapciu*, *menzil*, *ibric*, *treapăd*, *armaş*, *ispravnic*, *magazie*, *zeciuală*, *iobag*. Le glossaire ne semble pas avoir été compulsé par Fotino d'après un modèle²¹ qui resterait à être identifié. Il n'a aucun rapport avec le Lexicon des verbes transitifs d'Harménopule (qui circulait largement en Valachie) et l'appendice de l'Hexabible, *περὶ σημασίας ὀνομάτων*, n'a pas été mis à contribution. Mais cette même rubrique avec l'addition *ἔτι* se retrouve dans le cod. 1 323 en tête de la p. 761, au milieu donc du Lexikon. Elle ne peut se référer, *en tant que titre complémentaire à peine ébauché*, qu'à la rubrique de base (§§ 1—5) et à la rubrique complémentaire (§§ 6—7 + 5 §§ additionnels), intitulées *περὶ σημασίας ὀνομάτων* (pp. 516; 743, v. App. B <17>) correspondant ensemble à II, 84, §§ 1—7 de l'éd. Zépos, qui vient des Basiliques et de l'Hexabibler avec une seule référence générale au § 1^{er} : *ἐκ τῶν βασιλικῶν*, alors que, le cod. 1 323 indique la source de chaque paragraphe, dont l'un est emprunté aux Institutes de Justinien. Les formules introductives : *λέγεται*, *λέγονται*, *ἐστίν*, *εἰσίν* sont les mêmes dans les deux textes. Dans le bref titre II, 84 (§§ 1—7) sont déjà représentées toutes les notions que l'on retrouve en grand nombre dans le Lexicon complémentaire. Notions romaines grécisées²² et notions grecques dans un contexte tantôt romain²³, tantôt local²⁴. Pour la comparaison, voir l'app. D. Ce qui étonne un peu c'est que le riche vocabulaire romaniste des pages 757—762 ait pu être retenu comme nécessaire, pour étoffe un titre de Manuel juridique de Valachie des années 1770—1780. Quoi qu'il en soit, il constitue, tout comme le titre de base (II, 84) une des

²¹ Très proche des lexicons juridiques mentionnés dans le *Katalog der griech. Handschriften d. oesterr. Nationalbibliothek*, 2^e Partie, *Codices juridici*, *Codices medici*, publié par Herbert Hunger avec la collab. de O. Kresten, Vienne (1969), n^{os} 2 (6) *Λέξεις ῥωμαϊκὰ τοῦ νόμου*; 7(2) *Λέξεων ῥωμαϊκῶν συναγωγή κατὰ ἀλφάβητον*; 13(2) *Λεξικὸν Ῥωμαίων κατὰ στοιχείων*; 15(10) *Λεξικὸν Ῥωμαίων καὶ Γραικῶν νομίμων*.

²² *Νόμιμα* et *γνήσια παιδία* (enfants légitimes et naturels), *σπούριον παιδίον* (une autre définition du *σπούριος* sera reprise dans le Lexicon cité, p. 761), *ἰμφας* (*infans*).

²³ *Ὑποβολιμάτων* (supposition de part).

²⁴ *Ἐμπρακτοὶ δικασταὶ* (οἶον ὁ μέγας σπαθάρης, ὁ χάτμανος, ὁ ἀγας, ὁ καμαράσης... εἰς τοὺς βατάγους καὶ ζαπτζήδες αὐτῶν *vatafi*, *zapci*). *Χαμαιδικασταὶ*... ἀρχοντες κριταὶ ὅπου εἶναι κατώτεροι ἀπὸ τοὺς μεγάλους ἀρχοντας τοῦ διβανίου, διωρισμένοι εἰς τὰ μερικὰ μικρὰ κριτήρια, etc.; v. cod. 1 323, p. 743, §§ 6—7 = Zépos II, 84, §§ 6—7.

voies d'adaptation des textes byzantins aux réalités roumaines et explique pourquoi l'on se trouve devant un projet de code inséparable de l'histoire du droit roumain.

Avec ce caractère spécialisé, le glossaire de Fotino n'en fait pas moins pendant, pour le dernier quart du XVIII^e siècle, au Lexicon du milieu du XVII^e siècle, établi par Mardarie Cozianu (éd. I. Crețu, Bucarest, 1900). Il constitue un important monument du droit romain en Roumanie. Mais les historiens des institutions roumaines aussi auront beaucoup à y glaner, grâce aux définitions qui emploient les roumanismes ou les turcismes cités. Pour cette double raison il mérite une attention particulière et nous nous réservons de lui consacrer une étude spéciale (voir l'app. D).

E. *Deux extraits des Basiliques, copiés tardivement sur des feuilles volantes* (pp. 765²⁵; 767—768²⁶). Ils sont l'œuvre d'un autre copiste que celui du codex. Au verso de la première fiche se trouvent notés en lettres chyrrilliques des comptes privés²⁷ d'un roumain. Il y a peu de chance que ces deux extraits viennent de Fotino. Il y a deux autres manuscrits du Manuel de 1766 (Jassy, mss. gr. V 42 et VI 6) qui contiennent des additions sous cette forme. Comme d'autres copies du Manuel de 1766 qui ont beaucoup circulé dans les deux pays pendant plus d'un demi-siècle, le codex 1 323 s'est trouvé entre les mains d'un juriste roumain, peut-être les fils même

²⁵ Βιβ. 24, tit. 6; 23, 1; βιβ. 21,1; νεαρά 32; βιβ. 32,1; νεαρά 35; βιβ. 32, tit. 1 σκόλια-
του Μα<γ>ίστρου> νόμου.

²⁶ Τεύχος 5, Βασιλ. βιβ. 44, tit. 1 σελ. 755, νόμ. 12 περί λεγάτων; Βασ. βιβ. 40, tit. 1, σελ. 357, νόμ. 1; Βασιλ. βιβ. 41, tit. 1, σελ. 403, νόμ. 96; Βασ. βιβ. 41, tit. 4 περί τῶν κληροο νόμων τοῦ φαλκιδίου, σελ. 475; Βασ. βιβ. 41, σελ. 401, σχόλ. Θεοδ.; (Βασ.), tit. 56, διατάξις β'; Nous avons cru devoir donner une image fidèle de la manière de citer que l'auteur de ces additions a employée ici, et qui ne concorde pas toujours avec celle que nous connaissons par le codex en général. Mais le renvoi au tome V (τεύχος) de l'édition Fabrot, avec indication exacte de la page, doit retenir notre attention. Ce procédé est absent de tous les manuscrits de Fotino se trouvant à Bucarest et à Jassy, sauf le ms. gr. 1195 qui contient le Manuel de 1777 (= projet du premier code d'Ypsilanti). La référence directe à l'édition Fabrot serait-elle un élément de liaison entre la dernière mise au point du Manuel de 1766, au début du règne d'Ypsilanti, et l'élaboration, pendant un ou deux ans, du projet conservé dans le ms. gr. 1195? Mais un renvoi à l'éd. Fabrot (tome et pages) se trouve déjà dans un jugement de 1744 (I. C. Filitti, *Arhiva Cantacuzino*, 1919, pp. 44—45).

²⁷ T<a>keri>, par<ale>

30	„	au luat însă
	9	cind au plecat
	6	de la Cișotescu
	10	de la serdaru Nicola
	5	de la Răzvăneanu
	<u>30</u>	
	1,25	au dat dintr-însii însă
	35	la cherestea
	24	la teiu
	6	la o mătură
	<u>1,25</u>	
	28,55	rămîn asupră-i

de Michel (Théodore et Andonie), roumanisés et tous les deux juges à Bucarest.

2. **La table des matières** : Πίναξ τῶν ἐν τοῖς τρισὶ βιβλίοις κεφαλαίων (pp. I—XVI). Elle comprend les rubriques de tous les titres contenus dans la version initiale des trois livres du Manuel (pp. 1—684), ainsi que celles de deux parmi les trois titres nouveaux de la partie complémentaire (pp. 685—756), à savoir : περὶ πεκουλίου (p. 730) et περὶ φάκτου καὶ ἀγνοίας (p. 732, sans indication de page), à l'exclusion du troisième : περὶ δουλείων (p. 756). Parmi les rubriques de la partie complémentaire qui doublent celles de la première partie (c'est-à-dire de la version initiale courte du Manuel), seul le titre περὶ γάμων (p. 685) a été inséré une troisième fois au πίναξ, après les deux mentions renvoyant à la même rubrique des livres I^{er} et III^e. Par contre, les rubriques de titres *nouveaux* ajoutés — d'une encre plus pâle, à une date difficile à préciser, tant dans la partie principale que dans la partie complémentaire (y compris les pages laissées en blanc et utilisées ultérieurement) — sont restées tout à fait étrangères au πίναξ ²⁸. A cette règle, la rubrique περὶ γεωργῶν (p. 539) n'est qu'une exception apparente. A cette page-là, il existe un texte originaire sous la rubrique νόμοι γεωργικοὶ ἐκ τῶν τοῦ Ἰουστινιανοῦ, qui, selon un procédé général, a été abrégée, pour le πίναξ, en : περὶ γεωργῶν. Quant au second texte, περὶ γεωργῶν (contenant d'autres paragraphes du titre I^{er} du νόμος γεωργικός, titre I, version Harménopule), il n'a plus été introduit dans la table des matières, mais semble aujourd'hui y figurer à cause du libellé identique choisi pour le titre de base.

A l'intérieur de chaque lettre, les rubriques se suivent sans ordre rigide, ni alphabétique, ni de pagination croissante ²⁹. N'empêche que le copiste s'est donné la peine de corriger certaines erreurs ou d'apporter des compléments au libellé abrégé de certaines rubriques complexes. Exceptionnellement, il y a, dans les limites ci-dessus définies, des additions à la fin de telle ou telle lettre. Les rares rubriques communes aux I^{er} (droit laïque) et III^e (droit ecclésiastique) livres figurent au πίναξ comme des titres indépendants ³⁰.

Pour les rubriques à double syntagme, la table de l'éd. Zépos contient en général un double renvoi ³¹. Celle du codex 1 323 n'est pas conséquente sur ce point, car on y rencontre : a) des renvois au seul syntagme prin-

²⁸ Voir ci-dessus, notes 17—20 et appendice B.

²⁹ Il en est de même dans le ms. édité par Pan. J. Zépos. La rubrique περὶ ἀποφάσεων y occupe la place 17 (lettre A), alors que dans le ms. 1 327 elle vient en 3^e position.

³⁰ Lettre Γ : γάμων πέρι (p. 92) ; γάμων ἔτι πέρι (p. 656).

³¹ Voir comme exceptions : II 6 ; 14 ; 36 ; 42 (ici seul le second syntagme figure à la table des matières).

cipal ³²; b) des renvois aux deux syntagmes de la même rubrique ³³, inscrits d'abord sous une forme abrégée et comme rubrique indépendante, et puis complétés avec la partie du libellé intégral, que l'on avait omise ³⁴.

Dans deux cas, les rubriques intérieures du titre proprement dit (Zépos, I 38 et I 23 α' et β') figurent dans la table du codex 1 323 comme rubriques de titres indépendants ³⁵, en contradiction avec la numérotation évidente des paragraphes, qui demeure continue.

La rubrique *περὶ μετρητῶν* (p. 470) figure bien dans le *πίναξ* à la lettre M, mais on lui a ajouté *ἦτοι χοταρνιτζίας*, roumanisme absent du libellé qui figure à la p. 470, ainsi que de celui de l'éd. Zépos. Mais ce terme se retrouve, sans équivalent byzantin, dans la rubrique du titre 8, au livre IV du Manuel de 1777 : *περὶ χοταρνιτζίας*, car il s'y agit d'une réglementation de droit local (en l'occurrence, de droit princier).

La rubrique *περὶ κατζίβελων καὶ δούλων φυγάδων καὶ περὶ τῶν κρυπτόντων αὐτούς* (p. 481) figure ainsi : a) à la lettre D : *δούλων φυγάδων πέρι* ; b) à la lettre K : *κατζίβελων φυγάδων πέρι* et *κρυπτόντων κατζίβελους φυγάδας, καὶ δούλους πέρι*. Ces deux dernières mentions ont été biffées et à la lettre D : *δούλων φυγάδων πέρι* on a ajouté : *καὶ κατὰ τῶν κρυπτόντων αὐτούς*.

La rubrique *περὶ ὀρθοδόξου πίστεως* n'a été enregistrée qu'à la lettre O sous la forme : *ὀρθοδοξίας πέρι*, étant, par la suite, précédée d'une marque (—) et biffée d'une encre plus pâle. Le ms. de l'éd. Zépos respecte, dans le *πίναξ*, le libellé effectif de la rubrique en question.

La rubrique *περὶ ἀποφάσεως κριτῶν* (p. 35) est insérée intégralement à la lettre K (et puis biffée à une encre pâle) sans indication de page, alors qu'à la lettre A elle figure sous la forme abrégée : *ἀποφάσεων πέρι*.

Un certain nombre de rubriques sont précédées, dans la table des matières, d'une ligne horizontale (—), tracée à l'aide d'une encre de la même couleur que celle du texte. D'autres ou les mêmes sont biffées à une encre plus pâle.

³² La rubrique *περὶ βαβυλωνίων, ἦτοι ἀρζουχαλίων* n'est insérée qu'à la lettre P.

³³ La rubrique *λύσις γάμου ἀζημίως καὶ ἐπιζημίως* figure aux lettres Γ (*γάμου λύσεως πέρι, ἀζημίως καὶ ἐπιζημίως*) et Λ (*λύσεως γάμου ἀζημίως πέρι, καὶ ἀζημίως, sic*!).

³⁴ Ἄγορᾶς πέρι καὶ πράσεως, mais pas de complément symétrique à la lettre Π. Pour la rubrique *περὶ συνηγόρων, ἦτοι βεκίληδων*, le complément est symétrique : *ἦτοι βεκίληδων* à la lettre Β et *ἦτοι συνηγορον* à la lettre Σ. La rubrique *περὶ βακάρηδων, ἦτοι ἀγελαδάρηδων*, p. 547, ne figure qu'à la lettre Β, avec l'addition *ἦτοι ἀγελαδάρηδων*. La rubrique *περὶ δικαιοσύνης, νόμου τε καὶ συνηθείας* se retrouve à la lettre Δ : *δικαιοσύνης πέρι*, à la lettre Ν : *νόμου πέρι, καὶ συνηθείας* (l'addition à l'encre pâle) et à la lettre Σ : *συνηθείας πέρι*, sans plus, inscrits à la fin avec une encre plus foncée).

³⁵ <Αί> αἰτίαι τοῦ πῶς δύνανται ὁ γονεὺς νὰ κάμη ἀπόκληρον τὸ παιδὶ αὐτοῦ <παιδὶ του>. Αἰτίαι δι' ἧς κάμνουσι τὰ παιδία ἀποκλήρους τοὺς γονεῖς αὐτῶν. Αἰτίαι δι' ἧς διαζεύγνυται ὁ ἀνὴρ τῆς γυναικὸς αὐτοῦ. Αἰτίαι δι' ἧς διαζεύγνυται ἡ γυνὴ ἀπὸ τοῦ ἀνδρὸς αὐτῆς. Entre parenthèses angulaires figurent les leçons de l'éd. Zépos.

Dans le texte du codex, ces rubriques marquées ou biffées présentent les particularités suivantes :

- a) le titre comporte des additions : *περὶ αὐθέντων; περὶ ἀρχόντων; περὶ δικαιοσύνης;*
- b) le titre contient à la fois des paragraphes marqués (/, X, +) et des paragraphes ajoutés : *περὶ κριτῶν* (p. 24); cette rubrique, dans la table, semble avoir été biffée ;
- c) le titre contient des paragraphes marqués, sans paragraphes additionnels : *περὶ ῥαβασίων...*

Mais il y a des titres à paragraphes ajoutés, dont la rubrique ne comporte pas de marque dans la table des matières : *περὶ συνηγῶρων* (p. 38); *περὶ γάμου* (p. 92). Certaines rubriques sont biffées parce que doublement enregistrées; elles sont marquées et leur texte comporte des additions et des marques marginales : *περὶ ἀποφάσεων κριτῶν* (p. 35), *περὶ γάμων ἔτι* (pp. 656 ; 685). La rubrique *περὶ ὀρθοδόξου πίστεως* est biffée et marquée dans la table (lettre O), mais dans le corps du codex ne comporte ni paragraphes additionnels ni signe marginal. La ligne inférieure des pages 1 et 2, écrite en surnombre, avec rétrécissement de l'espace libre normal, a été violemment biffée et rendue illisible.

A la page 237, à côté de la rubrique *περὶ ἐντολῶν* quelqu'un a ajouté, à une encre plus foncée, la traduction française du terme grec : « des commissions ». C'est un exemple unique.

II. L'ÉTUDE ET L'ÉDITION DE L'ŒUVRE INÉDITE DE MICHEL FOTINO À LA LUMIÈRE DEL'IDENTIFICATION DU CODEX 1 323

Le codex 1 323 représente, à notre avis, la copie la plus ancienne du Manuel de 1766 et probablement l'un des exemplaires de travail de l'auteur. Mais il ne s'agit évidemment pas d'un texte copié par Fotino lui-même, dont, par ailleurs, nous ne connaissons avec certitude ni l'écriture, ni même la signature autographes. La signature d'un *Mihai paharnic* sur un document en date de 23 janvier 1776 ³⁶ n'est pas celle de Fotino.

³⁶ G. Potra, *Documente privitoare la istoria oraşului Bucureşti*, Bucarest, 1960, p. 489 (n° 398), acte de vente d'un fond dotal de Maria Cantacuzino, sis à Bucarest, l'acheteur étant Ianache Văcărescu, grand trésorier. Le grand ban Michel Cantacuzino, à la veille de son départ pour la Russie, où il s'établira à demeure, y figure comme témoin. Mihail paharnicul (l'avant dernier d'une longue série de grands boyards), y apparaît comme un familier du grand ban, esprit d'une vaste culture européenne et auteur d'une chronique rédigée en grec et publiée en 1806 à Vienne comme œuvre anonyme, par les Frères Tounousli. Coïncidence significative, le supplément de cette chronique (plus exactement un traité de statistique descriptive sur la Valachie) contient, sans nom d'auteur, la version réduite du Livre IV du Manuel n° 3 (1777) de Michel Fotino. Quelle tentation que d'identifier ce *Mihai pah.* à Michel Fotino ! Mais la signature y est apposée en caractères cyrilliques et le prénom est suivi d'un patronymique (?) indéchiffrable qui n'a rien à voir avec *Fotino* ou *Phôtinos*.

Nous savons maintenant pour la première fois que son Manuel de 1766 ne comportait, dans sa première rédaction hâtive, qu'une version courte de 189 titres et de 1858 paragraphes. Au début de la période 1766 — 1775, Fotino y a ajouté 198 paragraphes et 5 scolies, distribués entre 21 titres figurant déjà dans la première édition (avec un nombre réduit de paragraphes), et 3 titres nouveaux. C'est cette version élargie que nous appelons deuxième édition, et c'est elle qui, par la suite, avec quelques variantes non dépourvues d'intérêt, s'est transmise de 1777 à 1838 dans les 7 manuscrits de la fam. A, conservés à Bucarest et à Jassy. Parmi eux, le plus ancien — qui reste à être identifié — pourrait représenter la copie réunissant pour la première fois dans des titres unitaires, les paragraphes de la première édition du code et ceux qui par leur adjonction en formaient la seconde. Mais il n'est pas exclu que cette unification ait eu lieu lors d'une transcription surveillée — par Fotino lui-même — que nous ne connaissons pas encore ou qui se soit définitivement perdue (prototype A). A une date ultérieure, du Manuel (cod. 1 323), entré dans la phase de sa 3^e édition, un second prototype (B) s'est détaché, enrichi de 5 titres de la nouvelle version en cours d'établissement, mais appauvri (pour des raisons inconnues, peut-être toutes casuelles) des paragraphes complémentaires de 7 titres de la seconde édition.

Sur la base des données fournies par le codex 1 323, le classement — par familles de manuscrits — de la riche tradition manuscrite que nous possédons devient non seulement plus ferme et plus significatif, mais indispensable, et le schéma par nous proposé en 1966 s'en trouve confirmé.

Durant la décennie qui va de 1766 à 1775, et plutôt vers sa fin, un nombre considérable de titres nouveaux et de paragraphes isolés ont été ajoutés au texte disjoint de la deuxième édition, en conférant au Manuel un visage nouveau. Nous y voyons le projet d'une troisième édition, destinée à être copiée sous une forme suivie, avec mise en ordre de chaque texte, copie que nous ne possédons pas, si jamais elle a été effectuée. Les pièces maîtresses de cette dernière refonte sont les suivantes :

a. La réception quasi-intégrale du *Nomos geôrgikos*, ce qui équivalait à un retour à la réception déjà consacrée au XVII^e siècle par les grands codes de 1646 en Moldavie et de 1652 en Valachie, alors que précédemment Fotino s'en était tenu à une réception partielle. Or, comme il maintiendra dans son Manuel de 1777 la réception intégrale, à laquelle il avait abouti dans le codex 1323, on doit admettre que les additions respectives de ce codex appartiennent à l'auteur même de l'ouvrage et non pas à un possesseur occasionnel.

b. La réception sous une forme résumée, du traité byzantin sur les délais des prescriptions (αἱ ῥοπαί). C'était là une innovation significative ³⁷, qui reflétait l'intérêt croissant que présentaient les problèmes de la prescription. Mais la pratique du droit sera loin d'adapter entièrement les constructions compliquées de ce traité.

c. L'insertion d'un texte de droit princier sur les redevances féodales des paysans dépendants envers les maîtres des villages et des domaines. Comme ce texte — qui n'est qu'une ébauche — se retrouve sous une forme plus complète dans le Manuel de 1777, il ne peut émaner, avec les additions dont il fait partie, que de Fotino lui-même.

d. Le glossaire juridique, indiquant l'importance accrue de la terminologie romaine pour le maniement des textes juridiques byzantins, où la compilation de Justinien ne faisait que gagner en importance.

Les additions, corrections et explications dont la table des matières porte la trace, tout comme les signes utilisés dans le texte du Manuel et la radiation de certains mots ou phrases, ou encore le glossaire final, avec les traces d'un attentif dépouillement, reflètent un travail soutenu de mise au point et d'adaptation du Manuel à des conditions changeantes, que seul l'auteur de l'ouvrage était à même d'entreprendre avec tant de compétence. Aucun autre manuscrit du Manuel ne porte trace d'un travail semblable. D'ailleurs, dans certaines additions est déjà pratiquée la nouvelle manière de citer les textes des Basiliques par renvoi à la page de l'édition d'A. Fabrot, telle que Fotino la généralisera dans le Manuel de 1777.

En dépit de l'enrichissement notable que le Manuel de 1766 connaissait dans cette troisième édition par rapport aux précédentes, l'absence de l'ouvrage, tel qu'il avait été conçu dès 1765 ne s'en est pas trouvée altérée et encore moins bouleversée. Il conserva son caractère de code général et par son troisième livre de droit ecclésiastique c'est encore à un nomocanon de type très évolué que l'on a affaire. Quant à la synthèse des systèmes de droit féodal dont la nécessité deviendra bientôt évidente et inéluctable ³⁸, elle se limitait en 1766 au droit byzan-

³⁷ Ledit traité fait son entrée dans la culture juridique roumaine par les éditions de S. Schardius (Bâle, 1561) et de Leunclavius (*Ius Graeco-Romanum*, II, 1596), qui figuraient dans la Bibliothèque des Maurocordato dans la première moitié du XVIII^e siècle. D'après le texte imprimé dans Leunclavius, on avait confectionné la copie manuscrite du codex miscellaneus <III> 106 signalé à Jassy par Erbeceanu en 1885; voir notre étude *Les ouvrages juridiques de la Bibliothèque des Maurocordato*, in « Jahrb. d. osterr. Byz. », 18 (1969), p. 209.

³⁸ Théoriquement elle était déjà énoncée avec assez de netteté dans le projet du chrysobulle de sanction pour le Manuel de 1765, voir C. Litzica, *Catalogul Manuscriselor grecesti*, Buc. (1909), pp. 135—138, et Zépos, éd. de Manuel de 1766, Athènes (1959), pp. 35—36.

tin en tant que *ius receptum* avec, en tête, les Basiliques et un croissant emploi direct de la législation de Justinien.

Rien ne prouve que le Manuel de 1766 ait été confirmé par le pouvoir princier en due forme. D'ailleurs la mobilité continue de son texte est une preuve pour l'absence de sanction. Aucun des codes officiels de l'époque ne comporte dans les copies manuscrites dont ils faisaient l'objet, parfois (celui de 1780) en grand nombre, d'additions de paragraphes nouveaux, à l'instar des Manuels de Fotino. L'absence dans une copie qui pendant de longues années est restée entre les mains de Fotino, du projet d'un chrysobulle de sanction, conservé dans d'autres manuscrits de Bucarest ou de Jassy, ne laisse pas d'être éloquente. On doit également noter l'apparition à peine sur la dernière page du codex d'un titre général qui se rencontre, au début du texte, dans certains manuscrits de Roumanie. On ne peut lui attribuer avec certitude une origine étrangère à Fotino, mais si celui-ci en est l'auteur, il semble que l'idée ne lui en soit venue que longtemps après la rédaction initiale. Ce titre d'ailleurs n'a pas d'équivalent dans le Manuel de 1765 (mss. gr. 20 et 21 de la Bibl. de l'Académie, à Bucarest). L'indication des sources, faite avec plus de précision que dans les autres copies, dénote également un travail dirigé par Fotino. C'est ainsi que pour les textes de la première édition, Fotino a ajouté ou fait ajouter le n° d'ordre de la loi utilisée aux références marginales qui dans leur teneur initiale ne renvoyaient qu'au livre et au titre des Basiliques. D'autre part, la source des textes additionnels est indiquée en général d'une manière complète, selon le modèle qui sera employé dans le Manuel de 1777.

Malheureusement, la date des additions, par conséquent celle de la troisième édition du Manuel, ne peut-être déterminée avec rigueur. Le seul point de repère nous est fourni par le titre *περὶ δικαίων*, etc. Il est fort probable que ce texte reprenne les dispositions d'un établissement agraire des années 1775—1776, considéré encore en vigueur à la fin de l'année suivante, car il figurait dans le Manuel dont on datait la préface du 11 nov. 1777. Dans ce cas, les additions du codex 1323 se seraient succédées jusqu'à cette date tardive, à laquelle l'élaboration du Manuel de 1777 était très avancée. Si cela était, la troisième édition du Manuel de 1766 apparaîtrait comme un essai de codifier les *pravile* (le droit impérial byzantin), au sens du programme annoncé par Ypsilanti dans sa réforme judiciaire de 1775, essai vite abandonné en faveur d'une formule plus moderne, que le Manuel de 1777 ne réussira pas à réaliser avec succès, mais où le droit local faisait son entrée en force par le quatrième livre de droit coutumier, devenu bientôt le point de départ du code de 1780. Mais il n'est pas non plus impossible que ledit établissement soit plus ancien, ce qui expliquerait mieux les dispositions

favorables aux boyards qu'il contient et qui ont été finalement écartées par Ypsilanti, ainsi que le titre XVI de la *Pravilniceasca Condiță* (1780) en fait preuve. Dans cette hypothèse, que seules des recherches futures pourraient étayer, la troisième édition du Manuel de 1766 serait antérieure au règne d'Ypsilanti, ce qui semble à tout point de vue plus vraisemblable. Mais c'est alors l'histoire des établissements agraires de la période 1765 — 1780 qui en serait affectée et devrait être reprise sous un jour nouveau.

Le codex 1323 met davantage en lumière l'effort continu et soutenu que Fotino et le parti grec ont déployé pour imposer une codification en langue grecque et de source exclusivement byzantine, avec recours surtout aux Basiliques. Fotino y apporta un esprit de suite et une ténacité qu'il convient de souligner, mais en tant que tel ses solutions ont échoué. C'est le byzantinisme excessif de son œuvre³⁹ et son divorce d'avec la langue roumaine, sans rien dire de l'orientation réactionnaire de certaines réglementations (établissements sur des redevances féodales ; code agraire de 1777), qui semblent avoir voué ses projets de codes à un échec successif.

La découverte du codex 1323 entraîne un changement important dans la base documentaire de l'édition intégrale dont le Manuel de 1766 doit faire l'objet sous les auspices de l'Institut d'histoire « N. Iorga ». C'est du texte fourni par le nouveau codex que cette édition devra partir, en s'attachant à refléter les trois éditions successives du Manuel et en lui adjoignant toutes les additions et variantes attestées par les manuscrits de Bucarest et de Jassy, y comprises celles qui figurent sur des feuilles volantes.

Dans chaque titre, les paragraphes devront être imprimés à l'aide de caractères différents, selon qu'ils ressortissent à l'une ou l'autre des trois éditions, alors que les additions tardives provenant des manuscrits existant à Bucarest et à Jassy pourraient fort bien être imprimées en retrait. Les variantes de rédaction seraient réservées à l'appareil critique. Les titres ou paragraphes qui manquent dans certains manuscrits devraient être signalés par un astérisque, avec l'indication circonstanciée dans les notes.

Le numérotage des titres et des paragraphes soulèvera des difficultés notables. Le numérotage de l'édition Zépos, que nous avons jusqu'à présent proposé de maintenir comme un schéma susceptible d'adaptation — le cas échéant — grâce à des numéros bis, etc., ne peut

³⁹ Al. Elian. *Les rapports byzantino-roumains*, in « Byzantinoslavica », 19 (1958), p. 223 et n. 30 parle, à propos du Manuel de 1777, de « chant de cygne » pour le byzantinisme en Valachie. Sur les aspects positifs de la réception du droit byzantin et de l'œuvre de Fotino, voir nos observations dans « Studii și cercetări juridice », 4 (1959), p. 525, n. 1.

plus être utilisé. Le nouveau numérotage devra être maximal pour couvrir tous les titres édités et tous les paragraphes de chaque titre, quelle qu'en soit l'origine. Mais pour les paragraphes numérotés dans le codex 1 323, leur numéro d'ordre devrait figurer entre parenthèses arrondies à côté du chiffre placé entre parenthèses angulaires marquant l'ordre général des textes à l'intérieur du titre. Les scolies, placées après le paragraphe commenté, ne comporteraient pas de numérotage spécial. Des concordances entre la nouvelle édition, d'un côté, et l'édition Zépos⁴⁰ et celle du Manuel de 1765⁴¹, de l'autre, devraient faciliter la consultation comparative de ces trois importants instruments de travail que les historiens du droit et des institutions consulteront couramment à leur plus grand profit. Quant à l'identification des sources par des renvois vérifiés aux éditions valables de chaque recueil intéressé, elle doit généraliser la méthode déjà appliquée par le Pr Zépos dans son édition. Le travail d'identification se trouve d'ailleurs déjà effectué par lui pour plus de 3/5 des textes qui figureront aussi dans la nouvelle édition intégrale du Manuel de 1766. Le même travail devra être mené à bien pour les textes qui seront édités pour la première fois. Il reste à décider quelle édition des Basiliques devra être utilisée. Le Pr Zépos a choisi l'édition Scheltema et, pour les livres non encore édités par ce dernier, l'édition Heimbach, avec renvoi à l'éd. Fabrot, lorsque le besoin se faisait sentir. Pour notre part, nous estimons que le renvoi normal doit concerner l'édition de Fabrot, que Fotino a utilisée. C'est uniquement ce texte-là qui peut rendre compte du travail d'élaboration accompli par le juriste de Bucarest de 1765 à 1775. A partir d'une telle référence, le chercheur spécialisé retrouvera facilement le texte dans l'édition Heimbach. Il n'en est cependant pas de même de l'édition Scheltema, alors que la connaissance de la version et de l'apparat que celle-ci met à la disposition du chercheur moderne présente un intérêt indéniable. Voici pourquoi un double renvoi, aux éditions Fabrot et Scheltema, constituerait une solution idéale, quoique l'on ne pût ignorer les difficultés techniques de mise en œuvre.

Par l'importance des Manuels de Fotino, tant au point de vue de l'histoire du droit que de l'histoire sociale, par le nombre des manuscrits qui nous ont conservé le Manuel de 1766 et, enfin, par les problèmes que soulève le nouveau codex 1 323, les historiens du droit roumain se trouvent devant une tâche redoutable, mais irrémédiable et pressante :

⁴⁰ Qui contient, en dépit de son titre, le Manuel de 1766, d'après un seul manuscrit des Archives d'Etat de Jassy.

⁴¹ Conservé partiellement (livres I et III) dans les mss. gr. 20 et 21 de la Bibliothèque de l'Académie à Bucarest. Son édition est en préparation à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (Vasile Grecu et Gh. Cronț).

APPENDICE A

Concordance du Suppl. gr. 1 323 (BNP) et de l'éd. Zépos (ms. gr. 1 697, Jassy) concernant l'ordre et la rubrique des titres, ainsi que le nombre des paragraphes (Z = éd. Zépos)

(à titre d'exemple, les 28 rubriques du livre 1^{er} qui comportent des compléments et des additions)

Ed Zépos			Cod. 1 323											
N ^o d'ordre des tit.	Nombre		N ^o d'ordre des titres	Nombre des		§§ complémentaires	Nombre des §§ ajoutés (additionnels)					Total		Observations
	des §§	des sc.		§§	sc.		en tête	intercalés	en marge	à la fin		§§ 5-7	§§ 8-13	
										num.	non num.			
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
2	18	1	2	18	1							18 + 1 sc.	18 + 1 sc.	1 323 : numérotage §§ 1-10 + 1 § non num. + §§ 1-7 = §§ 1-18 Z
4	20	—	4	21				2		1 (§ 22)	4	21	28	1 323 : §§ 19, 22 om. Z
5	13	1	5	13	1						1 sc.	13 + 1 sc.	13 + 2 sc.	
6	15	1	6	15	1						2	15 + 1 sc.	17 + 1 sc.	
7	10		7	[12] <10>								10	10	1 323 : §§ 1-7; 10-12 = 10 §§
8	22		8	22			4	11			1 sc.	22	37 + 1 sc.	§ 11 (Bas. 6, 1, 42): nouv. libellé (sic Z) substitué à l'ancien (qui a été barré).
9	31	—	9	21	—	10	1					31	32	1 323 : §§ αγ' - λε' corrigés §§ θ' - αα'
10	11	—	10	9	—	5				1 (§ 10)		14	15	1 323 : §§ compl. 10-14 v. App. B.
11	15	3	11	10	3	5	3				4	15 + 3 sc.	22 + 3 sc.	

1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
12	9	1	12	7		2+1 sc.		2	1			13	9+1 sc.	25+1 sc.
13	39	—	13	34		5						5	39	44
14	46	2	14	20		26+2 sc.		3				46+2 sc.	49+2 sc.	
15	26		15	11		14						5	25	30
17	22		17	22			1				1 + 1 sc.	22	24+1 sc.	§§ 17-19, 21 in marg. : σφάλιον, quod om. Z
18	19		18	19			1+1 sc.	4		3 (§§ 20-22)		19	27	§§ 20-22 om. Z
19	16		19	16								16	16	
20	12		20	12								12	12	
26	49	2	26	39	2	14					3 + 1 sc.	53+2 sc.	56+3 sc.	Cf. App. B obs. lacune dans Z; § 26 om. Z
30	7		30	7							3 + 3 sc.		10+3 sc.	
37	28		37	28			1 sc.	1 sc.		1 (§ 29)		28	29+2 sc.	§ 29 om. Z; 1 § fin. Inst. I., 2. 17
39	13	1	39	7	1	6	1			1 (§ 8)	2	13+1 sc.	17+1 sc.	§ 8 + 2 §§ fin. non num. om. Z
40	11		40	8		3	1 (Harm.)			1 (§ 9)		11	13	§ 9 Inst. I., 2, 2 om. Z
41	49	1	41	17 = 19 Z	1		2	3		2 (§§ 48-49)	1	47 = 49 Z 1 sc.	57+1 sc.	Deux chiffres (15, 16) répétés dans le numérotage
57	38	1	57	33	1	5	1	6	2	1 (§ 34)	3	38 1 sc.	51+1 sc.	§ 34 (1 323), p. 258 om. Z
58	16	2	58	16	2		1	5			5	16+2 sc.	27+2 sc.	
59	38	3	59	38	3			17	8	1 (§ 39)		38+3 sc.	64+3 sc.	
61	11		61	11			2	1				11	15	
63 *	26	1	63	21	1			1				26+1 sc.	29+1 sc.	Z : §§ 25-26 (= §§ 25-26 non num. 1 323) absents des mss. fam. B)

* V. aussi les titres I 16, 21, 22, 27, 38, 44, 50, 51, 53-55 qui, sans texte complémentaire, comportent 27 §§ additionnels. Leur nombre s'élève à 191 §§ (liv. 1-er) et à 209 §§ (liv. 2), soit un total 400 §§, dont le décompte présente une certaine approximation, car dans plusieurs cas le découpage des §§ suppose une marge d'appréciation.

APPEN
Concordance des titres complémentaires du cod. gr.

Notre n° d'ordre	Cod. Suppl. gr. 1 323 BNP							Ed. Zépos (Z)	
	Rubrique des titres	pg.	marques	nombre §§	numérotage	§§ ajoutés		référence	n° d'ord. des §§ correspondants
						num.	non num.		
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	Περὶ γάμων ἔτι	685	0 § 1	16	1-16	1 (§ 17)		III, 30, 1-21	6-21
2	Περὶ αἰρετῶν κριτῶν	693	''0 § 36	10	36-45			I, 9, 1-31	2-11
3	Περὶ δικαιοδοσίας	697	''0 § 21	26	21-46 + 2 sc.			I, 14, 1-26 + 2 sc.	21-46 + 2 sc.
4	Περὶ τῶν καλουμένων εἰς δικαστήριον	706	0'' § 12	14	12-25			I, 15, 1-26	12-26
5	Περὶ συνηγόρων, ἦτοι βεκίληδων	711	0'' § 11	5	11-15			I, 11, 1-15	11-15
6	Περὶ ἐκκλητήτων	713	0'' § 8	2	8-9 + 1 sc.			I, 12, 1-9 + 1 sc.	8-9 + 1 sc.
7	Περὶ ἀποφάσεως κριτῶν	715	0'' § 10	5	10-14			I, 10, 1-11	10 (=10); 11 (=14)
8	Περὶ δανείων καὶ χρέους	717	''0 § 34	5	34-38			I, 57, 1-38	34-38
9	Περὶ ἀποδόξεως πραγμάτων	720	''0 § 13	5	13-17			II, 13, 1-17	13-17
10	Περὶ βίας	722	''0 § 9	13 + 1 sc.	9-21			II, 58, 1-21 + 1 sc.	1-12; 21
11	Περὶ ἀφηλικῶν	726	''0 § 11	14	11-24			I, 44, 1-23	10-23
12	Περὶ πεκουλίου	730	''0 § 1	6	1-6		3	II, 39, 1-6	1-6
13	Περὶ φάκτου καὶ ἀγνοίας	732	''0 § 1	6	1-6		1	II, 38, 1-1	1-6
14	Περὶ προικῶν πραγμάτων καὶ προνομίων αὐτῶν	734	''0 § 39 § 43	14	39-52		3	I, 26, 1-48	39-49
15	Περὶ φαλκιδίου	738	''0 § 9	3	9-11			I, 40, 1-11	9-11

DICE B

1 323 avec l'éd. Zépos (Z) et autres versions unitaires *)

Famille A	Famille B	Observations
mss. gr. 131, 798, 1 196	mss. gr. 122, 378	
11	12	13
<i>Sic</i> : 798, 1 196	<i>Sic</i> : 122, 378	131 habet 5 §§ (§§ 1, 2, 5 = §§ 1-3 Z et <i>om.</i> 1 323), §§ 3-4 <i>mis</i> 131 <i>desunt</i> in aliis omnibus codd.
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Om.</i> : 122, 378	1 323 p. 29: 21 §§ num. α'-η'; κγ'-λε' correcti in θ - κα', ergo p. 693 seqq. λζ'-μει'. Mss. fam. A 10 §§ compl. inter § 1 et § 2 habent et recta num. utuntur
<i>Sic</i> : 131 (2 sc. <i>desunt</i>), 798, 1 196	<i>Om.</i> 122, 378 (20 §§)	1 323: §§ 28 et 40 linea <i>transcisi</i>
<i>Sic</i> : 131 (25 §§; § 15 <i>deest</i>) 798, 1 196	<i>Om.</i> 122, 378 (10 §§)	1 323: § 14 = §§ 14-15 Z
<i>Sic</i> : 131 (§ 1 = § 11 <i>cod.</i> 1 323), 798, 1 196	<i>Om.</i> 122, 378 (10 §§)	378: περὶ συνηγόρου; 1 323: „βεκίληδων”
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Om.</i> 122, 378	
<i>Sic</i> : 131 (§§ 2, 11-14 = §§ 11, 10, 12-14 <i>cod.</i> 1 323), 798, 1 196	<i>Om.</i> 122, 378 (10 §§)	378: § 10 (<i>Inst.</i> I., 4, 11) <i>om.</i> 1 323 et Z 1 323: §§ 11-13 <i>om.</i> Z
<i>Sic</i> : 131; 798, 1 196 (=Z)	<i>Sic</i> : 122, 378	
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196 <i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Sic</i> : 122, 378 (17 §§) <i>Om.</i> 122, 378 (§§ + 1 § non num. ex Harm.)	122, 378: § 10 <i>om.</i> 1 323, Z <i>etc.</i> Z: σχόλιον ἐκ τῶν βασιλικῶν 1 323: σχόλιον
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	122, 378 habent §§ 11-17; <i>om.</i> §§ 18-24	1 323: § 10 <i>om.</i> Z, 986 <i>etc.</i> , habent 122, 378, 987, 1 434 (<i>fam.</i> B) et 131
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Sic</i> : 122, 378, (6 §§)	Z, 122 <i>etc.</i> : <i>om.</i> 3 §§ <i>add.</i> (1 323)
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Sic</i> : 122, 378 (6 §§) 122, 378: 42 §§	1 323: § 1 linea <i>transcisa</i>
131: 51 §§ (<i>sc.</i> ad § 3 <i>deest</i>) = 52 §§, quia § 5 bis <i>venit</i> in num. 1196: 49 §§, <i>om.</i> §§ 43-45 (1 323); <i>Fam.</i> A: 49 §§	1323 131 39-43 = 39-43 46-52 = 44-50 44-45 = 0 0 = 51	1 323: §§ 43-45 <i>om.</i> Z; § 44 linea <i>transc.</i> 122: in num. <i>praeterit</i> § 39, ergo 42 §§ = 41; § 26 <i>om.</i> Z, ubi § 37 <i>diff.</i> a 1323 122, 378: §§ 41-42 = §§ 39-40 (Z; 1 323) 131: περὶ προικός <i>etc.</i> , <i>sc.</i> ad § 18 num. ut § 18
<i>Sic</i> : 798, 1196 131: 1-5, 8, 6, 7, 10, 11, 9.	122, 378 habent 9 §§	1323: § 10 = § 9 (122, 378)

Notre n° d'ordre	Cod. suppl, gr. 1 323 BNP							Ed. Zépos (Z)	
	Rubrique des titres	pg.	marques	Nombre §§	numérotage	§§ ajoutés		référence	n° d'ord. des §§ corresp.
						num.	non num.		
1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
16	Περὶ λεγάτων	739	"0 § 7	6 + 1 sc.	7-12			I, 39, 1-13 + 1 sc	8-13
17	Περὶ σημασίας ὀνομάτων <τινων ἀναγκαιῶν>	743	" §1 8, 9, <10>	5	6-7	2 (§ 8 - § 9)	1 <10>	II, 84, 1-7	6-7
18	Περὶ νόμων διαφόρων	744	" § 13	12	13-24			II, 82, 1-24	13-24
19	Περὶ κανόνων <διαφόρων>, ἤτοι φετράδων	747	"0 § 111 / § 120	22	111-132	1 (§ 133)	2	II, 85, 1-131	110-131
20	Περὶ μοιχείας	751	"0	1	-			II, 76, 1-10	9
21	Περὶ οἰκοδομῆς μοναστηρίων	752	"	2	-			III, 8, 1-9	3-4
22	Περὶ κανόνων διαφορῶν ἐκκλησιαστικῶν	753	"	3	-			III, 37, 1-34	32-34
23	Περὶ ὄρκου	754	"0	1	-			III, 34, 1 + 2 sc.	Sc. n° 2 Blast.
24	Περὶ δουλείων	756	"0 § 1	2	1-2		1	II, 37, 1-2	1-2

* *Singles add* = additicius. *cod*, *codd.* = codex, codices: *compl.* = quod complementi est; *diff.* = differt, etc. *Fam.* = famille (de manuscrits); *num.* = numerus, numeris notatio (notatus); *om.* = omittit, omittunt; *ms(s)* = manuscriptum (a). *sc* = scolie(s)

Famille A	Famille B	Observations
mss. gr. 131, 798, 1 196	mss. gr. 122, 378	
11	12	13
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>om.</i> 122, 378 (7 §§ + 2 §§ sine num) 122: § 7 = § 7 Z	1 323 p. 154: §§ 1-7 = §§ 1-7 (Z); Θεσπίζομεν ὅτι (in princ § 10) <i>om.</i> Z (§ 11)
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196	<i>Sic</i> : 122, 378 (7 §§)	1 323: §§ 8-9, <10> <i>om.</i> ahi codd.; Z [:rubrique... τινων ἀναγκαιῶν (<i>sic</i> : 1 323, p. 516)]; 122, 1434: ἐκ τῶν βασιλικῶν; 1 323: §§ compl. et add. cum fontibus suis discretis (Bas. et Inst. I.)
131: 25 §§ 798, 1 196. 24 §§	122 etc.: 22 §§; §§ 19, 20, 23 (1 323) desunt; § 22 tardius adiectum <i>om.</i> Z et 1 323	Z (<i>fam.</i> A) 378 (<i>Fam.</i> B) 18 = 18 19 = 0 21 = 19 20 = 0 22 = 20 23 = 0 24 = 21 0 = 22
131: 128 §§; §§ 108-128 = 111-132 (1 323)	122, 378: 130 §§ § 110 = § 111 (1 323)	1 323: § 111 <i>om.</i> Z; 3 §§ add. <i>om.</i> Z
<i>Sic</i> : 131, 798, 1 196 (10 §§)	<i>Sic</i> : 122, 378 (9 §§); § 9 styl. diff. in 122, 131, 378	Z et 131: § 4 <i>om.</i> 378, 122
<i>Sic</i> : 798, 1 196 (9 §§)	<i>Sic</i> : 122, 131, 378; ordo §§: 1, 4, 2, 3, 6, 5, 7, 8, 9; sc. ad § 1 deest.	122, 131 Z § 5, 6 = § 6, 5 + sc. § 2 = § 4 § 4 = § 3 § 3 + 2 sc. = § 2 + 2 sc. § 1 = § 1 + sc.
<i>Sic</i> : 798, 1 196 (34 §§) 131: 28 §§ = 30 §§ quia 4 et 5 bis veniunt in num.	<i>Sic</i> : 122, 378	131 378 137: § 28(=30) = § 30 cet. mss. § 30 = § 31 § 9 <i>om.</i> Z 0 = § 7
<i>Sic</i> : 131, 798, 1196	<i>Sic</i> : 122, 378	
<i>Sic</i> : 798, 1 196	122, 131, 378: (sc. + §§ 1-2)	1 323, Z: § 1 = sc. ante § 1 (122, 131, 378) 122, 131, 378: § 2 <i>om.</i> 1 323 et Z

APPENDICE C

Tableau des rubriques des titres additionnels aux deux parties (initiale et complémentaire) du Manuel de lois de M. Fotino (cod. gr. 1 323)

354

Notre n° d'ordre	Rubrique du titre additionnel	Pages du cod. 1 332	Nombre de §§ composant le titre	Livre et titre des sources indiquées au cod. 1 323	Observations
1	2	3	4	5	6
<i>I. Dans la première partie (version initiale) pp. 1—684</i>					
<1>	Περὶ βίας δημοσίας καὶ ἰδιωτικῆς	293	8	<Bas.> 60, 18	
<2>	Περὶ φυλακῆς ὑπευθύνων	293	5	<Bas.> 60, 35	Bas.:... παραφυλακῆς καὶ παραστάσεως...
<3>	Περὶ κληρονομίας ἔτι*	294—5	10 + 1 sc.	ἐκ τῶν πανδεκτῶν	
<4>	Ἐκ ποίων αἰτιῶν εἰς διακατοχὴν πεμπονται	295	6	<Bas.> 9, 6	Bas.: τίνων ἐξ αἰτιῶν etc.
<5>	Περὶ συμφωνίας*	296	3	Bas. 11, 1, 5, 7, sc. h, i, l	
<6>	Περὶ τιμῆς δούλου	413	1	<Bas.> 48, 14.	Sic: 122, 378 (1 §) et, partant, Fam. B; in 131, 798, 1196 (Fam. A.) <i>deest</i> .
<7>	Περὶ γεωργῶν	539—542	17	<NG. (éd. Heimb.) I, 1, 15, 17, 16, 20, 22, 19, 25, 3, 4, 5, 7, 8, 10—12, 4>	Répartis, sur les pages citées, selon l'espace disponible.
<8>	Περὶ δένδρων <Bas.: τῶν φανερώς καὶ λάθρα> τμηθέντων	546	9	Bas. 60, 16	Sic: 122, 378, 987, 1434 (Fam. B): § 2 = §§ 2 + 3 cod. 1323. Donc 8 §§ 122 = 9 §§ 1323. NG II 5; 10 sont ajoutés au περὶ κλοπῆς.
<9>	Περὶ φόνων ζώων	546	5	<NG (éd. Heimb.) VI, 1—5>	Sic: 122, 378, 987, 1434 (Fam. B)

1	2	3	4	5	6
10	Περὶ μάχης δύο ζώων	549	5	NG (éd. Heimb.) VI 6—12	Sic: 122, 378, 987, 1434 (Fam. B)

II. Réception du traité sur les délais du Pseudo-Eustathios (αἱ ῥοπαί)

11	Εὐσταθίου ἀντικλήσορος περὶ χρονικῶν διαστημάτων, ἀπὸ μίας ἡμέρας μέχρι ἑκατὸν χρόνων	559—562	33 titres (87 §§)	Leunclavius, I. Gr.-R. II (1596) 207—248	1323: „ἀντικλησορος”
----	---	---------	-------------------	--	----------------------

III. Dans la seconde partie (titres complémentaires) du cod. 1 323

12	Περὶ κλοπῆς	684 ^a	8 + 2 + 1**	Bas. 60, 12; <Bas.> 23, 1; §§ <9—11> ajoutés.	
13	Περὶ διαθήκης* ἔτι	684 ^b	1 + 1 + 1 sc.	<Bas.> 22, 1 <40>; Inst. I., 2, 18; sc.	
14	Περὶ κωδικιλλίων	684 ^c	2	Inst. I., 2, 25	
15	Περὶ κοττιστῶν, ἤτοι κυβευτῶν	684 ^c	5 (1 — 5) numérotés	Bas. 60, 8 <1 pr. et § 2; 2; 5 etc.>	
16	Περὶ τῶν δικαίων ὅπου ἔχουν ἐπάνω εἰς ῥουμούρους οἱ κύριοι τῶν μοσιῶν	684 ^d	18 § 18 barré	<Paraphrase d'un acte normatif princier.>	
17	Περὶ δουλειῶν*	689	1	Inst. I., 2, 3	
18	Περὶ διαθήκης*	689	2	Inst. I., 2, 10—11	
19	Περὶ προικός	689	1	Inst. I., 4, 6 <37; ?>	
20	Τὰ τῶν πουβλικῶν, ἤτοι δημοσίων κριτηριῶν ὀνόματα	690	9	Inst. I., 4, 18	
21	Περὶ βίας ἔτι καὶ τῶν βίᾳ ἀρπαγέντων	692	13	<Bas.> 60, 17	La rubrique des Bas. a été résumée; cf. II 58 περὶ βίας (éd. Z).

355

Notre n° d'ordre	Rubrique du titre additionnel	Pages du cod. 1323	Nombre de §§ composant le titre	Livre et titre des sources indiquées au cod. 1323	Observations
1	2	3	4	5	6
22	Περὶ μισθώσεως καὶ ἐμφυτεύσεως*	755	3	Nov. I., 7 §§ 2–3 : seul le premier mot est écrit. Diff. de Z II, 35 qui a des corresp. dans tous les mss. (Fam. A : 3 §§ ; Fam. B : 4 §§)	Fam. B : § 4 (Inst. I., 3, 24)
23	Περὶ ἀγοραῖς ἔτι*	756	3	Inst. I., 2, 1 ; Bas. 60, 41 ; 2, 3	
24	Περὶ <Bas.: ζητήσεως, ἤτοι> ἐξετάσεως*	764	1	<Bas.> 60, 50	Diff. de Z II, 47 qui a un corresp. dans tous les mss ; cf. 1323, p. 438.
25	Περὶ πραγμάτων καταδικῶν	763	9	<Bas.> 60, 52 ; Nov. I., 134.	
26	Σημείωσε δέ, ὅτι τὰ τῶν νεαρῶν δεῖ κρατεῖν	763	4	<Bas.> 60, 53 <1, 3> etc. ; rubrique différente	

* Paragraphes additionnels dont la rubrique figure déjà dans la version initiale du Manuel.

** Additions successives.

l'édition dans des conditions optimales de ce dernier Manuel. Et avant même qu'elle ne fût menée à bon terme, l'édition de l'important Manuel de 1777⁴² devrait être mise en chantier. *

⁴² Une édition de son livre IV a été préparée à l'Institut d'histoire « N. Iorga » (par les mêmes auteurs). La traduction roumaine de 1817 de ce livre (version réduite à 11 titres) a été publiée par nous dans la « Rev. études sud-est europ. », 5 (1967), pp. 153—166 (et implicitement par C. A. Spulber, texte grec et traductions française et roumaine, cf. Acad. Roum. Bull. de la Sect. hist. 26 (1945) n° 1). Son livre III (le code agraire) édité par nous en collaboration avec Em. Popescu, dans la Collection des sources de l'ancien droit roumain. Pour la mise au point de certaines recherches durant la rédaction du présent travail Mlle Em. Popescu nous a prêté un précieux concours dont nous tenons à la remercier bien chaleureusement. Nous adressons nos vifs remerciements à Mlle M.-L. Concasty, conservateur au Département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale (Paris) pour l'aide compétente dont elle a bien voulu nous faire bénéficier dans l'étude du cod. 1 323 lors du stage que, sur la recommandation de MM. les Professeurs J. Gaudemet et Paul Ourliac, nous avons pu effectuer comme Maître de recherche au CRNS, pendant l'été de 1969.

* *Note sur le ms. gr. V 42 de la Bibliothèque Centrale Universitaire de Jassy.* Ce très important codex contenant le *Manuel de lois* de 1766 reste en dehors des deux familles de mss. (v.ci-dessus), et représente un autre exemplaire de travail de Fotino, reflétant d'une manière frappante la structure du cod. paris. 1323.

Le texte du ms. de Jassy unifie le texte initial (la 1^{re} éd.) du cod. 1 323 (p. 1—684) et la plupart de ses matériaux complémentaires (la 2^e éd., *ibid.*, p. 685—756. Mais le ms. V 42 continua de recevoir (pp.449—456) deux textes appartenant à la 2^e éd. et qui se retrouvent dans le cod. paris : *περὶ δικαιοδοσίας*, p. 697 et *περὶ δυνείων* etc., p.717). Ces deux textes sont placés dans le ms.V 42 sous la même rubrique de référence générale que celle des textes complémentaires du cod. 1 323 [p. 684] = V 42, p. 449 : Τὰ ἀπὸ 685 (V 42 : 44 [6] < 9 > φύλλου) ἀρχόμενα ἀναπληροῦσι ἐλείποντα τινὰ τῶν τριῶν βιβλίων]. Quatre textes complémentaires contenus dans le ms. 1323 (II 37 ; 82 ; 83 ; III 34, selon le numérotage de l'éd. Zépos) n'ont pas fait objet d'unification dans le ms. V 42, ni ne se trouvent dans la partie complémentaire, après la p. 449, de ce dernier codex. Son copiste semble avoir omis, par erreur, trois titres complémentaires du cod. 1323 (= éd. Zépos, II 37—39), car l'une de ces trois rubriques (*περὶ πεκουλίου*) figure au *πίναξ* suivie d'une «λ» (*λελειπεί* = manquant). Il en résulte que, par une préférence dont on saisit mal les raisons, le cod. 1323 continua à recevoir les additions de la 3^e éd., absentes du ms. V 42 qui de toute évidence fut négligé à partir d'un certain moment. Mais après 1780, il rentra en circulation et une autre main y copia sans rubriques de titre, trente cinq paragraphes non numérotés, venant de la *Pravilniceasca condică* (15, 2—3 ; 16, 20—21 ; 18, 2 ; 36, 1) et des *Bas.* (sur des matières réglementées par le code de 1780). Parmi les extraits de la *Prav. cond.*, I. Peretz [*Curs de ist. dreptului român*, II, (1928) 373] a choisi trois fragments agraires, qu'il a reproduits sans en rechercher la source. L'unification partielle attestée par le ms. de Jassy est antérieure à celle, plus générale, des prototypes A et B, car ces derniers étendaient l'opération unificatrice aussi aux deux textes qui dans le ms. V 42 conservent leur caractère complémentaire (pp. 449—454). Mais nous ne l'avons pas considéré comme un troisième prototype proprement dit, parce qu'il n'a pas proliféré comme ceux des familles A et B. Une étude ultérieure approfondira, avec la documentation nécessaire, les rapports complexes du ms. V 42 et du cod. 1 323.

Quant au ms. gr. VI 6 de la même Bibliothèque (copie du Manuel de 1766, famille A), la date indiquée par Peretz (*Curs*, II 2, p. 366) — 1761 au lieu de 1766 — est due à une erreur d'impression.

APPENDICE D

Glossaire de termes juridiques grecs et latins (cod. gr. 1323) (Quelques exemples)

I. *Syntagmes latins* : ἰντερκεσίων, κερμπενσατίων, νοξαλία ἀγωγή, κουάσι—σερβιάννα ἀγωγή, μέτους καῦσα ἀγωγή, ἀλτερνατίων, προκουράτωρ, ἐξ κοντινέντι, νόξα, τραδιτεύω, στιπενδιάριοι—τριβουτάριοι τόποι, δισπενσάτωρ (pp. 757—759).

II. *Syntagmes grecs* : ἀγοράζειν τὸν νόμον, ἀντίληρησις, δικαιοδοσία, ἀπάρχων, ἔφεις, ἐφέτης, παραγραφή, ταξεώτης, ὁ κλέπτης (pp. 757—758).

III. *Equivalences* : ὠρεῖον = τὸ μαγαζί, κομιτάτον = ὁ τόπος ἔνθα ὁ βασιλεὺς διάγει, ἰνποτεστάτος παῖς λέγεται ὁ ὑπεξούσιος, ἐξάκτωρ = ὁ ταξιδάρης τῶν βασιλικῶν δοσιμάτων, κηνουάλιος = ὁ σαράφης τῆς βιστερίας, λογογράφος = ὁ λογοθέτης τῆς βιστερίας, τραδιτεύω = παραδίδω, οὔσος ἐστὶ χρῆσις, ποσέσιον = κτήμα, βίτιουμ ἢ βίτιον = ἀμάρτημα (pp. 757—759).

IV. *Définitions* : στιπενδιάριοι τόποι εἰσὶν οἱ ἀφιερωμένοι τῷ δήμῳ, ἤτοι τῷ δημοσίῳ; τριβουτάριοι τόποι εἰσὶν οἱ ἀφιερωμένοι μόνον τῷ βασιλεῖ, ἤτοι τῇ καμάρᾳ; σοῦοι νεκεσάριοι λέγονται ἐκεῖνοι ὅποῦ ἀναγκαίως πρέπει νὰ εἶναι κληρονόμοι τοῦ θάνοντος κάθε εἶναι οἱ κατιόντες (p. 759).

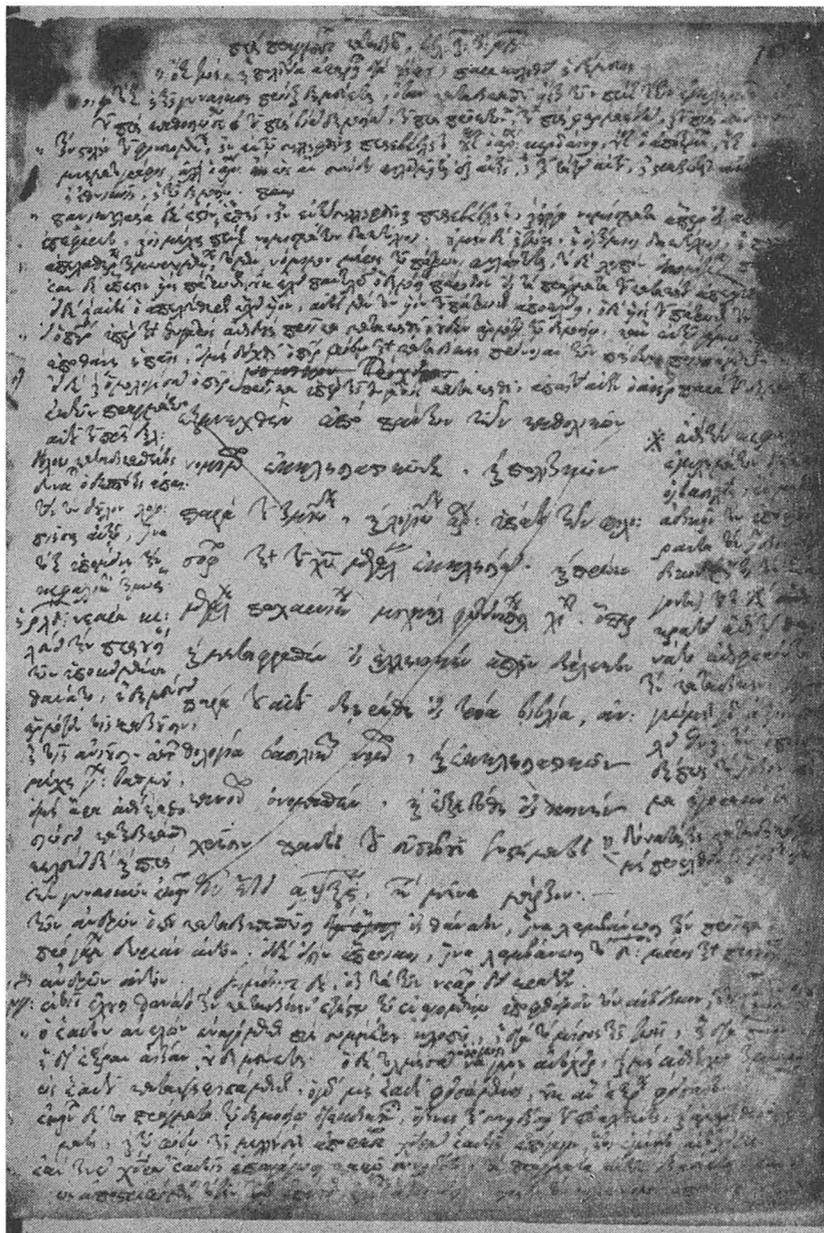


Fig. 1. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 763. Page de titre, dont le texte barré est entouré d'additions relevant de la 3^e édition du Manuel (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

Suppl. Grec 1323.

Α

4602

συνελοντες εν τω βουλειω βασιλικη

αδελφω εν	12
αδελφω εν	16
αδελφω εν	20
αδελφω εν	66
αδελφω εν εν τω βουλειω βασιλικη	129
αδελφω εν βασιλικη εν	219
αδελφω εν βασιλικη εν βασιλικη εν	495
αδελφω εν	408
αδελφω εν βασιλικη εν	461
αδελφω εν	130
αδελφω εν βασιλικη εν	357
αδελφω εν βασιλικη εν	376
αδελφω εν	464
αδελφω εν	471
αδελφω εν	472
αδελφω εν βασιλικη εν	734
αδελφω εν	565

Fig. 2. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1323, p. I Début de la table des matières (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

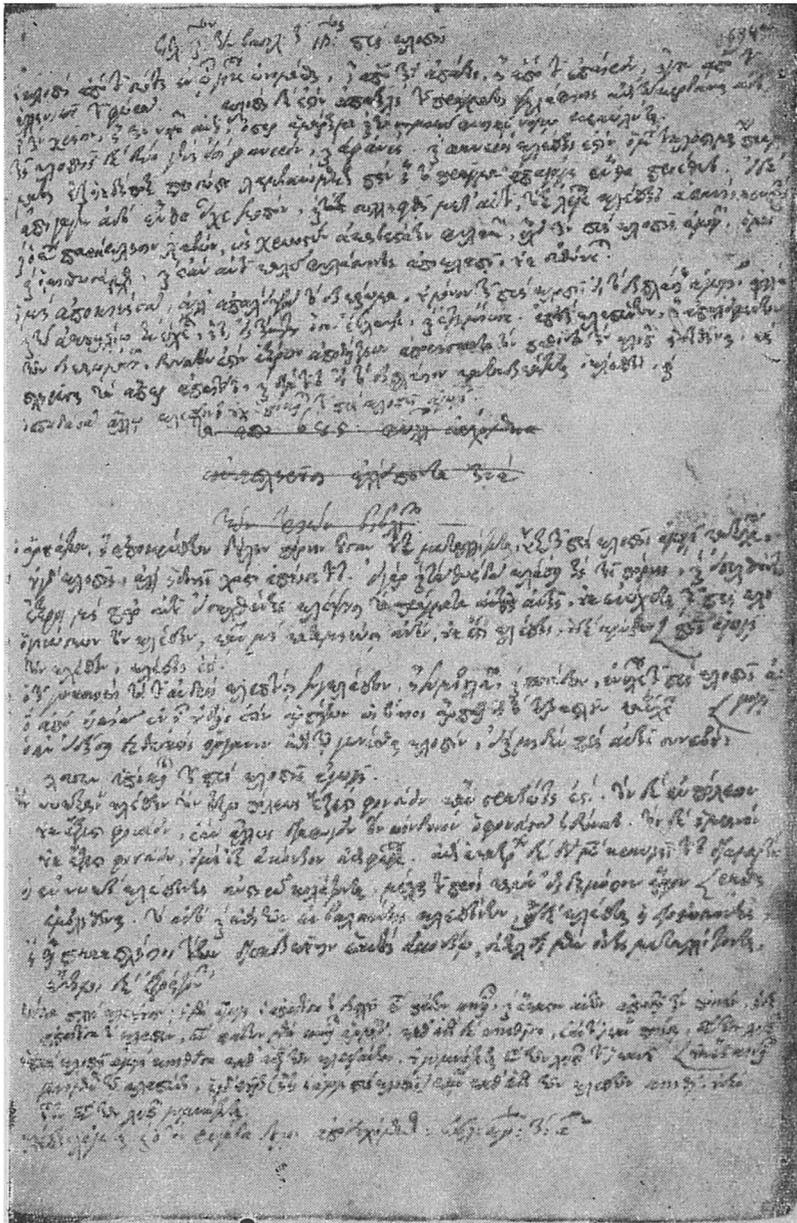


Fig. 3. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris) Suppl. gr. 1 323, p. 68^a Page de titre des textes complémentaires (2^e éd. du Manuel) et les additions relevant de la 3^e édition (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

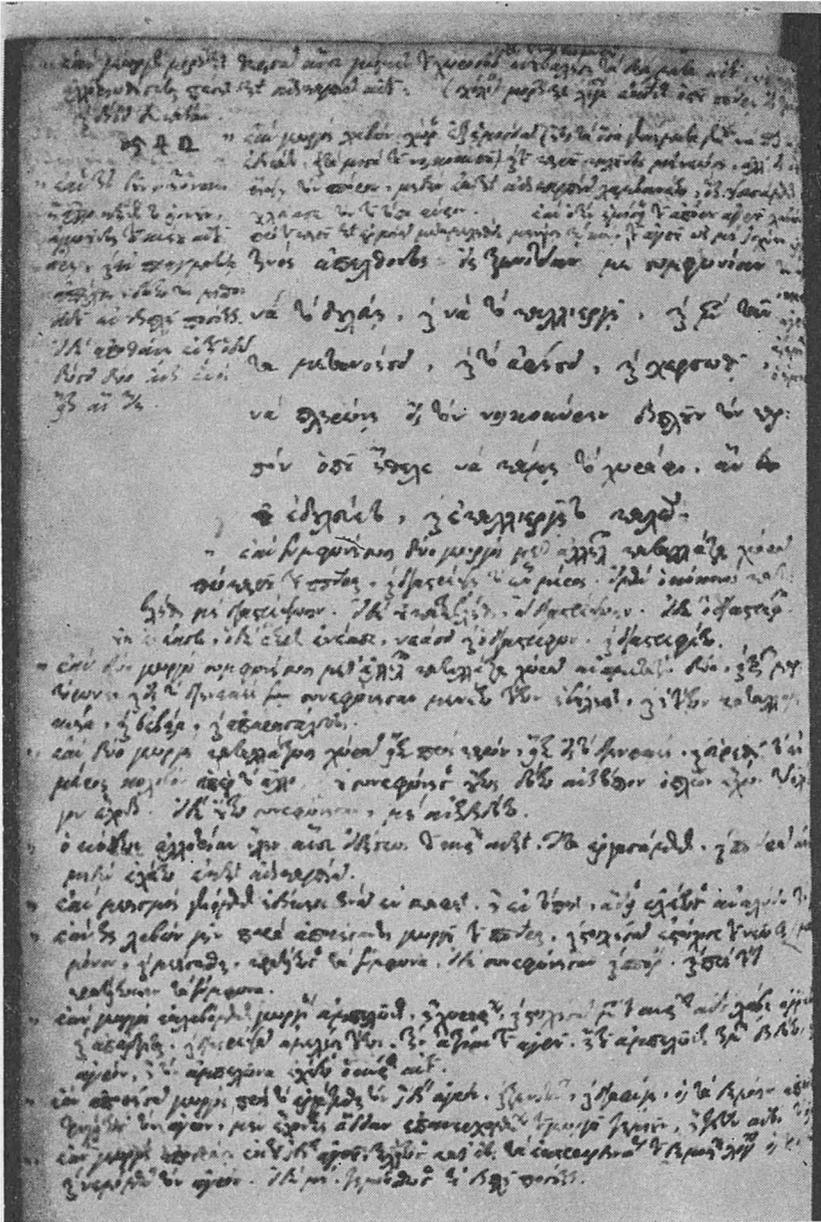


Fig. 4. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1323, p. 542. Fin du titre avec les additions qui commencent à la p. 539 sous la rubrique: περί γεωργῶν (Bibl. de l'Académie, Servive Photo).

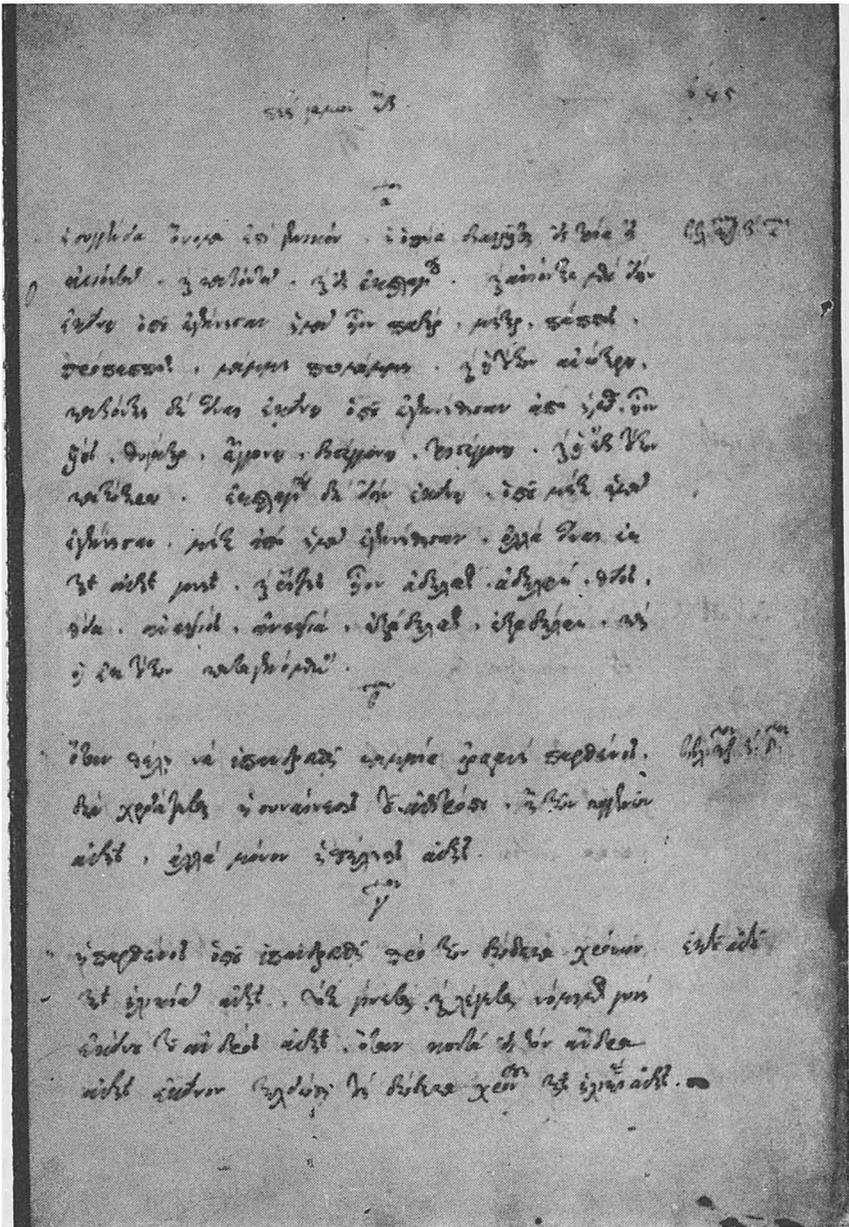


Fig. 5. — Manuel de lois de M. Fotino (1766) = Bibliothèque Nationale (Paris), Suppl. gr. 1 323, p. 685. Début du texte des titres complémentaires: περι γάμων έν (Bibl. de l'Académie, Service Photo).

DEUX CORRESPONDANTS DE N. ROSETTI-ROZNOVANU : CORAY ET GUILFORD. UNE LETTRE DE PICCOLO

N. ISAR

Les relations de N. Rosetti-Roznovanu avec quelques-uns des grands savants de son temps témoignent éloquemment du rôle qu'il a joué dans le mouvement de renaissance culturelle et nationale des peuples du sud-est européen dans les premières décennies du XIX^e siècle.

Ces relations furent établies ou renforcées par l'homme de lettres moldave, pour une bonne part, pendant ses voyages d'études en Occident. Le séjour de Roznovanu en 1818 à Londres, et surtout à Paris — comme il ressort de sa correspondance — eut un profond retentissement.

La lettre, non datée, de Coray adressée à Roznovanu, peut être placée, croyons-nous, dans la période du séjour de celui-ci à Paris¹ pendant l'année 1818. Le porteur de la lettre est l'intellectuel Paris, celui-là même que A. Coray recommande à Roznovanu comme étant la personne qui lui serait nécessaire, et, ajoute Coray, celle dont il lui avait parlé maintes fois.

Mais Paris ne réussit pas à trouver Roznovanu à l'adresse indiquée — comme il résulte de l'adnotation faite sur la lettre de recommandation — ; il le prie donc de lui fixer le jour et l'heure où il pourrait revenir pour le rencontrer. Il est certain que peu de temps après cette « visite », le 9 décembre 1818, Paris, cet intellectuel recommandé par Coray, communique au lettré moldave ses conditions pour accepter de rester 5 années à Iassy, dans la famille de N. Rosetti-Roznovanu, pour s'occuper de l'éducation du frère de celui-ci².

Il est certain que ce professeur Paris, qui — ainsi qu'il se recommande lui-même dans la lettre du 9 décembre 1818 — était un « homme de lettres », ne peut être confondu avec l'ami de Roznovanu, le pédagogue illuministe bien connu Marc-Antoine Jullien de Paris³ dont l'acti-

¹ Le passeport avec lequel N. Rosetti rentrait de Paris portait la date du 18 décembre 1818. Voir G. R. Rosetti, *Familia Rosetti* (La famille Rosetti), vol. I, Bucarest 1938, p. 123.

² Les Archives de l'Etat de Bucarest, Nouvelles Acquisitions, paquet CCLIV, doc. 67.

³ Cette conclusion est basée sur la confrontation entre les lettres signées « Jullien » se trouvant aux Archives de l'Etat de Bucarest, Nouv. Acquisitions, paquet CCLIII, doc. 52 et 70, et les deux lettres sus-citées, signées « Paris ». Les quatre premières lettres de Jullien

tivité fut étroitement liée à la « Société pour l'instruction élémentaire » de Paris, dont N. Rosetti-Roznovanu était, comme d'autres gens de lettres du sud-est européen, membre à part entière.

La seconde lettre que nous publions appartient à l'helléniste anglais Guilford⁴. La considération de celui-ci pour l'homme de lettres moldave, qu'il avait rencontré à Londres, probablement pendant l'année 1818, l'aurait fait penser même à une visite en Moldavie, comme en témoigne la lettre. L'indication précisant son départ pour les Iles Ioniennes est précieuse.

Enfin, le dernier document concerne N. Piccolo, personnalité marquante de la culture bulgare durant la première moitié du XIX^e siècle⁵; il s'agit ici de ses relations peu amicales avec l'érudit grec Cléobulos, qui, après avoir publié à Paris en 1819 les « Tables pédagogiques »⁶ avec l'aide matérielle de Roznovanu, accepta l'invitation de celui-ci de se rendre en Moldavie⁷. Le français élégant de Piccolo nous aide à entrevoir — dans une dispute portant sur une question délicate — le caractère sobre et décidé du distingué intellectuel bulgare.

ont été publiées par I. Popescu-Temșan, *Patru scrisori ale lui Marc-Antoine Jullien de Paris către Nicolae Rosetti-Roznovanu* (Quatre lettres de Marc-Antoine Jullien de Paris à Nicolae Rosetti-Roznovanu) — dans « Revista de pedagogie », XIV (1965), n° 10, p. 67—82; une cinquième, CCLIV/67 a été identifiée par nous. Concernant cette question voir aussi H. Goetz : *Marc-Antoine Jullien de Paris (1775—1848). L'évolution spirituelle d'un révolutionnaire*. Traduit de l'allemand par C. Cuénot, Paris, 1962.

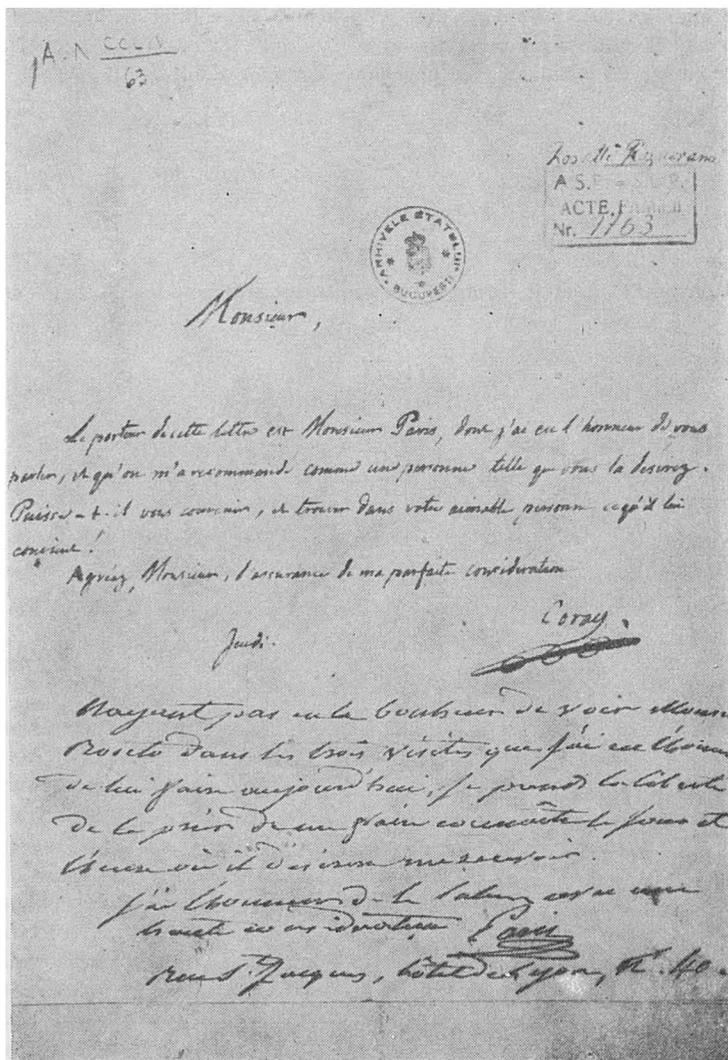
⁴ Nous mentionnons que l'existence de cette lettre dans les archives de la famille Roznovanu a été d'abord signalée par Cornelia T. Papacostea dans l'étude *O bibliotecă din Moldova la începutul secolului al XIX-lea. Biblioteca de la Stinca* (Une bibliothèque de Moldavie au commencement du XIX^e siècle. La bibliothèque de Stinca) paru dans : « Studii și cercetări de bibliologie », V (1963), p. 219. Nous avons fait quelques précisions concernant l'activité culturelle de Roznovanu dans notre étude *Aspecte ale mișcării luminate din Moldova la începutul secolului al XIX-lea pînă la 1821* (Aspects du mouvement des lumières en Moldavie au commencement du XIX^e siècle, jusqu'en 1821), « Studii », 22 (1969), n° 6, pp. 1127—1144.

⁵ Pour la vie et l'œuvre de N. Piccolo en général, voir le volume hommagial paru récemment, *Др. Никола С. Пиколо*, comprenant des études et documents inédits publiés à l'occasion du centenaire de sa mort, 1865—1965, Sofia, Académie Bulgare des Sciences, 1968. Pour ses rapports avec la société et la culture roumaines, voir surtout les ouvrages du prof. C. N. Velichî, *Influența româneșli și contribuția emigrației bulgare din Țara Românească la începuturile școlii moderne din Bulgaria* (Influences roumaines et la contribution de l'émigration bulgare de Valachie aux commencements de l'école moderne de Bulgarie), « Revista de Pedagogie », 1963, 3, pp. 56—76; *Др. Никола С. Пиколо във Влашко* (Dr N. Piccolo en Valachie), Sofia, 1968.

⁶ *Table pedagogice, după metoda învățătorei reciproce. Compuse de G. Cleobul din Filipopole și lipărite pentru prima dată cu chelluiala prea nobilului boier Aga domn N. Rosetti Roznovanu din Moldova* (Tableaux pédagogiques d'après la méthode de l'enseignement réciproque. Composés par G. Cleobul de Philipopolis et publiés pour la première fois avec l'appui financier du très noble boyard Aga prince N. Rosetti Roznovanu de Moldavie), Paris, 1819.

⁷ Pour l'introduction du système lancastérien dans les Principautés Roumaines, voir surtout l'étude de I. Popescu-Temșan, *Învățămîntul lancasterian în școala românească* (L'enseignement lancastérien dans l'école roumaine) dans le volume : *Clasici ai pedagogiei universale și gîndirea pedagogică românească* (Les classiques de la pédagogie universelle et la pensée pédagogique roumaine), rédigé par le prof. Stanciu Stoian, București, Ed. didactică și pedagogică, 1966, pp. 249—314, ainsi que l'ouvrage plus ancien de C. Moscu, *Contribuții la istoria pedagogiei românești. Sistemul monitorial în Principale* (Contribution à l'histoire de la pédagogie roumaine. Le système des moniteurs dans les Principautés), Bucarest, 1943.

I



Monsieur,

Le porteur de cette lettre est Monsieur Paris, dont j'ai eu l'honneur de vous parler et qu'on m'a recommandé comme une personne telle que vous la désirez. Puisse-t-il vous convenir, et trouver dans votre amable personne ce qu'il lui convient !

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération

Coray

Jeudi

N'ayant pas eu le bonheur de voir Monsieur Roseti dans les trois visites que j'ai eu l'honneur de lui faire aujourd'hui, je prends la liberté de le prier de me faire connaître le jour et l'heure où il désirera me recevoir.

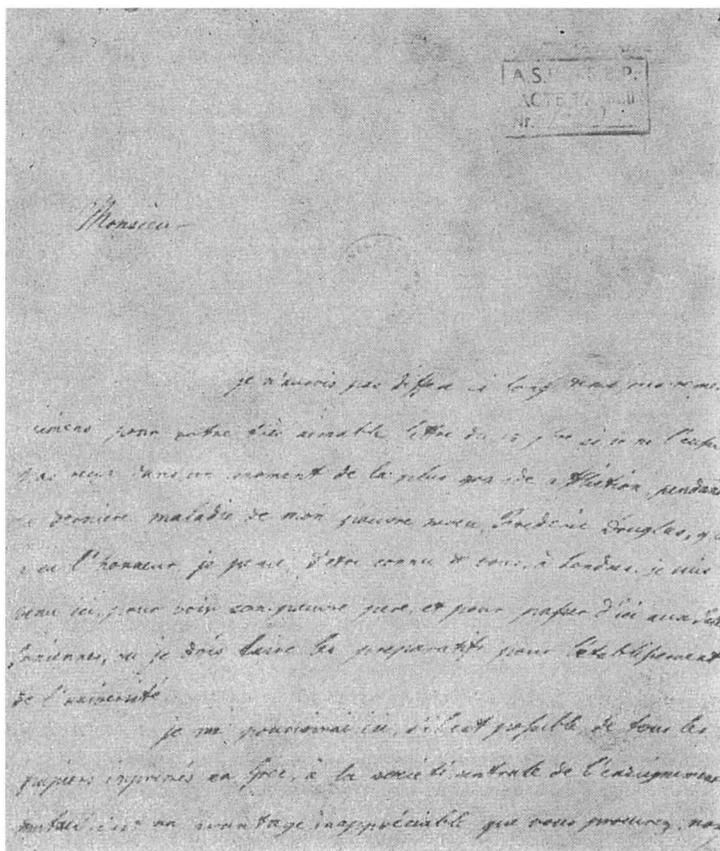
J'ai l'honneur de le saluer avec une haute considération,

Paris

rue S. Jacques, hôtel de Lyon, n° 40.

(Les Archives de l'État de Bucarest, Nouvelles acquisitions, pag. CCLIV, doc. 62, orig)

II



seulement de votre patrie, mais à la Grèce entière.
 C'est dans ce beau pays que j'espère passer quelques
 mois de tous les hyvers quel je la Providence se m'accorde
 mais, pendant qu'il me reste de la force, je me propose
 de retourner tous les ans chez moi, ce qui me donne l'espoir
 de vous revoir, ou en Moldavie ou ailleurs, et de vous renouveler
 de vive voix les assurances de la haute considération avec
 laquelle
 J'ai l'honneur d'être,
 Monsieur,
 votre très humble et très dévoué serviteur
 Guilford
 à Paris le 6.10^{bre} 1819.

Monsieur,

Je n'aurois pas différé si long tems mes remerciemens pour votre très aimable lettre
 du 15.9^{bre} si je ne l'usse pas reçue dans un moment de la plus grande affliction, pendant
 la dernière maladie de mon pauvre neveu, Frederic Douglas, qui a eu l'honneur, je pense,
 d'être connu de vous, à Londres. Je suis venu ici, pour voir son pauvre pere, et pour passer
 d'ici aux Isles Ioniennes, où je dois faire les préparatifs pour l'établissement de l'université.

Je me pourvoirai ici, s'il est possible, de tous les papiers imprimés en Grec, à la
 société centrale de l'enseignement mutuel. C'est un avantage inappréciable que vous procurez,
 non seulement à votre patrie, mais à la Grèce entière.

C'est dans ce beau pays là que j'espère passer quelques mois de tous les hyvers qu'il
 plaira à la Providence de m'accorder. Mais, pendant qu'il me reste de la force, je me pro-
 pose de retourner tous les ans chez moi: ce qui me donne l'espoir de vous revoir, ou en
 Moldavie ou ailleurs, et de vous renouveler, de vive voix, les assurances de la haute considé-
 ration avec laquelle,

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

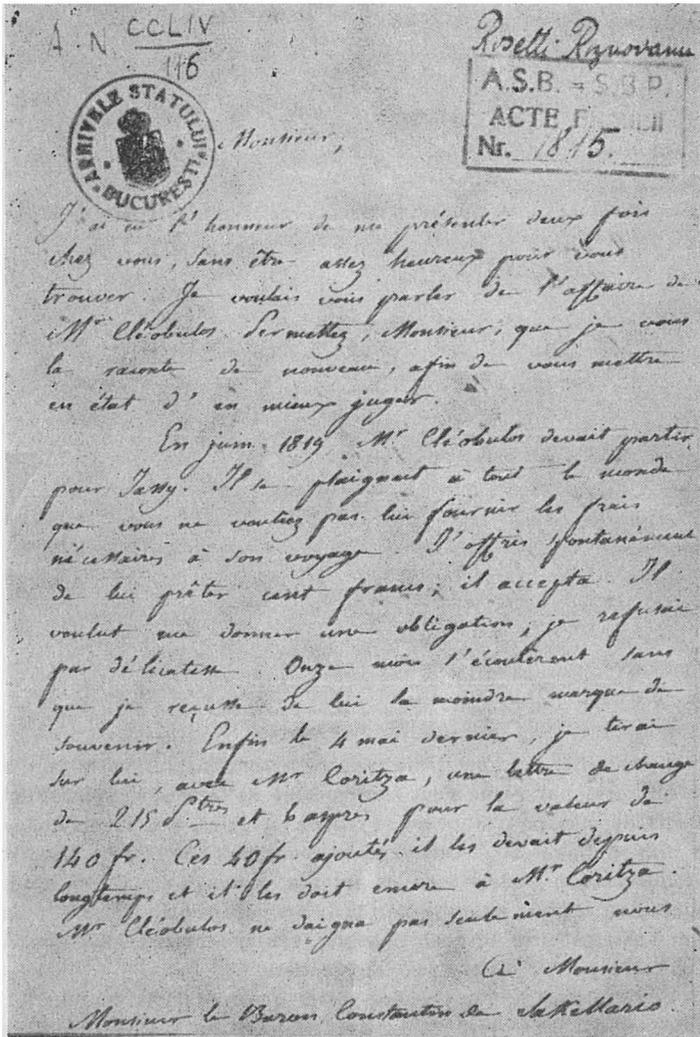
Votre très humble et très dévoué serviteur

Guilford

à Paris ce 6.10^{bre} 1819

(Les Archives de l'État de Bucarest, Nouvelles acquisitions, pag. CCLIV, doc. 100).

III



Monsieur,

J'ai eu l'honneur de me présenter deux fois chez vous, sans être assez heureux pour vous trouver. Je voulais vous parler de l'affaire de Mr. Cléobulos. Permettez, Monsieur, que je vous la raconte de nouveau, afin de vous mettre en état d'en mieux juger.

En juin 1819, Mr. Cléobulos devait partir pour Tassy. Il se plaignait à tout le monde que vous ne vouliez pas lui fournir les frais nécessaires à son voyage. J'offris spontanément de lui prêter cent francs; il accepta. Il voulut me donner une obligation; je refusai par délicatesse. Onze mois s'écoulèrent sans que je reçusse de lui la moindre marque de souvenir. Enfin le 4 mai dernier, je tirai sur lui, avec Mr. Coritza, une lettre de change de 215 P^{tes} et 6 aspres pour la valeur de 140 fr. Ces 40 fr. ajoutés, il les devait depuis longtemps et il les doit encore à Mr. Coritza. Mr. Cléobulos ne daigna pas seulement nous répondre. Vous savez, Monsieur, la réponse qu'il donna au porteur de la lettre de change. Mr. le Doc-

teur Typaldo et Mr. Didyme étaient les seuls témoins que je puisse citer. J'ai prié le premier de m'envoyer son témoignage; je viens de le recevoir et j'ai l'honneur de vous l'adresser avec celui de Mr. Didyme. Je vous prie, Monsieur, de les transmettre à quelqu'un de vos amis de Iassy pour forcer enfin Mr. Cléobulos à être juste et raisonnable.

Il est possible qu'il dise m'avoir payé comme il avait affirmé au porteur de la lettre de change qu'il ne me devait rien. Je vous prie d'en prévenir votre ami, afin qu'il ne s'en laisse pas imposer.

répondre. Vous savez, Monsieur, la réponse que
il donna au porteur de la lettre de change
M^r. le Docteur Typaldo et M^r. Didyme étaient
les seuls témoins que je puisse citer. J'ai prié
le premier de m'envoyer son témoignage, je
viens de le recevoir et j'ai l'honneur de
vous l'adresser avec celui de M^r. Didyme.
Je vous prie, Monsieur, de les transmettre à
quelqu'un de vos amis de Iassy pour forcer
enfin M^r. Cléobulos à être juste et raisonnable.
Il est possible qu'il dise m'avoir payé
comme il avait affirmé au porteur de la lettre
de change qu'il ne me devait rien. Je vous
prie d'en prévenir votre ami, afin qu'il ne
s'en laisse pas imposer.
Si je ne réussis à retirer mon argent par
votre entremise, je vous promets de ne pas le
redemander. Mais je saurai le faire payer
mille fois plus cher à M^r. Cléobulos. Je n'ai
aucun qu'à publier la lettre de M^r. Typaldo
avec quelques petites remarques. La lecture de

Si je ne réussis à retirer mon argent par votre entremise, je vous promets de ne pas le redemander. Mais je saurai le faire payer mille fois plus cher à Mr. Cléobulos. Je n'aurai qu'à publier la lettre de Mr. Typaldo, avec quelques petites remarques. La lecture de cette lettre que vous trouverez ci-incluse, vous convaincra, j'espère, que ce n'est pas là une fanfaronade.

Une perte de 100 fr. est peu de chose pour un homme qui n'attache pas beaucoup de prix à l'argent. Je me flatte, Monsieur, que vous me rendrez la justice de croire, que le sacrifice ne m'en serait point pénible. Ce n'est pas un intérêt pécuniaire qui me porterait



 cette lettre que vous trouverez ci incluse, vous
 convaincra, j'espère, que ce n'est pas là une
 fanfaronnade.
 Une perte de 100 fr. est peu de chose
 pour un honneur qui se rattache par beaucoup
 de liens à l'argent. Je ne flâte, Monsieur,
 que vous au rendrez la justice de voir que
 le sacrifice ne m'eût pas été point possible.
 Ce n'est pas un intérêt pécuniaire qui me
 porterait à me venger de M. Cléobulos, mais
 c'est son procédé inouï, fait pour révolter tous
 les honnêtes gens, de laisser tranquille, ce serait
 l'encourager à de nouvelles prouesses, pour moi,
 j'en aurais du remords.
 Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de
 votre complaisance, en vous entretenant de semblables
 bagatelles. Je vous en demande pardon et vous
 prie de recevoir l'assurance de la parfaite
 considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,
 Monsieur,
 Paris, ce 24 novembre,
 1820
 Votre très-humble et très-
 obéissant serviteur
 N. Piccolo

à me venger de Mr. Cléobulos ; mais c'est son procédé inouï, fait pour révolter tous les honnêtes gens. Le laisser tranquille, ce serait l'encourager à de nouvelles prouesses : pour moi, j'en aurais du remords.

Je crains, Monsieur, d'avoir abusé de votre complaisance, en vous entretenant de semblables bagatelles. Je vous en demande pardon et vous prie de recevoir l'assurance de la parfaite considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être,

Paris, le 24 novembre
1820

Monsieur,
Votre très humble et très obéissant
serviteur,

N. Piccolo

À monsieur le Baron Constantin de Sakellario

(Les Archives de l'Etat de Bucarest, Nouvelles acquisitions, pag. CCLIV, doc. 116)

D. M. PIPPIDI, *Studii de istorie a religiilor antice. Texte și interpretări* (Etudes d'histoire des religions antiques. Textes et interprétations), Bucarest, 1969, 365 p. + XXXVI pl.

Les ouvrages traitant des religions antiques sont si rares dans la littérature roumaine qu'il serait difficile d'en citer plus de quelques titres. Depuis l'esquisse que nous donna V. Pârvan en 1920 des « pensées » nourries par les habitants du Pont Gauche sur ce monde et sur l'au-delà (*Gânduri despre lume și viață la greco-romanii din Pontul Stîng*, « Rev. ist. », VI (1920), p. 15—49), les travaux plus récents de D. Tudor sur les cavaliers danubiens (*I Cavalerii danubiani*, « Ephemeris daco-romana », VII (1937), p. 189—356 ; *Corpus monumentorum religionis equitum danubiorum*, 1969), depuis celui sur la religion des Géo-Daces d'I. I. Russu (*Religia geto-dacilor*, 1947), et, enfin, depuis les études encore plus récentes de Gabriella Bordenache (consacrées surtout aux pièces sculpturales et publiées avec régularité dans les revues « Dacia » N. S. et « Studii Clasice »), il n'y pas d'autre ouvrage rédigé par un Roumain à mentionner à cet égard.

L'importante moisson de documents épigraphiques et sculpturaux amenés au jour par les fouilles a donné lieu, de la part des éditeurs respectifs, à des commentaires de nature plutôt « historique », car les données administratives, économiques et politiques ont suscité un intérêt plus grand que celles portant sur la vie religieuse. Mais lorsqu'un ouvrage de ce genre, rédigé par un auteur de grande compétence dans les questions si complexes des religions antiques, voit le jour, il est tout naturel que le lecteur le salue chaleureusement.

L'ouvrage en question se présente sous la forme d'un recueil. Il réunit les études écrites par D. M. Pippidi dans ce domaine les trente dernières années et publiées — à l'exception de l'une, qui est inédite — dans différentes revues roumaines ou étrangères. Si l'auteur a pensé devoir réunir ces Etudes dans un recueil, c'est que bon nombre d'entre elles ont été publiées dans des revues devenues avec le temps à peu près inaccessibles même aux spécialistes. D'autre part, comme il y a une convergence entre les problèmes traités et une certaine suite entre les divers documents, les avoir réunis dans un volume rend plus facile leur compréhension au lecteur. Ces études n'ont pas été conçues selon un plan préétabli, c'est-à-dire que l'auteur n'a pas choisi ses sujets dans le but précis de pouvoir plus tard les grouper dans un livre, pourtant il y a un lien entre elles né d'une méthode commune de travail et de préoccupations qui lui sont chères depuis toujours.

D. M. Pippidi entend traiter les divers problèmes qu'il se pose partant d'un principe essentiel qui est « le respect du document, en ce sens que — pour parler comme il convient des croyances et des sentiments des hommes de ces temps là — il n'a point trouvé de meilleure voie que celle donnant libre cours à leurs confessions ». C'est de cette manière qu'on nous présente nombre de documents épigraphiques et de textes littéraires dont la traduction délecte et instruit le lecteur roumain. Le sous-titre du volume : « Textes et interprétations » devient donc de la sorte d'autant plus suggestif pour toutes les *Etudes* comprises dans le livre.

Les problèmes débattus sont nombreux et ils portent sur une longue période de l'histoire du monde gréco-romain : à partir du V^e siècle av. n. è. jusqu'au IV^e de n. è. Cependant, la plupart des *Etudes* incluses dans le livre s'ordonnent autour de deux thèmes. Le premier thème traite de la *Naissance et le développement du culte impérial* et c'est lui qui inspira l'ouvrage plus ancien intitulé *Recherches sur le culte impérial* (1939). Le deuxième thème, portant sur l'*Histoire des colonies grecques du Pont Gauche* est à la base de deux livres récemment publiés par l'auteur : *Gefi și greci la Dunărea de jos din cele mai vechi timpuri pînă la cucerirea romană* (Gètes et Grecs du Bas-Danube depuis les temps les plus reculés jusqu'à la conquête romaine — 1965) et *Contribuții la istoria veche a României* (Contributions à l'histoire ancienne de la Roumanie).

Le nombre des contributions à l'étude du problème si complexe et si délicat du culte impérial s'élève à quatre : « *Înălțarea* » lui *Caesar și cultul cîrmuitoarelor în Roma imperială* (L'Assomption de César et le culte des dirigeants à Rome pendant l'Empire); *Un templu al lui Augustus în Dobrogea* (Un temple d'Auguste en Dobroudja); *Religia împăraților în Istoria romană a lui Dion Cassius Cocceianus* (La religion des empereurs dans l'Histoire romaine de Dion Cassius Cocceianus) et *Apoteoze imperiale și apoteoza lui Peregrinos* (Apothéoses impériales et l'apothéose de Pérégrius).

Le livre contribue aussi à l'enrichissement de l'histoire religieuse des colonies grecques du Pont Gauche et des autres établissements de la Dobroudja antique, en élargissant la connaissance des cultes dédiés aux divinités traditionnelles, importées des métropoles, en même temps que celle des cultes adoptés de l'Orient (l'Egypte) ou de la population thrace autochtone. Toute une série de documents sont publiés et interprétés maintenant pour la première fois, ce qui augmente d'autant plus la valeur du recueil : *Culte și credințe din vechea Histria* (Cultes et croyances de l'antique Histria); *Note pentru o istorie a cultelor dobrogene în epoca elenistică* (Notes pour une histoire des cultes de la Dobroudja à l'époque hellénistique); *Cu privire la răspîndirea cultelor egiptene în Scîția Mică* (Au sujet de la diffusion des cultes égyptiens en Scythie Mineure); *Inscripție oraculară din Callatis* (Inscription oraculaire de Callatis); *În jurul papirilor de la Dervenî și Callatis* (A propos des papyrus de Dervenî et Callatis); *Simbolul palmelor înălțate pe o stelă din Tomis* (Le symbole des palmes levées sur une stèle de Tomis); *Dedicații păgîne din primele veacuri ale erei noastre* (Dédicaces payennes des premiers siècles de notre ère); *Inscripții dionysiace din Dobrogea Romană* (Inscriptions dionysiaques de la Dobroudja Romaine) — autant de titres qui par eux-mêmes suggèrent la sphère des problèmes abordés. Des divinités dont on ne savait rien ou à peu près rien, telles Zeus Polieus, Aphrodite, Déméter, Asclépios, les Muses, Dionysos, Théos Mégas, les Dioscures, Sarapis, Héros, etc. apparaissent maintenant sous un jour nouveau.

Deux autres études nous introduisent dans les croyances et les pratiques du christianisme primitif, aussi bien dans le cadre du monde antique que sur le sol de la Dobroudja. Dans son étude « *Îngerul păzitor* » la *păgîni și în creștinismul primitiv* (L'ange gardien chez les païens et dans le christianisme primitif), D. M. Pippidi fait un ample exposé de ce que signifiait les « esprits protecteurs » chez les païens et chez les chrétiens. Il déchiffre ainsi le véritable sens d'une inscription (ADIUTOR A CUSTODE) gravée sur une bague en or, découverte en Dobroudja et publiée par V. Laurent avec une interprétation erronée. L'étude inédite *Sfîrșitul păgînismului în Scîția Mică* (La fin du paganisme en Scythie Mineure) essaie de donner une explication aux récentes découvertes faites en Dobroudja de statues et reliefs représentant des divinités, cachés sous terre ou dans des grottes. L'auteur estime que ce sont là les signes de la lutte acharnée entre chrétiens et païens : les premiers s'acharnant à détruire les monuments de l'antique religion payenne, alors que les seconds tentaient de les sauvegarder. Cacher les « icônes » divines était l'effet de la piété de certains païens.

Les questions religieuses liées aux époques les plus reculées traitées dans cet ouvrage (le V^e siècle av. n. è.) sont débattues dans les études intitulées *Omul și divinitatea în oper*

lui Herodot (L'homme et la divinité dans l'œuvre d'Hérodote) et *Cu privire la o atitudine critică a lui Herodot* (À propos d'une attitude critique chez Hérodote). L'auteur s'occupe dans cette dernière étude du fragment des *Histoires* (II, 54—57) où Hérodote explique les origines de l'oracle de Dodone.

La réédition de ces *Etudes* ne donna pas l'occasion à l'auteur de modifier ses conclusions antérieures ; sa méthode de recherche et l'acribie qui le caractérise l'ont préservé des revirements. Ce qui a été ajouté à ces textes tient de l'enrichissement apporté par les nouvelles découvertes. De cette manière le volume n'est pas seulement un ouvrage réunissant des études dont les liens auraient été plus difficiles à saisir autrement, mais aussi un livre actuel, avec des interprétations des plus récentes découvertes. Il s'avère de la plus grande utilité (grâce aussi aux index minutieux) tant pour le spécialiste, que pour le lecteur qui s'intéresse aux questions liées à l'histoire de la mentalité antique. C'est pourquoi, aussi, nous attendons avec impatience le livre plus ample concernant l'Histoire des cultes de la Dobroudja antique, auquel l'auteur — ainsi qu'il le confesse lui-même (p. 38) — « pense avec une insistance de plus en plus marquée ».

Em. Popescu

STEVEN RUNCIMAN, *The Great Church in Captivity*, Cambridge University Press, 1968, 454 — X p.

Parmi ceux qui ont eu le plaisir d'entendre Sir Steven Runciman à Bucarest, le 17 octobre 1969, retracer, brièvement mais avec sa maîtrise habituelle, les vicissitudes de l'Eglise orthodoxe durant la domination ottomane, peu avaient déjà eu l'occasion de lire l'ouvrage qu'il a consacré récemment au même sujet. Or, voici ce livre, qui reprend et développe des conférences à l'université de St. Andrews et au Trinity College de Cambridge sur le Patriarcat de Constantinople entre 1261 et 1821 et sur ses relations avec les Eglises protestantes aux XVI^e et XVII^e siècles. Nul mieux que l'ancien professeur d'histoire et d'art à l'université d'Istanbul n'aurait su démêler le lacis, parfois inextricable, des intrigues qui, de tout temps, ont opposé les partis au Phanar, ou celui, à manier avec autant de prudence, des subtilités théologiques. A la connaissance personnelle des lieux, à la science profonde des sources, l'auteur ajoute les rares dons dont il fait mention dans une page liminaire que Nicolae Iorga n'aurait pas désavouée : « The historian must attempt to add to his objective story the qualities of intuitive sympathy and imaginative perception without which he cannot hope to comprehend the fears and aspirations and convictions that have moved past generations. These qualities are, maybe, gifts of the spirit, gifts which can be experienced and felt but not explained in human terms. » C'est par une telle confession — on a pu en juger la franchise — qu'on accède au plus juste jugement de cette œuvre de foi et d'érudition.

Avant d'aborder les problèmes de la coexistence, tant soit peu pacifique, entre le sultan et le patriarche (à la fois, chef religieux chrétiens de l'Empire et supérieur du *Rum milleti*, terme qui désignait les Grecs), le Professeur Runciman décrit la situation d'avant la conquête ottomane. Ayant brossé la toile de fond (« the background ») et défini en quelques traits précis les particularités de l'Eglise de Constantinople : structure, mystique et philosophie, on souligne l'intérêt de son attitude envers l'hellénisme classique. Au tournant du siècle, sous la pression toujours plus inquiétante des Turcs, l'Union des Eglises et la réaction orthodoxe ont droit à une analyse détaillée. Le tableau change soudain le 29 mai 1453, à l'instant

où Byzance succombait sous les coups des assaillants. Aussi, la chute de Constantinople a-t-elle donné matière à un autre livre du P^r Runciman. Cette fois, il étudie l'adaptation lente et difficile de l'Eglise grecque après l'asservissement de la Nouvelle Rome. La seconde partie diffère peu de la première, pour le plan : au chapitre *Church and State*, qui présentait les relations du patriarcat œcuménique avec les pieux *basileis*, correspond un autre sous ce titre : *The Church and the Infidel State*. De même, les pages consacrées à la politique religieuse des derniers Paléologues, oscillant entre l'Orient et l'Occident, aboutissent à des exposés qui précisent successivement la position de l'Eglise de Constantinople par rapport à Rome et à Moscou ainsi que l'accueil qu'y ont trouvé les influences étrangères : « l'approche luthérienne », de patriarche calviniste » (on devine qu'il s'agit du brillant et tragique Cyrille Lucaris) et « l'expérience anglicane ».

Quittant le domaine des controverses religieuses, le Professeur Runciman examine le développement de la conscience néo-hellénique sous l'action des Lumières, ce qui l'amène à des considérations sur les Phanariotes d'une objectivité d'autant plus méritoire qu'elle est plus rarement le souci de nos contemporains comme des leurs. De ce point de vue, un intérêt spécial est présenté par les recherches sur le véritable auteur de l'*Exhortation paternelle*, ce pamphlet de 1798 qui, dissimulé sous le nom du patriarche Anthime de Jérusalem, prêchait la soumission absolue envers l'Etat ottoman déclinant (voir, à ce propos, Donald M. Nicol, *The Byzantine View of Western Europe*, Greek-Roman and Byzantine Studies, Durham, 1967, 4, p. 334). « Plutôt le Turc que le Latin ! » restait le cri de ralliement de certains prélats orthodoxes, indifférents en matière politique mais, en revanche, furieusement hostiles à la pensée française des Philosophes, de Voltaire en particulier. Les tendances réactionnaires du patriarcat de Constantinople à partir de la dernière décennie du XVIII^e siècle étaient aussi bien vues par la Russie orthodoxe que par les Turcs. Mais l'entente fraternelle ne pouvait durer et ce désir de maintenir de bons rapports avec la Sublime Porte, maîtresse de son sort n'allait pas sauver du gibet Grégoire V, en 1821. C'est la date assignée naguère par N. Iorga à la mort de cette « Byzance après Byzance » que le Professeur Runciman a fait revivre avec autant d'esprit critique que de finesse.

Certes, l'auteur a eu des devanciers, auxquels il rend volontiers hommage, en commençant par « the brilliant but somewhat erratic Demetrius Cantemir ». Son sujet est de ceux qui ont fait couler tellement d'encre qu'il est impossible de tout lire. Il était donc inévitable qu'en dépit d'une très riche documentation certaines inadvertances se soient égarées à travers les pages de ce volume. Par exemple, le monastère byzantin de Péribleptos n'est pas devenu arménien seulement en 1643, mais dès 1461, comme vient de le prouver H. Berbérien dans un article de la Revue des études arméniennes, N. S., V, Paris, 1968, p. 145—149. Nous avons quelque peine à comprendre pourquoi Niphon II a fait à l'auteur l'effet d'un « foolish and unsatisfactory Patriarch » (p. 98) dont, en 1488, l'*opinion publique* aurait demandé à cor et à cri la déposition. Il nous semble plutôt que cet acte fut la conséquence des intrigues de ses ennemis, semblables à celles qui entraînent la perte de plusieurs pontifes. Il est cependant vrai que les historiens roumains ont la tendance à envisager Niphon, tel qu'il est dépeint dans un écrit rédigé en vue de sa canonisation, par le protos athonite, Gabriel. A propos du « despote » Jacques Basilikos, cet ami de Melanchton qui régna en Moldavie de 1561 à 1563, ou aurait consulté avec profit — entre autres — la *Vita Despoti Principis Moldaviae*, publiée par C. Radu dans le *Diplomatarium Italicum*, III, et surtout l'article de Marie Holban, *En marge de la croisade protestante du groupe de Urach pour la diffusion de l'Evangile dans les langues nationales du Sud-Est européen — l'épisode Wolff Schreiber*, Rev. études sud-est europ., II (1964), n^o 1—2, p. 127—152. Il n'y a pas, à notre connaissance, des liens de parenté qui rattachent l'ancien compagnon de Cyrille Lucaris, Nicéphore le didascale, aux Cantacuzène (p. 243—244) ; il était probablement de plus humble origine. Toujours en ce qui concerne Cyrille, il est censé avoir eu comme condisciple un prince de

Valachie : « Michael Basaraba had been a fellow-student of his at Padua ! » Il s'agit de Radu (identique au « Rudolph Bassaraba », de la page 367), qui avait passé son enfance et, en partie, sa jeunesse à Venise, auprès de sa tante Marie Adorno Vallarga et loin de son père, l'ex-prince Milnea, qui s'était converti à l'Islam. Il avait reçu la première éducation au couvent des Ibères (*Iviron*) du Mont Athos, bénéficiaire de maintes donations de ses ancêtres. Cinquante ans plus tard, on rencontre sur la même route un autre écolier grec se rendant en Italie : Alexandre Maurocordato. Récemment, M. Manussacas, *Lettere patriarcali inedite (1547—1806) agli arcivescovi di Filadelfia in Venezia ed alla confraternità dei Greci ortodossi*, Venise 1968, p. 72—74, a publié une lettre du patriarche Joannice II à l'archevêque Athanase Valerianos, le 20 avril 1655, en lui recommandant le jeune homme, que sa mère, la « *domna* Ruxandra, fille de feu l'archonte Scarlat », avait déjà confié aux bons soins de l'ambassadeur de France, M. de la Haye-Vantelet. En Angleterre aussi, au « Greek College » d'Oxford, on enseigna, entre 1698 et 1705, le latin et le grec classique à de jeunes théologiens grecs, choisis par les patriarches de Constantinople et d'Antioche et les chapelains de la Compagnie du Levant. Cette entreprise devait échouer promptement, par la faute de son auteur même, le docteur Benjamin Woodroffe, principal du Gloucester Hall, qui semble avoir été un honorable gentleman et un érudit par surcroît, mais entièrement dépourvu de sens pratique (p. 303—304). L'épisode avait déjà été tiré au clair par le P^r Eric Tappe, dans une étude d'« Oxoniensia », XIX (1954), p. 94—111.

Nous attarder sur les rarissimes lacunes de la bibliographie serait une sotte présomption, qui n'enleverait rien à la valeur, désormais établie, de l'ouvrage, pas plus que le ferait la parution, depuis, d'autres contributions de tout premier ordre : Gunnar Hering, *Ökumänisches Patriarchat und Europäische Politik (1620—1638)*, Wiesbaden, 1968, et C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières*, Genève, 1969. Ce qui fait le charme particulier de ce livre, à part l'humour inattendu de certaine flèche décochée aux « politically minded Cypriot ethnarchs of our own days », c'est l'indéniable pathétisme avec lequel Sir Steven a raconté l'émouvant destin de la Grande Eglise captive (« for it shaws what can happen to men and women who are forced to become second-class citizens »), afin d'en dégager finalement une noble leçon de foi en la Justice (« The Gates of Hell have not prevailed ! »). On lui sait gré de nous rappeler le mot du prince de Ligne : « Il faut être homme de bonne compagnie pour écrire l'histoire ».

Andrei Pippidi

BARBARA VON PALOMBINI, *Bundniswerben abendländischer Mächte um Persien (1453—1600)*, Wiesbaden, Franz Steiner, 1968, 138 S. (Freiburger Islamstudien. Band I).

Die dauerhafte Fußfassung der Turken auf europaischem Boden und das allmähliche, aber sichere Vordringen der Osmanen auf dem Balkan sowie ihre außergewöhnliche Expansionskraft, die sich seit dem 15. Jahrhundert zu einer unmittelbaren Bedrohung Mitteleuropas gestaltete, stellte das europaische Staatensystem vor einen neuen Faktor, mit dem in nächster Zukunft innerhalb der zwischenstaatlichen Beziehungen gerechnet werden mußte. Gegenüber dieser Herausforderung („challenge“) sahen sich die europaischen Staaten gezwungen, sowohl eine Reihe von Verteidigungs- und Absicherungsmaßnahmen zu ergreifen, als auch militärische und politisch-diplomatische Lösungen zwecks Vorbeugung der Gefahr zu finden. Dabei beobachten wir eine gewisse Kontinuität traditioneller Maßnahmen und Lösungen, neben denen aber, eben bedingt von der Neuartigkeit der Lage, zukunftsweisende, oft überraschende politische, diplomatische und militärische Aktionen deutlich erkennbar sind.

Der ottomanische Faktor wirkte auf das mittelalterlich-neuzeitliche Europa so penetrant, daß er nicht nur wichtige Neuerungen innerhalb der internationalen Beziehungen hervorrief, sondern auch tiefgreifende Nachwirkungen auf das innerliche Staatsleben jedes der von der Pforte bedrohten Länder ausübte.¹

Die Turkenfrage löste somit eine Neugruppierung sowohl der außen- als auch der innenpolitischen Kräfte aus. Diese beiden Teilaspekte der Turkenfrage überschneiden sich des öfteren, aber trotzdem kann mit Klarheit an der jeweiligen Stellungnahme eines Landes, bzw. einer politischen Partei zum Turkenproblem der Standpunkt dieser politischen Kräfte gegenüber ihren äußeren bzw. inneren Widersachern abgelesen werden. Darüber hinaus entsteht, nachdem die Turken in das politische Bewußtsein Europas eingetreten waren, ein Kollektivempfinden und Masseneinstellung, die mitunter trennende Positionen überbrücken können.

In der Klärung und Festsetzung all dieser Fragen erzielte die jüngste Geschichtsforschung beachtliche Ergebnisse dank einiger wertvoller Handbücher und einiger scharfsinniger Untersuchungen. All dieses sind Vorarbeiten zu einem größeren noch ausstehenden Werk über das Turkenproblem, ohne dessen Kenntnis das Verständnis des europäischen 16. Jahrhunderts nicht vollwertig sein kann.

Barbara von Palombini hat das unbestreitbare Verdienst, eine der schwierigsten dieser Teilfragen behandelt zu haben. Tatsächlich knüpft sich ein politischer Aspekt der Turkenfrage des 15. und des 16. Jh. an die Stellungnahme der abendlandischen Mächte gegenüber den außereuropäischen Feinden der Turken, unter denen Persien bei weitem den ersten Rang einnahm und die europäischen Mächte somit am meisten und am längsten beschäftigt hat. Vor dem *nemico commune* ergab sich für die christlichen Mächte zwangsläufig eine Annäherung und ein Koordinieren der Aktionen mit den Persern. Der Entwicklungsgang dieser Beziehungen im 15. und 16. Jh. aus abendlandischer Sicht bildet das Hauptanliegen der Arbeit Barbaras von Palombini.² Dabei leistet sie Pionierarbeit, da vorhergehende ähnliche Unternehmen eben nichts anders' blieben als Versuche.

Die Verfasserin eröffnet ihre Arbeit mit einer Einleitung, worin sie allgemeine Betrachtungen, die an einem Persienbündnis interessierten Mächte Europas, die Frage der konfessionellen Aufspaltung des Islams in Sunna (Sunniten) und Schia (Schiiten) und ihre Rückwirkung auf den persisch-osmanischen Gegensatz, allgemeine Bibliographie, Quellengrundlage und eigene Arbeitsmethode darlegt.

Die eigentliche Untersuchung wird von der Verfasserin in vier Kapitel gegliedert, jedes einzelne davon behandelt jeweils eine Etappe innerhalb der europäisch-persischen Beziehungen und entspricht im großen den vier bedeutendsten Herrschern des Perserreiches aus dieser Zeit.

Als Einführung zum ersten Kapitel unternimmt die Verfasserin einen Rückblick auf abendlandische Versuche in der asiatischen Welt Stützpunkte gegen den Halbmond zu suchen, beginnend mit den Kreuzzügen und den Versuchen der Kurie, die Mongolen für das Christentum zu gewinnen, bis zum Vorabend des Unterganges von Konstantinopel. Leider übergeht die Verfasserin dabei mit zu großer Eile das Hauptmoment dieser Annäherungsversuche, nämlich die engen Beziehungen und Verhandlungen mit Tamerlan, dessen Sieg über Bajezid I. dem abendlandischen Europa die ungeheure Bedeutung der persischen Diversion in bezug auf die werdende Macht der Osmanen offenbarte. Tatsächlich hatte die Verfasserin ihre Untersuchung hier ansetzen müssen, oder aber dem Tamerlan-Augenblick in der Einleitung größere Aufmerksamkeit einräumen müssen, da das Jahr 1453, mit dem Barbara von Palombini ihre

¹ Als Beispiel zitieren wir Hans Sturmbeger, *Turkengefahr und österreichische Staatlichkeit*, in „Südostdeutsches Archiv“, X (1967), S. 132–145.

² Als eine Ergänzung ihrer Arbeit mußte das gleiche Thema aus persischer Sicht behandelt werden. Erwünschenswert erscheint uns auch eine Untersuchung der Beziehungen mittel-, ost- und südosteuropäischer Länder mit Persien zwecks gemeinsamer Schritte gegen die Osmanen.

Arbeit beginnt, keinen Merkstein innerhalb der europaisch-persischen Beziehungen darstellt. Die türkische Niederlage bei Ankara (1402), die unverhoffterweise den Todesstoß Byzanz' um rund 50 Jahre verschob und die Osmanenexpansion gegen Mitteleuropa verzögerte, zwang das Abendland geradezu, vor allem nach der Türkenpsychose, die Nikopols (1396) hervorge-rufen hatte, im ostlichen Nachbarn der Pforte einen Mitgänger, ein Gegenwicht zur eigenen Turkenbelastung zu suchen. Auch einen anderen wichtigen Augenblick in der Vorgeschichte ihres Themas hat Barbara von Palombini nicht beachtet, nämlich die Tatsache, daß der Friedensbruch und Beginn des Feldzuges aus dem Jahre 1444 weitgehend durch den Turkenfeldzug in Karamanien gefordert wurden. Selbstverständlich steht es jedem Verfasser anheim, die chronologischen Abgrenzungen seiner Arbeit frei zu wählen. Diese Freiheit ist aber relativ, da sie dadurch bedingt ist, daß diese Zeitgrenzen organische Etappen innerhalb des untersuchten historischen Vorgangs abzeichnen müssen.³

Nach dem kurzen einleitenden Rückblick verfolgt Barbara von Palombini eingehend die Beziehungen des europäischen Abendlandes nach 1453 zu Persien. Selbst die Verfasserin muß bekennen, daß dieses Jahr nichts, oder sehr wenig darstellt für die europaisch-persischen Beziehungen, die sich erst während des türkisch-venezianischen Krieges (1463–1479) intensivieren, eine Zeitspanne, in der das Abendland, nach einem halben Jahrhundert von Ausschaltung und Gleichgültigkeit, seine Kontakte und Aufmerksamkeit wieder zum ostlichen Raume der Pforte hinleitet. Inzwischen entstand in diesem Raum der neue mächtige Staat Uzun Hasans.

In wenigen, aber inhaltsschweren Seiten umreißt die Verfasserin den europäischen historischen Rahmen, in dem diese Beziehungen gewoben wurden, sowie alle naheren und weiteren Nebenauswirkungen derselben auf die zeitgenössische Politik und Diplomatie; mit besonders ausgeprägtem historischem Scharf- und Weitblick zeichnet Barbara von Palombini die Hauptetappen der Beziehungen Roms und Venedigs zu Uzun Hasan und deren Nebenspiele und Begleiterscheinungen. Vorerst beschäftigen die Verfasserin die Gesandtschaften Venedigs zu Uzun Hasan bis zum Fall von Negroponte⁴: 1463 Lazzaro Querini, gefolgt von einer neuen Gesandtschaft im Jahre 1465. Sodann untersucht sie viel eingehender die Beziehungen, nach diesem so folgeschweren Ereignis, zwischen Rom, Venedig und anderen christlichen Staaten mit Uzun Hasan (Gesandtschaften Caterino Zenos und Giosafat Barbaros, Paolo Ognibene und Ambrogio Contarini), bzw. anderen christlichen Bündnispartnern gegen die Osmanen (Tataren und Russen). In einem viel größeren Maße als vor dem Fall der Festigung Negroponte sah sich die venezianische Diplomatie gezwungen, Rettungslosungen aufzufinden, die von nun an die Militärfähigkeit der Lagunenrepublik nicht mehr übernehmen konnte. Die politisch-diplomatischen Unternehmen Venedigs im Osten verfolgten aber viel weitgestecktere und umfassendere Ziele als es aus der Darstellung der Verfasserin erhellt. Diese Unternehmen und Planungen, die alle im Strome der Beziehungen zu Uzun Hasan in Bewegung gesetzt wurden, umfaßten innerhalb weniger Jahre das ganze Schwarzmeerbecken. Dieses unternahm eben jetzt den letzten Kraftaufwand gegen seine Verwandlung in ein osmanisches Binnenmeer. Eine führende Rolle innerhalb des von Venedig ins Leben gerufenen Bündnisystems gegen die Osmanen war der Moldau Stephans des Großen zugeacht. Leider tritt diese Rolle des moldauischen Fürsten innerhalb der venezianischen Planung in der Darstellung Barbaras von Palombini nie aus dem Schatten. Wir nehmen diese Gelegenheit wahr, um diesbezüglich die Stellung der Moldau innerhalb des venezianischen Allianzsystems in ihrer vollen Bedeutung zu beleuchten. Sobald sich Mehmed II. gegen Uzun Hasan wendete, tritt Stephan der Große in Szene und beginnt seine Kampf-

³ Diese Bemerkungen beziehen sich auch auf die zeitliche Schlußabgrenzung der Arbeit; das Jahr 1600 entspricht in noch geringerem Maße als 1453 den oben angeführten prinzipiellen und methodologischen Anforderungen.

⁴ Die richtige Zeitangabe dieses Ereignisses ist diejenige von S. 16 (1470) und nicht 1469, wie auf S. 15 behauptet wird.

handlungen an der unteren Donau (1473). Als Folge davon sah sich der Eroberer Konstantinopels gezwungen, einige Jahre hindurch seine Militärmacht im nördlichen Schwarzmeerraum zu konzentrieren. Venedig hatte keinen geringen Beitrag zur Schaffung dieser günstigen Konjunktur, war es doch die letzte Karte, auf die die Republik setzen konnte. So intensiverte die Signoria auch ihre Unternehmen in dieser Richtung, wo sich für ihre Diplomatie versprechende Perspektiven eröffneten. Eine Gesandtschaft, die die Republik 1473 an Uzun Hasan abfertigte, machte am moldauischen Fürstenhofe Halt. Der Zweck dieses Abstiegers verfolgte wahrscheinlich eine Abstimmung der Kriegerunternehmen der antiosmanischen Liga, die von Venedig und der Kurie eben jetzt wieder geplant wurde.⁵

Die Plänkereien zwischen Moldauern und Türken mündeten in einen großen Feldzug sobald Mehmed II. zur Einsicht kam, daß nur eine breitangelegte Aktion seinen neuen Feind ungefährlich machen konnte. Der Ausgang des osmanischen Feldzuges nördlich der Donau sollte dem Sultan eine bittere Enttäuschung eintragen. (Das Heer Mehmeds II. erlitt bei Vaslui, Januar 1475, eine seiner größten Niederlagen).

Bekannterweise versuchte die venezianische Diplomatie ihre Allianzen auch unter den Nogaitaren zu suchen. Vollauf berechtigt verfährt somit die Verfasserin, wenn sie diese Versuche Venedigs in ihre Darstellung miteinbezieht. Aber auch in diesem Punkt hätte ihre Untersuchung an Information und Verständnis des historischen Faktums gewonnen, wenn sie die Rolle der Moldau im venezianischen Unternehmen beachtet hätte. In Wirklichkeit beschränkte sich die Rolle der Moldau nicht nur auf diejenige eines Korridors für die Tataren, so wie es aus der Darstellung Barbaras von Palombini hervorgeht (S. 31 mit Anm. 5—6), sondern das rumänische Fürstentum mußte einen besonders aktiven Anteil in der Verwirklichung der venezianischen Pläne haben.

In dieser Richtung hatte sich die Arbeit Nicolae Iorgas, *Veneția în Marea Neagră*, III, Bukarest, 1914, der Verfasserin von großem Nutzen erwiesen, da dieses Werk eine beachtliche Urkundenbeilage aus venezianischen Archiven hat. Die Kenntnis dieser Urkunden hatten Barbara von Palombini zur Einsicht geführt, daß die Diplomatie der Signoria den Tataren gegenüber sich in voller Gleichschaltung mit der moldauischen Diplomatie befand.⁶ Gleichzeitig hätte dieses Werk der Verfasserin erlaubt, die Rolle und Bedeutung jedes einzelnen der ostlichen Faktoren innerhalb der venezianischen Allianzpolitik präziser einzustufen und abzuschätzen. In Wirklichkeit sah sich Venedig gezwungen, Frieden mit der Pforte zu schließen (Januar 1479), nicht etwa, weil vom Schauplatz Uzun Hasan im Jahre 1478 durch Tod abgetreten war (wie die Verfasserin auf S. 30 behauptet⁷), sondern erst nachdem sich die Hoffnungen, die die venezianische Diplomatie auf die Moldau und das Nogairreich gesetzt hatte,

⁵ Die Gleichzeitigkeit und Abhängigkeit zwischen dem Feldzuge Uzun Hasans und demjeni an Stephan behandelte jüngst M. A. Halévy, *Les guerres d'Etienne le Grand et de Uzun-Hassan d'après la „Cronique de la Turquie“ du Candiotte Elie Capsali (1523)*, in „*Studia et Acta Orientalia*“, I (1957), S. 189—198. Innerhalb der Beziehungen des Chans mit dem moldauischen Fürsten steht auch die Gesandtschaft Uzun Hasans an Stephan; vgl. M. A. Halévy, *Le rôle d'Isaac-Beg, roi seldjoukide et ambassadeur de Uzun-Hassan en Moldavie et dans les pays voisins. Communication présentée au XV^e Congrès International d'histoire de la médecine*, Madrid, 1956.

⁶ Diese Koordination der beiden Diplomatieen geht mit Klarheit hervor aus den Instruktionen, die Venedig seinem ständigen Vertreter neben Stephan dem Großen gab: „*Nosti enim practicum nostram cum Imperatore Tartarorum... Omnia, ut diximus, tentato et facto cum participacione, consensu, voluntate, favore et auxilio Vajvodae, qui ad hoc negotium bene fore dispositum nobis sui affirmant oratores*“; N. Iorga, *Veneția în Marea Neagră*, III, S. 50 f.

⁷ Uzun Hasan wurde nach seiner vernichtenden Niederlage von Tergan (1473) fast bedeutungslos für Venedig. Barbara von Palombini überschätzt deshalb seine militärische Macht und politische Rolle nach 1473.

als aussichtslos erwiesen hatten. Die Bedeutung, welche Venedig der Moldau in seiner anti-ottomanischen Politik beimaß, erhellt aus den Anweisungen, die die Republik seinem ständigen Vertreter neben Stephan gab: „... et ab vayvoda nunquam discedito sine nostro expresso mandato“.⁸

Barbara von Palombini erwähnt auch den Versuch Venedigs, den Anschluß Polens an das „tatarische Projekt“ zu erwirken. Die polnische Geschichtsforschung hat diesbezüglich schon wichtige Erkenntnisse erzielt und die Ausführungen Barbaras von Palombini bleiben leider hinter diesen zurück.⁹

Mit einem kurzen Überblick über die venezianisch-ägyptischen Verhältnisse (bedingt durch das Bündnis mit Persien) klingt das erste Kapitel der Arbeit aus.

Die abendlandisch-persischen Beziehungen werden direkt erst zu Beginn des 16. Jh. wieder aufgenommen. Auf dem persischen Throne befindet sich Schach Ismail I. (1499—1524). Aus dem Abendland reichen die Kurie, Venedig und der Kaiser die Hande zu einem Bündnis gegen den *gran Turco*. Den Entwicklungsgang dieser Beziehungen verfolgt die Verfasserin im zweiten Kapitel.

Aus abendlandischer Sicht untersucht Barbara von Palombini die Notwendigkeit eines Zusammengehens mit Persien gegen die Pforte. Diese Notwendigkeit ergab sich aus der neuen Offensive der Pforte und aus der politischen Lage Europas, die ein gemeinsames Vorgehen gegen diese Offensive unmöglich machte.

Die Verfasserin wendet vorerst ihre Aufmerksamkeit den Bemühungen Venedigs zu, mit Ismail I. engere Beziehungen herzustellen. Venedig war bestrebt, den europäischen Bündnispartnern (vor allem Moskau, Polen, Ungarn) die Perser an der Ostgrenze des Türkischen Reiches anzuschließen. Zu diesem Zweck werden mehrere Abordnungen aus Venedig zu Ismail I. abgefertigt (Costantino Lascari, 1502,¹⁰ die Gesandtschaft von 1510 mit ihrem Nachspiel in Ägypten und Syrien, in welchem auch Portugal eine Rolle spielt); seinerseits entsendet Ismail im Jahre 1508/9 eine persische Botschaft nach Venedig.

In einem knappen Abschnitt umreißt die Verfasserin den Glaubensunterschied zwischen Persern und Turken und dessen Nachwirkung auf das Bündniswerben um Persien vom christlichen Europa. Dabei muß Barbara von Palombini diesem religiösen Unterschied eine untergeordnete Rolle zu, gibt aber zu, daß man darüber ein genaueres Bild gewinnen mußte.¹¹ Damit leitet die Verfasserin zur Berücksichtigung Persiens in den Kreuzzugsbemühungen Roms hinüber. Die Kurie war seit Beginn des 16. Jh. um ein Zustandekommen eines Kreuzzuges

⁸ N. Iorga, *a.a.O.*, S. 47, vgl. auch S. 57f. Bezüglich Uzun Hasan unterstreicht die Verfasserin die Bedeutung eines ständigen Vertreters Venedigs am persischen Kaiserthron (S. 21).

⁹ Bolesław Stachoń, *Polska wobec weneckich projektów użycia Persów i Tatarów przeciw Turcji w 2 pol. XV wieku* (Die Stellungnahme Polens zum Projekt Venedigs die Perser und Tataren gegen die Türkei zu benutzen), in „Prace historyczne wydanie ku uczczeniu 50-lecia Akademii nauk i Kłosa Historyków Uniwersytetu Jana Kazimierza we Lwowie 1878—1928“, Lwów, 1929, S. 147—172. Indem die Verfasserin die Verhandlungen Venedigs mit Polen untersucht, erwähnt sie auch Philipp Callimachus. Dabei wäre es wünschenswert gewesen, wenn sie die neue kritische Ausgabe seiner Schrift (*De his quae a Venetis tentata sunt, Persis ac Tartaris contra Turcos movendis historia*, ed. A. Kempfi, Warschau, 1932) eingesehen hätte. Diese Ausgabe hatte der Verfasserin auch eine genauere Datierungsmöglichkeit geboten.

¹⁰ Leider krankt die Erklärung, die die Verfasserin für die Politik Venedigs gibt, an Widersprüchen. Auf S. 41 wird die antiosmanische Bündnispolitik Venedigs in den Jahren 1501—1502 geschildert, in dessen Zuge C. Lascari zum Schach geht. Auf S. 42—43 erklärt die Verfasserin den Frieden Venedigs mit der Pforte vom 20. Mai 1503 aus der Furcht Venedigs vor seinem französischen Nachbarn in Mailand, der die Signoria ab 12. April 1500 bedrohte und sie zum Frieden mit Bajezid II. zwang.

¹¹ Dieser Glaubensunterschied überrascht als Parallelerscheinung zur Glaubensspaltung Europas. Es wäre reizvoll zu untersuchen, ob die christliche Spaltung in Katholiken und Protestanten ein Bündnis mit Schiiten bzw. Sunniten begünstigte oder hemmte.

gegen die Osmanen bemüht. Dabei taucht immer wieder der Gedanke auf, Persien als außer-europäischen Partner zu gewinnen. Die kühnen Pläne des Papstes Julius II. scheiterten an den italienischen Angelegenheiten und den daraus erwachsenen europäischen Parteibildungen.

Sein Nachfolger Leo X. handelt im Zeichen der für seine Kreuzzugpolitik bestimmenden Ereignisse: Schlacht bei Caldiran (1512, Niederlage Ismails I.) und Fall Ägyptens (1517). Unter dem Eindruck dieser Ereignisse sucht Leo X. das christliche Europa zum Kreuzzug gegen den „Erzfeind“ zu bewegen, wobei der „Sophi“ symptomatisch als Bündnispartner auftaucht. Der Schach wiederum versucht, das Abendland gegen Selim I. und dann Soliman II. anzu-spornen. Die diplomatischen Beziehungen zwischen Ismail I. und Leo X. legten den Grundstein für zukünftige Annäherungsversuche zwischen Schach und Papst. Die Bemühungen Leos X. scheiterten schließlich an den nach dem Tode Maximilians I. hervorgerufenen Ansprüchen und Leidenschaften der europäischen Mächte. Damit trat die Türkenpolitik in Europa für einige Jahre in den Hintergrund.

Weitere Aussichten und Hoffnungen der christlichen Staaten Europas lost der Tod Selims I. aus (1520). Man versprach sich vieles von den Aufständen im riesigen Osmanenreich, gepaart mit Angriffen seitens Persiens und Europas. Dabei blieb es aber auch.

Dieses Kapitel beschließt die Verfasserin mit der Gesandtschaft Ismails I. an Karl V. Der Gesandte des Schachs, Petrus Maronita, überbrachte dem ungarischen König und dem deutschen Kaiser Briefe, in denen der „Sophi“ ihnen zeigte, in welcher Gefahr sie schweben (vor allem Ungarn), dann gibt er seine verschiedenen Gründe für sein Bündniswerben um die beiden christlichen Staaten an. Damit bereitete Ismail I. (1524 starb er) die Verbindungen seines Nachfolgers Tahmasp (1524–1576) zu Karl V. vor.

Das nächste Kapitel verfolgt die Beziehungen der abendländischen Mächte zu Persien vom Regierungsantritt des Schachs Tahmasp bis zur Schlacht von Lepanto (1571).

Bemerkenswert ist zunächst die Antwort Karls V. auf die Gesandtschaft Ismails I. Dabei erkennen wir mit besonderer Klarheit die Schwierigkeiten diplomatischer Beziehungen des 16. Jahrhunderts. Diese hingen in sehr großem Maße vom Zufalle ab, es genügte, daß der betreffende Bote abgefangen oder getötet wurde und die Beziehungen mußten von Anfang begonnen werden; über den Partner herrschte oft überraschendes Unwissen (Karl V. schreibt 1529 noch immer an Ismail I.); andererseits trachteten die dazwischen legenden Turken unter beiden Partnern entmutigende Gerüchte auszustreuen und sie zu ernähren.

Es erubrigt sich die lange Reihe von Gesandtschaften zwischen Karl V. und seinem Bruder mit dem persischen Hof zu berühren. Wir halten bloß fest, daß der langjährige Krieg (1533–1555) zwischen Turken und Persern dem Abendland sehr gelegen kam und daß dieses in dieser Periode nicht so sehr an einen militärischen als vielmehr an einem diplomatischen Bündnis mit Persien interessiert war. Jedenfalls blieb Europa während des Krieges in der Persienpolitik ziemlich passiv; sobald es aber schien, daß der Krieg sich dem Ende näherte, fühlte es sich wieder beunruhigt und sann auf Abwehrmaßnahmen. Venedig, Rom, der Kaiser, Portugal oder Spanien gingen in ihrem Persienwerben von der Voraussetzung aus, daß beide Bündnispartner zugleich gegen den *nemico commune* vorgehen sollten. Dieses erklärt, weshalb Persien für Europa an Interesse verlor, wenn es von der Pforte angegriffen und durch den Krieg geschwächt wurde.

Der Friede zwischen Persien und der Pforte (1555) ist gleichzeitig auch ein Religionsfrieden und fällt zeitlich genau mit dem Religionsfrieden in Deutschland zusammen. Damit trat an beiden Fronten eine kurze politische Entspannung ein.

Das persische Bündniswerben erfährt eine neue Belebung zur Zeit des Türkenkrieges Maximilians II. mit Selim II.¹² (1565–1568) und der Bündnisvorbereitungen aus dem Jahre

¹² Barbara von Palombini nennt diesen Sultan durchgehend Selim III. Es muß sich dabei um einen *lapsus calami* handeln, da der Vorgänger Solimans II. richtigerweise als Selim I. angegeben wird.

1570. Diese gehören zu den großen europäischen Kreuzzugvorbereitungen des Papstes, die schließlich zum Sieg von Lepanto führen sollten.

Das vierte und letzte Kapitel untersucht die Beziehungen zwischen der Kurie und Persien von der Schlacht bei Lepanto bis zum Ende des 16. Jahrhunderts. Im Jahre 1570 brach der Zypernkrieg zwischen der Pforte und Venedig aus, ein Anlaß für Pius V., noch einmal Europa zum Turkenbündnis aufzurufen. Pius V. und Philipp II. unterstützen Venedig. Der Papst aber trachtet darüber hinaus, auch andere europäische Mächte für die Liga zu gewinnen. In den diesbezüglich geführten Verhandlungen taucht der Gedanke, Persien zur Liga herüberzuziehen, leitmotivartig auf. Eine konkretere Form nahm dieser Gedanke erst nach dem Sieg von Lepanto an. Als erste Macht schickte Venedig bereits 1570 einen Boten nach Persien. Gleichzeitig trachtet die Signoria, Spanien und Portugal in dieses Persienbündnis einzuhandeln. Beide Länder lehnen ab, Spanien mit der Begründung, im westlichen Mittelmeerraum gebunden zu sein, Portugal mit der im Lande herrschenden Pest und dem Indienkrieg. Lepanto veranlaßte Pius V., einen Brief an Schach Tahmasp zu schreiben, in dem er ihn aufforderte, den Sieg der Christen auszubeuten und die Türken anzugreifen. Damit verbindet der Papst und seine Ratgeber andere Pläne wie Aufstände der Christen im Türkischen Reich, Aufstände der unterworfenen Provinzen Ägypten, Syrien u. dgl.

Der Ausgang der Lepanto-Liga ist bekannt: nachdem Venedig am 7. März 1573 überraschenderweise mit der Pforte Frieden geschlossen hatte, löste der Papst die Liga auf. Die Bemühungen Papst Pius V. werden von seinem Nachfolger Gregor XIII. weitergeführt und ausgebaut. Venedig läßt bis zur Jahrhundertwende seine Beziehungen zu Persien ruhen. Im Vordergrund der Bündnisverträge um den ständigen asiatischen Feind der Pforte steht weiterhin der Papst zu dem sich in steigendem Maße der Kaiser gesellt.

Gregor XIII. richtet sein Augenmerk auf Maximilian II., den russischen Großfürsten und Polen. Von diesen Bündnissen, gepaart mit der Unterstützung Spaniens und Portugals, sowie selbstverständlich mit dem Einvernehmen Persiens verspricht sich der neue Papst Erfolge in seinen Kreuzzugplänen. Seine ganze Diplomatie bewegt sich zwischen diesen Punkten; es erubrigt sich, die Gesandtschaften¹³ und Korrespondenzen Gregors XIII. und seiner Nachfolger an dieser Stelle zu wiederholen. Nach Beendigung des türkisch-persischen Krieges (1578—1590) richtete sich der türkische Angriff von 1593 an vorwiegend gegen die Ostgrenze des Habsburgerreiches. Von jetzt an tritt der Kaiser, zusammen mit der Kurie, in den Vordergrund der Persienbewerber. Gegen Ende des Jahrhunderts erweitert sich die europäische Turkenliga, deren Hauptstütze aber trotzdem Persien blieb. Die Verfasserin verfolgt aber leider diesen Abschnitt in den abendländisch-persischen Beziehungen nicht bis zu seinem Ende, sondern unterbricht ihre Ausführung mit dem Jahre 1600, mit wenig stichhaltigen Gründen und wahrscheinlich aus Vorliebe für „runde Zahlen“. Aus diesem Kapitel halten wir noch die Tatsache fest, daß die verschiedenen abendländischen Mächte, neben den Persienbeziehungen im Rahmen der jeweiligen Turkenligen, unabhängig voneinander mit Persien Fühlung nehmen. Innerhalb dieser Art von Beziehungen kommt es dann zwischen Portugiesen und Persern und zwischen Spaniern und Persern zu konkreten Ergebnissen, die neben denjenigen zur Zeit Uzun Hasans innerhalb der abendländisch-persischen Beziehungen allein dastehen.

Barbara von Palombini beendet ihre Arbeit mit einem *Schluß* (allgemeine Betrachtungen und Schlußfolgerungen), mit einem *Anhang* (das Persienbündnis in Flugschriften, Denkschriften und Pamphleten) und mit einem *Quellen- und Literaturverzeichnis*¹⁴.

¹³ Dazu gehören auch die Reisen des Jesuiten A. Possevino. Seine Aufgaben am sibirischen Hofe übergeht die Verfasserin.

¹⁴ Das Anmerkungsverfahren der Verfasserin ist etwas ungewöhnlich. Sie gibt nicht überall Erscheinungsort und -jahr an. Im Anhang werden diese kleinen „Schonheitsfehler“ nicht alle richtiggestellt, da das Literaturverzeichnis bloß auslesend ist; andere Arbeiten

So Barbara von Palombini. Im folgenden erlauben wir uns einige Beobachtungen, die sich nicht unmittelbar auf das Bündniswerben der abendländischen Mächte um Persien beziehen, sondern auf Länder aus dem Osten und Südosten Europas, die am meisten von den Türken bedroht waren und deren Schicksal in den Bündniswerben der abendländischen Mächte einen wichtigeren Platz eingenommen hat als es aus den Ausführungen der Verfasserin hervorgeht. Diese Länder waren unmittelbar an einem Persienbündnis der Christenheit interessiert, da jeder Turkenvorstoß auf dem europäischen Festland sie am nächsten bedrohte; dieser Vorstoß konnte durch einen persischen Gegenschlag abgeschwächt oder sogar verhindert werden. Bei einem näheren Betrachten der historischen Szene Südosteuropas im 15. und 16. Jahrhundert stellen wir eine außenpolitische Dynamik fest, die von den Kriegen der Türken mit den Persern in großem Maße abhängt. Ein Krieg der Türken mit dem ostlichen Feind schafft eine Art militärischen Vakuums im südöstlichen Europa, das die Anrainermächte auszufüllen trachten. Sobald der jeweilige türkisch-persische Krieg beendet ist, gelingt es den Türken, ihre alten Positionen in Europa wiederherzutellen und von hier aus weitere Gebiete zu erobern. Diese Dynamik können wir bis tief ins 17. Jahrhundert verfolgen.

Sehr leicht läßt sich diese Waagedynamik am Beispiel der rumänischen Länder ablesen. Von Stephan dem Großen sprachen wir schon. Zu Beginn der Regierungszeit Solimans II., als auch die abendländischen Mächte auf Aufstände der Christen im Osmanenreich, auf Erhebungen Syriens und Ägyptens sowie auf die Perseranriffe des „Sophi's“ große Allianzhoffnungen setzten, trachtete auch der walachische Fürst Radu de la Afumați die günstige Lage auszunutzen und griff die Türken an der Donau mehrere Male an. Seine Grabinschrift spricht von 19 Turkenschlachten. Im Nachbarstaat der Moldau ist es Petru Rareș, der, nachdem Soliman II. 1533 gegen die Perser zieht, seine großangelegte Unabhängigkeitspolitik beginnt. Als der „prächtige“ Sultan vier Jahre später aus Persien zurückkehrt, wendet er sich sogleich gegen den ungehorsam gewordenen Petru Rareș und unterjocht die Moldau. Der Türkenkrieg Ioan Vodă's fällt in die Zeit des Zypernkriegs mit Venedig. Diesmal suchte der moldauische Fürst den Krieg mit Venedig für seine Handlungen auszuspielen, suchte sich aber auch Verbündete unter den Türkenfeinden ostlich der Moldau. Das beste Beispiel der Verkettung der abendländischen Diplomatie mit Türkenbündnis, Türkengefahr und -kriegen, in denen überall auch Persien im Denken der Zeitgenossen anwesend ist, bietet der „lange Türkenfeldzug“ (1593–1606) mit den Feldzügen des walachischen Fürsten Michael des Tapferen.¹⁵ Leider steht dieser fast vollkommen außerhalb der Interessenreichweite Barbaras von Palombini.

Durch die oben angeführten Beispiele wollen wir selbstverständlich nicht den anti-osmanischen Kampf der rumänischen Länder auf die jeweiligen außenpolitisch günstigen Lagen zurückführen und sie dadurch erklären. Diese bildeten bloß einen Teil des internationalen Rahmens, in dem sich dieser Kampf vollzogen hat.

Das Bündniswerben der abendländischen Mächte um Persien muß demnach u.E. aus zwei Blickfeldern betrachtet werden: Erstens aus diplomatischer Sicht, und dieses hat die Verfasserin gewissenhaft unternommen und meisterhaft dargestellt; und zweitens aus realpolitischer Sicht. Die zweite Perspektive verlangt aber das Verlagern des Schwerpunktes aus

hatten nach der letzten Ausgabe zitiert werden müssen, die zweite Fußnote 1 von S. 35 gehört zu S. 36; S. 74 Anm. 1. behauptet fälschlicherweise vom rumänischen Historiker Ioan Ursu er sei „französischer Historiker“. S. 77, Anm. 1 enthält als Quellsammlung in Abkürzung im Angabe (*M.n. Hung. Slav.*, II, S. 66) über ein uns unbekanntes Werk. Im Quellenverzeichnis unterläßt es die Verfasserin, diese Sammlung „aufzusiegeh“. Andere Unstimmigkeiten zwischen Anm. und Verzeichnis enthält Fußnote 6 auf S. 103.

¹⁵ Vgl. jetzt Alexandru Rauda, *Pro Republica christiana. Die Walachei im „langen“ Türkenkrieg der katholischen Universalnächte (1593–1606)*, München, 1964 (Acta Historica. Tomus III).

dem Abendland in das Grenzgebiet zwischen Islam und Christentum. Die diplomatische Tätigkeit befindet sich im Dienste der realpolitischen.

Die Bündnistätigkeit dieses Grenzraumes (Polen, Österreich, Ungarn, der Moldau, Siebenburgens und der Walachei) mit Persien vollzieht sich selten direkt,¹⁶ sondern vermittelt durch die abendländischen Mächte. Das Abendland wird immer aus diesem Raume auf die Turkengefahr aufmerksam gemacht. So hätte es der Leser begrüßt, wenn Barbara von Palombini innerhalb des von ihr gewählten Themas diesem Raum eine größere Bedeutung beigemessen hatte.

Șerban Papacostea und
Adolf Armbruster

IRÈNE BELDICEANU-STEINHERR, *Recherches sur les actes des règnes des sultans: Osman, Orkhan et Murad I*, München, 1967, 250 p. (« Societas Academica Dacoromana », Acta historica, tome VII).

Nous devons à Irène Beldiceanu-Steinherr une remarquable étude portant sur 51 documents d'archives attribués aux trois premiers sultans : Osman (m. environ 1326), Orkhan (m. environ 1362) et Murad I^{er} (m. 1389).

Partant du fait que les recueils de documents ottomans sont encore rares et que la plupart des actes publiés sont dispersés dans des revues d'accès parfois difficile, l'auteur a jugé utile de former « un répertoire qui contiendrait, en ordre chronologique, tous les actes publiés, sous forme d'analyses accompagnées de notes bibliographiques et d'un commentaire » (p. 43). Bien que déjà publiés, ces documents posent cependant maints problèmes d'authenticité de datation et d'interprétation, souvent assez délicats.

Parmi les documents analysés, l'auteur a été amené à étudier 35 pièces tirées du célèbre recueil d'Ahmed Feridun,¹ le « Munša'at esselatin », présenté le 9 šavval 982 H (21 janvier 1575) au sultan Murad III. Il s'agit donc d'un recueil tardif comprenant des actes du début de l'Etat ottoman, publié au siècle passé dans deux éditions,² ce qui n'a pas peu contribué à sa notoriété.

¹⁶ Eines der interessantesten Kreuzzugsprojekte mit Persienbündnis finden wir in der Rede, die Jan Laski am 5. April 1514 auf dem Laterankonzil hielt. Wertvolle Angaben dafür finden wir in den großen polnischen Quellensammlungen *Acta Tomiciana*, *Monumenta Poloniae Vaticana*; in letzterer findet sich das rumanische Projekt eines Turkenkreuzzugs und Persienbündnisses; vgl. Florin Constantiniu, *Un proiect românesc de coalitîe antiotomană din ultimul sfert al sec. al XVI-lea* (Ein rumanisches Projekt einer antiosmanischen Koalition aus dem letzten Viertel des 16. Jahrhunderts), in „Studii“, V (1963), 3, S. 673–680.

¹ Sur la carrière d'Ahmed Feridun qui fut successivement secrétaire du grand vizir Mehmed Sokollu, reis-ül-kitab et nisandji, cf. Fr. Babinger, *Die Geschichtsschreiber der Osmanen und ihre Werke*, Leipzig, 1927, p. 106, 108; *Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1927, II, p. 100–1, cf. J. H. Mordtman, *Encyclopédie de l'Islam*, éd. B. Lewis, Leyden, 1964; Andrei Antalfy, *Munša'at al Salatin al lui Rukhsanzade Ahmed Feridun et-Tevki ca izvor pentru istoria Românilor* (Le Munša'at al Salatin de Rukhsanzade Ahmed Feridun comme source pour l'histoire des Roumains), dans « Buletinul comisiei istorice a României », t. XIII/1934, p. 5–32.

² *Megmu'a-i-Munša'at-i selatin*, comprenant 735 documents, parut en 1848–9; la seconde édition de 1858 comprend 840 documents dont un grand nombre sont cependant postérieurs à la date de la composition de l'ouvrage; cf. « Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft » VII, p. 460.

L'historien turc Mukrimin Khalil³ a cependant montré que plusieurs documents de la collection Feridun sont des copies d'actes rédigés à la fin du XII^e siècle sous le règne des sultans du Khwarezm.

Après lui, des savants tels que Olesnicki,⁴ Fr. Babinger⁵ et P. Wittek⁶ ont contesté l'authenticité⁷ d'autres documents mais sans soumettre l'ensemble de l'ouvrage à une analyse approfondie.

Malgré les discussions suscitées, le problème Feridun subsiste et il ne pourra être résolu qu'après un examen attentif des recueils d'incha (inša) conservés dans les bibliothèques turques, ainsi que l'a très justement fait remarquer Irène Beldiceanu-Steinherr.

Il s'agit donc pour l'auteur de faire la critique de ces documents afin de départager les textes authentiques des faux. Ces derniers ne sont cependant pas dépourvus d'intérêt, vu que certains d'entre eux s'appuient sur des faits réels, ou sur des sources disparues, sauvant de l'oubli des détails et des noms ignorés par l'historiographie ottomane, tandis que d'autres « reflètent l'esprit d'une époque » (p. 45). Pour mener à bien ce travail, l'auteur a eu recours à deux procédés : la critique du formulaire et la critique de la teneur.

La première s'est avérée souvent impossible par suite du manque d'actes dont l'authenticité ne soit pas sujette à caution. La seconde amplement présentée dans l'étude qui précède l'analyse des actes constitue la partie la plus importante et la plus originale de l'ouvrage et sur laquelle nous nous proposons d'insister par la suite.

Malgré leur nature si différente, ces actes posent des problèmes très importants sur les débuts de l'Etat ottoman, sur lesquels Irène Beldiceanu-Steinherr nous apporte des vues nouvelles de nature à réduire à des proportions modestes le rôle des premiers sultans ottomans.

L'auteur part de la remarque très juste qu'à l'époque d'Osman et d'Orkhan la structure de l'Etat ottoman ne différerait pas de celle des autres émirs seldjoukides d'Anatolie. L'Etat était le patrimoine de la famille dont les membres choisissaient le chef, un « primus inter pares » (doc. 5, 6, 16), tout en se réservant le droit d'intervenir dans les questions importantes.

A cette époque éloignée, l'Etat ottoman était placé sous la dépendance de l'empire ilkhanide. Ce fait, que laissent entrevoir seulement les documents du recueil Feridun, tandis que les chroniqueurs ottomans, animés du désir de glorifier les modestes débuts de la dynastie ottomane le passent sous silence, a été prouvé par la découverte d'un manuscrit contenant le budget de l'empire ilkhanide pour l'année 751 H (11 mars 1350 — 28 février 1351).

Dans l'expansion ottomane, l'auteur distingue trois étapes. Osman, simple chef de clan, dont l'Etat se limitait à la région de Sogut, réussit à élargir les frontières non seulement aux dépens des Byzantins — comme le font croire les anciennes chroniques ottomanes — mais aussi aux dépens des beys voisins de la région d'Inonü, d'Eski Shehir de Mudurnu. Pour s'assurer la possession des régions conquises, Osman dut obtenir la reconnaissance de l'ilkhan dont l'autorité s'étendait sur l'Anatolie. La nomination d'Osman comme gouverneur d'une marche-frontière sous la tutèle de l'ilkhan représente la seconde étape, dont on ne

³ Mukrimin Khalil, *Feridun bey muncha'ati* (La collection d'actes de Feridun), dans « Ta'rikh-i Osmani Endjumeni Medjmu'asi » (Istanbul 1923—24), fasc. 63—77, p. 161—168, fasc. 78 (nouvelle série), p. 37—46 ; fasc. 79 (n. s. 2), p. 95—104 ; fasc. 81 (n. s. 4), p. 216—226.

⁴ A. A. Olesnicki, *Dva turska falsifikata XVI stoljeca o kosovskom boju* (Deux documents turcs falsifiés du XVI^e siècle relatifs à la bataille de Kossovo), dans « Serta Hoffilleriana », Zagreb, 1940, p. 495—512.

⁵ Fr. Babinger, *Beitrag zur Fruhggeschichte der Türkenherrschaft in Rumelien. 14—15. Jahrhundert* (Brno—Munich—Vienne, 1944).

⁶ P. Wittek, *Zu einigen fruhosmanischen Urkunden*, dans « Wiener Zeitschrift für die Kunde des Morgenlandes », t. LVII p. 102—117 ; LVIII p. 165—197.

⁷ Les études récentes donnent à penser que ces critiques étaient exagérées ; cf. Mordtman, Ménage, dans *L'Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, 1964, p. 902.

peut encore fixer la date. La troisième débute par le relâchement des liens qui unissaient les marches-frontières d'Anatolie à l'Empire, par suite de l'affaiblissement du pouvoir central et des changements survenus en Perse.

L'expansion ottomane ne s'est donc pas opérée uniquement au détriment de Byzance par la guerre sainte (ghaza) dirigée contre les chrétiens. Elle ne s'est pas faite non plus par des accords pacifiques avec certaines principautés anatoliennes, car l'annexion de la principauté de Hamid et d'une partie de la principauté de Germian ne s'est pas faite aussi paisiblement que l'indiquent les chroniqueurs ottomans (p. 46).

Irène Beldiceanu-Steinherr nous apporte des vues nouvelles surtout sur un problème qui la préoccupe particulièrement : la conquête de la Thrace.

Ainsi que l'avait montré naguère N. Iorga,⁸ les Byzantins ont fait appel au XIV^e siècle aux ressources humaines de l'Anatolie pour lutter contre les invasions serbes, les troubles intérieurs et la guerre civile entre Jean V Paléologue et Jean VI Cantacuzène. Ce fut ainsi que les éléments turcs d'Aydın, de Sarukhan, de Karasi et même des ottomans franchirent à plusieurs reprises l'Hellespont.

L'historiographie officielle ottomane s'est attachée, par contre, à attribuer aux Ottomans la gloire de la conquête de la Thrace. Afin de ne pas la partager avec les autres émirs seldjukides d'Anatolie, et aussi pour ne pas avouer les relations des Ottomans avec les Cantacuzène, les chroniqueurs turcs éliminèrent soigneusement toute allusion à une coopération militaire et présentèrent les exploits turcs en Thrace comme des conquêtes réalisées uniquement au profit de la maison d'Osman.

Irène Beldiceanu-Steinherr s'attache à montrer que la réalité est tout autre. La conquête de la Thrace et d'une partie de la Macédoine ne fut pas le résultat de la politique d'expansion de la cour de Brousse. Elle fut l'œuvre des beys venus en Europe avant Suleyman pacha, avec lui et même après lui. Evrenos et Hadji Ilbeyi ne sont pas des généraux au service de la maison d'Osman, mais des chefs de petites formations politiques dont les paysans, grecs probablement, travaillaient la terre pour leurs maîtres turcs. La présence de kadi, de subasi et de kadi'asker prouve que ces formations politiques possédaient dès cette époque des rudiments d'administration.

La mort de Suleyman (758/1356—57) ralentit la pénétration ottomane en Thrace, Murad I étant retenu en Anatolie par sa lutte contre ses frères ainsi que par la défense des frontières orientales de l'Etat. La conquête de Gallipoli (1366) par Amédée de Savoie lui barra la route de cette région jusqu'à l'hiver de 1376—1377. L'auteur explique la confusion des chroniques ottomanes qui traitent de cette époque marquée par la prise d'Andrinople et la victoire de la Maritza, par leur souci de masquer l'interruption de la domination ottomane en Thrace en intégrant les exploits des beys non ottomans dans l'histoire de la dynastie ottomane. Ce ne fut qu'à partir de la reddition de Gallipoli, mentionnée par Nesri,⁹ que Murad I étendit son pouvoir en Thrace. Il en ressort que la conquête d'Andrinople ne fut pas l'œuvre du sultan, mais celle des beys résidant en Thrace, tels que Hadj Ilbeyi, Evrenos et les Tuakhan. On ignore encore par quels moyens Murad réussit à s'imposer aux beys de Roumélie. Il est probable que l'offensive de Manuel Paléologue dans la région de Thessalonique contraignit les beys à accepter la suzeraneté de la maison d'Osman. Un passage d'Urudj dévoile les bases sur lesquelles avait été conclue cette entente aux termes de laquelle le sultan prélevait un cinquième du butin (penğyek)¹⁰ (p. 205). Bien que Murad I fût le maître de la Thrace, son

⁸ N. Iorga, *Latins et Grecs d'Orient et l'établissement des Turcs en Europe (1342—1362)*, « Byzantinische Zeitschrift », XV/1906, p. 181—220.

⁹ F. Taeschner, T. Menzel, *Gihannuma, Die altosmanische Chronik des Mewlana Mehmed Neschris*, Leipzig, I, 1951—1955, p. 52.

¹⁰ Cf. la récente étude d'Irène Beldiceanu-Steinherr, *En marge d'un acte concernant le penğyek et les aqinği*, « Revue des Etudes Islamiques », Paris, 1969, n^o 1, p. 23—47.

pouvoir n'était pas absolu, car les anciens beys gardaient encore certains droits. Pour élargir ses frontières aux dépens des autres Etats musulmans et assurer la domination ottomane en Thrace, Murad avait besoin d'hommes sans attaches tribales avec les beys qu'il venait de subjuguier. Sans prendre parti pour aucune des versions présentées par les chroniques d'Urudj¹¹ et Asikpassazade¹² d'une part, et par Idrisi¹³ de l'autre, Irène Beldiceanu-Stenherr observe cependant que « ce n'est qu'au moment où Murad devint maître de la Thrace que le projet de créer une véritable armée pouvait être réalisé » et que « c'est à ce moment précis que les chroniques les plus anciennes placent le récit de la création des janissaires » (p. 206).

D'autres problèmes intéressent l'origine de certaines institutions de l'Etat ottoman. Ceux posés par le statut des terres, les fondations pieuses (wakf), les fonctions du šekh al islam et du kadi sont discutés avec compétence dans cet ouvrage remarquable qui constitue un excellent instrument de travail de nature à intéresser non seulement les turcologues mais aussi les spécialistes de l'histoire de Byzance et du Sud-Est de l'Europe.

Cristina Bulgaru

GEORG VÉLOUDIS, *Der neugriechische Alexander. Tradition in Bewahrung und Wandel*, München, 1968, X + 308 p. (Institut für Byzantinistik und neugriechische Philologie der Universität München, « Miscellanea Byzantina Monacensia », Heft 8).

Le point de départ de cette étude d'histoire culturelle dédiée à l'évolution de l'image d'Alexandre le Grand dans la conscience du peuple grec, depuis le XV^e siècle jusqu'à nos jours, est un problème philologique : celui de l'histoire du texte de la version néo-grecque du roman d'Alexandre.

Au III^e siècle a.n.è., un anonyme d'Egypte avait composé une biographie d'Alexandre dans laquelle l'historique s'alliait au fantastique. L'ouvrage, attribué à tort à Callisthènes, compagnon d'Alexandre et auteur d'une histoire, aujourd'hui perdue, du règne de celui-ci, a fait grande fortune dans le monde hellénistique et médiéval. Il fut traduit en plusieurs langues en Orient et en Occident. Il y a plusieurs versions manuscrites de l'époque hellénistique, assez dissemblables mais qu'on peut supposer comme dérivant d'un seul prototype. La version néo-grecque du roman d'Alexandre a circulé surtout sous forme d'ouvrage imprimé. La dissertation de G. Véloudis est la première étude détaillée sur cette version.

L'auteur fait d'abord une description des manuscrits et des éditions du roman. Il n'y a que deux rédactions manuscrites en néo-grec : le Codex 400 du monastère des Météores (Metamorphosis), datant de 1640 et négligé jusqu'à présent par les chercheurs, et le Codex 49 du Musée Benakis d'Athènes, la copie d'une édition imprimée à la fin du XVIII^e siècle. Le roman a connu, depuis la fin du XVII^e siècle jusqu'en 1926, 43 éditions, dont on fait maintenant, pour la première fois, l'inventaire et la description. La version néo-grecque du roman d'Alexandre est désignée aussi par Φυλλάδα τοῦ Μεγαλέξαντρου ou seulement Φυλλάδα.

Le roman d'Alexandre est un livre populaire. Il a été sans cesse adapté aux exigences du public. Chaque version est différente de son modèle. Chacune a été enrichie de nouveaux épisodes inspirés par la tradition orale, par la fantaisie du copiste ou de l'éditeur, par leurs lectures. Chaque version a une valeur indépendante, chacune exprime une mentalité déterminée par

¹¹ Fr. Babinger, *Die frühosmanischen Jahrbücher des Urudsch*, Hannover, 1925, p. 15, 21—25.

¹² Fr. Gieseler, *Die altosmanische Chronik des Asikpaşazade*, Leipzig, 1929, p. 37, 50.

¹³ Apud V. L. Méliage, *Sidelights on the Devshirme from Idris an' Saduddin*, « Bulletin of the School of Oriental and African Studies », t. XVIII, Londres, 1956, p. 181—183.

le lieu et le moment de son élaboration. Le philologue ne tentera donc pas d'établir le texte du prototype. Une telle tentative ne saura aboutir qu'à l'élaboration d'un texte artificiel, plus ou moins arbitraire, accompagné d'un appareil critique excessif, dépassant parfois le texte même de l'œuvre. Il doit établir seulement les familles de manuscrits et les liens de parenté entre celles-ci, il doit refaire autant qu'il est possible l'histoire du texte, identifier les sources des augmentations du texte et constater les suppressions. Vient ensuite l'étude d'histoire culturelle : chaque version sera interprétée en tant qu'expression d'une mentalité. La méthode nous semble justifiée au moins d'un point de vue strictement philologique. Quant à l'histoire des mentalités, il nous semble que les différences entre les versions du roman néo-grec sont peu pertinentes en cette direction. Il y a, sans doute, dans chaque version du roman des échos du milieu dans lequel elle a été élaborée. Ils ont un caractère accessoire. Un seul changement essentiel s'est produit, à notre avis, dans le texte du roman au cours des siècles : c'est sa christianisation.

Après avoir fait l'histoire du texte de la version en prose du roman néo-grec d'Alexandre, G. Véloudis étudie de la même manière, la version en vers du roman, le poème néo-grec sur Alexandre connu aussi sous le nom de *Ῥιμάδα*. Il n'y a qu'une seule rédaction manuscrite du poème, le Cod. Meteor. 445, datant du XVI^e siècle. De la même époque est l'*editio princeps* (Venise, 1529). Les deux versions ont un prototype commun. Il y a 14 éditions du poème, la dernière de 1805. Véloudis prépare une édition du Cod. Meteor. 445. On a cru que le poème néo-grec est une traduction du poème italien sur Alexandre (Venise, 1512). Véloudis prouve que l'hypothèse est peu fondée. Le poème a eu un modèle néo-grec en prose, une version des *Φυλλάδα*. La date de son élaboration serait 1500. L'auteur — Marcos Depharanas. Sur ce point l'auteur reprend, avec des arguments nouveaux, la thèse d'E. Legrand.

Selon G. Véloudis le roman en prose et le poème ne font qu'un seul livre populaire, car ils racontent, les deux, au même public le même *mythos*, ayant les mêmes fonctions sociales. Il nous semble toutefois que les fonctions sociales du livre ont été différentes, selon les lecteurs. Car ce livre populaire a été lu dans toutes les couches de la société néo-grecque. Pour les gens moins cultivés et pour les naïfs, pour les enfants aussi, le roman d'Alexandre était une histoire « vraie ». Pour les lettrés, pour ceux qui connaissaient Plutarque et Arrien, le roman était un joli morceau littéraire, une source de plaisir esthétique. Pour les esprits scientifiques à l'outrance il n'était qu'aberration (c'est le cas, au XVII^e siècle, des chroniqueurs roumains Miron et Nicolas Costin et du « stolnic » Constantin Cantacuzène qui ne voyaient dans ce livre qu'une « collection de mensonges » dont il fallait empêcher la diffusion).

Dans le troisième chapitre de son ouvrage, G. Véloudis étudie ce livre populaire du point de vue de l'histoire disons matérielle du livre et du point de vue de la sociologie de la lecture. Il fait l'inventaire des typographies qui ont imprimé le roman et le poème (italiennes, grecques d'Italie et grecques de l'Hellade), étudie les prix de vente, poursuit la diffusion du livre en Grèce et en dehors de ses frontières. Il donne aussi des informations sur la traduction du livre néo-grec en d'autres langues européennes, par exemple en bulgare (au XIX^e siècle). G. Véloudis compare les éditions et trouve qu'en 1832 et 1860 le texte a été modernisé d'une certaine manière, à la suite de la modernisation du peuple grec sous l'influence de l'Europe occidentale. Il entreprend enfin une analyse détaillée de l'univers du roman d'Alexandre (la nature, le miraculeux et son rôle, la géographie du roman, l'ethnologie, les personnes, les conceptions religieuses, la morale, la société).

Dans les chapitres suivants de sa dissertation, G. Véloudis poursuit l'évolution de l'image d'Alexandre dans la conscience des Grecs en faisant appel à d'autres témoignages que celui du livre populaire. Il analyse d'abord les recueils d'apophthèmes et d'épîtres dus aux savants grecs de la Renaissance, le livre prophétique de Pseudo-Methodios, traduit en néo-grec, au XVII^e siècle, par un certain Nicolaos, l'écrivain sur l'infortune et la captivité de la Morée de Nianthos Ioannou, Péloponésien émigré en Occident au XVIII^e siècle, l'épître apocryphe d'Alexandre à

Aristote, ouvrage d'origine hellénistique traduit en latin, puis en italien et enfin en néo-grec, les deux histoires d'Alexandre écrites en français par D. Gobdelas (Varsovie, 1822) et G. Manos (Genève, 1828), les premières tentatives de présenter d'une manière « scientifique » aux Grecs, la personnalité d'Alexandre. L'auteur passe ensuite à l'historiographie grecque de l'époque de la domination turque. Il analyse 28 ouvrages et fragments d'ouvrages historiques de cette période, concernant Alexandre. Il constate leur caractère fragmentaire et scolaire. Il constate aussi la ressemblance du héros de l'historiographie avec celui du livre populaire, qui reste à cette époque la seule présentation d'ensemble de la vie d'Alexandre le Grand. La chose est vraie si l'on pense aux créations originales en néo-grec ; il nous semble pourtant certain que les Grecs de cette période continuaient à lire Plutarque, Arrien et même Q. Curtius, pour ne parler que des auteurs de l'antiquité. G. Véloudis étudie enfin la littérature grecque de l'époque de la domination ottomane, analysant toutes les allusions qu'on fait dans cette littérature à Alexandre. L'évocation d'Alexandre ou la comparaison avec Alexandre de certains souverains sont des motifs rhétoriques très répandus. La fin de leur utilisation est soit moralisatrice soit hommagine. Un des souverains comparés avec Alexandre est le prince roumain Michel le Brave ; l'auteur devra corriger certaines informations sur les circonstances de sa mort : il a été tué par les agents du général impérial Basta et non par les Turcs. Il est difficile de croire que les lettrés grecs vivant à la cour de Constantinople et traitant les sultans auxquels ils dédiaient leurs ouvrages historiques de « nouveaux Alexandres » ne faisaient que reprendre un motif rhétorique européen, sans vouloir flatter les conquérants. Quant à la nationalisation grecque des princes chrétiens, héros de la lutte antiottomane, par la comparaison avec Alexandre, il nous semble que la nationalisation grecque d'Alexandre lui-même est un phénomène assez récent. Pour les Byzantins et pour les lettrés chrétiens de la période post-byzantine, Alexandre le Grand n'était qu'un de ceux « du dehors », un païen, un « Grec », un étranger digne, certes, d'admiration pour ses vertus militaires.

Dans le chapitre VII de son ouvrage G. Véloudis poursuit l'image d'Alexandre dans le folklore grecque. Il y a des allusions à celui-ci dans les contes, les légendes pseudo-étimologiques et parétimologiques, dans les chants populaires et les formules magiques des Grecs. Les rapports entre le livre populaire et les créations folkloriques sont assez peu claires. Les influences seraient réciproques.

Le chapitre VIII est dédié au théâtre populaire d'ombres, *karagöz*, dont Alexandre est un des héros préférés.

G. Véloudis compare ensuite le roman d'Alexandre et celui de Digénis Akritas. Les deux traditions épiques ont une structure commune : toutes les deux racontent la « vie d'un héros » (*Heldenleben*), d'après un schéma traditionnel. La carrière des héros commence à leur âge de 12 ans et ils se meurent à 33. Les deux tuent un dragon, délivrent une femme captive, domptent un cheval. G. Véloudis s'occupe ensuite des figurations d'Alexandre dans la peinture d'église et laïque. Enfin, il fait un inventaire raisonné des œuvres littéraires de la Grèce moderne consacrées à Alexandre.

Si la reconstitution du prototype philologique du roman n'est pas possible, G. Véloudis met en évidence l'archétype mythique de toutes les versions du roman. Il étudie aussi le procès de la transfiguration mythique de la vie d'Alexandre et trouve que celui-là a été favorisé par deux facteurs : 1) le caractère extraordinaire, insolite, de la vie elle-même du héros et 2) l'existence d'un riche matériel mythologique, relatif aux vies de héros dans l'actualité grecque de l'époque hellénistique. Il étudie aussi dans le dernier chapitre de son ouvrage le soi-disant complexe d'Œdipe d'Alexandre. Dans certaines versions du roman la femme du héros porte le même nom que sa mère et lui il tue, sans le savoir, son père.

Une riche bibliographie très ajournée complète l'ouvrage.

La valeur scientifique de l'étude de G. Véloudis est aussi évidente que son utilité. Se fondant sur une solide documentation, avec une connaissance approfondie des sources et

de la littérature moderne du problème, l'auteur nous conduit au-delà des limites de la philologie, dans le domaine de l'histoire littéraire, du folklore, de l'histoire des beaux-arts et du théâtre, de l'histoire des religions et de la mythologie. Il s'avère digne représentant de l'école byzantinologique et d'études néo-helléniques de Munich, où il s'est formé sous la direction de Hans-Georg Beck.

L'étude du roman d'Alexandre du point de vue des études sud-est européennes sera désormais de beaucoup plus facile. Après les études de Wesselofsky et Cartoian sur les domaines slave et roumain on a le livre attendu sur le domaine néo-grec du problème.

Nicolae-Şerban Tanaşoca

Родопски народни песни. Отбрали и редактирали Анастас Примовски и Никола Примовски. Предговор: акад. Михаил Арнаудов. (Chants populaires des Rhodopes. Recueillis et publiés par A. P. et N. P. Préface: Acad. M. A.), Sofia, Народна просвета, 1968, 290 p.

Le livre dont nous nous occupons mérite l'attention des spécialistes à deux points de vue au moins. En premier lieu, parce qu'il s'agit d'un recueil zonal qui offre l'aspect contemporain de la mentalité folklorique d'une région moins étudiée sous le rapport du répertoire. La zone des Rhodopes, ainsi que le montre l'auteur de la préface, Arnaudov, de l'Académie, est une région des moins connues de la Bulgarie, en ce qui concerne le folklore. Le travail présent comprend non seulement des textes recueillis par les deux auteurs, mais aussi des matériaux se trouvant dans des archives du pays, ainsi que des matériaux publiés antérieurement. C'est leur contribution qui est cependant prépondérante. De cette façon, le livre est une importante contribution à la connaissance de la culture populaire de la zone mentionnée, étant représentatif pour le folklore de la zone. Il est certain que ce sont les chercheurs bulgares qui doivent se prononcer en ce sens. Nous ne nous occupons que du second point de vue. Celui-ci se rapporte au riche et intéressant matériel comparatif que ce livre offre au chercheurs, servant à l'élargissement et à l'approfondissement des problèmes de l'étude comparative dans l'espace de convergence culturelle du sud-est de l'Europe. C'est l'aspect qui nous intéresse en premier lieu et les considérations que nous allons faire ont justement pour but de mettre en valeur les relations culturelles sud-est européennes des matériaux contenus dans le recueil. Nous releverons spécialement les liaisons de ce matériel avec le folklore roumain et nous sommes convaincu que les spécialistes grecs, albanais ou serbo-croates sont à même de relever les liaisons spécifiques avec leur propre folklore. Le soulignement de ces relations internationales est d'autant plus nécessaire que les auteurs du recueil évitent d'une façon délibérée, dirait-on, n'importe quelle allusion comparative, même dans le cas des textes très connus, sous ce rapport, dans la littérature de spécialité. Les auteurs n'étaient pas obligés de faire une telle chose et nous ne leur reprochons pas cela comme un défaut. Nous croyons pourtant que s'ils avaient fait les mentions comparatives correspondantes, le mérite de leur travail en aurait été accru. A cause de cela c'est nous qui faisons cette opération, en nous arrêtant à 9 textes de ballade populaire qui posent des problèmes d'ordre comparatif. Nous les mentionnons dans l'ordre de leur parution dans le recueil, en faisant les renvois correspondants au catalogue des ballades populaires roumaines d'Al. I. Amzulesco — Balade populare româneşti (Ballades populaires roumaines), Buc., 1964, vol. I. Etant donné que les textes ne sont pas numérotés et ne portent pas de titre, nous les indiquerons par le premier vers.

1. Заглавил се е цар Милуш, p. 48. C'est un texte du célèbre cycle du mariage héroïque avec l'aide d'un ami (Le mariage du roi Gunther dans « Das Nibelungenlied »). Pour les Roumains, le motif est passé dans le répertoire d'Amzulesco à la p. 120—121, n° 21, sous le titre « Letinul bogat » (Le riche Franc), et compte 20 variantes. Le matériel est connu dans les régions du sud de notre pays (le Banat, l'Olténie, la Valachie, la Dobroudja et la Moldavie du Sud). Il a été étudié chez les Roumains par B. P. Hasdeu — Negru Vodă. Un secol și jumătate din Inceputurile statului Țării Românești (Negru Vodă. Un siècle et demi des débuts de l'Etat de Valachie). Etymologicum Magnum Romaniae, tome IV, 1898. Voir pour cela notre étude : *Recherches de folklore comparé sud-est européen en Roumanie. XIX^e siècle*, « Rev. études sud-est europ. », 6 (1968), n° 1, p. 125—126. La littérature internationale comprend des études de M. Halanski, Mirko Simonović, Victor Jirmounski et plus récemment de Dagmar Burkhart qui lui consacre un chapitre spécial dans son travail fondamental *Untersuchungen zur Stratigraphie und Chronologie der südslavischen Volksepik*. Munchen, 1968, p. 94—150. Il est important à retenir que la grande majorité des versions et des variantes rattachent le sujet au nom de Jean Huniady (Janko vojevoda, Sibinjanin Janko, Jankul junak ; dans les variantes roumaines Iancu-vodă).

2. Пейни ми, пейни, Петкано, p. 114. C'est un simple fragment d'une autre ballade danubienne, très répandue, du cycle de « la femme infidèle ». Elle se trouve dans le catalogue d'Amzulesco à la page 210, n° 286 sous le titre de « Ghiță Cătănuță », où l'on donne 69 variantes, le texte étant l'un des plus connus dans les derniers cent ans chez les Roumains. Nous connaissons cependant encore 21 autres variantes se trouvant dans différentes publications périodiques, ce qui relève le nombre des variantes roumaines au chiffre de 90. Une étude très poussée a été consacrée à ce motif par le chercheur serbe Radosav Medenica (Бановић Стражина у кругу варијаната и тема о невери жене у народној епизи. Belgrade, 1965, p. 150—162, sous le titre « Певања кроз гору »). Comme nous l'avons montré dans notre note critique du livre du savant serbe (« Rev. études sud-est europ. 5 (1967), p. 641), ce sujet a été étudié chez les Roumains par Ovidiu Birlea — *Citeva considerațiuni asupra metodei filologice în folcloristică* (Quelques considérations concernant la méthode philologique dans le folklore), « Revista de folclor », 2 (1957), n° 3, p. 10—20.

3. Имала е маџка, p. 153. Variante complète et expressive du cycle sud-est européen du « voyage du frère mort ». Il s'agit, en réalité, du célèbre motif « Lenore », en version locale sud-est européenne. Les recherches ont montré que ce motif s'est concrétisé en deux formes littéraires différentes : dans le nord et dans l'ouest de l'Europe, il s'agit du voyage du fiancé mort, tandis que dans le sud-est de l'Europe il s'agit du voyage du frère mort. Sur le territoire de la Roumanie, ces deux formes poétiques ont longtemps combattu entre elles et c'est la version sud-est européenne qui en est sortie victorieuse, non sans garder assez des traces de la seconde forme. La littérature à ce sujet est très riche, réunissant des noms prestigieux comme T. Maretić, J. Máchal, K. Dieterich, I. Sozonović, A. N. Veselovski, W. Wollner, J. Psicharis, N. G. Politis, V. Jirmounski, I. D. Schischmanow. Le motif a été étudié chez les Roumains à deux reprises, par D. Caracostea (*Lenore. O problemă de literatură comparată și folclor*, Buc., 1929) et récemment par Gh. Vrabie — *Călătoria fratelui mort sau motivul Lenore în folclorul sud-est european* (Le voyage du frère mort ou le motif Lenore dans le folklore sud-est européen). *Limbă și literatură* 3 (1957), p. 257—294. C'est d'ailleurs le seul texte pour lequel les auteurs du recueil mentionnent l'étude de Schischmanow (p. 270—271), en citant les résultats de l'étude de celui-ci qui n'avait connu, de son temps, que 5 variantes roumaines. Le motif est pourtant beaucoup plus répandu chez les Roumains. Le catalogue d'Amzulesco, p. 123, n° 26, connaît 20 variantes de toutes les régions de notre pays.

4. Нарочел Стоян, порочел, p. 167—168. Variété typiquement sud-est européenne du motif de la « preuve de l'amour ». En effet, ce motif connaît 5 versions poétiques différentes : a) le motif du rachat (« die Losgekaufte ») dans lequel on parle d'une jeune fille enlevée

par des pirates, qui demande aux parents les plus proches de la racheter. Tous refusent et ce n'est que son amoureux, lorsque son tour vient d'être sollicité, qui accepte de la délivrer ; b) le motif du sauvetage de la noyade, dans lequel la jeune fille, dans la situation réelle ou simulée de se noyer, n'est pas sauvée par sa parenté de sang, mais par son bien aimé ; c) le motif de la cession des années de vie (« das Liebesopfertodmotiv », die Sage von Alkestis), où le fiancé ou la fiancée, mort ou morte, ressuscite grâce aux années de vie cédées volontairement par le partenaire nuptial et non par les parents de sang ; d) le motif de la mort simulée (« Seduction by feigned death. The girl comes to the man's wake or funeral»), dans lequel l'un des amoureux fait semblant d'être mort pour mettre à l'essai l'amour de son partenaire et e) le motif du serpent caché dans le sein, dont nous nous occupons ici. Parmi les 5 versions littéraires du motif universel, celle marquée au point a) se rencontre chez les peuples germaniques, chez certains peuples slaves et chez les peuples méditerranéens ; les autres, de b) à e), se rencontrent chez les Roumains (b) dans les cantiques de Noël, c) dans les contes d) et e) dans les ballades) et presque chez tous les peuples balkaniques aussi. Nous voulons mentionner ici une chose encore inconnue dans la littérature de spécialité, que la plus ancienne version du motif c) (Alceste) que nous connaissons provient du monde oriental et se rencontre déjà dans le Mahābhārata (édition H. Fauche, Paris, 1863, p. 102—106), contaminée, au début, avec la légende de la mort d'Eurydice et sans l'idée de prédestination. Le motif du serpent dans le sein est connu par les Roumains, les Bulgares, les Serbo-Croates et les Hongrois. A la différence de la version roumaine, où le point culminant de la pièce est exclusivement artistique étant dû à un miracle produit au cours du développement de l'action (la transformation du serpent en ceinture d'or, récompensant ainsi la foi et le dévouement de la bien-aimée), chez les Serbo-Croates le motif qui apparaît expressément est celui de « la preuve de l'amour » (le jeune homme cache dans son sein un collier d'or ou une ceinture précieuse, prétextant qu'un serpent serait entré dans son sein). Il met ainsi à l'épreuve l'amour de sa parenté directe et de la femme aimée. Ce motif n'a pas été encore étudié comme on l'a fait pour le premier (Erich Pohl) et le troisième (G. Megas). Chez les Roumains, cette ballade est aujourd'hui une des plus répandues. Dans le catalogue d'Amzulesco, on la trouve à la p. 197—198, n° 242 et connaît 38 variantes de tout le pays. Si on compte aussi les 22 variantes se trouvant dans les périodiques, on voit que c'est un sujet de prédilection, dans le dernier siècle, chez les Roumains. Le motif a d'ailleurs connu deux adaptations littéraires : les poètes H. Grardea en 1861 et Georges Coşbuc en 1899.

5. Токе Тодору, Струма невесто, p. 182 — 183. Variante du célèbre motif du « sacrifice de l'emmurement », dont la littérature est réellement impressionnante. Nous mentionnons que rien que chez les Roumains on a rédigé jusqu'à présent 12 études à ce sujet (Al. Odobesco, L. Şăineanu, I. Popovici, P. Caraman, M. Eliade, D. Caracostea, O. Papadima, M. Pop, G. Habenicht, I. Taloş, A. Fochi, G. Ciompec) et le motif est arrivé à être considéré comme l'un des 4 mythes d'une tradition littéraire autochtone, adaptée surtout dans la dramaturgie roumaine du dernier siècle, la pièce de Lucien Blaga étant à remarquer spécialement. Nous rencontrons ce motif dans le catalogue d'Amzulesco à la p. 184—185, n° 120, en 14 variantes, mais I. Taloş en a publié de nouvelles. La variante publiée dans le recueil dont nous nous occupons est intéressante par les suggestions qui semblent venir de la direction de la version néo-grecque du motif. Les auteurs du recueil publient, dans les notes (p. 277) encore une variante, beaucoup plus réalisée du point de vue artistique que leur propre variante — et nous aurions désiré qu'ils aient procédé inversement — variante recueillie par Liliana Bogdanova, qu'ils n'accompagnent pas des détails nécessaires (il manque la date où la pièce a été trouvée et le n° d'archives où elle est conservée). La variante de Liliana Bogdanova comprend encore plus de suggestions venues de la version néo-grecque correspondante. Ceci semble montrer que dans la zone des Rhodopes une importante influence sur ce texte s'est exercée de la part de la version néo-grecque. Il est intéressant de signaler ici que,

dans le cas de la pièce discutée, les auteurs du recueil ne font pas des renvois — comme dans le cas du motif « Lenore » — à la littérature comparative bulgare, bien que l'étude compétente concernant ce motif ait été rédigée par M. Arnaudov lui-même, l'auteur de la préface du livre présent.

6. Учи ма, майчо, учи ма, p. 213. C'est le motif de la mort simulée afin de mettre à l'épreuve l'amour du jeune homme aimé, du cycle « la preuve de l'amour » dont nous avons déjà parlé. Le motif se rencontre chez les Roumains très rarement. Dans le catalogue d'Amzulesco (p. 206, n° 266), il n'apparaît qu'une seule fois, à l'extrémité nord de notre pays (le Maramureș), donc à la plus grande distance possible de la Bulgarie. La seule chose que nous puissions encore mentionner ici est le fait que le sujet a reçu chez les Roumains une adaptation littéraire : il a été traité par le poète G. Coșbuc, dans sa jeunesse.

7. Израсли са два фидане, p. 218. Il s'agit, de nouveau d'un motif de grande célébrité, celui « des arbres enlacés » ou « des fiancés malheureux » (Tristan et Yseult). Le motif est assez fréquent chez les Roumains. C'est ainsi que dans le catalogue d'Amzulesco (p. 201, n° 246), on en donne 9 variantes et on connaît encore 23, dans les périodiques. Le folkloriste roumain Arthur Gorovei a lui aussi contribué à la littérature du problème. La variante bulgare publiée dans ce recueil est intéressante parce que la vengeance des parents par rapport à l'amour illicite des enfants va jusqu'au paroxysme : même après la mort des deux jeunes gens, leurs mères ne leur pardonnent point et coupent les arbres enlacés qui avaient poussé sur leurs tombeaux.

8. Имала, майка, имала, p. 246 — 250. Variante complète et expressive, typique de la version bulgare du motif « le retour du mari à la noce de sa femme ». Le sujet est vénérable par son ancienneté (l'Odyssee) et remarquable par les adaptations littéraires ultérieures (Eschyle, Euripide, Boccaccio, Tennyson, Balzac, Zola, Maupassant, Joyce, etc.). Chez les Roumains, le motif paraît être très ancien, car l'on connaît jusqu'à présent 121 variantes complètes, 42 fragments et 55 informations de circulation. La plus récente étude relative à ce motif nous appartient (*Die rumanische Volksballade „Uncheșei” und ihre sudost-europäische Parallelen. Das Thema der Rückkehr des Gatten zur Hochzeit seiner Frau*. Rev. études sud-est europ., 4 (1966), p. 535—574), où les versions roumaines ont été analysées comparativement aux versions bulgares, serbo-croates, albanaises et néo-grecques.

9. Скарали са се, скарали, p. 250—254. C'est une ballade qui, dans le folklore bulgare, d'après ce que nous savons, fait partie du cycle de la prédestination et qui chez les Roumains circule assez rarement et surtout dans les parties du sud du pays. Dans le catalogue d'Amzulesco (p. 220—221, n° 304), ce sujet apparaît en 18 variantes.

Nous venons de passer en revue, sommairement, les 9 textes qui peuvent susciter d'intéressants commentaires comparatifs et notre notre montre ombien le travail que nous analysons aurait gagné si les auteurs du recueil avaient essayé d'accompagner les textes de notes comparatives détaillées et documentées, évitant aux autres l'obligation de les compléter. Le chapitre de notes qui accompagne le recueil (p. 255—281) est d'ailleurs la partie faible du travail. Ces notes, en dehors du fait qu'elles ne contiennent pas de détails comparatifs, à part un seul cas, sont rédigées avec assez d'inconséquence, car les détails nécessaires à une bonne compréhension des textes manquent souvent.

Malgré tout ceci, le recueil demeure une importante contribution à la connaissance du répertoire contemporain d'une zone moins connue de la Bulgarie. C'est justement parce que nous le considérons comme une remarquable apparition éditoriale, que nous nous en sommes occupé.

Adrian Fochi

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Rédigées par : HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.); RADU CONSTANTINESCU (R. C.); ANDREI PIPPIDI (A. P.); ALEXANDRU DUȚU (A. D.); GHEORGHE CRONȚ (G. C.); LIVIU P. MARCU (L. P. M.).

Dicționarul limbii române (DLR). Serie nouă. Tomul VII, partea a 2-a, litera O (Dictionnaire de la langue roumaine. Nouvelle série. Tome VII, 2^e partie, lettre O). Bucarest, Ed. Academiei, 1969, 400 pp.

La parution du grand dictionnaire de la langue roumaine continue avec régularité. A rectifier dans le présent volume l'étymologie proposée du mot *oaste* « armée » : il ne dérive pas du substantif masculin *hostis* « ennemi », mais du substantif féminin *hostis* « armée » (deux exemples du VI^e siècle : Greg. Tur. *Hist. Franc.* II 32, p. 95, 13 *quo consilio accepto, hostem patriae redire iubet ad propria*; Greg. Magn. *Epist.* 2, 32 *huc perrexit ipsa hostis*). Pour tous les termes, mais surtout pour la terminologie administrative, le dictionnaire se doit absolument d'enregistrer les attestations les plus anciennes possibles, ce qui permet de suivre l'ancienneté des différents courants de culture. Voici une série de cas où nous sommes à même de citer des témoignages plus anciens que ceux du présent volume : *obicină* Varlaam (1645), (mais voir « Uricariul », XIV, p. 172 *obicinele ceale bune* (en 1627); *odaie* Biblia (1688), mais voir « Uricariul » V, p. 212 *cu loc de țarină și de flnaș să fie de odae* (Moldavie, en 1601); *Doc. Rom.* IV A, p. 100 *o moară și o casă și un loc de odae în țarină acolo* (en 1617); *olac* Herodote (1645), mais voir *Doc. Rom.* I B, p. 37 *cai de olac* (en 1602); *olovină*, XIX^e siècle, mais voir *Viața lui Nifon*, p. 123 *povarnă de olovină* (en 1662); *osmanlîu*, XIX^e siècle, mais voir M. Costin, *De neamul moldovenilor*, p. 44 (en 1691). Certains vocables ont été complètement passés sous silence : *obrucenie* « fiançailles », *Îndreptarea legii*, p. 561 *să se facă obrucenia și nunta* (Tîrgoviște, en 1652); *ocnăcesc* (dérivé de *ocnă*), *Doc. Rom.* IV B, p. 155 *nu iaste sat ocnăcesc, ce iaste hotar mănăstiresc* (en 1622); *oglașen*, *Îndreptarea legii*, p. 569 (Tîrgoviște 1652) *carele iaste oglașen și va fi îndrăcit*; *Mystirio*, p. 342 (Tîrgoviște, 1657) *a doua zi să-i facem oglașeni*; *orujnic*, titre de dignitaire, *Surete și izvoade* III, p. 222 *Ștefan vel orujnic* (Jassy, en 1642), *Gheorghe Hajdeu vel orăjnic, Surete și izvoade* V, p. 102 (Moldavie, en 1684).

H. M.

I. COTEANU, *Morfologia numelui în protoromână (româna comună)* (La morphologie du nom en protoroumain (roumain commun). Bucarest, Ed. Academiei, 1969, 160 pp.

Les problèmes abordés par le Pr I. Coteanu, et surtout celui de la genèse de l'article en roumain, sont parmi les plus épineux et les plus compliqués. En analysant d'une façon pertinente un grand nombre de faits et en avançant certaines suggestions ou solutions non dépourvues d'intérêt, l'auteur a réalisé une petite synthèse très utile.

Je me bornerai à quelques observations de détail, qui ne modifient pas les conclusions de l'auteur. *Torna, fratre* (p. 21) « demi-tour, camarade » est une formule de commandement militaire ; par « langue locale ou maternelle » on entend le latin. Ces mots ne permettent pas de prouver la présence du parler aroumain dans les montagnes de l'Hémos. Le numéral *do* « deux » (p. 33) est attesté au VI^e siècle chez Orbase et la forme *d'ui* (p. 154) en l'an 907 en Italie (« Archivium Latinitatis Medii Aevi » X, 1935, p. 187). Des nominatifs du type *bovis* (Petronie, 6, 2, 13), *lacte* Plaute (*Bacch.* 13 ; *Mén.* 1089), Accius, Caecilius, Cato, *Res rust.* 150, 1), *lentis* (biblique, III^e siècle) *carnis* (Liv. Andr. fr. 39 B, H. Ronsch, *Italia und Vulgata*, Marburg, 1875, p. 263), *salis* (Varro chez Nonius 223, 17 ; Columella 8, 6, 2) montrent que les anciens nominatifs monosyllabiques avaient disparu depuis bien longtemps de la langue parlée : ce n'est donc pas le cas de les faire entrer en ligne de compte dans les discussions sur le roumain commun. En latin sont attestées les formes *illui* et *illō* ; elles ont longtemps coexisté, très probablement jusqu'à nos jours, dans les formes roumaines *lui* et *lu*. La tentative de contester la présence de la forme *lui* en roumain commun n'est pas convaincante. Il existait une différence entre le nominatif pluriel *casae illae* > *casele* et le datif singulier *casae illaei*, fait qui a entraîné en roumain des résultats différents. Il n'est pas nécessaire d'abandonner la vieille explication et d'en appeler à *illi* (au lieu de *illaei*). Les formes *doa*, *dua* apparaissent dans les inscriptions ; de même la forme d'accusatif pluriel *doas* (CIL V, 8776, Italia). Il est intéressant de noter que ce qu'on appelle ordinairement calque d'après les langues slaves (la formation des numéraux de 11 à 19) connaît en roumain une plus grande extension que dans les langues slaves (en aroumain aussi les numéraux de 21 à 29). Le procédé apparaît sporadiquement en grec aussi à partir du I^{er} siècle de notre ère : Fl. Josèphe, *Bell. Iud.* I, 4, 8 <106> ἐπτά πρὸς τοῖς εἴκοσιν ; II 9, 5 <180> δύο πρὸς τοῖς εἴκοσιν ; Arrien, *Tact.* 5,5 δύο ἐπὶ δέκα ; Théophyl. Simocatt. VI, 6 πέντε πρὸς δέκα ; Mich. Psellos, *Chron.* II, 37 δύο πρὸς πεντήκοντα ; J. Classen, dans Theophanis *Chronographia*, Bonn, 1839, vol. I, p. 146, utilise un procédé similaire pour exprimer en latin le numéral ordinal « dix-neuvième » : *Gothi Pannoniam primum adepti, mox nono supra decimum imperii anno... Thraciae regiones incoluere...* Or ni le grec des I^{er} — XII^e siècles ni Classen ne disposaient de modèles slaves. Ce n'est pas exclu que ce procédé ait pris également naissance dans le latin parlé.

H. M.

RUDOLF RIEDINGER, *Pseudo-Kaisarios. Überlieferungsgeschichte und Verfasserfrage*, München, Beck, 1969, IX, 471 pp. (Byzantinisches Archiv, 12).

Les dialogues attribués erronément à Césaire de Nazianze, frère du célèbre théologien Grégoire de Nazianze (330—390), ont soulevé aussi la question des « Slaves danubiens » ; certains historiens ont affirmé que les indications offertes par cette source démontrent une présence des Slaves sur le Danube au commencement du V^e siècle. La datation précise de

cette œuvre réclamait un examen approfondi de son contenu et de la tradition manuscrite.

Après dix années de travail assidu, R. Riedinger a abouti aux conclusions suivantes : l'anonyme à qui l'on doit les dialogues aurait été un moine et il les aurait écrits entre les années 550 et 560 ; bon connaisseur de la Bible, il était au courant des polémiques religieuses de son temps. L'analyse des idées et du style de son œuvre permet de l'encadrer dans la seconde moitié du règne de l'empereur Justinien. La mention des Slaves et des Lombards sur le Moyen-Danube et sur le Bas-Danube concorde avec toutes les informations dont on dispose et semble naturelle.

Cette étude s'impose aussi par son côté méthodologique. Ordinairement on requiert du philologue une bonne connaissance des manuscrits, des idées et de la langue de l'auteur qu'il étudie ; mais les réalités de chaque époque historique sont extrêmement complexes : le chercheur est obligé , par conséquent, de franchir les limites de sa discipline et de faire appel aux sciences apparentées, et même à l'ensemble des connaissances portant sur une période donnée de l'histoire. Le livre de R. Riedinger en est un exemple ; le lecteur y trouve non seulement une analyse des dialogues du Pseudo-Césaire et de leur tradition manuscrite mais aussi un aperçu des courants d'idées aux V^e et VI^e siècles.

H. M.

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Le prix d'un abonnement annuel est de 3.6.0 £ ; 8,— \$, 40, — F. F. 32, — DM. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à CARTIMEX, Boîte postale 134—135, Bucarest, Roumanie, ou à ses représentants à l'étranger :

R. P. d'ALBANIE, **Ndermarja Shtetnore e Botimeve**, Tirana ; ■ R. D. ALLEMANDE, **Deutscher Buch Export und Import**, Leipzig 701, Leninstrasse 16 ; ■ R. P. de BULGARIE, **Hemus Place Sleweikov**, 11, Sofia ; ■ R. P. DE CHINE, **Waiwen Shudian** P.O.B. 88, Pékin ; ■ R. P. D. COREENNE, **Chulphanmul**, Phenian ; ■ RÉPUBLIQUE CUBA, **Cubartimpex**, Simón Bolívar 1, Palacio Aldamo, Habana ; ■ R. P. HONGROISE, **Kultúra**, P.O.B. 149, Budapest 62 ; ■ R. P. MONGOLE, **Mongolgosknigotorg**, Ulan Bator ; ■ R. P. de POLOGNE, **Ruch**, Ul. Wronia 23, Warszawa ; ■ R. S. TCHÉCOSLOVAQUE, **Artia**, Ve Smeckach 30 — Praha II ; ■ U.R.S.S., **Mejdunarodnaia Kniga**, Moskva G-200 ; ■ R. D. du VIETNAM, **So Xuat Nhap Khau Sach Bao**, 32 Hai Ba Trung, Hanoï ; ■ R. S. F. YOUGOSLAVIE, **Jugoslovenka Knjiga**, Terazije 27, Belgrad ; Prosveta 16/1, Terazije, Belgrad ; **Forum Voivode Misica**, Novi Sad ; ■ ARGENTINE, **Editorial Sudaminter S.A.**, Alsina 500, Buenos Aires ; ■ AUSTRALIE, **Current Books Ltd.**, Distributors 168—174, Day Street, Sydney ; ■ AUTRICHE, **Globus Zeitungs Drucks und Verlagsanstalt GmbH**, 1200 Wien, Höchstädplatz ; ■ BELGIQUE, **Du Monde Entier** 5, Place St. Jean-Bruxelles, **Agence Messageries de la Presse** 14—22, Rue du Persil, Bruxelles ; ■ CANADA, **Progress Books** 44 Stafford St. Toronto, Ontario, **W. M. Dawson Subscriptions Service Ltd.**, Six Thorncliffe Park Drive, Toronto 17, Ontario ; ■ COLOMBIE, **Libreria Buchholz Galeria**, av. Jiménez de Quesada 8—40 Bogotá ; ■ DANEMARK, **Ejnar Munksgaard**, Noregade, 6, Kobenhavn ; ■ ESPAGNE, **Libreria Herder**, Calle de Balmés 26, Barcelona 7 ; ■ ÉTATS-UNIS, **Fam Book Service** 69, Fifth Avenue, Suite 8 F., New York, 10003 N. Y. ; **Continental Publications**, 111, South Mermanec Ave., St. Louis Missouri 63105 ; **Turner Subscription Agency** 235, Park Avenue South, New York 3 N. Y. ; ■ FINLANDE, **Akateeminen Kirjakauppa** P.O.B. 10128, Helsingfors, 10 ; ■ FRANCE, **Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne**, 111, Rue Réaumur, Paris II, **Europériodiques S.A.** 72, Boul. Senard, 22 Saint-Cloud ; ■ GRANDE-BRETAGNE, **Collet's Holdings Ltd.** Dennington Estate, Wellingborough, **Northants Central Books, Ltd.**, 37, Inn Road London W. C. 1 ; ■ ISRAËL, **Lepac Ltd.**, P.O.B., 1136 Tel-Aviv ; **Haiflepac Ltd.** P.O.B. 1794, Haïfa ; ■ ITALIE, **So. Co. Lib. Ri.** Piazza Margana 33 — Roma ; **Messagerie Italiana Sp. A.** Milano, Via Priv. Renzo e Lucia 7 ; ■ JAPAN, **Nauka Ltd.** 30—19 Miami — **Ikebukuro 2 chome Toshima Ku**, Tokyo ; ■ PAYS-BAS, **N. V. Martinus Nijhoff**, P.O.B. 269, Den Haag ; **Swetz & Zeitlinger**, Keizergracht 3471—487, Amsterdam C. ; ■ NORVÈGE, **Trygave Juul Moller-Boekhandel** Øvre Slottsgate 15 Oslo 1 ; ■ R. F. d'ALLEMAGNE, **Kuban & Sagner**, P.O.B. 68 München 34 ; **Presse Vertriebsgesellschaft GmbH**, 6 Frankfurt/Main Börsenstrasse 13—15 ; **Kunst und Wissen, Erich Biber** P.O.B. 46, 7000 Stuttgart 1 ; ■ SUISSE, **Pinkus & Cie** Forschaugasse 7, Zürich, **Fachbücherei Berne**, P.O.B. 397, 300 1 Berne.

Une livraison prompte vous sera assurée.

NOUS VOUS PRIONS DE RENOUELER VOTRE ABONNEMENT POUR
L'ANNÉE 1970

REVUES PUBLIÉES AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- STUDII – REVISTĂ DE ISTORIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIE VECHIE
- DACIA, REVUE D'ARCHÉOLOGIE ET D'HISTOIRE ANCIENNE
- REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE – CLUJ
- ANUARUL INSTITUTULUI DE ISTORIE ȘI ARHEOLOGIE – IAȘI
- STUDII ȘI CERCETĂRI DE ISTORIA ARTEI
 - SERIA ARTĂ PLASTICĂ
 - SERIA TEATRU – MUZICĂ – CINEMATOGRAFIE
- REVUE ROUMAINE D'HISTOIRE DE L'ART
- STUDII CLASICE

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE
DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- BODEA CORNELIA, *Lupta românilor pentru unitatea națională — 1834—1848* (La lutte des Roumains pour l'unité nationale — 1834—1849), 1967, 391 p., 23,50 lei.
- * * * *Brève histoire de la Transylvanie*, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», III, 1965, 468 p., 38 lei.
- BUCUR MARIN, *Documente inedite din arhivele franceze privitoare la români în secolul al XIX-lea*, t. I, 1969, 362 pp., 16,50 lei.
- * * * *Desăvîrșirea unificării statului național român. Unirea Transilvaniei cu vechea Românie* (Parachèvement de l'unification de l'Etat national roumain. Union de la Transylvanie avec l'ancienne Roumanie), 1968, 520 p., 36 lei.
- * * * *Documenta Romaniae Historica, B. Țara Românească* (La Valachie), sous la direction de A. Oțetea et D. Prodan, 1969, 864 p., 44 lei.
- GÖLLNER C., *Turcia. Die europäischen Türkendrucke des XVI. Jahrhunderts*, II. Band, 1968, 808 p., 37 lei.
- GRAUR A., *The Romance Character of Romanian*, collection «Bibliotheca Historica Romaniae», 17, 1967, 75 p., 2,50 lei.
- IORGA N., *Materiale pentru o istoriologie umană* (Matériaux pour une historiologie humaine), 1968, 375 p., 23 lei.
- * * * *Istoria României* (Histoire de la Roumanie), I^{er} vol., 1960, 891 p., 190 fig., 16 pl., 45 lei; II^e vol., 1962, 1159 p., 20 pl., 45 lei; III^e vol., 1964, 1259 p., 11 pl., 45 lei; IV^e vol., 1964, 863 p., 16 pl., 45 lei.
- * * * *Marea rășcoală a țăranilor din 1907* (La grande révolte des paysans de 1907), 1967, 911 p., 51 lei.
- MIHORDEA V., *Relațiile agrare din Moldova în secolul al XVIII-lea* (Les relations agraires en Moldavie au XVIII^e siècle), 1968, 318 p., 21,50 lei.
- OLTEANU ȘTEFAN, ȘERBAN CONSTANTIN, *Meșteșugurile din Țara Românească și Moldova în Evul mediu* (Les métiers en Valachie et Moldavie au Moyen Age), collection «Biblioteca istorică», XX, 1969, 460 p., 27 lei.
- OPREA I., *Nicolae Titulescu's diplomatie activity*, 1968, 192 p., 7,75 lei.
- PRODAN D., *Iobăgia în Transilvania în secolul al XVI-lea* (Le servage en Transylvanie au XVI^e siècle), II^e vol., 1968, 862 p., 48 lei.
- RUSSU I. I., *Illirii. Istoria — Limba și onomastica — Romanizarea* (Les Illyriens. Histoire — Langue et onomastique — Romanisation), collection «Biblioteca istorică», XVII, 1969, 303 p., 1 pl., 21,50 lei.
- STOICESCU N., *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova (sec. XIV—XVII)* (Le Conseil princier et les grands dignitaires de Valachie et de Moldavie (XIV^e—XVII^e siècle)), 1968, 316 p., 21 lei.
- STROESCU SABINA CORNELIA, *La typologie bibliographique des facéties roumaines*, 1963, t. I, 1—922 pp.; t. II, 923—1769 pp., 84 lei.
- D. TUDOR, *Oltenia romană*, 3^e éd., 1968, 604 p., 5 pl., 37 lei.
- * * * *Unitate și continuitate în istoria poporului român* (Unité et continuité dans l'histoire du peuple roumain), 1968, 463 p., 36 lei.
- VULPE R., BARNEA I., *Din istoria Dobrogei* (Sur l'histoire de la Dobrogea), II^e vol., 1968, 592 p., 42 lei.

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., VIII, 2, P. 177 — 398, BUCAREST, 1970



I. P. „Informația” c. 5227

43456

Lei 40.—